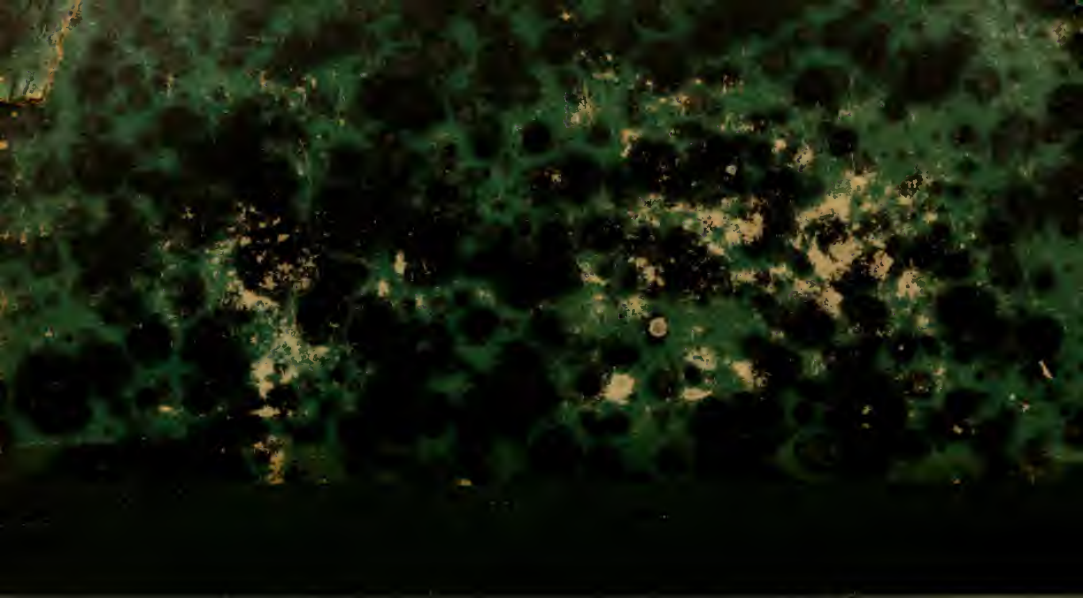


LES CENT

NOUVELLES

NOUVELLES,

De Madame DE GOMEZ.

TOME CINQUIEME.

A LA HAYE,

Chez PIERRE DE HONDT.

M. DCC. XXXV.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Lyrasis Members and Sloan Foundation

http://www.archive.org/details/lescentnouvelles56gome

TABLE

DES

NOUVELLES

Contenuës dans ce Volume.

XXV. LE CALABROIS, Pag. 1.

XXVI. HISTOIRE DE CHARLES BRACHY, 47

XXVII. SUITE DU CALABROIS, 117

XXVIII. LES EFFETS DE L'AMITIE, 237

XXIX. SUITE DES EFFETS DE L'AMITIE, 263

XXX. LE BONHEUR IMPREVU, 363

A P.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit qui a pour titre: LES CENT NOUVELLES NOUVELLES, DE MADAME DE GOMEZ: *A Paris ce dix-huit Octobre* 1733.

JOLLY.

LE CALABROIS.

XXV. NOUVELLE.

L'Amour & l'ambition sont de toutes les passions celles qui portent à faire les plus belles actions ou les plus grandes fautes; l'aveuglement dans lequel elles font tomber ceux qui s'y livrent, les jette souvent dans le précipice au moment qu'ils croyent être les plus heureux. L'avidité des biens, l'espoir d'une haute fortune & d'une situation brillante, ferment les yeux aux choses les plus essentielles: sur

tout aux peres & meres, qui n'enviſagent que les richeſſes dans l'établiſſement de leurs enfans.

Antoine de Saluere, né à Marſeille, & d'une ancienne Nobleſſe, mais très-mal partagé des dons de la fortune, ſoutenoit avec peine une aſſez groſſe famille, d'autant moins aiſée à maintenir qu'elle n'étoit compoſée que de filles, qui n'ayant pas de bien ne pouvoient paroître avec l'éclat que demandoit leur naiſſance, ni ſe flatter de trouver des partis dignes d'elles, ce qui avoit contraint les aînées à prendre celui du Couvent. Ainſi de cinq filles qu'avoit Antoine de Saluere, la raiſon plûtôt que la vocation en fit trois Religieuſes; les deux autres étant encore trop jeunes pour ſe déterminer à ſuivre leur exemple, reſterent ſous la conduite d'Alix de Saluere leur mere, Dame d'une vertu & d'une piété éminente. Cependant l'aînée des deux, nommée Henriette, fit éclatter en grandiſſant une beauté ſi ſurprenante, qu'Antoine & ſon épouſe,

ne

ne purent jamais se résoudre à l'élever dans la pensée d'être Religieuse. Au contraire, se flattant que des attraits si touchans lui tiendroient lieu de fortune & lui feroient trouver un parti considerable, ils mirent tous leurs soins à lui donner une éducation capable de la rendre aussi parfaite du côté de l'ame & de l'esprit, qu'elle l'étoit déja de celui du corps. Les heureuses dispositions d'Henriette de Saluere répondant à leurs intentions, elle devint bientôt une des plus admirables personnes de sa Province ; & lorsqu'elle eut atteint sa seiziéme année, Antoine se vit accablé du nombre de ses prétendans. Mais deux raisons l'empêchoient de faire un choix ; la premiere étoit que la charmante Henriette marquoit une extrême répugnance pour ceux qui se présentoient, & l'autre qu'entre tant d'Amans il n'y en avoit point d'assez puissans pour réparer la mediocrité de la fortune de sa fille.

Les choses étoient en cet état ;

lorſqu'il arriva à Marſeille un jeune homme qui ſe diſoit Sicilien, & ſe faiſoit appeller Charles Brachy ; ſa vûë prouva aux Marſeillois que la nature ne s'étoit pas épuiſée en faveur d'Henriette de Saluere, puiſqu'elle avoit prodigué à cet Etranger une partie de ſes plus beaux ornemens. En effet, Dom Carlos de Brachy, âgé de vingt-deux ans, raſſembloit dans ſa perſonne tous les charmes & toutes les qualitez qui peuvent rendre un homme parfait. L'extraordinaire magnificence avec laquelle il parut à Marſeille le fit rechercher avec empreſſement des principaux de la Ville ; chacun le vouloit attirer chez ſoi, & tous lui témoignoient une conſideration particuliere. Mais les rets que lui tendit l'Amour dans cette Ville, en faveur de mille jeunes beautez qui n'épargnoient rien pour parvenir au bonheur de lui plaire, ne purent le détourner de ſe déclarer pour Henriette de Saluere, dont les rares attraits fraperent ſon cœur de telle ſorte qu'il en devint in-

insensible à tout ce que les autres inventoient chaque jour pour le captiver. Antoine qui n'étoit occupé que du soin de trouver un époux digne de sa fille, ébloüi de l'éclat dont l'Etranger paroissoit environné, n'avoit point été des derniers à lui faire un accueil favorable. Et Dom Carlos s'étant fait instruire de sa naissance & des particularitez de sa famille, emporté par la force de sa destinée & plus encore par la beauté de la jeune Saluere, se livra si parfaitement à cette maison qu'il sembloit qu'elle fût la sienne; son amour naissant joint à la generosité qui lui étoit naturelle, y introduisit plaisirs sur plaisirs. Les bals, les fêtes superbes, les présens gallamment donnés, les soins & les complaisances furent près de deux mois les préludes de la déclaration du feu dont il bruloit; son humeur douce & attrayante, son esprit, son éloquence, & la Noblesse qu'il répandoit dans ses moindres actions, lui gagnerent entierement les cœurs d'Antoine

de Saluere & d'Alix ſon épouſe. Mais quoiqu'il parvînt à s'en faire aimer comme leur fils, l'impreſſion qu'il fit ſur celui de la charmante Henriette fut ce qui mit le comble à ſon bonheur.

Cette belle perſonne avoit trop d'eſprit pour ne ſe pas appercevoir de l'ardente paſſion qu'elle avoit inſpirée à Dom Carlos, & le mérite de cet aimable Etranger étoit trop grand pour qu'elle fût inſenſible à ſon amour; & l'on peut dire que s'il l'avoit adoré dès le premier moment qu'elle s'étoit offerte à ſes regards, elle l'avoit aimé de même. Le ſilence dont cette paſſion fut accompagnée pendant plus de deux mois, ne ſervit qu'à la rendre plus forte. Cependant leurs yeux moins diſcrets que leurs bouches, les inſtruiſirent bientôt des ſentimens de leurs cœurs; & l'amoureux Brachy ayant connu une partie de ceux qu'il avoit fait naître, ne ſongea plus qu'à faire éclater les ſiens, mais il voulut les manifeſter d'une maniere auſſi genereuſe qu'extraordinaire. Pour

Pour cet effet, ſachant que la ſituation de cette Maiſon n'étoit pas heureuſe, & que la fortune qu'il feroit à la belle Henriette ne ſeroit que pour elle, il forma le deſſein de la partager à toute la famille. Dans cette réſolution ayant été informé qu'il y avoit une Terre conſiderable à vendre dans le Dioceſe de Toulon, il s'y rendit; & l'ayant trouvée telle qu'il la pouvoit déſirer, ſoit pour le revenu, ſoit pour la beauté des jardins & du Château, il l'acheta & fit paſſer le Contrat au nom d'Henriette de Saluere, & y fit inſerer qu'Antoine de Saluere & ſon épouſe en joüiroient tout le temps de leur vie, & que ce ne ſeroit qu'après leur mort qu'Henriette en auroit l'entiere propriété. Lorſqu'il eut terminé cette affaire, il revint à Marſeille. Et ſans rien découvrir encore de ſon amour & de ſes bienfaits, il continua de les répandre avec le même ſecret ſur les ſœurs d'Henriette, en donnant des fonds pour aſſûrer des penſions honnêtes aux trois Reli-

gieuſes, & une dot conſiderable à la cadette. Tous ces Contrats étant paſſez & les choſes faites dans toutes les formes, il propoſa à Antoine de Saluere & à ſon épouſe de voir la Terre qu'il avoit achetée, voulant, leur dit-il, avoir le plaiſir de les y régaler.

La partie fut acceptée avec joie, & Dom Carlos ayant tout fait préparer pour les y recevoir magnifiquement, il y conduiſit toute la famille dans un ſuperbe équipage. Il avoit orné le Château des meubles les plus beaux & les plus galans; jamais on n'avoit vû plus de goût, de délicateſſe & de magnificence jointes enſemble, l'utile & l'agréable s'y trouvant par tout avec profuſion. Antoine, ſon épouſe & les deux jeunes Saluere ne ceſſoient point de témoigner leur admiration. Cependant tant de ſomptuoſité ne laiſſa pas que de troubler ſecretement le vieux Saluere, ne pouvant ſe perſuader qu'un homme qui poſſedoit un bien aſſez conſiderable pour faire une pareille dépen-

penſe, voulut s'unir à une perſonne d'une fortune auſſi médiocre que ſa fille. Cette penſée le fit ſoupirer, & répandit ſur ſon viſage une triſteſſe dont il ne fut pas le maître.

Il s'étoit flatté juſqu'à ce moment que Dom Carlos aimoit la charmante Henriette ; ſes ſoins & ſes attentions l'en avoient aſſuré. Dans cette idée ſon épouſe & lui avoient cimenté l'inclination de cette belle fille, en lui diſant à chaque inſtant qu'ils ne déſiroient point d'autre bonheur pour elle, que celui de la voir unie à cet aimable Etranger. Mais tant de magnificence, & l'air libre dont il faiſoit toutes ſes galanteries les frapant tous trois de la même crainte, ils ne regarderent plus qu'avec une eſpece de douleur les richeſſes qu'il affectoit d'étaler à leurs yeux.

L'Amoureux Brachy qui les examinoit avec attention, remarqua bientôt ce changement ; & ſon amour lui faiſant pénétrer quelle en étoit la cauſe, il ſe dé-

termina à les tirer de peine, en les faisant passer d'une surprise dans une autre. Pour cet effet, après leur avoir montré toutes les raretez dont il avoit embelli ce lieu, il les conduisit dans un grand Cabinet boisé qui paroissoit le moins remarquable du Château par la simplicité de son ameublement. Lorsqu'ils y furent entrez, Dom Carlos en ferma la porte; & s'approchant d'Antoine d'un air riant: Seigneur, lui dit-il, croiriez-vous que cet endroit est celui de tout le Château que j'aime le mieux? Saluere lui ayant répondu qu'il n'en concevoit pas la raison: Vous en serez instruit, lui répliqua t-il en lui présentant une clef, en ouvrant cette armoire: elle renferme tout ce qui peut faire le bonheur de ma vie; & l'ayant prié sérieusement de l'ouvrir, Antoine y consentit, s'imaginant qu'il alloit y trouver de nouvelles richesses; mais il fut bien surpris de n'y voir que trois Contrats en parchemin, que Dom Carlos le conjura de lire par ordre

selon

ſelon qu'ils étoient arrangez. Saluere ne ſçachant à quoi tendoit cette cérémonie, fit ce qu'il voulut; & prenant le premier, lut à haute voix, mais avec le dernier étonnement, que ce beau Palais, (car on pouvoit bien lui donner ce titre,) & tout ce qu'il contenoit appartenoit à ſa fille; & que ſon épouſe & lui en étoient les maîtres. Il ne put continuer ſa lecture; & l'interrompant avec une eſpece de tranſport: Par quel ſervice, Seigneur, dit-il à Dom Carlos, avons-nous mérité cet excès de généroſité, & dans quel deſſein de ſi fortes marques? Seigneur, lui répondit l'Etranger en lui remettant le ſecond Contrat. je vous conjure de ne me rien dire juſqu'au troiſiéme, dans lequel vous trouverez ſans doute que je vous demande beaucoup plus que je ne vous donne.

Ce diſcours ayant excité la curioſité de Saluere, il prit ce qu'il lui préſentoit, & vit que cet Acte contenoit l'aſſignation des fonds pour les penſions des trois reclu-

ſes & la dot de la derniere fille. Pendant cette lecture Madame de Saluere & la charmante Henriette ſe regardoient l'une & l'autre avec les marques de la plus grande ſurpriſe; & le vieux Saluere ſe préparoit à refuſer des biens qu'il croyoit ne pas mériter, lorſque D. Carlos prenant le dernier Contrat, & ſe mettant à genoux devant Madame de ſaluere: Pour celui-ci, Madame, lui dit-il, c'eſt à vous que j'oſe le préſenter, afin que vous portiez votre époux & votre adorable fille à mettre le comble à ma felicité; vos bontez & les témoignages de tendreſſe dont vous m'avez honoré, m'ont fait eſperer que vous me ſeriez favorable dans la demande que je vous fais de la charmante Henriette. Je l'adore, Seigneur, continua-t-il en s'adreſſant au vieux Saluere, & cet Acte contient les articles par leſquels j'ai la témerité de vouloir l'acquerir; & je vous proteſte à la face du Ciel & de la terre, que ce que vous allez prononcer, deviendra l'arrêt de ma vie ou de ma mort.

On

On ne peut décrire la situation où se trouva Saluere en ce moment ; la joie, l'étonnement & la reconnoissance lui causerent un saisissement qui l'empêcha de parler pendant un très long-temps. Madame de Saluere penetrée des mêmes mouvemens, & ne pouvant les exprimer, jetta les bras au col de Dom Carlos, & pressant sa tête contre son sein, lui fit connoître par cette marque d'amitié combien elle étoit sensible à ce qu'il venoit de faire ; & la tendre & belle Henriette de qui la modestie combatoit avec l'amour, ne put s'empecher de découvrir une partie de sa vive inclination en laissant couler quelques larmes. Tandis que la mere & la fille faisoient connoître de la sorte leurs sentimens, Antoine Saluere s'étant remis, prit la parole ; & s'adressant à Dom Carlos : Genereux Brachy, lui dit-il, vous ne devez pas douter que de pareils bienfaits, & dispensez avec des graces si peu communes, ne fassent de fortes impressions sur nos cœurs,

il n'étoit même pas besoin de ces prodigalitez pour nous faire désirer votre alliance, votre mérite personnel sans le secours des richesses nous auroit porté à vous offrir notre fortune si elle eût été aussi brillante que la vôtre; soyez donc assuré que nous souhaitons avec autant d'ardeur que vous qu'Henriette fasse votre bonheur. Mais, Seigneur, quelque soit notre situation & malgré la médiocrité de nos biens, nous avons l'ame haute & péririons plutôt que de rien faire d'indigne de notre naissance. Tout Marseille a les yeux sur nous, vos assiduitez près de ma fille ont fait trop d'éclat pour qu'on n'en ait pas penetré le motif. Nous devons à notre Province un compte exact de nos actions, & la rendre participante de notre felicité, en lui prouvant que si nous avons préferé un Etranger à nos Compatriotes pour être notre gendre, c'est que nous l'en avons trouvé digne. Reprenez donc vos bienfaits, & ne vous formalisez pas si nous vous prions de nous donner

le

le temps de vous mieux connoître, pour les accepter & vous accorder Henriette.

Ce discours auquel Dom Carlos ne s'attendoit pas le troubla, il pâlit, il rougit, & parut agité: en effet, il avoit de fortes raisons pour craindre de trop exactes informations, & s'étant flaté que ses grandes richesses & son extraordinaire générosité fermeroit les yeux de Saluere surtout le reste, il fut extrêmement surpris de ce qu'il les refusoit, & lui faisoit entendre qu'il vouloit sçavoir plus positivement quel il étoit. Cependant, rassuré par les mesures qu'il avoit prises avant son arrivée à Marseille il remit le calme dans son ame, & rompant un silence que les Saluere n'avoient attribué qu'à la douleur que lui causoit le retardement; il repondit au pere d'Henriette, que rien n'étant plus juste que ce qu'il demandoit, il n'étoit pas capable de s'y opposer; mais que ne reprenant jamais ce qu'il avoit donné, il le supplioit d'agir en maître dans cette Terre, puis-

qu'elle

qu'elle étoit à lui dans toutes les formes, & de lui permettre d'esperer la poſſeſſion de la charmante Henriette.

Antoine & ſon épouſe prévenus par des manieres auſſi rares qu'obligeantes lui donnerent leur parole, & commanderent à leur aimable fille de le regarder comme un homme qui devoit être ſon époux, ne doutant point que ſa naiſſance ne répondît à ſes richeſſes. Ces favorables promeſſes remirent entierement Dom Carlos qui donnant lui-même à Saluere les inſtructions néceſſaires pour s'informer de ſa famille, ne s'occupa plus que du ſoin d'exprimer à la belle Henriette l'excès de ſa flame, & à lui donner tous les divertiſſemens que peut produire la campagne. Il réuſſit auſſi parfaitement dans l'un que dans l'autre; & la jeune Saluere plus touchée mille fois des belles qualitez de ſon Amant, que curieuſe de connoître ſes ancêtres, profitant de la liberté qu'on lui avoit donnée, ne lui laiſſa pas long-tems ignorer l'im-

l'impreſſion qu'il avoit fait ſur ſon cœur. Ce fut alors que l'amour mettant en uſage ſes traits les plus touchans, fit ſentir à ces jeunes amans qu'il n'eſt point de felicité plus parfaite que celle d'être aimé de ce que l'on aime. Dom Carlos au comble de ſa joie, retient huit jours à cette Terre Antoine & ſa famille, & la ramena à Marſeille pénetrée d'eſtime & de reconnoiſſance. Cependant Saluere ayant écrit en Sicile pour ſçavoir la vérité de la naiſſance de Dom Carlos Brachy, reçut peu de temps après la confirmation de tout ce qu'il avoit avancé ſur ce ſujet, qui étoit qu'il tiroit ſon origine du côté de ſon pere d'une noble famille de Calabre, & de Meſſine en Sicile de celui de ſa mere, & qu'il avoit acquis les grandes richeſſes dont il étoit poſſeſſeurs dans le commerce qu'il avoit fait aux Indes Occidentales pendant ſix années de reſidence.

Comme Antoine de Saluere, ébloüi des biens de Brachy & des avantages réels qu'il faiſoit à ſa fa-

famille, ne faisoit ses perquisitions que pour la forme & par les instructions même de Dom Carlos, il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à suivre son penchant. Ainsi n'ayant plus rien à désirer que l'union d'Henriette avec cet Etranger, elle ne tarda pas à se faire; l'amoureux Brachy en rendit la cérémonie des plus pompeuses & d'une magnificence de Prince. Tout Marseille regarda cet hymen comme la plus haute fortune qui pût arriver à une personne privée, & fit éclater sa joie de ce qu'elle étoit tombée sur Henriette. Saluere, qui s'étoit fait autant estimer par sa sagesse & sa modestie, qu'elle étoit admirée pour sa beauté. Les réjoüissances & les fêtes à l'occasion de cet hymenée durerent plusieurs jours, ensuite de quoi Dom Carlos instala Antoine & sa famille dans la superbe Terre qu'il avoit achetée, & le mit en possession des biens dont il avoit gratifié les sœurs d'Henriette. Cette aimable femme charmée de son époux, voyoit augmenter chaque jour

jour ſon amour & ſon bonheur; & bien loin que l'hymen diminuât celui de Dom Carlos, il ſembloit en avoir pris de nouvelles forces.

Deux mois s'écoulerent dans cette douce ſituation, & toutes choſes paroiſſoient devoir la rendre éternelle, lorſque la charmante Henriette s'apperçut que Brachy tomboit de temps en temps dans une mélancolie qu'il ne pouvoit vaincre; & quoiqu'il lui témoignât toujours la même ardeur, & qu'il s'éforçât de cacher le trouble de ſon cœur, de frequentes rêveries & quelques ſoupirs échapez ne l'inſtruiſirent que trop du changement de ſon humeur. Son amour s'en allarma; & ne pouvant reſter dans l'inquiétude dont elle étoit tourmentée, après avoir long-temps cherché d'où pouvoit partir cette triſteſſe ſans y être parvenuë, elle ſe réſolut de lui en demander ouvertement la cauſe, & de ſortir par là du funeſte état ou cela la mettoit elle-même.

Pour cet effet, un jour que Dom Carlos ſe promenoit ſeul avec elle dans

dans un bois délicieux qui terminoit son Parc, étant entré dans un sallon de citronniers & de grenadiers, Henriette s'assit sur un lit de verdure; & voyant son époux qui les bras croisez & les yeux fixement attachez sur elle, restoit debout sans prononcer un seul mot: cher Dom Carlos, lui dit-elle en lui tendant la main avec tendresse, finissez de grace & mon trouble & le vôtre; le noir chagrin qui vous dévore a pénétré jusqu'à mon ame, & je sens que je mourrai de douleur si vous continuez à m'en cacher la cause. Parlez, Seigneur, continua-t-elle, daignez vous confier à une femme qui ne respire que pour vous: soulagez le mal qui vous accable en le répandant dans un sein fidele & tendre. Avez-vous quelques sujet de vous plaindre de ceux qui m'ont donné le jour? Vous en ai-je donné moi-même quelque occasion? Serois-je assez malheureuse pour vous avoir déplû, & votre amour seroit-il éteint au moment que le mien n'a jamais été si vif & si sincere?

La

La belle Saluere ne put finir son discours sans répandre des larmes, & l'amoureux Brachy, vivement touché de l'état dans lequel elle étoit, & ne pouvant plus dissimuler qu'il n'eût un secret motif de chagrin, prit le parti de lui en déclarer une partie, bien résolu de ne lui découvrir ce qui causoit son plus grand embarras que dans une occasion indispensable.

Ainsi, pour arrêter ses pleurs, & la rassurer sur les craintes qu'elle venoit de lui témoigner. Ma chere Henriette, lui dit-il en se mettant à genoux devant elle, vous outragez le plus parfait amour qui fut jamais en le soupçonnant de réfroidissement; je vous adore, & ma flamme me suivra jusqu'au tombeau. Je suis triste, il est vrai; mais ce n'est que pour vous trop aimer, des affaires importantes m'appellent en Sicile, ma famille brûle de vous y posséder, elle me presse de partir & de vous y conduire. Je ne puis me dispenser de m'y rendre, & je puis encore moins me séparer de vous;

vous; mais lorſque j'enviſage votre attachement pour un pere & une mere que je reſpecte moi-même comme ſi j'étois leur fils, & que je me repréſente l'amour qu'ils ont pour vous, le plaiſir qu'ils goutent de paſſer leurs jours avec une fille ſi chere, & la douleur que cette ſéparation doit vous donner, je ne puis me réſoudre à vous preſſer de me ſuivre. Voilà, mon adorable Henriette, le ſujet de ma mélancolie depuis trois ſemaines que je reçois lettre ſur lettre pour me rendre à Meſſine. La crainte de vous voir préferer votre famille à votre époux, ou de cauſer votre peine en vous arrachant à votre patrie, m'a jetté dans une irréſolution ſi cruelle que mes plus doux inſtans en ont été preſque empoiſonnez. Cent fois j'ai pris la réſolution de vous découvrir mon cœur, & cent fois l'amour m'a contraint au ſilence; enfin, aimant mieux me priver de toute ma joye que de troubler la vôtre, je m'étois réſolu de partir ſeul ſans vous le dire, & de ne vous expli-

quer

quer les raiſons de mon départ que par une lettre que vous auriez trouvé ſur votre toilette. Pour cet effet, ayant ſçû qu'il y avoit au port un vaiſſeau prêt à mettre à la voile pour les côtes d'Italie, je m'en ſuis aſſuré, & je dois m'embarquer dans trois jours. Mais, hélas! ſur le point de m'arracher à tout ce que j'aime, ma douleur a pris de nouvelles forces, & je ſens bien qu'il faut que je meure ſi je pars ſans ma chere Henriette.

Dom Carlos ceſſa de parler, & fit paroître à ſon aimable épouſe un ſi grand déſeſpoir, qu'oubliant à l'inſtant les tendreſſes du ſang pour n'écouter que celle qui lui parloit en faveur du ſeul homme qui lui étoit cher. Hé quoi! Seigneur, lui dit-elle, vous avez pû vous réſoudre à me quitter, & ſi mon ardent amour eût été moins curieux, vous partiez ſans moi; vous m'abandonniez à tout ce que l'abſence a de plus affreux quand on aime. Ha! Seigneur, que votre amour eſt différent du mien: vous m'abandonniez pour ne me

pas

pas arracher du sein de ma famille; & je veux vous suivre pour vous prouver que vous me tenez lieu de pere, de mere, & de patrie. Oui, cruel époux, continua-t-elle, tous les lieux me sont égaux, pourvû que je sois avec vous. Juste Ciel, deviez-vous penser que quelque douleur dont je sois atteinte en quittant ceux qui m'ont donné la vie, qu'elle puisse égaler jamais celle d'être séparée de vous. Allons, Seigneur, ajouta-t-elle en se levant, allons préparer mon pere à ce départ, & donner à ma mere toutes les consolations capables de l'y faire consentir.

Brachy, que ses secrets dessseins avoient obligé de piquer l'amour de son épouse pour en recevoir cette nouvelle preuve, content d'avoir si bien réussi, lui en marqua sa joye & sa reconnoissance avec transport, & ne voulant pas laisser échapper l'occasion qu'elle lui présentoit elle-même, ils se rendirent ensemble dans l'appartement de Madame de Saluere; son époux étoit avec elle, & l'un

l'un & l'autre s'étant apperçûs de quelqu'alteration dans les yeux de la belle Brachy, il lui en demanderent la cauſe avec empreſſement. Alors Dom Carlos, prenant la parole, leur répeta tout ce qu'il venoit de dire à ſon épouſe, & finit ſon diſcours en les conjurant de ne ſe point oppoſer au départ de leur charmante fille, qui de ſon côté les ſupplia à genoux de la laiſſer ſuivre un époux ſans lequel il lui étoit impoſſible de vivre.

Antoine & Alix de Saluere furent extrêmement touchez & ſurpris de cette nouvelle: Dom Carlos, en épouſant Henriette, leur avoit fait eſperer & preſque promis qu'il s'établiroit à Marſeille, ſe feroit naturaliſer & tranſporteroit tous les biens qu'il avoit en Eſpagne dans cette Ville; cependant ils voyoient que bien loin d'effectuer cette promeſſe, il falloit qu'il retournât en Sicile, qu'il emmenât ſa femme, & qu'ils ſe privaſſent d'une fille qu'ils adoroient; jugeant bien que ce ne de-

voit pas être une absence de peu de durée, mais une véritable séparation puisqu'il avoit eu tant de peine à s'y résoudre & la leur déclarer; mais comme ils ne pouvoient s'opposer à ce voyage sous aucun prétexte, après bien des larmes & des regrets de part & d'autre; ils lui dirent que n'ayant plus aucun droit sur son épouse, il étoit le maître de son sort.

Dom Carlos qui n'avoit agi de la sorte que pour prouver à sa femme dans l'occasion qu'il n'avoit rien exigé d'elle de force & d'autorité, & qui s'étoit attendu à tout ce qui venoit de se passer, parut charmé de ce commun consentement, il le témoigna même par de nouvelles générosités; & se flatant que puisqu'Henriette de Saluere avoit assez d'amour pour lui pour quitter sa famille & sa patrie dans le seul dessein de lui plaire, il la porteroit avec la même facilité à des résolutions encore plus importantes, il ne s'attacha qu'à l'engager à ne lui rien refuser en redoublant ses soins & ses com-

complaisances. En effet, cette belle femme mettant toute sa félicité à faire celle d'un époux si tendre & si digne d'être aimé, sentit bien moins de douleur à quitter sa famille, que de satisfaction à suivre un objet si cher. Enfin toutes choses étant prêtes pour ce départ, Brachy & sa charmante épouse firent leurs adieux aux Saluere qui les conduisirent jusqu'au port, & les virent s'embarquer avec une douleur inconcevable malgré les protestations que leur fit Dom Carlos de revenir aussitôt que ses affaires seroient réglées à Cordouë. Toute la Ville les vit partir avec regret, mais une jeune Marseilloise, intime amie d'Henriette de Saluere depuis son enfance, nommée Irene, plus sensible que toutes les autres à cette séparation, ne la vit pas plûtôt prête à s'embarquer, qu'elle se résolut de la suivre, & par un pressentiment dont la charmante Brachy ne connoissoit pas la cause, elle eut une joye extraordinaire de l'avoir pour compagne. Dom Car-

los, qui profitoit de tout pour faire croire qu'il seroit incessamment de retour, obtint le consentement de ses parens, sur l'assurance qu'il leur donna qu'il la ramèneroit avec son épouse; ce qui apporta quelque consolation à Saluere ainsi qu'à la vertueuse Alix en voyant partir leur fille avec une compatriote.

Ces trois personnes s'étant embarquées, & le vaisseau ayant mis à la voile, Dom Carlos s'empressa plus que jamais à se rendre aimable aux yeux de son épouse, & jamais amour ne fut plus vif & plus réciproque. Irene partageoit leur satisfaction, & contribuoit encore à l'augmenter par son humeur enjoüée, & les sallies dont elle les divertissoit. Henriette avoit presqu'oublié Marseille & ses parens; enyvrée de son bonheur, & le vaisseau touchant déja Alicante, elle promenoit sans cesse son imagination par toute l'Espagne, en se représentant les honneurs dont elle alloit joüir à Cordoüe au milieu de l'opulence & dans le

sein

ſein d'une famille illuſtre, lorſqu'elle s'apperçut que le vaiſſeau changeoit de route, & qu'il avoit coupé l'eſpace de mer qui ſépare cette côte de l'Affrique. Elle étoit ſeule avec Irene en ce moment, & l'entretenoit des plaiſirs qui l'attendoient au lieu de la naiſſance de Dom Carlos; mais ce changement l'ayant allarmée, elle interrompit cette converſation en demandant à ſon amie d'un air inquiet ſi ce quelle voyoit étoit bien vrai. Je m'apperçois comme vous, lui dit-elle en riant, que nous quittons Alicante; mais je ne vois pas que nous courions aucun riſque, ſi ce n'eſt celui de vous voir Reine d'Alger. Ne badinez, pas ma chere Irene, lui répondit Henriette en pâliſſant, & pour me tirer d'inquiétude, ſçachez adroitement de quelqu'un de l'équipage en quels lieux nous allons: je voudrois en être informée avant que d'en parler à mon époux.

Irene voyant que ſon amie étoit véritablement allarmée, ceſſa de plaiſanter; & pour la ſatisfaire el-

le s'empreſſa ſérieuſement à ſçavoir quelle route tenoit le vaiſſeau. Elle ſe conduiſit avec tant d'adreſſe & de jugement, que ſans que Brachy s'en apperçut, elle ſçut du Capitaine même que muni des paſſe-ports néceſſaires, il alloit à Alger. Mais, lui dit alors Irene extrêmement ſurpriſe de cette nouvelle, ne deviez-vous pas porter Dom Carlos Brachy en Eſpagne; Nous n'avons jamais eu deſſein d'y aborder, lui répondit le Capitaine, & Brachy ne s'eſt embarqué dans mon vaiſſeau que parce qu'il faiſoit voile pour Alger; ou, ſelon ce que j'en puis juger, il doit s'établir pour toujours. Ce diſcours ayant augmenté l'étonnement de cette aimable fille, elle ſe rendit auprès de ſon amie dans une perplexité d'autant plus grande qu'elle ne ſçavoit ſi elle devoit lui dire ce qu'elle venoit d'apprendre. Cette incertitude répandit ſur ſon viſage un air de triſteſſe qui ne put échaper à la charmante Henriette qui ne la vit pas plûtôt de retour, que l'embraſ-

braſſant avec ardeur : Irene, lui dit-elle, ne me cachez rien ; je veux tout ſçavoir ; j'ai des preſſentimens qui me font trembler, & je ne puis rien entendre de plus cruel que ce qu'ils préſentent à mon eſprit.

Irene preſſée par ces paroles, lui rapporta ſans déguiſement celles du Capitaine. Quoi ! s'écria la belle Saluere, Dom Carlos m'a trompée ! il n'avoit point deſſein d'aller à Cordouë, & me conduit en Barbarie ! A peine achevoit-elle de parler, que Brachy entra dans ſa chambre, & voyant tomber quelques larmes des yeux de cette aimable femme ; Qu'avez-vous, ma chere Henriette, lui dit-il en la regardant tendrement, quel ſujet vous excite à répandre des pleurs ? Regrettez-vous Marſeille, & vous repentez-vous d'aimer un homme qui vous adore ?

Non, Seigneur, lui répondit-elle, il n'eſt pas en mon pouvoir d'éteindre ma flamme : mais, hélas ! que je crains que la vôtre ne ſoit auſſi changeante que vos pro-

jets. Je me flatois d'aller oublier dans le sein de votre famille celle que je n'ai quittée que pour vous; j'espérois me trouver bien tôt sous un Ciel fortuné, au milieu de gens affables, policés & Chrétiens comme moi; & je me vois conduite chez des Barbares, des Mahometans, en un mot à Alger: Ha! Seigneur, continua-t-elle, en versant un torrent de larmes, que prétendez-vous faire de deux Chrétiennes dans un pays ennemi de leur Religion & de leur liberté; & que ne dois-je pas penser des détours que vous avez pris pour m'y conduire?

Pendant tout ce discours Dom Carlos parut agité d'une violente inquiétude. Son trouble étoit répandu dans toutes ses actions, & son silence même sembloit exprimer l'embarras de ses pensées; mais enfin se déterminant tout d'un coup, il se jetta aux pieds de son épouse, lui prit les mains, & les baisant avec toute l'ardeur dont son cœur étoit véritablement embrasé: Mon adorable Henriette, lui

lui dit-il, je ſuis encore mille fois plus criminel que vous ne penſez; mais l'amour eſt la ſeule cauſe de mon crime. Je vous ai trompée, il eſt vrai : non ſeulement je ne vous conduis point en Eſpagne, mais je vous mene dans Alger ma véritable patrie, au milieu d'une famille Muſulmane, dans le Palais de Mahomet Brachy qui m'a donné le jour, où mon amour, mes ſoins, ma complaiſance & mon inviolable fidélité vous contraindront à me pardonner un ſtratagême ſans lequel le paſſionné Oſmin Brachy n'eut jamais été votre époux.

Grand Dieu ! s'écria la déſolée Henriette, vous êtes Muſulman ? Elle n'en put dire davantage, ſes ſanglots lui coupant la parole. Irene la tenoit dans ſes bras, & baignoit ſon viſage de larmes. L'amoureux Oſmin, que ce ſpectacle mettoit au deſeſpoir, embraſſant avec tranſport les genoux de ſon épouſe : Ma chere Henriette, lui dit-il, de grace ſouvenez-vous des tendres proteſtations que

vous me fites avant notre départ. Tous les lieux, disiez-vous, vous étoient égaux pourvû que j'y fusse avec vous: je vous tenois lieu de pere, de mere & de patrie; tant d'amour peut-il être détruit en un instant ? Vous ai-je contrainte à me suivre? N'étois-je pas résolu de partir sans vous ? Cruelle, si vous m'aimiez véritablement, la différence de notre créance en mettroit-elle dans nos sentimens ? Hé bien, vous êtes Chrétienne, & je suis Musulman; ne pouvez-vous m'aimer tel que je suis, puisque je vous aime telle que vous êtes, & que je vous engage ma foi, & vous jure sur ce qu'il y a de plus sacré dans votre Religion & la mienne de vous laisser une entiere liberté de conscience; & que malgré les Loix & la coutume des Mahometans vous regnerez seule sur mon ame sans partage & sans mélange. Mais, continua-t-il en se levant avec fureur, si vous continuez après un tel serment dans l'excessive douleur où je vous vois; si vous ne me rendez votre

amour & votre confiance, je vous proteſte avec la même ſincerité de me poignarder à vos yeux.

En finiſſant ces mots, le deſeſperé Brachy tirant un poignard qu'il cachoit ſous ſon habit, le porta ſur ſon ſein, & s'en ſeroit effectivement percé ſi la tendre Henriette ne ſe fût jettée ſur lui avec un tranſport qui faiſoit aſſez connoître que l'amour triomphoit dans ſon cœur de la colere & du dépit. Barbare, s'écria-t-elle en lui retenant le bras, ne te ſuffit-il pas de m'avoir ſi cruellement trompée, de m'avoir enlevée à ma patrie, à mes parens, & de me rendre eſclave, ſans me contraindre encore à te voir perir de ta propre main ? Penſes-tu que ta mort puiſſe être jamais l'objet des vœux d'une femme qui te cherit mille fois plus que la clarté du jour, quoique ton procedé dût t'attirer ſa haine : non, Dom Carlos, car ne crois pas que je te nomme Oſmin : non, je t'aime, je t'ai donné ma foi ; un lien ſacré ſelon ma Loi m'unit à toy juſqu'au tom-

beau ; je vivrai & je mourrai fidele à mes sermens ; efforce-toi d'en faire autant ; conduis-moi où tu voudras : rends mon sort heureux ou misérable, il ne m'importe ; mais n'espere jamais me faire changer de Religion, & si tu veux commencer à me prouver le pouvoir que j'ai sur toi, respecte des jours où malgré ton crime les miens sont attachez. La jeune Saluere étoit si belle en parlant de la sorte & son courroux lui pretoit des graces si peu communes, que Dom Carlos en sentir augmenter son estime & son amour.

Je l'ai juré, lui répondit-il avec plus de tranquilité, vous serez libre dans l'exercice de votre Religion ; & bien loin de vous rendre esclave, vous serez éternellement maîtresse de toutes mes volontez ; peut-être même l'emporterez-vous sur les préjugez de mon enfance & que vous me pardonnerez entierement ce que j'ai fait pour vous posseder lorsque vous me connoîtrez entierement, mais ce récit demande un esprit moins agité

agité de part & d'autre ; ainſi mon adorable Henriette, ajouta-t-il en ſe remettant à ſes pieds, calmez votre colere, faites ceder ces feux à ceux de mon ardent amour, ils ne s'éteindront jamais ; l'hymen qui nous unit ne m'eſt pas moins ſacré qu'à vous, malgré la différence de nos Religions ; vous me verrez ſuivre inviolablement les Loix qu'il me preſcrit, & mourir plûtôt mille fois que de les enfreindre.

Après ces mots, voyant qu'elle gardoit le ſilence, & voulant lui donner la liberté de ſe conſulter ſur cet évenement avec Irene, il lui baiſa tendrement les mains, & ſe retira pour les laiſſer enſemble. En effet, il ne fut pas plûtôt ſorti, que la belle Brachy ſe jettant dans les bras de ſon amie, en donnant un libre cours à ſes larmes, que viens-je d'entendre, ma chere Irene, lui dit-elle, quel affreux changement, & dans quels abîmes de malheurs vous ai-je précipitée ?

L'aimable Irene, que l'état de Dom Carlos avoit vivement tou-

chée; & de qui la crainte s'étoit dissipée à mesure qu'il avoit parlé, répondant aux caresses d'Henriette: j'avouë, lui repliqua-t-elle, qu'il est très-différent d'aller en Espagne ou chez des Turcs, & que je vous plaindrois extrêmement si vous étiez condamnée d'y vivre avec un autre que Brachy; mais je ne puis aussi vous déguiser qu'étant le plus aimable homme du monde, & n'étant destinée que pour lui, votre avanture ne me paroît plus si fâcheuse. Quoi! lui répondit Henriette avec vivacité, votre résolution est déja prise, & vous irez sans répugnance dans ce pays barbare? Je ne sçai ce que je penserai quand nous y serons arrivez, lui dit-elle en souriant, mais à présent ma curiosité l'emporte sur toute autre chose. De plus, continua-t-elle, qui sçait si nous y serons aussi malheureuses que vous vous le figurez, si vous ne convertirez point votre époux, & si vous ne rentrerez pas bientôt dans Marseille avec une fortune éclatante. Ma chere Saluere, ajoûta-

ta-t-elle d'un ton sérieux & positif; croyez-moi, soumettez-vous à votre destin, n'accablez plus Dom Carlos de reproches inutiles) c'est pour vous trop aimer qu'il est coupable; votre famille vous croit heureuse & dignement établie; laissez-la dans cette erreur; & bien loin de vous plaindre & de répandre des larmes, ne vous occupez désormais qu'à vous rendre absoluë sur le cœur d'Osmin; vous l'aimez, il vous adore; vous dépendez de lui; écoutez ce qu'il doit vous apprendre; reglez votre conduite sur ses discours. Je me trompe beaucoup, ou de fortes raisons l'engagent à rentrer dans Alger; ainsi c'est à votre prudence à ménager les occasions de vous en instruire & d'en profiter pour le ramener aux lieux de votre naissance. Pour moi, attachée à votre sort, je ne vous quitterai de ma vie, quelque chose qui puisse arriver; cependant, soit que mon temperamment ne me porte pas à me beaucoup affliger, ou soit pressentiment, je ne trouve rien

dans

dans cette avanture qui ne me paroiſſe intereſſant, & toutes réflexions faites, quand je ſonge que je vous verrai dans un ſuperbe Palais entourée d'un grand nombre d'eſclaves ſoumiſes aux moindres de vos regards, & que dans cette ſplendeur je me repréſente Oſmin à vos pieds, brulant d'amour, & plus reſpectueux encore que ceux qui ſeront obligez de vous obéïr; je ne puis m'empêcher de blâmer vos craintes, & de regarder Alger ſans frayeur.

L'aimable Irene tint ce diſcours d'un air ſi plaiſant, que la triſte Henriette ne put ſe diſpenſer de ſourire. Tu me flates, Irene, lui dit-elle, & ton courage ranime le mien; je ſuivrai tes conſeils, ils s'accordent trop bien avec mes ſentimens pour les négliger; car enfin j'aime Oſmin, & je ſens que je ne puis vivre ſans lui. Non, Irene, ce n'eſt point Alger qui m'étonne, ce ne ſont point les Turcs qui m'affligent, ſi mon époux étoit Chrétien, & qu'il fallût paſſer nos jours dans ce pays barbare, je ſe-

rois la premiere à lui donner toutes les consolations qui pourroient adoucir son sort. Mais, hélas! cet époux si cher est Turc lui-même, il suit la Loi des Infideles; il ne peut la violer sans s'exposer à une mort ignominieuse; & pour comble d'infortune, ce Turc, ce Musulman s'est emparé de mon cœur & de ma foi sous de fausses apparences, & sans respect pour nos Mysteres, abusant de notre crédulité, il me rend complice, & me fait partager son crime: n'en est-ce pas assez pour le haïr, le détester, & pour lui préferer la mort?

Ha, pour la mort, reprit Irene avec son enjoüement ordinaire, je n'en suis point, & c'est l'unique chose pour laquelle je suis sans curiosité. Cessez donc, ma chere Henriette, des idées si funestes; & sans songer au passé, n'occupons notre esprit que des nouveaux objets qui vont s'offrir à nos regards. Dom Carlos rentrant comme elle achevoit ces paroles, elle courut à lui d'un air riant: Seigneur, lui

lui dit-elle, je devrois être bien plus inquiette de mon sort que votre charmante épouse ne l'est du sien, puisque je n'ai pas comme elle un attachement capable de me consoler dans tous les accidens que je pourrois craindre; cependant je me flatte que vous me traiterez en frere, & ne me séparerez jamais de ma chere Henriette. Aimable Irene, lui répondit Brachy, j'ai trop d'interêt à l'amitié qui vous lie pour en vouloir rompre les nœuds, & je n'exige de votre complaisance que de parler en ma faveur à ma chere Saluere, & la porter à ne voir en moi qu'un époux qui fait tout son bonheur de l'aimer & de lui plaire.

Vous n'avez besoin que de vous-même, lui dit alors cette belle femme pour me faire oublier le malheur où je suis tombée; il ne dépend aussi que de vous d'en tarir la source: Oui, Seigneur, ajouta-t-elle en se jettant à genoux devant lui, n'entrez point dans Alger; sortez des fers de votre faux Prophete, écoutez & rendez-vous

aux

aux grandes vérités que j'adore ; fuyons une terre infidelle, & rentrons tous trois à Marſeille pour ne nous jamais ſéparer.

Ha! Madame, s'écria Brachy en la relevant avec promptitude, eſt-ce à vous à me parler de la ſorte, & devez-vous vous humilier ainſi devant un homme dont le reſpect eſt égal à l'amour ? Me croyez-vous donc aſſez barbare pour n'avoir pas prévenu vos ſouhaits s'il eût été en mon pouvoir : Ha! croyez ma chere Henriette, que je n'aurois jamais quitté Marſeille, ſi les biens dont je vous ai flattée m'y avoient ſuivi : mais, hélas j'ignorois qu'un objet charmant s'y rendroit maître de mon ame, & comme la curioſité ſeule m'y conduiſoit, j'ai fait paſſer dans ma patrie toutes les richeſſes dont un heureux commerce m'a mis en poſſeſſion, ne me réſervant que ce qu'il falloit pour paroître avec éclat dans les lieux ou je voudrois aborder. Marſeille m'a retenu, vous m'avez enchaîné ; pour vous ob-

obtenir j'ai disperſé dans votre famille tout ce que j'avois apporté. Mahomet Brachy mon frere aîné, dépoſitaire de mes richeſſes, me les retiendroit indubitablement s'il me croyoit uni avec des Chrétiens, ou ſi par mon retour il ne ſe voyoit aſſuré que je ſuis toujours le même: ainſi, ma chere Henriette, je ne vous demande qu'un peu de tems pour raſſembler ma fortune, & la complaiſance de paroître dans les ſentimens de changer de créance, tandis que je travaillerai à mettre mon frere de notre parti, ou bien à nous en éloigner pour jamais.

La belle Saluere, qui n'enviſageoit rien alors de plus affreux que d'aller chez des Infideles, voulut perſuader à ſon époux qu'il avoit laiſſé à Marſeille aſſez de bien pour abandonner celui d'Alger; mais l'amoureux Turc, quoique dans des ſentimens très-éloignez de ceux de ſa Nation, étoit encore trop attaché à ſes interêts pour gouter ſes raiſons, d'au-

d'autant plus qu'il ſe flattoit toujours en ſecret que l'amour l'obligeroit à ſe faire Muſulmane, & qu'il joüiroit par-là dans le ſein de ſa patrie, & tranquillement des biens qu'il avoit acquis & de ceux de ſon patrimoine ; mais ne voulant ni l'effrayer, ni la contraindre, il lui cacha avec ſoin cette idée; & pour la perſuader de ce qu'elle devroit eſperer de lui par une entiere connoiſſance de ce qu'il étoit, il ſe réſolut à lui découvrir le ſecret de ſon origine, afin que par des exemples ſenſibles il pût parvenir à la conduire à ce qu'il deſiroit.

Pour cet effet, ayant encore quatre ou cinq jours de navigation, il lui propoſa d'entendre l'hiſtoire de ſa famille, dont le récit, lui dit-il, n'étoit pas moins néceſſaire à ſon repos qu'à ſa juſtification.

La belle Saluere eſperant trouver dans cette narration les lumieres qui la devoient guider pour détruire l'Alcoran dans l'eſprit de ſon

ſon époux, lui témoigna qu'elle l'écouteroit avec plaiſir ; & la jeune Irene s'étant jointe à ſon amie pour le prier de ne pas tarder à leur donner cette ſatisfaction, il prit la parole en ces termes.

HIS-

HISTOIRE
DE
CHARLES BRACHY.

XXVI. NOUVELLE.

CHarles Brachy mon pere étoit de Calabre, & d'une des plus illustres familles du Royaume de Naples. Dès l'âge de quinze ans le desir de voyager l'arracha d'auprès de son pere, qui le voyant doüé de tous les agrémens dont la nature peut orner un homme, ne fut pas fâché qu'il y joignît les connoissances que la jeunesse ne manque jamais d'ac-

d'acquerir dans la fréquentation des différens pays ; & comme il étoit extrêmement riche, il ne fit aucune difficulté de le laiſſer partir, & le mit en état de paroître avec éclat dans tous les lieux où ſa curioſité le conduiroit. Mais comme ſon âge ne lui permettoit pas de le confier à lui-même, il le fit accompagner par un Gentilhomme attaché à lui depuis long-tems, afin que ſes conſeils & ſa prudence lui ſerviſſent de guides.

Je ne vous entretiendrai point des voyages du jeune Brachy ; je vous dirai ſeulement que réſervant pour ſon retour les pays contigus au ſien, il paſſa en France, la viſita exactement, & qu'il y fit un aſſez long ſéjour pour s'y perfectionner dans tous les exercices convenables à un homme de condition, & pour y prendre cet air libre, attrayant & plein de charmes, qui diſtingue ſi bien les François de toutes les autres Nations.

Au ſortir de la France, l'Angleterre, la Hollande & l'Allemagne

magne eurent leur tour, ainſi que les Cours des autres Souverains; & revenant en Italie, après l'avoir parcouruë avec ſoin, il ſe rendit en Sicile, ayant paſſé près de ſix ans à ſes voyages. Il touchoit à ſa vingt-uniéme année, & le Gentilhomme qui l'accompagnoit, ayant changé ſon titre de Gouverneur en celui de ſon Confident, il n'avoit plus d'autre occupation que de ſervir ſon jeune maître dans les differentes intrigues que l'amour lui fit naître. Juſques-là Brachy n'avoit eu aucun attachement ſolide; la variété des lieux s'étoit répanduë juſques dans ſes paſſions; chaque pays ayant toujours offert à ſes regards quelque nouvel objet capable d'occuper ſon cœur & de l'amuſer pour un tems. Mais la Sicile fut le tombeau de ſon inconſtance, la ſource de tous ſes malheurs, & celle des peines que je vous cauſe aujourd'hui.

Quoiqu'une antipatie naturelle regne de tous les tems entre les Siciliens & les Napolitains, Char-

les Brachy ne laissa pas d'être reçû favorablement des Seigneurs de Messine, qui sçachant sa naissance, & voyant ses belles qualitez, oublierent la haine générale des deux nations pour lui témoigner une estime particuliere. Brachy y répondit avec franchise, & se livrant sans réserve aux amitiez qu'on lui faisoit, devint en peu de jours l'ame de tous les plaisirs des Seigneurs Siciliens. Les parties de chasse, de campagne & de promenade ne se faisoient point sans lui, & les festins paroissoient insipides lorsqu'il n'en étoit pas; cependant au milieu de tant d'amusemens, Charles Brachy n'étoit pas absolument content: né pour la galanterie, la jalousie sicilienne déroboit à ses yeux les objets qui pouvoient seuls rendre ses plaisirs parfaits.

Toutes les fêtes qu'on s'empressoit à lui donner étoient sans femmes; & s'il en entrevoyoit quelqu'une, ce n'étoit jamais qu'au travers d'un voile épais, ou d'une fenêtre si bien grillée, qu'à peine pou-

pouvoit-il la distinguer. Cette contrainte n'auroit pas dû lui paroître extraordinaire, étant d'un pays aussi severe au beau sexe que la Sicile ; mais ses voyages avoient effacé de son esprit les usages d'Italie ; l'honnête liberté des Dames Françoises l'avoit si fort enchanté qu'il ne comprenoit pas que des gens raisonnables pussent trouver quelqu'agrément où cette liberté ne regnoit pas. Son chagrin sur cet article éclatoit chaque jour dans les entretiens qu'il avoit avec ses amis, en les blâmant de la captivité dans laquelle ils retenoient leurs femmes, ou leurs filles, ou leurs sœurs ; mais toutes ses remontrances ne servoient qu'à leur fournir matiere à se divertir sans les faire changer, chacun d'eux lui disant qu'il devoit se contenter de voir les Dames aux Eglises, & que malgré leurs mantes, elles montroient assez de charmes pour le satisfaire, sans chercher à les voir de plus près ; que cependant s'il vouloit tenter l'avanture, il en trouveroit facilement les moyens,

puiſqu'en dépit des grilles & des argus, ils l'aſſuroient qu'il n'y en avoit aucun d'entr'eux qui n'eût une intrigue d'autant plus interreſſante que le myſtere en faiſoit l'agrément.

Cette façon d'aimer n'étoit nullement du goût de Brachy, & quoique Calabrois, il étoit ennemi mortel des coutumes de ſon pays; cependant un certain fonds de tendreſſe avec lequel il étoit né, lui faiſant deſirer un objet digne de le placer, il fit pluſieurs tentatives auprès des Dames dont on lui vantoit le plus la beauté: les ſérénades & les cavalcades galantes ſous leurs fenêtres ne furent pas épargnées; & celles à qui elles s'adreſſoient, charmées des belles qualitez de Brachy, & d'en avoir fait la conquête, ſe flatoient chacune en particulier de regner ſeule dans ſon cœur, & ſe préparoient à lui faire ſçavoir leurs favorables ſentimens quand par une avanture ſinguliere le volage Brachy ceſſa tout à coup ſes galanteries générales, & devint du

du plus inconſtant de tous les hommes le plus tendre & le plus fidele des amans.

Une nuit au ſortir d'un grand feſtin, ayant accompagné un des convives juſqu'à ſon Palais, & prenant le chemin du ſien, en paſſant dans une ruë étroite & peu frequentée, ſes oreilles furent frappées du plus beau ſon de voix qu'on entendit jamais. Curieux de ſçavoir qui c'étoit & d'où cela partoit, il fit arrêter ſa chaiſe; & commandant à ſes gens de l'attendre, il marcha ſeul juſqu'au lieu dont cette voix lui indiquoit le chemin. En effet il eut à peine avancé trente pas, qu'il apperçut une lumiere aſſez ſombre dans une ſalle baſſe dont la fenêtre, quoique bien grillée mais d'une hauteur commode, n'empêchoit pas de diſtinguer les perſonnes qui y étoient. Celle qui l'avoit charmé par ſes ſons éclatans & tendres, chantoit encore lorſqu'il s'approcha de la grille; & faiſant le moins de bruit qu'il lui fut poſſible, il vit deux fem-

mes qui toutes deux assises le dos tourné du côté de la fenêtre, ne prêtoient nulle attention à ce qui pouvoit se passer dans la ruë, la donnant toute entiere l'une à chanter, & l'autre à l'écouter. La situation de ces Dames ne lui permettant pas de les voir au visage, il fallut qu'il se contentât d'entendre, ce qu'il fit sans héfiter.

Celle qui chantoit n'eut pas plutôt cessé, que l'autre prenant la parole: Si Brachy, lui dit-elle, avoit une fois entendu le charmant son de cette voix, son cœur ne pourroit se défendre d'adorer l'admirable Isabelle, & nous le verrions bientôt dédaigner celles dont il paroît vouloir porter les chaînes.

Ha, Florine, lui répondit cette Isabelle, ne me parle plus de Brachy; je veux l'oublier pour jamais: que ferois-je d'un cœur aussi volage que le sien. Hélas! les sentimens que sa vûë m'a fait naître exigeroient une fidelité trop scrupuleuse pour lui plaire: Brachy

chy vole de belle en belle; il les recherche même toutes à la fois; crois-moi, Florine, bien fait, aimable, & rempli d'esprit, il se connoît, & ne peut aimer que lui.

Permettez-moi de vous dire, Madame, repliqua Florine, que malgré tous les charmes de ce Calabrois, j'aurois un grand mépris pour lui, si l'amour de lui-même étoit le plus fort dans son ame. Un homme qui s'aime, est selon moi, le plus haïssable des mortels. Mais j'en juge plus favorablement: il est jeune, galant, & magnifique; & n'ayant point encore trouvé dans Messine d'objet digne de le fixer; il prodigue à toutes ses galanteries dans le seul dessein de s'amuser.

Il n'a point trouvé, dis-tu, reprit Isabelle, d'objet capable de l'enchaîner? Ha! Florine, la beauté d'Isabelle fait-elle si peu de bruit à Messine pour que Brachy n'ait pas eu pour moi la même curiosité que je me suis sentie pour lui. Belle comparaison, répondit vivement Florine; Brachy ne se cache

point: une mante, un voile, une Duëgne, & mille autres obſtacles dont nous ſommes entourées ne l'empêchent pas de paroître à nos yeux: D'ailleurs, par qui peut-il être inſtruit que Meſſine n'a rien qui vous ſoit comparable? Votre pere, plus jaloux que tous les Siciliens enſemble, vous laiſſe-t-il voir à perſonne? il eſt vrai que du vivant de la ſage Elvire votre mere, vos jeunes atrraits ont fait l'admiration de tous ceux à qui ſon Palais étoit ouvert, & que ce monde choiſi publioit avec tranſport l'éclat de vos charmes; mais depuis trois mois que la mort vous l'a ravie, renfermée dans votre appartement par les ſoins & les ordres de votre pere, il a banni l'honnête liberté que ſon épouſe y avoit introduite; & par une biſarrerie ſans égale, il ne veut pas même qu'on lui parle de votre beauté; & je ſçai à n'en pouvoir douter qu'il s'eſt brouillé avec pluſieurs de ſes amis parce qu'ils parloient de vous trop avantageuſement, & qu'il eſt enfin parvenu à contrain-

traindre au silence tous ceux qui vous ont vûë, dans la crainte de s'attirer sa colere ou sa haine.

Il est donc aisé de juger, continua-t-elle, que personne n'ayant pû parler de vous à Brachy, il ignore encore que vous êtes au monde. Dès le commencement de cette conversation, Brachy avoit été si surpris de s'entendre nommer, & d'être connu de deux personnes qu'il ne connoissoit pas, qu'il étoit resté comme immobile; mais la suite de l'entretien ayant intereſſé son cœur, joint à l'amour qui commençoit à s'en emparer en faveur de la belle personne qui paroissoit vouloir l'oublier, il avoit redoublé son attention, & charmé d'entendre si bien parler pour lui celle qui se nommoit Florine, il ne put s'empêcher d'interrompre Isabelle lorsqu'elle voulut lui répondre: Ha, Madame, s'écria-t-il, laissez parler l'aimable Florine, ou permettez que le malheureux Brachy se justifie lui-même. Ce peu de mots fit faire un cri terrible à ces deux personnes, qui se

tournant en même tems, & voyant un homme si près d'elles, fermerent les volets avec précipitation.

Brachy, très-mortifié d'une frayeur qui le privoit de voir & d'entretenir l'aimable objet dont le cœur penchoit pour lui, fit tous ses efforts pour les rassûrer & les obliger de rouvrir la fenêtre; mais il ne put rien gagner; un profond silence ayant succedé au bruit qu'elles avoient fait en fermant la croisée, il jugea qu'il seroit inutile de rester là plus longtems: ainsi, s'étant retiré, il fut rejoindre sa chaise, & se rendit dans son Palais avec une agitation d'esprit qui ne lui laissa gouter aucun repos de toute la nuit; son avanture revenoit sans cesse à son imagination; la voix d'Isabelle, & ce que sa confidente avoit dit de ses attraits lui donnoit une si grande curiosité de la voir & de la connoître, qu'il ne s'étoit jamais senti d'empressement semblable pour celles qu'il avoit le plus aimé; son inquiétude & l'amour qu'elle faisoit naître insensiblement dans son a-

me

me le firent réſoudre à ne rien négliger pour ſçavoir quelle étoit cette charmante Iſabelle qu'un pere trop ſevere cachoit avec tant de ſoin; mais en même tems réflechiſſant ſur le danger qu'il y auroit de s'en informer, & de donner par là connoiſſance du ſecret qu'il vouloit obſerver dans cette intrigue s'il pouvoit parvenir à la former, il conclut que pour ne rien hazarder il falloit s'en inſtruire de la ſeule bouche d'Iſabelle, & commencer à lui perſuader ſon amour & ſa fidelité afin d'acquerir ſa confiance.

Cette réſolution l'ayant tranquiliſé, il forma le deſſein de ſe rendre la nuit à la même heure à la fenêtre de ſon inconnuë, jugeant bien que s'il étoit vrai qu'elle eût de l'inclination pour lui, comme ſes diſcours ſembloient l'en flatter, elle ou ſa confidente ne manqueroient pas de s'y rendre, pour voir s'il ne reparoîtroit point. Entierement occupé de ſon projet, il paſſa la journée avec aſſez d'impatience; & l'heure qu'il s'é-

toit preſcrite n'eut pas plûtôt ſonné qu'il ſe rendit dans la petite ruë n'ayant pour toute ſuite que le Gentilhomme dont je vous ai parlé, qui ſe poſta d'un autre côté pour faire le guet en cas de ſurpriſe. Brachy cependant appercevant de la lumiere dans la ſalle baſſe, s'avança doucement vers la grille, & ſe préparant à chercher des yeux celle qu'il brûloit de connoître, lorſqu'on éteignit tout-à-coup les flambeaux, & qu'il ne vit plus qu'obſcurité autour de lui; mais un petit bruit qu'il entendit à la grille lui faiſant juger qu'il y avoit quelqu'un, il s'en approcha de plus près, parlant aſſez bas pour n'être entendu que de la perſonne qui étoit à la fenêtre: Eſt-ce-vous, adorable Iſabelle, dit-il, & me ſera-t-il permis de détruire cette nuit la frayeur que je vous ai fait hier, & l'idée que vous avez conçûë de moi?

Vous jugez bien mal d'Iſabelle, lui répondit une femme, ou vous préſumez trop avantageuſement de vous-même ſi vous la croyez ca-

capable d'être ici dans le deſſein de vous y trouver. Cette voix, qu'il reconnut pour celle de la confidente, le rendant plus hardi ; Sage Florine, interrompit-il, n'interpretez pas ſi cruellement mes paroles, & me ſoyez auſſi favorable aujourd'hui que vous me le fûtes hier. Quand la charmante Iſabelle ſeroit avec vous, je ne l'attribuërois qu'au même hazard qui me la fit entendre hier. Il eſt vrai que mon cœur deſiroit l'y trouver, mais il ne s'en flattoit pas. Pour moi, je n'y ſuis venu que pour la conjurer d'avoir meilleure opinion d'un cœur que l'amour vient de lui ſoumettre pour jamais, & que ſans doute il ne réſervoit que pour elle ; je l'adore, ſage Florine, ſans l'avoir vûë ; ſa voix & ſon eſprit ont produit plus d'effet ſur mon ame que toutes les beautez qui ſe ſont offertes à mes yeux, & je ſens que je l'adorerai juſqu'au tombeau.

C'eſt beaucoup promettre, reprit Florine, & je ne ſçai ſi ſur cet-

te assûrance je puis travailler pour vous; cependant j'y suis portée d'inclination; vous m'avez plû: Seigneur Brachy; & si vous êtes sincere, j'aimerai mieux vous voir l'époux de ma Maîtresse que celui qu'on lui destine. Quoi! s'écria douloureusement Brachy, la charmante Isabelle est déja promise? Ouï, repliqua Florine; mais avant que d'entrer dans ce détail, répondez avec franchise aux questions que je vais vous faire. Entendites-vous hier tout notre entretien? vous êtes-vous informé qui nous sommes? enfin, sçavez-vous à qui ce Palais appartient? Je ne sçai rien, lui répondit Brachy; ce que j'entendis hier de votre conversation m'ayant fait craindre de causer quelque chagrin à la charmante Isabelle en me confiant à quelqu'un, je me suis imposé un profond silence sur mon avanture; & tout ce que j'ai pû conjecturer par vos discours, c'est qu'Isabelle m'a vû, qu'elle me connoît, & qu'elle me croit vo-

volage, inconstant, & par conséquent indigne de son attention.

C'est assez, lui dit Florine, votre discrétion ne sera pas sans récompense, mais il faut la continuer. Ne vous découvrez à personne, craignez jusqu'au meilleur de vos amis, si vous voulez voir bientôt Isabelle ; ne cherchez même pas à connoître l'entrée de ce Palais. votre curiosité vous feroit perdre pour jamais ce que vous desirez avec tant d'ardeur. Il seroit inutile de vous cacher les sentimens de ma Maîtresse, puisque vous les avez entendu, & je puis vous déclarer que son cœur vous seroit favorable si vous pouviez lui prouver que vous êtes capable de fidelité. Ne craignez point de vous engager trop avant avec elle; sa naissance n'est pas moins illustre que la vôtre ; ses biens sont considerables, & sa beauté l'emporte sur tous ses autres avantages. Après cela, Seigneur, si vous voulez aimer, persévérez à vous taire, Florine vous ménagera de plus doux momens.

En finiſſant ces mots, elle ferma la fenêtre, & diſparut ſans attendre ſa réponſe.

Cette fuite précipitée le chagrina ; & malgré l'eſpoir dont on le flattoit, comme on ne l'inſtruiſoit point de ce qu'il devoit faire pour voir Iſabelle, cet entretien ne lui donna qu'une legere ſatisfaction. Cependant réſolu d'obſerver les loix que lui impoſoit Florine, & de ſe conduire par les ſeules lumieres de ſon amour naiſſant, il rentra chez lui ; & dès ce jour ceſſant toutes ſes galanteries pour les Dames Siciliennes, ſon cœur & ſon eſprit ne s'occuperent plus que de la belle Inconnuë, pour laquelle ſa flâme devint d'autant plus ardente, qu'elle lui donnoit mille deſirs à la fois. Cette paſſion qu'il n'avoit jamais ſentie véritablement juſqu'alors, apporta un tel changement dans toutes ſes actions que ſes amis ne tarderent pas à s'en appercevoir : les fêtes & les ſérénades qu'il avoit coûtume de donner preſque toutes les nuits, ceſſerent ; on ne le pouvoit plus

avoir

avoir qu'avec peine dans les parties de plaisir; il étoit distrait & mélancolique. Toutes ces choses firent présumer qu'il étoit prévenu de quelque grande douleur ou d'une passion violente; mais malgré les soins qu'on se donnoit pour en découvrir la vérité, Brachy se conduisoit avec tant de secret que personne ne la pouvoit pénétrer.

En effet, depuis son entretien avec Florine, il n'avoit pas manqué une nuit de se rendre à sa fenêtre, & d'y passer plusieurs heures; mais sans aucun fruit, personne ne voulant paroître. Il fut huit jours dans cette situation, ce qui le fit tomber dans la tristesse dont ses amis étoient inquiets & surpris; cependant l'amour augmentoit à mesure que le mystere & le silence redoubloient.

Isabelle le suivoit par tout; & son imagination la lui représentant telle qu'il la falloit pour lui plaire, il devint aussi fortement amoureux en idée, qu'un autre auroit pû l'être pour un objet visible; mais ne pouvant plus vivre sans

voir

voir ce qu'il aimoit, il rêvoit ſans ceſſe aux moyens d'y parvenir, lorſqu'un jour qu'il avoit refuſé d'être d'un ſuperbe feſtin, & s'étoit renfermé dans ſon Palais pour s'abandonner entierement à ſa paſſion, on vint lui dire qu'une Dame voilée demandoit à lui parler en ſecret. Il ordonna promptement qu'on la fit entrer ; & ſon cœur agité de crainte & d'eſpérance, le faiſant courir au-devant d'elle, il lui donna la main ; & l'ayant conduite dans ſon cabinet, ſans qu'elle prononçât un ſeul mot, il prit la parole le premier, & d'un ton de voix qui marquoit ſon inquiétude : De grace, Madame, lui dit-il, ne me laiſſez pas dans le trouble où je ſuis : venez-vous chez moi pour quelque affaire, ou de la part de celle que j'adore ?

Je ſuis envoyée, lui répondit cette femme, en mettant ſa main ſur ſa bouche pour qu'il ne reconnût pas ſa voix, d'une perſonne très-digne de votre amour, mais je ne ſçai ſi c'eſt celle dont vous parlez. Ah ! Madame, interrompit

pit Brachy, ſi vous ignorez que j'aime, vous n'êtes point celle dont je m'étois flatté : Pardonnez ma ſincerité ; mais ſi vous venez d'une autre part, je ne puis vous écouter. Vous êtes bien prompt, repartit-elle, & d'une fidelité bien ſévere, puiſque vous la pouſſez juſqu'à l'incivilité : mais comment voulez-vous que je ſçache ſi celle qui m'envoye eſt l'objet de votre ardeur ſi vous ne me la nommez pas ? Faites-la moi connoître ; & pour répondre à votre franchiſe, ſi ce n'eſt pas la même perſonne, je vous promets de m'en aller ſans vous importuner davantage. Je ne puis vous dire ſon nom, reprit Brachy ; je ne le fierois pas au meilleur de mes amis, jugez ſi ne vous conoiſſant point, je vous ferois une pareille confidence. Si vous étiez celle que je m'étois figurée, le diſcours que je vous tiens vous l'auroit déja fait connoître. Et je la connois auſſi, repartit cette femme en ôtant ſon voile, la fidelle Florine n'en peut nommer une autre qu'Iſabelle.

Ah

Ah ! cruelle Florine, lui dit alors Brachy, quel plaiſir prenez-vous à ma peine ? Celui de vous éprouver, lui répondit-elle, & de ſçavoir à n'en pouvoir douter ſi cette melancolie & cette indifférence pour tout le monde, eſt un effet de l'amour qu'on voudroit vous avoir inſpiré. Le tems m'eſt cher, continua-t-elle, & vous ne devez ma viſite qu'au feſtin que vous avez dédaigné : le pere d'Iſabelle en eſt ; comme il ſe donne dans une maiſon de plaiſance à quelques milles de Meſſine, & qu'il ne reviendra que demain au ſoir, Iſabelle m'envoye vous dire que contente de votre diſcretion elle veut la récompenſer, en ſe montrant à vos yeux, & vous donner la ſatisfaction de l'entretenir. Trouvez-vous donc à minuit dans la petite ruë ſans aucune ſuite au-deſſous de la fenêtre grillée ; attendez-y de mes nouvelles, & j'aurai ſoin du reſte.

Peu s'en fallut que Brachy ne ſe jettât à ſes pieds pour la remercier d'une faveur ſi peu attenduë : il

il lui témoigna sa joye par des transports qui ne lui laisserent aucun lieu de douter que la vûë des charmes d'Isabelle n'achevât ce que sa voix avoit commencé. Brachy, dont la générosité naturelle étoit encore augmentée par l'amour, mit au doigt de Florine un diamant de prix pour lui marquer sa reconnoissance, & l'engager dans ses interêts. Cette aimable fille, dont le caractere étoit fort au-dessus de sa condition, se deffendit long-tems de l'accepter ; mais Brachy l'en pressa si vivement, qu'elle y fut contrainte de peur de l'offenser, & se retira aussi satisfaite de lui qu'il l'étoit de son heureux message.

Vous jugez bien, ma chere Henriette, de l'impatience avec laquelle Brachy attendit l'heure de son rendez-vous, & combien de pensées différentes s'emparerent de son esprit jusqu'à ce moment, que ne fut pas plûtôt arrivé qu'il se transporta au lieu indiqué. A peine eut-il avancé vers la grille, qu'il se sentit prendre par la main :

main : c'étoit Florine, Venez, Seigneur, lui dit-elle, on vous attend. Alors le conduisant à une petite porte qui rendoit dans la même ruë, elle l'ouvrit, la referma ; & le faisant passer par plusieurs détours obscurs, en lui recommandant le silence, ils se trouverent dans un jardin dont la foible clarté de la nuit ne laisla pas de lui en montrer assez pour le juger des plus superbes. Florine le fit passer sous une allée d'arbres si touffus qu'à peine auroient-ils pû guider leurs pas sans une lumiere éclatante qui partoit d'un salon que terminoit cette sombre avenuë. En approchant de ce pavillon, Brachy se sentit atteint d'une crainte & d'une timidité qui ne lui étoient pas ordinaires, & qui lui fit connoître que cette avanture auroit des suites plus sérieuses que celle qu'il avoit euë. Enfin étant entrez dans le salon, ils y trouverent Isabelle qui se promenoit d'une façon à prouver l'agitation de son ame. Elle se tourna du côté de la porte aussi-tôt qu'elle entendit marcher

cher, & s'avançant lentement au-devant de Brachy, elle lui donna tout le tems d'examiner la prodigieuſe beauté dont la nature l'avoit doüée.

Les flambeaux & les luſtres dont le ſalon étoit éclairé firent briller avec tant d'éclat les charmes de cette admirable fille aux yeux de Brachy, qu'il en fut ébloüi. Tout ce qu'il s'étoit imaginé étoit fort au-deſſous de ce qu'il voïoit. L'amour qui n'attendoit que ce moment pour lui donner des chaînes éternelles, le frapant de tous ſes traits à la fois, le fit tomber aux pieds d'Iſabelle, ſaiſi d'admiration, de reſpect, & tranſporté de la plus vive ardeur. Si cette charmante perſonne n'avoit pas été inſtruite d'ailleurs de l'eſprit & des graces de la converſation de Brachy, elle n'en auroit pas jugé favorablement en cette occaſion. Immobile à ſes pieds, les yeux fixez ſur elle, & gardant un profond ſilence, qu'eut-elle penſé d'un pareil accueil ? Mais convaincuë que c'étoit l'effet que produiſoient

duiſoient ſes divins attraits, elle s'en applaudit en ſecret; & devenuë plus hardie par le reſpect de ſon Amant, Seigneur, lui dit-elle, en rougiſſant. n'interpretez point à mon déſavantage la démarche que je fais aujourd'hui. Je ne vous déguiſerai point que le bruit d'un mérite ſupérieur ne m'ait fait deſirer de vous voir, & qu'après vous avoir vû je n'aye ſouhaité de vous connoître; mais malgré tous mes ſouhaits je ne m'y ſerois peut-être jamais réſoluë, ſans l'aventure qui vous a découvert une partie de mes ſentimens, & ſans les perſécutions de Florine. Brachy s'étant remis tandis qu'elle parloit. Ah, Madame, répondit-il, ne juſtifiez point une grace qu'au peril même de ma vie je voudrois devoir à des mouvemens plus tendres. Pour moi, Madame, l'amour ſeul m'oblige à paroître à vous yeux : lui ſeul m'a fait deſirer de connoître celle que j'adorois ſans l'avoir vûë, & lui ſeul vous ſoumet à jamais un cœur qui ne pouvoit être fixé que pour l'admirable Iſabelle.

Je

Je me ſuis expoſée à cette déclaration, repliqua-t-elle avec douceur, en vous permettant de me voir à une heure ſi peu convenable à la modeſtie de mon ſexe ; mais ne l'attribuez qu'à la contrainte où je vis : & pour vous en convaincre, & vous déterminer au parti que vous devez prendre, apprenez qui je ſuis, & le nom de celui de qui je tiens le jour. A ces mots l'ayant obligé de ſe lever & de prendre place ſur un canapé de brocard d'or, dans lequel elle s'étoit aſſiſe. Vous ſerez ſans doute ſurpris continua-t-elle, lorſque vous ſçaurez que vous êtes ſecretement dans un Palais où vous venez preſque tous les jours, & que vous entretenez actuellement la fille de Salviaty de Montalbano votre meilleur ami.

Quoi ! Madame, interrompit Brachy, je ſuis dans le Palais du Seigneur Salviaty ; j'y ſuis venu mille fois : vous êtes ſa fille, & ſon amitié a pû me laiſſer ignorer le tréſor dont il eſt poſſeſſeur. Il n'eſt point d'amitié parmi les Siciliens,

reprit Isabelle, qui puisse l'emporter sur les soupçons & la jalousie. Oui, Brachy, je suis fille de Salviaty, & c'est sans sortir de son Palais, & sans être apperçuë ni de vous ni de lui, que je vous ai vû, & que j'ai même entendu plusieurs de vos entretiens. Je ne vous dirai rien des sentimens que vous m'avez inspirez, vous n'en sçavez déja que trop ; mais je vous avouërai que ceux que vous avez souvent témoignés sur la contrainte dans laquelle on tient les femmes en Italie, a fait une telle impression sur mon esprit, qu'elle n'a pas moins contribué à ce que je fais aujourd'hui, que l'état funeste où je me trouve, & dont je me suis flattée que vous voudriez bien me tirer.

Les graces dont Isabelle accompagnoit ses paroles, son esprit, sa douceur, son air tendre, & cependant modeste, avoient tellement achevé d'enflammer Brachy, que voyant couler quelques larmes de ses beaux yeux à la fin de son discours, il se jetta à ses pieds,

pieds, & transporté d'amour lui jura qu'il étoit prêt de lui sacrifier jusqu'à la derniere goute de son sang; & sa passion parut si sincere en ce moment, qu'Isabelle touchée de reconnoissance, & charmée de sa conquête, lui tendit la main, & le regardant en rougissant: Travaillez donc pour vous, Seigneur, continua-t-elle, en me délivrant du sort qu'on me prépare. Je ne vous demande point d'exposer vos jours, leur peril en mettroit d'autres en danger; je n'ai besoin que de votre éloquence auprès de Salviaty pour le dissuader de m'unir à Dom Francisque de Benevent Seigneur Espagnol, auquel il m'a destinée, malgré l'opposition d'Elvire ma mere, qui saisie de crainte de me voir partir pour Madrid, en est morte de douleur.

Dom Francisque, chargé de quelque négociation secrette de la part du Roi son Maître, vint à Messine, il y fut près de quinze mois: j'eus le malheur d'en être vûë & de lui plaire; & comme ses

ordres l'obligeoient de voir souvent mon pere, il lui découvrit ſes ſentimens, & tira de lui une parole poſitive de ne diſpoſer de moi en faveur de perſonne de plus de deux ans, ayant des raiſons que l'obligeoient à demander ce terme après lequel il s'engagea de m'envoyer chercher ſolemnellement, pour me conduire en Eſpagne, & m'épouſer. Depuis ce moment un commerce exact a regné entre'eux. Salviaty me comptant déja Comteſſe de Benevent, m'a gardé à vûë, ne me permettant pas ſeulement de faire les exercices de Religion que dans ſon Palais. Une haine invincible s'eſt emparée de mon ame pour Dom Franciſque dès le premier moment que je l'ai vû, & cette haine a ſi fort augmenté depuis quelque tems, dit-elle en baiſſant les yeux, jointe aux nouvelles que mon pere a reçû de lui depuis deux mois, par leſquelles il lui marque qu'il doit venir inceſſamment, que je me ſuis réſoluë à me ſervir de vous pour le détourner

de

de cette alliance. Salviaty vous aime ; il répete mille fois le jour qu'il a pour vous des entrailles de pere, & qu'il n'eſt rien qu'il ne fît pour vous prouver ſa tendreſſe ; daignez donc, Seigneur, la mettre à l'épreuve pour la triſte Iſabelle, en détournant le malheur dont elle eſt menacée.

Concevez, ma chere Henriette, quel effet produiſit ce diſcours dans le cœur de Brachy ; ſon amour commençoit, il étoit dans toute ſa force ; il entrevoyoit qu'il étoit aimé ; & dans le comble de ſa félicité il apprenoit qu'un rival étoit prêt d'y mettre un obſtacle invincible. La crainte, la haîne & la jalouſie le ſaiſiſſant à la fois : N'en doutez point, s'écria-t-il, adorable Iſabelle, Salviaty retirera ſa parole, ou Dom Franciſque ne mourra que de ma main. Mais, Madame, ajouta-t-il, que de viendra le paſſionné Brachy ; Oſera-t-il prendre la place de Benevent auprès de Salviaty ſans vous déplaire. Je ne m'adreſſe qu'à Brachy, reprit-elle, pour m'empêcher d'ê-

tre à Dom Franciſque : n'eſt-ce pas aſſez lui faire entendre ce qu'il doit eſperer ? Mais, Seigneur, continua-t-elle, pour éviter ſa réponſe, retirez-vous, n'abuſez point de ma ſincerité ; craignons d'être ſurpris ; Florine aura ſoin de vous inſtruire de ce que vous devez dire à mon pere, & de la reconnoiſſance d'Iſabelle.

L'amoureux Brachy comprit trop bien le ſens obligeant de ces paroles, pour n'y pas répondre avec ardeur ; & malgré les efforts de la belle Montalbano, il lui en rendit graces à genoux, en baiſant mille fois la main qu'elle lui avoit tenduë pour l'obliger à ſe relever. Ces tranſports faiſant craindre à cette charmante fille de ne pouvoir lui cacher longtems l'excès de ſa tendreſſe, elle fit ſigne à Florine de l'emmener, & ſe retirant dans un cabinet de plein pied, au ſalon, elle laiſſa Brachy auſſi touché de ſa retraite, que rempli d'amour & d'eſperances. Florine le conduiſit pas les mêmes détours juſques dans la ruë, & ne put le conſoler

conſoler de l'abſence d'Iſabelle, qu'en lui promettant de ſe rendre chez lui le lendemain à l'entrée de la nuit. Ils ſe ſéparerent, & Brachy rentra ſans accident dans ſon Palais, mais le plus amoureux de tous les hommes. Mon pere étoit d'un caractere franc & ſincere, violent dans ſes paſſions & dans ſes entrepriſes, ferme dans ſes réſolutions, ennemi de la diſſimulation, & plus encore de ceux qui la pratiquoient avec lui. Salviaty étoit celui de tous les Seigneurs Siciliens auquel il s'étoit le plus attaché, & dans lequel il avoit crû reconnoître une plus parfaite amitié pour lui; mais il ſe ſentit ſi piqué de ce que le voyant tous les jours, tantôt dans ſon Palais, & tantôt dans le ſien, ne faiſant point de partie l'un ſans l'autre, & que lui témoignant une entiere confiance, il lui avoit fait un myſtere de ce qui regardoit ſa famille, que ſans l'amour qu'il avoit pris pour Iſabelle, la haine auroit banni l'amitié de ſon cœur.

Il n'en falloit pas davantage

pour ranimer en lui l'antipatie naturelle des Calabrois pour les Siciliens ; cependant il s'arma contre lui-même en faveur de Montalbano & s'efforça d'excuſer ſon peu de ſincerité, afin d'être en état de lui parler ſans animoſité. Florine le trouva le lendemain dans cette ſituation d'eſprit. Cette fidelle confidente lui apprit le retour de Salviaty, & qu'il n'avoit entretenu ſa fille que du chagrin de n'avoir pas eu Brachy pour compagnon dans la fête qui s'étoit donnée. Ainſi, Seigneur, continua-t-elle, je ne crois pas qu'il puiſſe vous refuſer, ſi vous vous conduiſez ſuivant les inſtructions que je vous donnerai. Brachy l'ayant aſſuré qu'il y étoit trop intereſſé pour y manquer, elle lui traça le plan qu'il devoit ſuivre, & l'encouragea d'autant plus dans la réſolution de ne témoigner aucun chagrin à Salviaty, qu'elle lui prouva par de fortes raiſons que c'étoit le ſeul chemin qui pouvoit lui faire obtenir Iſabelle.

L'amoureux Brachy, faiſant tout

tout ceder à cette douce eſperance, promit à Florine de ne rien épargner pour réuſſir dans une affaire d'où dependoit tout le bonheur de ſa vie ; & l'ayant chargée d'une lettre pour Iſabelle, il ne ſongea plus qu'à voir Salviaty, au Palais duquel il ſe rendit dans un état difficile à décrire ; mais enfin il ſe contraignit ſi bien, que Montalbano ne remarqua rien de ce qui ſe paſſoit dans ſon ame. Ils s'embraſſerent avec tendreſſe ; & Salviaty lui ayant exageré combien il lui avoit manqué, & le regret de tous les Convives de ce qu'il n'avoit pas été des leurs. Je ſuis extrêmement ſenſible, lui dit Brachy, à l'amitié que me témoignent tous les Seigneurs Siciliens ; mais je vous avoüe que la vôtre eſt pour moi d'un prix au-deſſus de toûtes choſes, & que je répandrois volontiers mon ſang pour la mériter.

Mon cher Brachy, lui répondit Salviaty, vous la poſſedez entierement, & je ne ſuis fâché que de n'avoir pas quelque occaſion de

vous le prouver. Ha ! Seigneur, repartit l'amoureux Calabrois, tout mon bonheur dépend de vous ; mais que je crains que cette amitié ne s'évanouiſſe lorſque je vous aurai donné les moyens de m'en aſſurer. Montalbano, qui ne s'imaginoit pas pouvoir contribuer à la félicité d'un homme qui lui étoit égal en biens & en naiſſance, ni que ſa fille fût le ſujet de ſon diſcours, crut ne rien riſquer en lui jurant qu'il n'y avoit point de choſes qu'il ne fît pour le convaincre de la vérité de ſes ſentimens.

Hé bien, Seigneur, reprit promptement Brachy, accordez à mes vœux l'adorable Iſabelle ; elle ſeule a fixé mon choix, elle ſeule peut rendre mes jours fortunez, & vous ſeul en pouvez diſpoſer. Le hazard me l'a fait voir ſans qu'elle s'en apperçût chez le Seigneur Salviaty de Tende votre parent & le ſien ; & depuis ce moment mon cœur n'a plus reſpiré que pour elle. Montalbano parut ſurpris & troublé à ce diſcours ;

cours; & regardant Brachy fixement. Le Marquis de Tende, lui dit-il, doit vous avoir appris qu'Isabelle est destinée au Comte de Benevent. Oui, Seigneur, reprit Brachy; mais Dom Francisque a demandé du tems, le terme qu'il vous avoit prescrit est expiré, votre parole est dégagée, la charmante Isabelle le hait; le Marquis de Tende approuve ma flamme, & mon bonheur ne dépend plus que de votre consentement. Montalbano craignoit le Marquis de Tende; des raisons de politique l'obligeoient à le ménager; son épouse étoit la seule Dame de Messine qu'Isabelle avoit permission de voir, elle la chérissoit comme sa fille, & cette belle personne qui lui avoit déclaré le secret de son cœur, l'avoit obligé d'engager son époux à rompre son mariage avec l'Espagnol, & de parler en faveur du Calabrois. Salviaty de Tende n'avoit pas trop de penchant pour le Comte de Benevent; cependant comme Isabelle ne s'étoit point expliquée sur

cet article, & qu'il avoit ignoré ſa répugnance pour cette alliance, il n'avoit pas voulu dire ſon ſentiment à Montalbano, connoiſſant ſon caractere biſarre, ſoupçonneux, vindicatif & diſſimulé ; mais il ne fut pas plûtôt inſtruit de ce qui ſe paſſoit dans le cœur d'Iſabelle, qu'il ſe propoſa de s'oppoſer à ſon mariage avec Dom Franciſque de tout ſon pouvoir. Florine avoit averti Brachy de cette favorable diſpoſition, & lui avoit dreſſé ſon plan en conformité. En effet, Montalbano jugeant bien qu'il ſeroit expoſé à l'indignation & même à la vengeance du Marquis de Tende en refuſant Brachy, & cependant n'ayant nulle intention d'en faire ſon gendre, ni de rompre avec Benevent, il prit le parti de feindre pour venir à ſes fins ſans oppoſition & ſans crainte.

Comme perſonne ne ſçavoit l'art de ſe contrefaire ainſi que lui, Brachy n'eut pas de peine à ſe laiſſer tromper. Cependant le perfide Montalbano, changeant tout

tout-à-coup en secret son amitié en haine, & réveillant dans son cœur l'antipatie naturelle des Siciliens & des Calabrois, forma le dessein de trahir à la fois amis, parens & tout ce que les hommes les plus barbares regardent avec vénération, & pour y parvenir, prenant un visage riant, il embrassa Brachy, & le serrant dans ses bras: je suis charmé, dit-il, que le Marquis de Tende s'interesse pour vous; si j'avois crû que l'alliance de Benevent lui eût déplû, je ne l'aurois jamais desiré; votre satisfaction m'est chere; ma fille est trop heureuse d'avoir pû vous plaire, & vous n'aviez besoin près de moi que de vous-même pour obtenir mon consentement? mais il faut que je dégage ma parole avec Dom Francisque: j'en ai des moyens que vous ne sçavez pas. En attendant, pour vous prouver la sincerité de mes intentions, je vais vous conduire à l'appartement d'Isabelle, & lui commander de réunir pour vous dans

ſon cœur tous les ſentimens d'eſtime & de tendreſſe dont je voulois qu'elle récompenſât l'amour du Comte de Benevent. Le trop crédule Brachy, tranſporté de joie à ces paroles, ſe jetta à ſes pieds, lui baiſa les mains, l'appella cent fois ſon pere, & fit en cette occaſion tout ce qu'eſt capable de faire un homme amoureux à la fureur, & qui ſe voit en un inſtant au comble de ſes vœux. Le traître Montalbano feignit d'en être touché, & le prenant par la main, le conduiſit à l'appartement d'Iſabelle, & le lui préſenta, comme étant l'époux qu'il lui deſtinoit, ayant, dit-il, changé de penſée pour Dom Franciſque.

Une ſi prompte réuſſite parut extraordinaire à cette belle fille, quoiqu'elle ſe fût attenduë que le nom du Marquis de Tende intimideroit ſon pere, elle ne s'étoit pas flattée qu'il ſe rendroit ſi facilement; & ſçachant ſa diſſimulation, elle craignit que tant de douceur ne cachât quelque trahiſon,

ſon, ce qui l'obligea à recevoir ſes ordres & ſon amant avec une froideur qui les trompa l'un & l'autre. Montalbano en fut charmé, & mit Brachy dans une douleur inexprimable; mais ni les uns ni les autres ne purent s'expliquer; cette viſite n'étant qu'une cérémonie, après laquelle Salviaty emmena Brachy, & ſe ſépara de lui, en le priant de voir Iſabelle tous les jours.

Cet Amant heureux & malheureux tout enſemble fut au ſortir de ce Palais à celui du Marquis de Tende, auquel il rendit compte de ce qu'il venoit de faire, & de la maniere dont il avoit été reçû. Ce Seigneur informé par ſon épouſe de l'amour de Brachy & des ſentimens d'Iſabelle lui témoigna une véritable ſatisfaction de le voir deſirer ſon alliance, & lui promit de parler à Montalbano dès le même jour. En effet, il lui tint parole, & s'expliqua avec le pere d'Iſabelle d'une façon à lui faire tout appréhender de ſon reſſentiment

ment s'il ne faiſoit pas cet hymen. Salviaty feignant avec lui comme avec Brachy, l'aſſura qu'il alloit prendre de juſtes meſures pour rompre avec le Comte de Benevent; ainſi tout paroiſſoit favorable aux deux amans. Mais la froideur d'Iſabelle avoit ſi fort allarmé Brachy, que voulant en ſçavoir la cauſe, il ſe rendit la nuit dans la petite ruë pour l'apprendre de Florine s'il ne pouvoit voir Iſabelle. Cette belle perſonne avoit trop bien remarqué ſon inquiétude pour douter de ce qu'il feroit, & ſon cœur l'avertiſſant de ſes démarches, il eut le plaiſir de la trouver à ſa grille au moment qu'il y arriva. Elle s'en fit connoître, & lui découvrit ſes craintes ſur la facilité de Salviaty d'une maniere ſi tendre, que la joie de ſe ſçavoir aimé preſqu'autant qu'il aimoit, l'aveuglant ſur la conduite de Montalbano, il raſſura la charmante Iſabelle, & juſtifia ſon pere de tout ſon pouvoir, en la conjurant de ſe livrer

livrer comme lui au doux espoir d'être bientôt unis pour jamais l'un à l'autre.

Les amans sont aussi prompts à se flatter qu'à se desespérer, c'est le propre des grandes passions. Isabelle & Brachy étoient trop amoureux pour ne pas éprouver cette vérité; le plaisir de s'aimer & de se le dire, leur fit oublier que souvent l'amour ne dore les chaînes de ses esclaves que pour les rendre plus pesantes. Cependant malgré l'excès de leur contentement, Isabelle se défiant toujours de la sincerité de son pere, résolut avec Brachy qu'ils déroberoient à ses regards une partie de leur flamme, afin de lui persuader qu'ils ne s'étoient vûs que du jour de son consentement, & que toutes les nuits à la même heure ils répareroient la contrainte que la politique leur imposoit. Quinze jours furent employez de la sorte; & les entrevûës nocturnes de ces jeunes amans leur ayant découvert tout leur mérite,

aug-

augmenterent à tel point leur ardeur mutuelle, qu'ils ne ſe ſéparoient jamais ſans la plus vive douleur.

Brachy avoit fait partir le Gentilhomme de ſon pere pour l'inſtruire de ſon amour & pour obtenir ſon aveu ; Montalbano le traitoit avec des diſtinctions particulieres ; Iſabelle lui témoignoit une tendreſſe égale à la ſienne, il la voyoit le jour en préſence de Salviaty, & la nuit à la fenêtre ; & tous deux ſoupiroient après l'hymenée avec une même impatience, lorſque toutes ces apparences de felicité furent détruites par la trahiſon de Montalbano. Ce perfide Sicilien, piqué de ce que le Marquis de Tende vouloit diſpoſer d'Iſabelle avec autorité, & portant dans le fonds de ſon cœur une haine invincible pour les Calabrois, ſe réſolut de terminer ſon embarras ſur cette affaire par la mort de Brachy ; & ce n'étoit que pour s'en défaire plus ſûrement & ſans paroître avoir

avoir part au meurtre, qu'il s'étoit montré disposé à cette alliance. Tant que Brachy n'avoit fait voir en lui qu'un homme que la seule curiosité conduisoit à Messine, il avoit admiré ses belles qualitez, & l'avoit séparé du reste de sa Nation; mais sitôt qu'il eut parlé d'alliance, il le confondit avec le reste des Calabrois, & le condamna d'abord à perir pour avoir eu la témerité d'aspirer à sa fille; & trop habile aussi pour se laisser tromper longtems, il mit une si grande application à pénétrer les secrets sentimens des deux Amans, qu'il ne put douter que leur amour n'eût devancé son consentement, & qu'Isabelle n'eût quelque intelligence avec Brachy: pour la découvrir il mit tant d'espions sur ses pas, qu'il fut enfin informé de leurs entretiens nocturnes.

Il n'en faullut pas davantage pour le porter à la vengeance; & comme en ce pays les Grands ont toujours à leur dévotion nombre

bre de ſatellites, il ne lui fut pas difficile de ſuivre les mouvemens de ſa fureur, d'autant plus ardente que le pere de Brachy lui avoit écrit conformément aux intentions de ſon fils, & qu'il n'avoit aucun prétexte plauſible de differer le mariage. Ainſi quelques jours après cette lettre, le jeune Brachy ſe retirant une nuit de ſon rendez-vous ordinaire, il ſe vit attaqué par quatre hommes maſqués, le piſtolet d'une main & le poignard de l'autre; mais comme le crime ne marche jamais ſans trouble, ces quatre aſſaſſins tirerent ſur Brachy avec tant de précipitation que leurs coups n'eurent aucun effet. L'Amant d'Iſabelle averti par le bruit qu'on en vouloit à ſa vie, ſe mit promptement en deffenſe; & voyant ces ſcelerats qui de rage de l'avoir manqué venoient fondre ſur lui, il gagne le mur, s'y adoſſa; & dans cette poſture, le piſtolet & l'épée au poignet, il leur fit face, tira ſon coup dont il tua le premier qui

qui s'étoit avancé, perça de part en part avec l'épée le ſecond qui cherchoit à le poignarder ; mais emporté par ſon juſte courroux, s'étant élancé ſur le troiſiéme qu'il terraſſa & bleſſa mortellement, le quatriéme lui porta par derriere un coup de poignard dans les reins, qui le fit tomber comme mort auprès de ceux dont ſa valeur venoit de le garantir.

L'aſſaſſin n'eut pas plutôt fait ſon coup, qu'il diſparut d'une viteſſe extrême, laiſſant les camarades & le malheureux Brachy baignez dans leur ſang. Cependant ce combat n'avoit pû ſe faire avec ſi peu de bruit, qu'il ne ſe fit entendre de quelques perſonnes qui prenoient le frais dans un jardin dont les murs donnoient dans cette ruë, & c'étoit juſtement le derriere du Palais du Marquis de Tende. Ce Seigneur qui s'y promenoit alors, appella ſes gens, fit venir des flambeaux, & ſortit lui-même avec eux pour ſça-

ſçavoir ce que c'étoit. Jugez de ſon étonnement en voyant Brachy couvert de ſang & preſque expirant au milieu de trois hommes maſquez & morts. Ce genereux Sicilien, bien different du traitre Salviaty, ſans s'amuſer en regrets inutiles, fit d'abord enlever Brachy; & connoiſſant qu'il reſpiroit encore, le fit porter dans un ſuperbe appartement où les Chirurgiens furent auſſitôt appellés. Tandis qu'on viſitoit ſes bleſſures & qu'on le faiſoit revenir de ſon évanoüiſſement, le Marquis envoya chercher la Juſtice, & remit entre ſes mains les trois corps morts. On les démaſqua, mais leurs viſages n'étant pas connus, on ne put être inſtruit de la verité. Il fallut donc attendre que Brachy pût parler; & lorſqu'il eut repris ſes ſens, le Marquis de Tende s'en étant fait connoître, & l'ayant prié de ne lui rien cacher de cette aventure, il apprit avec ſurpriſe qu'il en ignoroit lui-même la cauſe, & qu'il croyoit que ces aſ-

ſaſ-

ſaſſins étoient des voleurs de nuit.

Le Marquis le crut auſſi, & fit dreſſer les informations & le procès verbal dans cette idée. Cependant il ne voulut jamais permettre que Brachy ſortît de chez lui, & qu'il dût ſon rétabliſſement à d'autres ſoins que les ſiens. Brachy ſe deffendit longtems d'accepter ces marques de politeſſe; mais il fallut y conſentir, d'autant plus que les Chirurgiens jugerent ſa bleſſure dangereuſe. Dès que le jour parut, le Marquis fit avertir les gens de Brachy pour les tirer de peine, & ſe rendit au Palais de Montalbano, s'imaginant qu'il auroit beſoin de conſolation en apprenant cette nouvelle; mais on lui dit qu'il étoit parti pour Agrigente cette même nuit, & qu'il avoit emmené Iſabelle.

Un ſi prompt départ, & preſqu'au moment de l'aſſaſſinat de Brachy, donna de grands ſoupçons au Marquis. Cependant la choſe étoit trop délicate pour la juger temerairement; ainſi ca-

chant

chant ce qu'il en penſoit, il fut retrouver Brachy, & lui déguiſant la verité, l'aſſura de la douleur de Montalbano & d'Iſabelle, en lui faiſant eſperer que le premier ne tarderoit pas à le venir voir. Le malheureux Brachy étoit ſi mal en ce moment, qu'il reçut ce compliment ſans beaucoup d'attention. Et comme les Chirurgiens deffendoient qu'on le fit parler, & qu'une violente fiévre fit craindre pour ſa vie pendant pluſieurs jours, il ne fut pas difficile au Marquis de lui cacher ſon infortune. Tandis qu'il faiſoit travailler à ſa gueriſon avec une attention particuliere, celui des aſſaſſins de Brachy qui s'étoit ſauvé, fut pris pour une autre affaire, & mis à la queſtion pour ſçavoir ſes complices; & dans la confeſſion de ſes crimes ayant avoué le meurtre du Seigneur Calabrois, on en averit le Marquis de Tende, qui ſe tranſporta lui-même à la priſon de ce miſerable, qui lui déclara que les compagnons & lui n'avoient agi que

que par les ordres de son parent Salviaty de Montalbano. Cet avis mit le Marquis dans une peine extrême ; & comme elle tiroit à de grandes conséquences pour toute la famille des Salviaty, l'une des plus considerables du Royaume de Sicile, il n'eut point d'autre parti à prendre que celui d'employer tout son credit pour l'étouffer : il y parvint, mais vivement touché de cette action, & de l'obstacle qu'elle mettoit pour jamais à la felicité d'Isabelle & de Brachy, il écrivit à Montalbano d'une maniere terrible.

Le traitre Sicilien lui répondit en niant fortement le fait, mais en lui marquant en même tems qu'il périroit plutôt mille fois que de donner sa fille à un homme qui étoit cause qu'on le soupçonnoit d'un semblable crime ; que c'étoit un tour de Calabrois, & qu'il rendoit graces au Ciel de ne s'être pas allié avec un sang si peu digne du sien. Trois semaines s'étoient écoulées de la sorte pen-

dant lesquelles Brachy reprit sa santé. Tout le tems qu'il avoit été en danger, le Marquis lui avoit fait croire que Montalbano étoit venu très régulierement le voir. Mais lorsqu'il fut en santé, n'entendant aucune nouvelle de Salviaty ni d'Isabelle, une inquiétude mortelle le saisit; & le Marquis le voyant dans la résolution de sortir pour s'informer de ce silence, craignant un nouvel éclat, se vit forcé de lui avoüer le départ de Montalbano & son manque de parole, auquel il donna des prétextes très éloignés de la vérité, afin que l'assassinat ne vînt jamais à sa connoissance.

Il m'est impossible, ma chere Henriette, de vous exprimer le désespoir de Brachy: il voulut se tuer, il vouloit aller chercher Montalbano & Dom Francisque de Benevent pour les poignarder, & fit des actions & tint des discours qui mirent la douleur dans l'ame du Marquis. Madame de Tende qui l'avoit soigné comme

ſon fils pendant ſa maladie, employa pour le calmer tout ce que ſon eſprit lui put ſuggerer; mais comme dans tous les diſcours du mari & de la femme ils ne faiſoient aucune mention d'Iſabelle, ce qui la lui faiſoit croire auſſi coupable que ſon pere; il fallut malgré leurs réſolutions pour arrêter les tranſports de ſa fureur, qu'ils lui appriſſent la précipitation avec laquelle il étoit parti.

Cette nouvelle l'appaiſa, & ſe flattant d'être encore aimé, il prit le parti d'aller déguiſé à Agrigente, d'y voir Iſabelle, & de partir enſuite pour l'Eſpagne, & de s'y battre avec D. Franciſque. Pour que rien ne l'empêchât d'exécuter ſon projet, il en fit un ſecret au Marquis & à ſon épouſe, & feignit pendant pluſieurs jours de gouter leurs raiſons; enſuite leur ayant témoigné ſa reconnoiſſance, & préparé à ſon départ pour la Calabre, afin, diſoit-il, d'inſtruire ſon pere de ſon avanture, il prit congé d'eux, ſe ren-

dit à ſon Palais, mit ordre à ſes affaires, ſe défit de tous ſes domeſtiques, ne retenant que le Gentilhomme qu'il avoit amené avec lui, & qui étoit revenu depuis peu avec le conſentement du vieux Brachy pour ſon mariage, & prit la route d'Agrigente, où il arriva ſans accident.

Mais quelques perquiſition qu'il y fit, il ne pût ſçavoir dans quel endroit étoit Iſabelle, Montalbano ne l'ayant pas avec lui, tous ceux à qui il s'en informa l'aſſurant qu'il étoit venu ſeul à Agrigente. Cette nouvelle mit le comble à ſon deſeſpoir, & s'imaginant qu'elle étoit parti pour l'Eſpagne, il s'embarqua ſur le premier vaiſſeau prêt à mettre à la voile pour les côtes de ce Royaume; mais le troiſiéme jour de ſa navigation une furieuſe tempête ayant rendu le vaiſſeau le joüet des vents & des flots, lui fit prendre une route toute contraire, & le jetta ſur les côtes d'Alger, briſé, fracaſſé, & ſans nul eſpoir pour l'équipage.

Brachy

Brachy prêt à perir ne perdit point cependant le courage, & s'abandonnant à la mer, ſçachant parfaitement nager, il ne ſongea qu'à gagner un écueil à l'abri duquel il croyoit voir un vaiſſeau qui ſembloit y avoir jetté les ancres.

En effet, c'étoit le fameux Mezomorto lui-même, qui ſéparé de ſon eſcadre par un vent contraire y attendoit la jonction de ſes autres vaiſſeaux. Ses Turcs l'ayant averti du naufrage de celui de Brachy, il fit mettre la chaloupe en mer pour profiter du débris, & ſe ſaiſir de ceux qu'on pourroit ſauver : cette avidité fut favorable à Brachy que la chaloupe reçueillit au moment que les forces alloient l'abandonner. Quoiqu'il ne fut gueres en état d'inſpirer de certains ſentimens, ſa beauté, ſa jeuneſſe, ſa taille avantageuſe & ſon air noble ne laiſſerent pas de leur faire juger que cette priſe ſeroit agréable à leur Général, & ſans perdre de tems, le conduiſirent à Mezomorto.

Le desespoir de Brachy le rendant insensible à tout ce qui pouvoit lui arriver, il ne s'étonna pas de se voir parmi des Turcs ; son ame étoit dans une affiette si funeste que la perte de sa liberté lui parut peu de chose en comparaison de celle d'Isabelle, ce qui le fit aborder Mezomorto d'un air d'indifférence qui le surprit. Sa bonne mine le charma & par de ces coups du sort, aussi fréquens qu'imprévus, il prit dès cet instant une forte inclination pour lui, & pour la lui témoigner dès ce même moment, il lui fit un accueil gracieux, & l'assura qu'il seroit bien traité.

Je te rends grace de ta bonté, lui répondit froidement Brachy ; mais le malheur qui me poursuit ne me fait desirer que la mort. Ce discours piqua le Turc de curiosité : il lui fit ôter ses habits trempés, & lui en fit mettre à la turque des plus superbes ; ensuite l'ayant fait passer dans la chambre de poupe, il lui demanda qui il étoit,

étoit, d'où il venoit, & dans quel pays il alloit lorſqu'il avoit fait naufrage. Il eſt ſi doux aux malheureux de parler & de ſe plaindre de leurs infortunes, ne fut-ce qu'aux bois ou aux rochers, que Brachy ne fit aucune difficulté de conter ſon hiſtoire à Mezomorto. Ce Turc en fut touché, & l'avanture de l'aſſaſſinat lui faiſant juger de la valeur de ce jeune homme, il l'embraſſa, le conſola, & lui fit tant de careſſes, qu'enfin Brachy en fut ému, & parvint à lui parler auſſi familierement que s'ils s'étoient connus depuis longtems.

Mezomorto le voyant plus tranquille: Ton amour, lui dit-il, méritoit un autre ſort; mais croismoi, toutes les femmes de l'Univers ne valent pas une goutte de notre ſang, & c'eſt une foibleſſe indigne du courage d'un homme tel que toi, de ſonger à mourir pour la perte d'une maîtreſſe: venge-toi bien plûtôt du pere de la fille & de ton rival, en les abandonnant pour jamais à leurs mau-

vais deſtins : quitte une vie oiſive & pleine d'amertume, pour en prendre une qui te conduiſe à tout ce que la fortune a de plus éclattant. Brave Chrétien, tu m'as féduit le cœur, il ne tiendra qu'à toi d'être heureux ; ſuis mon ſort, quitte ta Religion, & je te donnerai mille occaſions de te conſoler & de te venger de l'affront que t'a fait le Sicilien. Je ne te preſſe point, réfléchis, & détermine-toi, c'eſt le ſeul moyen que j'aie pour ne te pas faire eſclave.

Brachy, tout deſeſperé qu'il étoit, ne trouva pas d'abord la propoſition de ſon gout : un reſte d'amour pour ſa patrie & ſa créance la lui fit rejetter avec indignation. Mezomorto s'y étoit attendu ; mais voulant tout tenter pour ne pas manquer ſa proye, il lui laiſſa tout le tems néceſſaire pour y faire attention, & le traittant en ami plûtôt qu'en Corſaire, il ne lui parla plus de rien ; cependant ſon eſcadre s'étant raſſemblée & l'ayant rejoint, il remit à

la

la voile ſi-tôt que le vent fut favorable, & continua ſes courſes. Le malheureux Brachy, plus amoureux que jamais, & perdant tout eſpoir de revoir Iſabelle, commença alors à ſentir l'horreur de ſa condition préſente: un éternel eſclavage vint s'offrir à ſon eſprit entouré de toutes ſes horreurs, & jugeant enfin que de la maniere dont Mezomorto lui avoit parlé, il ne le mettroit que difficilement à rançon ou ſe vengeroit peut-être de ſon refus plus cruellement encore, joint à l'eſpoir de trouver la mort dans les combats, il ſe réſolut tout-à-coup à ſe rendre aux ſollicitations du Turc, auquel il déclara que s'il vouloit lui donner un emploi digne de lui, il accepteroit ſa propoſition.

Le Corſaire ravi de voir ſi bien réuſſir ſon deſſein, ne balança point à lui promettre le commandement en chef d'une galere s'il étoit vrai qu'il fut dans ces ſentimens. Brachy pour l'en convaincre, lui dit qu'il n'accepteroit

point cet emploi qu'il ne s'en fût montré digne par ſes actions, & ſe fit enfin Muſulman, & prit le nom d'Haly au grand contentement de Mezomorto. Il donna dans cette premiere courſe des preuves ſi éclatantes de courage, de valeur & de prudence, que ſon Général qui ſe connoiſſoit en mérite, le diſtingua bientôt de tous les braves de ſon armement, & dès la troiſiéme campagne, lui donna le commandement de la Galere qu'il lui avoit promis. Lorſqu'il ſe vit le maître, il fit pluſieurs projets, que malgré leurs difficultez il exécuta avec tant de bonheur que Mezomorto, quoique grand homme de mer, les admiroit comme étant ſurprenants. Dans ſes differentes expéditions, il amaſſa des richeſſes immenſes, & ſe vit en très-peu de tems au plus haut degré de la fortune; cependant toute ſa gloire, ſes occupations & ſes grands biens ne le conſoloient point de la perte d'Iſabelle, ſon amour le ſuivoit en

tous

tous lieux, ſon image étoit gravée au fond de ſon cœur, & rien n'avoit pû l'en diſtraire.

Il étoit en cet état, & quatre ans s'étoient écoulés depuis ſon naufrage, lorſqu'il attaqua ſur les côtes de Sicile un vaiſſeau dont il crut la priſe avantageuſe. Le combat fut fort rude & ſanglant ; mais les Algeriens animés par la valeur de leur Commandant, s'en rendirent enfin les maîtres. Haly y entra le premier le ſabre à la main ; & ſuivi des ſiens, il fit un horrible carnage de tous ceux qui voulurent lui réſiſter, & mit le reſte aux fers : de là paſſant dans la chambre de poupe ou des cris lamentables ſe faiſoient entendre, il y fut frapé d'un ſpectacle contre lequel la cruauté qu'il vouloit affecter ne put tenir. Pluſieurs femmes couchées contre terre en tenoient une autre dans leurs bras, à qui la crainte ſembloit vouloir ravir le jour: les pleurs de celle qui la ſoutenoient tomboient ſur ſon viſage, & pa-

roiſſoient auſſi mourantes qu'elle. Cet aſpect arrêta la fureur d'Hali, qui baiſſant ſon cimeterre s'avança pour les raſſurer. Que devint-il lui-même lorſqu'il reconnut Iſabelle dans celle que les autres cherchoient à tirer de ſon évanoüiſſement, & qu'il apperçut Florine auprès de cette incomparable fille. Tout ſon ſang ſe glaça dans ſes veines, ſes forces l'abandonnerent, & plus mourant mille fois que toutes ces femmes: Iſabelle; s'écria t-il, eſt-ce vous que je vois? & tombant à ſes pieds preſque ſans ſentiment, il demeura les yeux attachez ſur cet objet fatal comme un homme éperdu.

Sa voix, ſes paroles & ſon action ayant frappé Florine, elle le regarda, & ne l'eut pas plûtôt enviſagé. Juſte Ciel, dit-elle, c'eſt Brachy. Il ne falloit pas moins qu'un nom ſi cher pour rendre Iſabelle au jour. Ses beaux yeux s'ouvrirent, & ſoulevant ſa tête pour chercher autour d'elle, & ne voyant que des turbans Cruel-

le,

le, dit-elle à Florine, peux-tu prononcer un nom si doux au milieu de ces barbares? L'amoureux Haly revenu de son trouble, & non de sa surprise, jugeant qu'elle le méconnoissoit, prit la parole? Oui, Madame, Brachy est au milieu d'eux, & se trouve cent fois plus barbare qu'eux, puisqu'il vous a mis en cet état.

Quoi! c'est Brachy que j'entens reprit Isabelle en le regardant attentivement; c'est lui qui le sabre à la main & sous un tel déguisement vient de me délivrer du sort le plus funeste.

O Ciel, ajouta-t-elle, tous mes malheurs sont finis si je le retrouve aussi constant que la tendre Isabelle. A ces mots, se débarassant de ses femmes, & jettant ses bras autour du col de Brachy. Je vous revois, continua-t-elle, mon cher Brachy, & ce que vous venez de faire m'assûre de votre fidélité. Est-il un bonheur comparable au mien? Quoique Brachy ne comprit rien à ces paroles, il étoit

trop sensible à ces caresses pour perdre du tems à demander leur explication: transporté d'amour & de joye, il les rendoit avec usure; mais enfin la pudeur d'un côté & le respect de l'autre ayant moderé leurs transports, il fallut éclaircir cet extraordinaire évenement.

Alors Brachy ayant fait retirer ses Turcs, & donné ses ordres pour la sûreté de sa prise, conduisit Isabelle dans son vaisseau, où cette belle lui apprit que Montalbano, après l'avoir tenuë captive l'espace de quatre ans dans un Château fort qu'il avoit sur le chemin d'Agrigente pour la punir de la résistance qu'elle avoit apporté à ses volontez, & se venger sur elle de n'avoir plus aucunes nouvelles du Comte de Benevent, l'en avoit tirée pour l'envoyer en Espagne, où ce Seigneur avoit enfin mandé qu'il l'attendoit, & que Montalbano charmé de se défaire d'elle, l'avoit fait embarquer aussitôt malgré ses prieres & ses pleurs,

& c'eſt de ce ſort funeſte, continua-t-elle, que vous venez de m'arracher. Fuyons, mon cher Brachy, l'Eſpagne & la Sicile, & cherchons dans le ſein de votre famille un repos que nous ne pouvons trouver dans la mienne.

Brachy qui reconnut à ſon diſcours qu'elle prenoit pour un ſtratagême tout ce qui s'offroit à ſes regards, ne voulut pas la laiſſer dans cette erreur, & profitant du redoublement de tendreſſe que cette avanture avoit mis dans ſon cœur, il ſe jetta à ſes genoux, & lui conta ſans nulle feinte le changement de ſa deſtinée. Iſabelle en fut d'abord effrayée, & répandit un torrent de larmes, en ſe voyant ſi cruellement trompée dans ſes eſperances; mais l'amoureux Brachy ſçut ſi bien menager ſon amour, & lui repréſenta ſi fortement l'impoſſibilité de revoir leurs patries ſans courir les plus funeſtes riſques, ſur-tout après ce qu'il venoit de faire, qu'il l'obligea d'en convenir. Que vous di-

rai-

rai-je de plus, ma chere Henriette, Isabelle plus tendre que vous, & moins scrupuleuse, tremblante de perdre un bien que le hazard venoit de lui rendre contre toute attente, consentit à suivre son cher Brachy dans Alger, & de vivre ignorée de toute la terre pour ne vivre que pour lui. L'heureux Brachy l'y conduisit, la fit changer de Religion, & l'épousa; & c'est de cette douce union que j'ai reçu la naissance, ainsi que Mahomet Brachy mon frere aîné. Ma mere cependant, qui gardoit dans son cœur des semences de sa premiere créance, nous en donna quelque teinture; mais mon frere attaché au Mahométisme, ne gouta jamais ses instructions & m'empêcha d'en profiter. Cependant Isabelle qui m'aimoit avec passion, & qui desiroit que je fusse Chrétien, avoit obtenu de mon pere qu'elle m'enverroit en Sicile; & pour me faire reconnoître elle m'avoit chargé de son portrait, & d'une lettre pour le Marquis de

Ten-

Tende, par laquelle elle lui faisoit un fidele récit de ce qui lui étoit arrivé; & je devois partir au retour d'une courſe que mon pere avoit été obligé de faire, lorſque nous reçumes la triſte nouvelle qu'il avoit été tué dans un combat contre les Eſpagnols. Ma mere outrée de la plus vive douleur, ne put ſurvivre à cette perte, & ſuivit de près ſon époux au tombeau. Mon frere qui, comme mon pere, aimoit la mer, continua les armemens; & moi, curieux de voyager, je m'abandonnai au commerce, & paſſant en Sicile ſous le nom de Charles Brachy mon pere, avec le portrait & la lettre de ma mere. Je me fis reconnoître du Marquis de Tende & du reſte de la famille des Salviaty. Montalbano étoit mort, & je ne trouvai que des cœurs attendris de la deſtinée d'Iſabelle, qui n'ayant point marqué qu'elle ni ſon époux avoient changé de Religion, me laiſſa la liberté de me faire croire Chrétien. Les Salviaty me facili-

te-

terent les moyens de paſſer aux Indes Occidentales, ou dans le cours de ſix années la fortune m'a favoriſé de telle ſorte que j'ai raſſemblé des richeſſes immenſes : mais comptant toujours retourner en Barbarie, j'ai tout fait tranſporter dans Alger avant que d'arriver à Marſeille. Le reſte vous eſt connu, ma chere Henriette : votre beauté me rendit plus amoureux que mon pere ne l'avoit été d'Iſabelle. J'ai tout hazardé pour vous poſſeder, & je ſerai trop heureux ſi l'exemple de ma mere, mon amour, & la brillant fortune qui nous attend dans Alger, peut triompher dans votre ame en ma faveur. Je m'étois réſolu de partir ſans vous, & d'aller travailler à retirer mes effets des mains de mon frere, & vous rejoindre enſuite au péril même de ma vie ; mais au moment de m'en ſéparer mon ardent amour m'a fait voir l'impoſſibilité de mon deſſein, & perſuadé du vôtre, & que vous ne vous réſolveriez jamais à me voir

éloi-

éloigner sans vous, je vous ai laissé voir tout mon chagrin pour vous obliger à m'en demander la cause, & vous rendre compagne de mon sort. Ce sont là mes crimes, ma chere Henrietre, & si la cause ne vous en paroît pas pardonnable, je m'en punirai en mourant à vos yeux.

Osmin cessa de parler, & la belle Saluere, vivement touchée de tout ce qu'elle venoit d'entendre, & se flattant que son époux étant d'origine Chrétienne, seroit moins difficile à persuader, le conjura de ne lui plus parler de se donner la mort, & de croire qu'elle lui étoit attachée aussi fortement qu'Isabelle l'avoit été à son pere; & remettant au Ciel de lui inspirer sa conversion, elle se laissa conduire à Alger, où Mahomet Brachy, instruit de l'arrivée de son frere, le reçut avec des témoignages de joye & de tendresse qui lui firent esperer qu'il lui pardonneroit d'avoir épousé une Chrétienne; mais il n'étoit pas à

la fin de ſes peines, & le grand Maître des deſtinées pour le punir, & ſe l'attirer, voulut le rendre un exemple mémorable de ſa vengeance & de ſa miſéricorde.

SUI-

SUITE DU CALABROIS.

XXVII. NOUVELLE.

LA tendre réception que Mahomet fit au jeune Brachy son frere, le contraignit pendant quelques jours à paroître aussi charmé de le revoir que la belle Saluere en eut de douleur. Toutes les magnificences que le Palais de son époux offrit à ses regards ne purent la consoler d'être au milieu d'une troupe de gens barbares & dont

dont le seul langage lui donnoit de l'effroi. Osmin la présenta à Mahomet avec son amie, sous les noms de Zumane & de Thariſe, l'une fille, & l'autre niece d'un de ses Correſpondants dans un des Ports de Barbarie, en lui disant que l'amour qu'il avoit pris pour Zumane ne lui avoit pas permis de s'en séparer; mais que cette fille n'ayant pas encore pour lui la tendreſſe que son cœur desiroit, soit que sa jeuneſſe la rendît insensible, ou soit qu'elle eût quelqu'autre inclination, il avoit obtenu de son pere la permiſſion de l'emmener avec lui, afin de l'accoûtumer à sa vûë, & lui faire oublier les objets qui pouvoient l'empêcher de répondre à son ardeur; & qu'étant liée avec Thariſe sa couſine d'une amitié sans bornes, elle n'avoit point voulu partir sans elle.

Cette fauſſe confidence que Brachy ne faiſoit à son frere que pour lui cacher la naiſſance & la Religion de son épouſe & la mettre à l'abri des accidens où sa beauté pouvoit l'expoſer, n'étant pas per-

permis à un Mahometan de faire nulle violence aux femmes Muſulmanes, ni d'aſpirer à celles qui ſont deſtinées pour leur frere ou pour leur pere, produiſit tout un autre effet que celui qu'en attendoit Brachy. La belle Henriette, qui ſous le nom de Zumane, ne parut que voilée aux yeux de Mahomet, ne laiſſa pas de s'emparer de ſon cœur; ſa taille, ſon port & les graces que la nature avoit répanduës ſur toutes ſa perſonne ſuffirent pour l'enflammer, perſuadé par le diſcours d'Oſmin qu'elle n'avoit nulle inclination pour lui, il ſe flatta d'un plus heureux deſtin, & de pouvoir comme étant l'aîné le contraindre à lui ceder une main qui ne ſe donnoit qu'à regret; mais ne voulant pas faire ſi-tôt éclater ſes ſentimens, il les cacha ſous les apparences de l'eſtime & de la conſidération, & laiſſant à Oſmin toute l'autorité qu'il devoit avoir ſur ces femmes, elles furent miſes dans le plus ſuperbe apartement du Palais & ſervie par un grand nombre d'eſ-

d'eſclaves avec des reſpects infinis.

Mais quoiqu'Henriettte & ſon amie changeaſſent de nom, elles ne changerent pas de penſées ſur leur ſituation préſente, Zumane en faiſoit le ſujet de ſon deſeſpoir, & Thariſe celui de ſon amuſement. L'habillement, le langage & les moindres actions des Turcs la divertiſſoient, & lui donnoient occaſion de faire briller leur eſprit en laiſſant un libre cours à des ſaillies qui furent ſouvent d'un grand ſecours à la belle Saluere pour la tirer de la profonde mélancolie où ſes cruelles réflexions la firent tomber. Brachy, que la poſſeſſion ne rendoit que plus amoureux, cherchoit en vain à la diſſiper par mille douces eſpérances, & par tous les plaiſirs que lui pouvoit permettre la rigidité des Turcs à l'égard des femmes. Mahomet ſon frere étoit le premier à les lui procurer, afin de s'en faire un merite auprès de l'un & de l'autre, & de s'attirer la confiance d'Oſmin, en lui faiſant croi-

re

re que ſa complaiſance ne partoit que de l'envie de le rendre agréable à Zumane. Pour cet effet, il permit aux femmes de ſon ſérail de ſe promener à viſage découvert, même lorſqu'Oſmin y ſeroit, voulant par là l'engager à donner la même liberté à Zumane qui ne paroiſſoit jamais que voilée.

Les femmes du ſérail de Mahomet, charmées d'un changement qui les tiroit d'une ennuieuſe ſolitude, en profiterent dès le même jour qu'il leur fut annoncé, & s'étant renduës par ſon ordre à l'apartement de Zumane, lui marquerent des reſpects auſquels cette belle perſonne ne put être inſenſible. Thariſe eut ſa part dans les témoignages de conſidération que reçut ſon amie; & ſon humeur enjoüée ayant infiniment plû aux Dames du ſerail, elles prirent toutes beaucoup d'amitié pour elle, entr'autre une jeune perſonne Genoiſe de naiſſance, & d'une phiſionomie ſi fine & ſi ſpirituelle qu'il ſembloit que ſes yeux devinoient juſqu'aux moindres pen-

ſées de ceux qu'elle regardoit, lui fit des avances & des careſſes qui gagnerent d'abord ſon cœur; ſa beauté, ſes graces, & quelque choſe d'enchanteur qu'elle avoit dans ſes diſcours & dans toutes ſes actions l'avoient fait nommer Armide par les femmes de Mahomet, au lieu du nom de Julie qu'elle portoit avant que d'arriver en Barbarie.

La jalouſie ſi commune parmi les femmes dans ces climats, n'avoit eu nul pouvoir à ſon égard: elle étoit également aimée de toutes, & poſſedoit l'entiere confiance de Xamire épouſe de Mahomet. La belle Saluere ſentit comme les autres qu'il étoit impoſſible de ſe défendre de ſes charmes, & lui livra ſon cœur, auſſi bien que Thariſe dès cette premiere vûë. La ſpirituelle Armide les examina toutes deux avec tant d'attention qu'elle connut aiſément que la triſteſſe de Zumane venoit d'une autre cauſe que de ſon averſion pour Oſmin, & que Thariſe ne donnoit carriere à ſon enjouë-

ment

ment naturel que pour la dissiper ; & comme elle avoit elle-même des secrets d'importance qui demandoient des confidentes discretes & fidelles, elle forma le dessein de pénétrer dans les sentimens les plus cachés de ces nouvelles venuës avant que de s'y fier. Pour y parvenir plus sûrement, elle s'empressa de telle sorte auprès de Zumane & de Tharise, & se rendit si nécessaire à leurs amusemens qu'elles ne pouvoient passer un jour sans la voir.

Osmin s'étant apperçu de cette liaison & du mérite de la jeune Genoise, se servit du pouvoir qu'elle avoit pris sur Henriette pour l'obliger à se communiquer plus librement qu'elle ne faisoit à Mahomet, esperant que charmé de la douceur & de la beauté de cette Françoise, il ne pourroit condamner son amour ni son mariage, quoiqu'elle fut Chrétienne. Pour cet effet, ayant un jour abordé la jeune Armide dans les jardins, qui composoit des guir-

landes de fleurs: Charmante Armide, lui dit-il, oserois-je me flatter que vous ne me refuserez pas une grace que j'ai à vous demander. Cette aimable fille quittant son occupation, & le regardant attentivement: Seigneur, lui dit-elle, une esclave de Mahomet pourroit elle être assez heureuse pour vous devenir utile? Ah! que ma captivité me paroîtroit adoucie si j'étois capable de rendre quelque service au généreux Osmin. C'est à moi, belle Armide, lui répondit-il, à benir mon sort de vous trouver dans des dispositions si favorables, elles augmentent l'estime que vous m'avez inspirée, & m'encouragent à vous prier de rendre l'admirable Zumane moins solitaire; elle vous aime; vous seule pouvez obtenir d'elle quelques marques de sa complaisance pour mon frere, il souhaite la voir & juger par ses yeux si les miens ne sont point prévenus. Depuis que je l'ai conduit en ces lieux je n'ai pû gagner sur elle

elle de profiter de la liberté que Mahomet veut bien laiſſer aux Dames de ſon ſérail; elle évite ſa vûë, & ne ſe communique qu'à vous; j'ai de fortes raiſons pour que mon frere approuve mon amour; mais comment pourra-t-il l'approuver s'il n'en voit jamais l'objet. Je doute fort, Seigneur, reprit Armide, que j'obtienne de la belle Zumane ce qu'elle vous aura refuſé; & malgré l'opinion où vous êtes de n'être pas aimé, je crois que perſonne ne fera près d'elle ce que vous n'avez pû faire; cependant, Seigneur, je n'épargnerai rien pour vous prouver mon zele; mais ſi j'oſois vous parler librement, vous ne vous preſſeriez pas d'étaler tant de charmes aux yeux de Mahomet.

Oſmin, qui crut qu'Armide craignoit que Zumane ne lui enlevât le cœur de ſon frere, & que la jalouſie la faiſoit parler de la ſorte, lui répondit galamment que lorſque des attraits tels que les ſiens s'étoient emparez d'un cœur, nul-

le beauté ne ſe pouvoit flatter de le conquerir, & qu'elle n'avoit rien à redouter. Je ne crains rien auſſi, Seigneur, interrompit-elle, Mahomet n'eſt point amoureux de moi. Je ne prétends rien à ſa tendreſſe, & ſi toutes celles qui ſont ici penſoient comme moi, la vertueuſe Xamire n'auroit jamais à ſe plaindre de ſes infidélités. Si vous me connoiſſiez, Seigneur, ajouta-t-elle en ſoupirant, vous ne douteriez point de la verité de mes paroles; mais il n'eſt pas tems de vous éclaircir ſur ce qui me touche; je m'acquitterai de votre commiſſion, & ſi j'y réuſſis, je prendrai la liberté de vous en demander une récompenſe qui vous prouvera que ce n'eſt pas pour moi que je crains l'effet des charmes de Zumane ſur l'ame de Mahomet. Elle le quitta en finiſſant ces mots, & ſe rendit effectivement auprès de Zumane. Thariſe & elle la reçurent avec mille témoignages de tendreſſe L'épouſe d'Oſmin & ſon amie, qui ſçavoient

voient qu'elle étoit Genoise de naissance, & par conséquent Chrétienne, la traittoient avec la confiance que donne une même créance, & quoiqu'elles cachassent la leur, & parussent être Mahometanes aux yeux d'Armide, cette belle fille leur trouvoit tant de vertu, des sentimens si semblables aux siens & si nécessaires au dessein qu'elle avoit formé, qu'elle s'abandonna sans réserve au penchant qu'elle avoit pour elles. Il ne lui fut pas difficile de mettre la conversation sur Osmin & Mahomet; & s'adressant à Zumane: lequel des deux freres, Madame, lui dit-elle, vous paroît le plus digne d'être aimé?

La question est vive, lui répondit Zumane en soûriant, il est dangereux d'y répondre, & je vous prie de me dispenser de la décider. Il n'est rien de dangereux avec moi, reprit Armide; je suis discrete, & je me sens trop portée à vous servir pour que vous puissiez craindre d'être sincere; mais

belle Zumane, pour vous éviter la peine de me déclarer vos sentimens, permettez que je les devine. Envain, continua-t-elle d'un air rempli de fineſſe, Oſmin cherche à nous perſuader votre indifférence pour lui, mon cœur ſe connoît trop bien en tendreſſe pour n'avoir pas pénétré la vôtre: il vous adore, & vous l'aimez; votre amour pour la ſolitude, le ſoin que vous prenez de vous cacher à Mahomet, la complaiſance que vous marquez à ſon frere en le laiſſant joüir à toute heure du plaiſir de vous voir; tout cela, dis-je, me prouve la différence que vous faites d'Oſmin avec les autres hommes; mais ce que je ne puis deviner, ce ſont les raiſons que vous avez l'un & l'autre pour faire un myſtere de cet amour. Pardonnez, continua-t-elle en voyant l'étonnement de Zumane à ce diſcours, pardonnez toutes mes remarques, elles ne doivent point leur naiſſance à la curioſité; un ſentiment plus noble m'a contrain-

trainte à les faire ; le desir de vous être utile & de trouver en vous la protection dont j'ai besoin auprès d'Osmin, en est l'unique cause ; je vois en vous deux des qualitez si rares parmi les Mahometans, qu'il est des momens ou je ne puis vous croire de leur Religion, & je n'en passe point où je ne fasse des souhaits pour que vous soyez de la mienne. L'aimable Armide montroit si bien sur son visage la sincerité de ses paroles, que Zumane ne put en douter, & comme elle s'imaginoit qu'une amie de ce caractere pourroit lui devenir d'un grand secours dans l'occasion, elle se crut obligée de répondre avec confiance à l'amitié qu'elle lui témoignoit. Charmante Armide, lui dit-elle, en l'embrassant, il n'est pas en mon pouvoir de résister à ce que vous desirez, & vous auriez déja des preuves de l'estime que vous m'avez inspirée, si j'étois maîtresse de mon sort ; mais helas ! mes malheurs ont des circonstances trop

dangereuſes à découvrir pour oſer les confier dans le Palais de Mahomet, ſi le péril ne regardoit que moi, je ne balancerois pas à me donner la douce conſolation de vous en entretenir : mais l'interêt de celui qui les a cauſés, & qui cependant m'eſt plus cher que ma vie me contraint à garder le ſilence.

Pour moi dit alors Thariſe en riant, je n'ai point de ſecret perſonnel, & vous attendrez, s'il vous plaît aimable Armide, que quelque Turc ſe ſoit emparé de mon cœur pour entrer dans ma confidence : ſi mes vœux étoient exaucés lui répondit la Genoiſe en la regardant attentivement vous auriez bien-tôt ſujet de me dire beaucoup de choſes ; cependant pour vous engager l'une & l'autre à n'être pas ſi reſervées, je veux être la premiere à découvrir mon cœur, & peut-être qu'une parfaite connoiſſance de ce que je ſuis vous donnant lieu de ne pas douter de ma ſincerité, vous forcera à la recompenſer par la vôtre.

Oſ-

Ofmin ne m'a pas refuſé la ſienne, puiſqu'il m'a chargé, Madame, continua-t-elle en s'adreſſant à Zumane, de vous porter à plus de complaiſance pour Mahomet ſon frere en vous laiſſant voir à ſes yeux telle que vous paroiſſez aux nôtres.

J'ignore, répondit triſtement la belle Saluere, quelle raiſon peut avoir Ofmin de preſſer de la ſorte cette entrevûë: mais mon cœur y repugne ſi fort qu'il ſemble m'annoncer un ſurcroît d'infortune. Accordez ſes deſirs & vos craintes repartit Armide; laiſſez vous voir à Mahomet, mais que ce ſoit toujours en preſence de la vertueuſe Xamire ſon épouſe fille du Bey d'Alger. La conſideration que ſa naiſſance l'oblige d'avoir pour elle, & la crainte que ſes infidelités ne viennent à ſa connoiſſance l'empêche de s'attacher jamais à celles qui paroiſſent être dans ſa confidence: c'eſt par le ſoin que j'ai pris de m'en faire aimer & de lui faire ma cour avec exactitude, que je me ſuis garantie

des pourſuites de Mahomet à qui je courois riſque de plaire plus que je ne le voulois ſans cette précaution, non par le pouvoir de mes foibles attraits, mais par celui de la nouveauté à laquelle les hommes ſacrifient ſouvent leur raiſon ; & comme je crois que le malheur le plus à craindre pour vous eſt celui de lui donner de l'amour ; & qu'il eſt preſqu'impoſſible qu'il n'en prenne en vous voyant : éteignez-le au même moment que vous le ferez naître en vous rendant inſeparable de Xamire. Cette aimable femme a pris pour vous une eſtime qu'on ne peut vous refuſer ; & je vous promets de ſa part une protection d'autant plus utile qu'elle eſt toute-puiſſante ſur l'eſprit du Bey ſon pere. J'accepte avec plaiſir la propoſition que vous me faites, répondit Zumane, & quoique je n'aye pas la vanité de croire que Mahomet oubliât pour moi ce qu'il doit à Xamire, j'avouë que ſa compagnie & la vôtre me rendront la ſienne moins inſupportable ;

ble ; mais, chere Armide, ajouta-t'elle, avant toutes choſes dégagez votre parole en nous contant vos avantures, & m'apprenez en quoi je puis vous rendre ſervice, & ſoyez aſſurée que l'occaſion m'en ſeroit auſſi douce qu'à vous.

Je ſçai trop bien lire dans les cœurs, reprit Armide, pour douter des ſentimens du vôtre, & je ne puis mieux vous prouver à quel point j'oſe m'en flatter qu'en vous découvrant tout ce qui regarde le mien. Alors, Zumane, l'ayant fait paſſer avec Thariſe dans ſon cabinet, & toutes trois ayant pris leurs places, Armide prit la porole en ces termes.

Vous ſçavez déja, Madame, que je ſuis de Genes, mon pere étoit de la noble famille des Fornary, & tenoit un rang aſſez conſiderable dans la République ; il avoit épouſé une Dame du Royaume de Corſe de laquelle il n'eut que deux enfans, Fornary & moi; mon véritable nom, eſt Julie ; celui d'Armide ne m'ayant été donné que depuis ma captivité par les

femmes de Mahomet. Ma mere qui mourut très-peu de tems après notre naissance, laissa mon pere si jeune encore, que l'amour paternel ne pût l'emporter sur celui qu'il prit pour une belle personne fille unique d'un des plus riches Nobles de la Republique qu'il épousa deux ans après la mort de ma mere. Ce second engagement ayant fait craindre à nos parens maternels que nous ne fussions un jour mon frere & moi les victimes de la jalousie d'une belle-mere, ils resolurent de nous ôter de dessous ses yeux & de prendre soin de nos biens & de notre éducation. Le plus ferme dans ce dessein fut un frere de ma mere que des affaires importantes avoient amené à Genes dans ce même tems. Comme il étoit un des plus puissans Seigneur du Royaume de Corse, & qu'il avoit un fils à peu près de notre âge sur lequel il fondoit toutes ses esperances, il projetta de nous élever avec lui, & de lier entre nous une assez forte amitié pour nous obliger à

ne

ne jamais revenir à Genes Dans cette penſée profitant de l'excès de la paſſion de mon pere pour ſa femme, il lui propoſa de nous prendre mon frere & moi; il n'eut point de peine à l'accepter; enyvré de ſon amour, il lui parut que l'embarras de notre éducation l'en auroit detourné, & qu'il ne pouvoit mieux faire que de ſe délivrer de cette inquietude; ainſi Thimante, mon oncle maternel, nous fit partir avec lui pour l'Iſle de Corſe où ſon épouſe auſſi tendre pour nous que pour ſon propre fils, mit tous ſes ſoins à nous rendre dignes de notre naiſſance. Notre enfance n'eut rien de remarquable, & quoiqu'on m'ait ſouvent repeté que nous faiſions voir un eſprit & des inclinations fort au-deſſus de notre âge, je ne perdrai point de temps a vous en entretenir.

Le jeune Thimante & mon frere étoient de même âge, & je ne ſuis que d'un an plus jeune qu'eux; mais j'eus à peine atteint celui de la raiſon que ſes premie-

res

res lumieres ne ſervirent qu'à me faire connoître le merite & les belles qualités dont ils brilloient déja. Je trouvois dans Fornary tout ce qu'il falloit pour me glorifier d'être ſa ſœur, & dans Thimante tout ce qui pouvoit me faire deſirer d'en être aimée : en effet, jamais on ne vit deux hommes ſi dignes de plaire ; & ſi je n'avois point vû Oſmin, je vous aſſurerois que Thimante & mon frere n'ont en merite aucun rival à craindre. Je ne ſçai ſi les ſentimens qu'ils m'inſpiroient l'un & l'autre me firent agir avec eux de façon à les en inſtruire, ou ſi le peu d'agrémens que j'ai reçu de la nature produiſit chez eux le même effet. Mais, quoiqu'il en ſoit, je me vis bien-tôt cherie de Fornary d'une maniere particuliere, & preſqu'adorée du jeune Thimante ; l'amitié de l'un & l'amour de l'autre me furent également agréables : & comme mon cœur les avoit deſiré & qu'il me ſembloit qu'ils devoient ce tribut à ce que je ſentois pour eux;

je

je reçus avec joye les marques qu'ils me donnerent des differens mouvemens dont leur ame étoit prévenuë en ma faveur. Je donnai à l'étroite proximité du sang qui m'uniſſoit à Fornary toute la tendreſſe qu'elle peut faire naître & j'eus pour le jeune Thimante l'amour le plus vif & le plus délicat ; peut-être vous paroît-il étrange que je vous avoüe avec tant de franchiſe ce que l'exacte modeſtie de mon ſexe lui fait ſouvent cacher avec un ſoin extrême, & ce qu'il ne declare jamais qu'en rougiſſant : mais outre que je trouve ridicule d'avoir de la honte à dire ce qui ne nous en inſpire point à ſentir : la ſuite de mon récit juſtifiera ſi bien ma hardieſſe que vous ſerez les premieres à me louer de ma ſincerité.

L'intelligence que l'amour & l'amitié mirent entre nous trois, ne fut pas long-temps inconnuë au vieux Thimante non plus qu'à ſon épouſe, & tous deux charmés de nous voir ſi bien répondre à leurs intentions, ils ne s'occupe-

rent

rent qu'à ſerrer les nœuds que nous avions formé. Fornary de qui l'ame étoit exempte de paſſion n'en ayant que pour le bonheur de la nôtre, employoit les momens où Thimante ne pouvoit me voir qu'à me parler pour lui ; ſon pere & ſa mere en faiſoient autant ; enfin, il étoit preſqu'impoſſible de me garantir d'aimer, puiſque tout me parloit d'amour, & que mon cœur étoit de concert avec ceux qui m'en entretenoient. L'amitié de Fornary & de Thimante s'augmentoit chaque jour, & notre ardeur prenoit auſſi de nouvelles forces lorſque nous apprîmes que la mort nous avoit enlevé mon pere, & que n'ayant point eu d'enfant de ſa ſeconde femme, il étoit néceſſaire que mon frere fût à Genes pour recueillir ſa ſucceſſion. J'avois ſeize ans, Thimante & Fornary en avoient dix-ſept ; une ſi grande jeuneſſe ne permettant pas à mon oncle de nous laiſſer partir ſous notre propre conduite, il ſe réſolut de nous mener lui-même à Genes ; mais craignant

craignant sans doute que l'augmentation de nos biens ne fit naître à quelqu'un l'envie de nous proposer des partis contraire à ses intentions, il forma le dessein de nous unir Thimante & moi pour jamais avant que de partir.

Pour cet effet il en parla à Fornary qui ne respirant que le bonheur de son ami en reçut la proposition avec transport. Pour Thimante, sa joye fut excessive, & je ne puis nier que la mienne ne l'égalât, mon oncle ne voulut pas retarder notre satisfaction, & notre hymen se fit sans éclat à cause du dueil où nous étions par la mort de mon pere. Le vieux Thimante ayant remis les divertissemens & les magnificences à notre retour, ce ne fut pas sans répandre bien des larmes que nous nous separâmes de son épouse, je la regardois comme ma mere, & le nouveau bien qui m'attachoit à elle me la rendant encore plus chere, je ne pus la quitter sans douleur, quoique nous fussions très assurés d'un prompt retour, rien

rien ne nous obligeant de reſter à Genes.

Mais helas ! notre douleur fut ſans doute un effet des preſſentimens du malheur qui nous devoit arriver, nous nous embarquâmes le vieux Thimante, mon époux, mon frere & moi, ſur le premier vaiſſeau qui mit à la voile pour Genes, il n'y avoit qu'un mois que j'étois mariée, & l'himen nous permettant de nous livrer à toute notre ardeur, nous nous en donnions mille tendres marques Thimante & moi en préſence de ſon pere & de mon frere qui beniſſoient à chaque inſtant celui de notre union. Fornary qui malgré ſon indifference reſſentoit pour nous une vive tendreſſe nous proteſtoit à tous momens qu'il ne ſe mariroit jamais dans la crainte d'être obligé de ſe ſeparer de nous. Enfin, nous avions fait plus de la moitié de notre navigation ſans aucun accident, lorſque nous fûmes attaqués par un Corſaire d'Alger, dont notre vaiſſeau ne put éviter la rencontre, comme

me tout l'équipage ne s'attendoit qu'à tomber dans un rude eſclavage ſi l'on en étoit pris on ſe réſolut à vendre cherement ſa vie & ſa liberté, mon frere & les deux Thimante furent les premiers qui encouragerent le Commandant de notre vaiſſeau à ſe bien défendre, & cette réſolution fut auſſitôt executée que priſe. Le Corſaire qui ne croyoit pas qu'on lui reſiſtât étant beaucoup plus fort que nous, & mieux muni de ce qui eſt néceſſaire pour combattre avec quelque ſuccès, fut ſurpris de la temerité des nôtres, & ſe prépara à les en faire repentir. Jugez de mes allarmes, & de l'état funeſte où je me trouvai en voyant mon frere & mon époux dans un péril certain; l'excès de la douleur & de la crainte m'ôta l'uſage de mes ſens: je ne vis ni n'entendis plus rien dès le commencement du combat; & lorſque je revins à moi; ce ne fut que pour avoir une augmentation de deſeſpoir en me voyant au pouvoir du Corſaire qui après un long com-

combat s'étoit enfin emparé de notre vaisseau. Le vieux Thimante avoit été tué, mon frere & mon époux blessés, & toute la consolation qui me resta fut de sçavoir que le Corsaire les faisoit panser avec grand soin, & que leurs blessures n'étoient pas mortelles : pour moi je fus traitée sans rigueur, mais aussi sans bonté. Les barbares qui ne se figurent pas que ce soit un malheur de tomber en leur pouvoir, ne me plaignoient point d'y être, & cependant charmés de leur prise cherchoient à se la conserver pour en tirer un profit convenable à leur avidité. Thimante & Fornary leur parurent dignes d'être offerts au Bey, qui d'ordinaire paye genereusement ceux qui lui présentent de beaux esclaves Chrétiens, ils ne me crurent pas moins propre à leurs interêts & firent tous leurs efforts pour empêcher que la douleur ou j'étois ne diminuât ce qu'ils imaginoient d'aimable en moi, afin de rendre le prix du présent plus considerable. Je fus mise avec quelques femmes qui étoient dans

dans le vaisseau pour l'utilité des Corsaires, elles me servirent avec assez de zele & de douceur, & ce fut par elles que j'appris que les deux jeunes Chrétiens qu'on avoit pris avec moi étoient hors de danger, & que le Corsaire devoit nous offrir tous trois au Bey. Ces femmes me vanterent beaucoup le bonheur dont nous allions joüir, & celui que j'aurois en mon particulier d'être auprès de l'admirable Xamire fille du Bey. Mon desespoir étoit trop grand pour goûter de tels discours, & j'avouë à ma honte que je fus tentée plusieurs fois de me jetter dans la mer; mais il est certain que la Religion Chrétienne donne un amour pour soi-même qui triomphe toujours de ces sortes de pensées; & que lorsque nous venons à songer qu'en nous détruisant nous outrageons celui qui nous a fait naître, & qu'une vengeance éternelle est le pris de cette offense, la vie nous devient précieuse, & que notre ame s'opose avec vigueur à notre destruction, en nous faisant trouver plus de

de courage & de gloire à ſupporter patiemment nos adverſités qu'à nous en délivrer par un coup de deſeſpoir que la ſageſſe divine nous repreſente ſans ceſſe comme une foibleſſe indigne des lumieres de la raiſon dont elle a bien voulu nous éclairer.

Ainſi, pour ne rien faire qui bleſſât la majeſté ſuprême, je m'abandonnai à ſa providence, & banniſſant de mon eſprit les idées funeſtes qui s'y venoient offrir, je me flattai qu'étant tous trois eſclaves du Bey & de ſa fille nous aurions du moins la ſatisfaction de nous voir, & peut-être de trouver les moyens de rompre nos fers. Tandis que je m'efforçois de raiſonner de la ſorte pour adoucir ma peine, notre vaiſſeau tenoit la route d'Alger, où nous arrivâmes peu de jours après notre malheur. Le Corſaire contre mon attente fit débarquer les hommes les premiers, ne voulant me préſenter au Bey qu'après s'être défait de ſes autres eſclaves : mon cœur murmura de cette politique

litique intereſſée, mais il falut y ſouſcrire.

Je n'avois point vû mon frere & mon époux depuis le jour de notre captivité quelques inſtances que j'en euſſe fait faire au Corſaire, & dans le cours de notre navigation je n'appris d'eux que ce que les femmes qu'on m'avoit données voulurent m'en dire ; enfin, quatre jours après le débarquement de ceux que le Corſaire avoit choiſi pour le ſuivre au Palais du Bey, il me vint prendre & m'ayant fait habiller ſuperbement à la Turque, il me conduiſit & me préſenta au Bey. Ce Prince m'examina beaucoup, & je m'apperçus qu'il parloit de moi comme ſi mon viſage lui rappelloit quelqu'un qu'il eût connu, il me traita poliment, & me dit dans un eſpece d'Italien corrompu qu'il me trouvoit belle, & qu'il m'achetoit pour la Princeſſe ſa fille. Je ne répondis que par mes larmes, outrée de ne voir ni mon frere ni Thimante, je commençai d'entrevoir toute l'horreur de mon ſort, & ne fis

plus nulle attention aux honnêtetez du Bey qui donna au Corsaire une somme considerable, & me fit mener à l'instant à l'appartement de Xamire.

J'avoüe que malgré ma douleur je ne pus voir cette jeune Princesse sans admiration; la délicatesse de ses traits, la finesse de sa taille, & la grace avec laquelle elle me reçut me firent oublier un moment ma situation présente, je m'avançai vers elle & voulus lui baiser le bas de sa robbe, mais elle m'en empêcha & m'embrassant avec tendresse; belle Chrétienne, me dit-elle, en fort bon Italien, je rends grace à la fortune qui voulant t'être contraire t'a fait tomber en mon pouvoir, quelque douce que soit la liberté, j'espere que mon amitié ne te la fera pas regretter, ou qu'elle t'en adoucira la perte, allez, continua-t'elle, en s'adressant à celui qui m'avoit conduite, dites au Bey, que les deux esclaves dont il m'a fait présent, sont de tous ses bienfaits celui que j'estime le plus.

Après

Après ces mots m'ayant fait entrer dans son cabinet, elle s'informa très-curieusement de mon pays, & de ma naissance ; & comme je suis naturellement ennemie du mensonge, & que je ne prévoyois pas être plus heureuse en cachant ce que j'étois, je lui contai sans déguisement tout ce qui m'étoit arrivé, mon récit la toucha vivement, & me regardant attentivement, je suis bien trompée, me dit-elle, ou je tiens un moyen certain de te rendre ce sejour aimable, ton discours & la ressemblance que je te trouve avec un jeune esclave dont le Bey m'a fait présent il y a quelques jours me font soupçonner que ce pourroit être ton frere ; mais Julie, ajouta-t'elle, ce Chrétien m'est devenu cher, & je sens que la même inclination me parle en ta faveur ; ainsi sois assurée de ma confiance & du plaisir que je me ferai de te faciliter celui de le voir & de l'entretenir si tu veux me jurer que tu ne feras nulle tentative pour briser ses chaînes & les

tiennes, & que vous attendrez tous deux que je veüille vous rendre la liberté ſi je le trouve à propos; l'eſpoir que ces paroles me donnoient de revoir mon frere, celui d'apprendre des nouvelles de mon cher Thimante, & l'impoſſibilité que je croyois à rompre de nous-mêmes notre eſclavage me firent aiſément conſentir à ce que Xamire exigeoit de moi. Je lui jurai donc de ne jamais ſonger à la quitter & d'engager mon frere en cas que ce fût lui, de penſer de même: & moi, reprit Xamire, je vous promets d'employer toute l'autorité du Bey pour ſçavoir le ſort de votre époux & de vous réünir l'un & l'autre ſi l'on peut le trouver dans Alger.

Cette promeſſe acheva de me perſuader que je ne pouvois mieux faire que de m'attacher à Xamire, & de l'obliger par mes complaiſances à nous rendre la liberté, je lui témoignai ma reconnoiſſance d'une maniere qui la ſatisfit, & dès ce jour je pris prés d'elle, non la place d'une eſcla-

eſclave, mais celle d'une amie & d'une confidente diſcrete & zelée, elle m'inſtruiſit des intrigues de la Cour du Bey, du caractere de ſes femmes, & me fit part de la crainte qu'elle avoit d'être deſtinée a quelqu'un qu'elle ne pût aimer ; mais l'air touchant dont elle me parloit ſur cet article ne ſe peut exprimer, & je lui trouvai tant de délicateſſe que je me ſuis perſuadé qu'elle ne partoit que de quelque inclination ſecrette ; cependant comme j'étois encore trop nouvelle pour exiger une pareille confidence, je ne lui marquai nulle curioſité, me contentant de la raſſurer & de lui repréſenter que le Bey ſon pere l'aimant comme il faiſoit, il n'étoit pas juſte qu'il lui donnât un époux indigne de ſa tendreſſe. Cette converſation fut pouſſée fort loin, & la Princeſſe n'en termina le cours que pour ſe mettre à table ; toutes ſes eſclaves alors ſe rangerent autour d'elle, & la ſervirent chacune ſelon ſon emploi : pour moi, elle m'ordonna d'être à ſes côtez,

pour l'entretenir pendant son dîner.

Malgré les graces & les amitiés de Xamire, je commençois à me chagriner de ce qu'elle ne me parloit plus de voir celui qu'elle s'imaginoit être mon frere, quand se tournant vers moi, & me parlant très-bas ; remarques bien, me dit-elle, ceux qui vont m'apporter des fruits, & ne dites rien. J'étois trop intereſſée à ſuivre cet ordre pour y manquer : j'examinai donc avec attention les eſclaves qui parurent au nombre de dix, portant des corbeilles de fruits & de fleurs, entre leſquels je reconnus d'abord mon frere ; mais quelle que fût ma joye, je me contraignis & baiſſai même les yeux pour ne rien faire connoître de ce qui ſe paſſoit dans mon ame ; cependant, quelque précaution que je priſſe, Xamire n'avoit rien laiſſé échaper de mes mouvemens, & je la vis jetter ſes regards ſur Fornari, elle les tourna enſuite vers moi, & rougit extraordinairement. Mon frere me parut triſte,

in-

inquiet & distrait ; enfin je remarquai tant d'embarras dans l'une & dans l'autre, que j'en fus troublée à mon tour. Xamire de qui les yeux s'étoient attachez sur moi, s'apperçut que je changeois de couleur, & craignant que je ne me trouvasse mal, elle se leva, & montrant à mon frere deux corbeilles de fruits, lui commanda de les porter dans son cabinet, en me faisant signe de l'y suivre. J'obéïs ; elle y fut aussi-tôt que nous. Hé bien, me dit-elle en entrant, est-ce lui? Ces paroles ayant tiré Fornary de sa réverie, il me regarda, & n'étant pas maître de sa surprise & de sa joye : O Ciel! s'écria-t-il, ma chere Julie est-ce vous? Il n'osa continuer, & ne sçachant pas si je m'étois fait connoître ; il se repentit d'en avoir tant dit ; mais Xamire ayant remarqué sa crainte. Ne vous troublez point, lui dit-elle, connoissez-vous cette belle étrangere ? Ah ! Madame, interrompis-je, puisque vous daignez vous interesser à notre malheur, permet-

tez que mes embraſſemens faſſent connoître vos bontez à mon frere, & l'inſtruiſe que vous n'ignoréz rien de ce qui nous touche. Ces paroles ayant tiré Fornary de ſon inquiétude, il ſe lança dans mes bras avec tranſport, nos larmes & nos ſoupirs firent voir à Xamire combien nous nous aimions. Elle prit une tendre part à notre ſatisfaction, & mêla ſes regrets aux miens, lorſqu'ayant demandé à mon frere des nouvelles de mon époux, il me dit qu'il en avoit été ſéparé dès le ſecond jour de notre eſclavage, & qu'il n'avoit pû ſçavoir ce qu'il étoit devenu. Je ne pus réſiſter à ma vive douleur, qui fut d'autant plus forte que j'avois eſperé le trouver dans le Palais du Bey, je tombai évanouie, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que la Princeſſe & mon frere me firent revenir. Xamire n'oublia rien pour me conſoler, & me réïtera la promeſſe qu'elle m'avoit faite d'obtenir un ordre du Bey pour faire chercher Thimante dans Alger, & nous recommanda cependant

dant de garder un grand secret sur notre naissance, afin, nous dit-elle, de rendre notre liberté moins difficile; mais en effet pour nous garder plus sûrement près d'elle, étant très-certain que le Bey lui auroit ôté mon frere, & ne lui auroit même jamais offert, s'il eût sçû qu'il étoit Noble Genois, dans la crainte que les graces du corps jointes à la noblesse du sang ne fissent naître une tendre intelligence entre sa fille & lui.

Comme la Princesse avoit déja un interêt secret de le conserver, elle nous engagea au silence par le plus doux espoir qu'elle pouvoit nous donner; mais n'étant point encore assez pénétrante pour découvrir ce qui se passoit dans son cœur, je n'attribuai sa priere qu'au motif dont elle la prétexta. Xamire étoit si fortement aimée du Bey, que s'étant apperçu que les esclaves destinez pour la servir la faisoient frémir toutes les fois qu'ils se présentoient à ses yeux, & que leur difformité la faisoit souvent tom-

ber en foibleſſe, il réſolut de lui choiſir dix jeunes hommes entre les mieux faits des Chrétiens que les Corſaires faiſoient chaque jour eſclaves, afin qu'eux ſeuls la ſerviſſent dans ſon apartement. Lorſque mon frere fut pris, il n'en avoit pû raſſembler que neuf, & l'ayant trouvé tel qu'il falloit pour remplir le nombre qu'il s'étoit propoſé, il le lui avoit envoyé. Nous reſtâmes donc près d'elle; ſes bontés, ſes attentions, & les témoignages d'amitié qu'elle nous donnoit à tout moment nous y attacherent véritablement, ſur tout moi qui trouvois dans ſa converſation une douceur qui diſſipoit la noire mélancolie où j'étois par l'abſence de Thimante. Pour Fornary, ſon indifférence pour les femmes ne l'abandonna point; la ſeule reconnoiſſance lui rendoit Xamire conſidérable, & quelques fuſſent ſes attraits & la diſtinction qu'elle lui marquoit ſon cœur ne fut touché que de reſpect & d'admiration.

La jeune Princeſſe connut bientôt

tôt le peu de pouvoir de ſes charmes ; elle s'en affligea, mais en ſecret, & ne me témoigna rien du trouble de ſon ame juſqu'au tems que le Bey ſe réſolut de la donner en mariage à Mahomet Brachy que le ſuccès de ſes armemens, & les grandes richeſſes qu'il y avoit amaſſées faiſoient ſurnommer l'heureux Brachy. Vous l'avez vû, Madame & vous ſçavez qu'il pourroit paſſer pour le plus bel homme de ſon tems, ſi Oſmin ne fut pas venu au monde. Le Bey qui trouvoit en lui tout ce qu'il falloit pour rendre Xamire heureuſe, la lui promit ſans la conſulter, & ne lui annonça cette prétenduë félicité qu'au moment qu'elle devoit être livrée à ſon époux, ſelon la coutume des Turcs. Je ne pourrois vous exprimer le deſeſpoir de cette Princeſſe ſi je n'en avois pas été témoin ; mais elle n'eut pas plûtôt appris ſa deſtinée, qu'elle me fit appeller, & ſe jettant dans mes bras : je ſuis perduë, ma chere Julie, me dit-elle les yeux baignés

de larmes, on m'arrache à ce que j'aime pour m'abandonner à un homme dont le nom même m'eſt inconnu. Ce diſcours m'étonna, il m'apprenoit à la fois deux choſes que je ne ſçavois pas; auſſi n'y pus-je répondre, & ſuppliant Xamire de ſe calmer & de me mettre au fait je lui promis tous les ſervices qui dépendroient de moi.

Il n'eſt plus tems, repliqua-t-elle; je n'ai pû me faire aimer de Fornary, & je vais épouſer Mahomet Gui, Julie, continua-t-elle, voyant ma ſurpriſe il faut vous avoüer ma foibleſſe; votre frere s'eſt emparé de mon cœur du moment que je l'ai vû: en vain j'ai voulu combattre ma paſſion, mes efforts n'ont ſervi qu'à la rendre plus violente. Je l'aime, & me flattant que mon amitié pour vous & mes bontez pour lui le rendroient aſſez ſenſible pour en découvrir la ſource, j'attendois qu'il prévînt l'aveu de ma tendreſſe par celui de la ſienne; mais l'ingrat feignant d'ignorer ſon bonheur, ne m'a jamais montré que de froids

ref-

reſpects & qu'une indifférence qui me couvre de honte & me fait mourir de douleur.

Je ne puis nier que ſi l'amour de Xamire m'étonna, l'inſenſibilité de Fornary ne me ſurprît encore davantage, & me rappellant mille choſes des actions de cette Princeſſe qui m'éclaircirent alors de ſes ſentimens, je ne compris pas comment un jeune homme rempli de feu, d'eſprit & de pénétration, & qui voyoit ſans ceſſe le plus aimable objet du monde, n'eût pas livré tout ſon cœur à de ſi puiſſans charmes, d'autant plus qu'il n'étoit prévenu d'aucune paſſion. Cependant je cachai mes penſées à Xamire, & rejettant l'indifférence de Fornary ſur ſa Religion, je lui fis entendre qu'elle pouvoit bien être cauſe qu'il eût évité de connoître ſes ſentimens & de lui déclarer les ſiens; que je ne pouvois croire qu'une beauté telle que la ſienne n'eût pas fait une vive impreſſion ſur ſon cœur, & que ſans doute elle l'accuſoit à tort. Mais à quoi, conti-

nuai-je, pourroit servir votre amour réciproque ? mon frere ne peut former aucun lien avec une Mahometane, & vous ne pouvez épouser qu'un Turc. Ah ! Princesse, rappellez votre vertu; voyez dans quels abîmes de maux vous vous plongeriez en formant une intrigue si contraire à votre repos; profitez du pouvoir que vous avez eu sur vous-même en cachant votre flamme à celui qui l'a fait naître pour l'éteindre entierement : songez que le Bey ne vous donne à Mahomet que parce qu'il le croit digne de vous, & qu'il l'est en effet, que son mérite efface pour jamais mon frere de votre souvenir. Et pour y parvenir, continuai-je en me jettant à ses pieds, effectuez les généreuses promesses que vous nous avez faites en nous procurant la liberté. L'absence de Fornary & les belles qualitez de Mahomet le feront sortir de votre mémoire, & par ce noble effort vous assurerez votre félicité, vous romprez les fers de deux malheureux, & me donnerez

nerez la facilité de chercher un époux dont le sort cause toute mon inquiétude, & sans lequel je ne puis vivre.

Xamire parut touchée de mes paroles, elle répandit même quelques larmes & me fit voir par son silence qu'elle refléchissoit à ce que je lui disois; enfin, levant les yeux sur moi & me tendant la main, Julie me repondit-elle vous ne me connoissez pas, si vous croyez que l'amour que votre frere m'a inspiré soit capable de me faire manquer à mon devoir. J'aime Fornary, je l'avouë, mais ma tendresse n'a rien dont je puisse rougir sans espoir & sans désirs, j'aime pour le seul plaisir d'aimer un objet qui m'en paroît digne, & si je souhaite que la même ardeur l'enflamme pour moi, ce n'est que pour goûter la douce satisfaction de sçavoir qu'il me préfereroit à toutes autre s'il en étoit le maître; enfin, ce que je sens est veritablement bien plus que l'amitié, & n'est cependant point aussi fort que l'est l'amour. J'obéïrai à mon

pere,

pere, j'en connois la neceſſité, j'épouſerai Mahomet & je vivrai avec lui d'une maniere irreprochable ; mais je ne veux point encore me ſéparer de vous & de votre frere, ſon abſence me jetteroit dans le deſeſpoir, & le deſeſpoir m'éloigneroit de la vertu, ſa préſence au contraire la fortifiera dans mon cœur, ſon indifference & vos ſages conſeils me conduiront inſenſiblement à pouvoir ſouffrir notre ſéparation, & quoiqu'il arrive, je vous regarderai comme mes amis, au lieu que votre précipitation à vouloir me quitter m'obligeroit peut-être à vous traiter comme mes ennemis. Ne ſongez donc plus à m'abandonner, ne découvrez jamais mon ſecret à Fornary, & croyez que je ne néglige rien pour ſçavoir des nouvelles de Thimante.

Les ſentimens de Xamire m'étonnerent, je ne pouvois croire qu'on eût de l'amour ſans en avoir les foibleſſes ; & je m'imaginai qu'elle ſe trompoit elle-même : cependant je m'abuſois, & comme

me il m'étoit impoſſible de la quitter ſans qu'elle m'en donnât les moyens, je me réſolus à faire ce qu'elle vouloit, j'avois trop d'interêt à cacher ſon amour à mon frere pour l'en inſtruire, puiſqu'il étoit à craindre qu'il ne perdît ſon inſenſibilité en apprenant qu'il étoit aimé de la plus belle perſonne d'Alger, & que ſa paſſion ne lui fît perdre le ſouvenir de ſa Religion & de ſa liberté; ainſi ma diſcretion m'étant néceſſaire de deux côtés je laiſſai la Princeſſe très perſuadée que ſon ſecret étoit en ſûreté: pour Fornary je l'examinai avec attention, & je ne découvris en lui qu'un extrême regret d'avoir perdu Thimante & la liberté. Tandis que nous paſſions une partie du temps à nous plaindre l'un & l'autre de notre infortune, les préparatifs du mariage de Xamire avec Mahomet s'acheverent; & la ceremonie s'en fit avec une magnificence éclatante, la ſoumiſſion de la Princeſſe donna tant de joye au Bey, que pour l'en récompenſer, il lui ordonna

de

de lui demander telle grace qu'elle voudroit & qu'il la lui accorderoit ſans balancer.

Cette admirable Princeſſe le ſupplia de permettre qu'elle emmenât avec elle trois eſclaves qu'elle lui nomma deſquels nous étions mon frere & moi, la troiſiéme étoit à ce qu'elle nous dit une jeune fille qu'elle avoit achetée depuis peu, mais qu'elle ne rendit viſible que lorſque nous fûmes dans le Palais de Mahomet, nous l'ayant cachée avec un ſoin extrême juſqu'à ce moment. Enfin, le mariage étant achevé, l'heureux Mahomet reçut ici en triomphe la belle Xamire : après que les premiers jours de fêtes & de réjouiſſances furent paſſez, la Princeſſe étant plus libre de ſes actions, nous fit venir mon frere & moi dans ſon appartement, & nous ayant commandé de la ſuivre dans ſon cabinet; je veux, nous dit-elle, vous montrer aujourd'hui la nouvelle compagnie que je vous ai donnée, & voir ſi vous approuverez mon choix ; paroiſſez Silenie,

nie, ajouta-t'elle, venez joüir du bonheur que je vous ai promis, à ces mots nous vîmes sortir d'un cabinet cette esclave cherie ; mais ô Ciel ! que devins-je lorsqu'en levant les yeux sur elle, j'y reconnus tous les traits de Thimante ; mon frere en fut frappé comme moi, & tous deux penetrez de joye & d'admiration, nous nous avançâmes vers elle avec précipitation pour la mieux examiner, mais elle ne nous en donna pas le tems. car s'élançant dans mes bras, Ah ! ma chere Julie, me dit-elle, c'est donc vous que je vois. Le son de cette voix & les transports dont ces paroles furent accompagnez nous ayant fait connoître que c'étoit véritablement mon cher Thimante déguisé sous des habits de femme, nous lui témoignâmes par nos pleurs, nos soupris & nos questions redoublées & sans suite, combien sa perte & sa présence nous étoient sensibles. La belle Xamire présente, à ce touchant spectacle s'applaudissoit en secret du moyen qu'elle avoit trou-

trouvé de nous rendre heureux ſans nous ſéparer d'elle; pour moi de qui l'amour pour mon époux me faiſoit regarder ce ſervice comme le plus eſſentiel qu'elle pouvoit me rendre, je me jettai à ſes pieds pour lui en marquer ma reconnoiſſance en lui voüant un attachement éternel.

Elle y répondit avec tant de grace & de bonté, que je ne pus m'empêcher en ce moment de condamner l'indifference de Fornary qui lui fermoit les yeux ſur des attraits ſi charmans. Lorſque nous eûmes donné quelques heures à l'impetuoſité de nos ſentimens: Xamire commanda à Thimante de nous inſtruire de ſes avantures, ce qu'il fit très-ſuccintement en nous apprenant que le Corſaire ayant trouvé ſur lui mon portrait enrichi de diamans il avoit pris la réſolution de le faire ſon eſclave plutôt que de le donner au Bey, s'imaginant qu'un homme qui poſſedoit un tel bijou devoit être fort riche, & qu'il en tireroit par conſéquent une forte rançon ſur-tout en me ſéparant d'avec lui, afin de l'exciter

citer à ne rien épargner pour me racheter ; que dans cette penſée il l'avoit caché avec ſoin & nous avoit vendu au Bey ſans faire mention de lui. Thimante ajouta que ſon deſeſpoir avoit été ſans égal en apprenant que j'étois deſtinée pour le ſerail du Roy d'Alger, que cette nouvelle lui ayant fait dire des paroles aſſez piquantes au Corſaire, il s'en étoit vengé en redoublant ſes fers & en le menaçant d'un éternel eſclavage ſi ſa rançon n'étoit pas trois fois plus Peſante encore que les chaînes dont il étoit accablé, qu'il avoit paſſé ſix mois dans cette triſte ſituation & commençoit à deſeſperer de fléchir le Barbare, lorſqu'il lui vint un ordre du Bey de laiſſer voir ſes eſclaves au Viſir qui ſe tranſporta chez lui pour les examiner, & que la choſe s'étoit faite ſi promptement qu'il n'avoit pas eu le temps de le cacher ; que le Viſir les avoit tous fait venir devant lui, & que les regardant attentivement il leur avoit commandé de dire ſi quelqu'un d'entre

eux

eux connoiſſoit Julie Fornary, & qu'à ce nom ſi cher Thimante avoit imploré la protection du Viſir contre les cruautées du Corſaire, qu'au même inſtant ce Miniſtre lui avoit fait caſſer ſes chaînes, l'avoit conduit dans ſon Palais, lui avoit appris que la Princeſſe Xamire ayant près d'elle Jului Fornary elle vouloit lui rendre ſon époux, mais que ne pouvant le faire ſans péril s'il étoit connu pour tel, il fallut qu'il ſe réſolut à lui être préſenté comme eſclave; que l'eſpoir de me revoir & d'embraſſer mon frere l'avoir fait ſouſcrire à tout; que le Viſir l'avoit donné à la Princeſſe il y avoit un mois, & l'avoit inſtruit en ſecret de ce qu'il étoit & de la maniere dont il avoit executé ſes ordres; que Xamire charmée d'avoir en ſa puiſſance un moyen ſi ſûr de nous prouver ſes bontés l'avoit obligé pour toute reconnoiſſance à moderer l'impatience qu'il avoit de nous voir, afin de nous ſurprendre plus agréablement & avec moins de danger que dans le

le Palais du Bey, & que pour nous embaraſſer quelques momens, elle lui avoit fait prendre des habits de femme. Ce récit nous ayant fait connoître les ſoins que cette Princeſſe s'étoit donnée pour ſçavoir le ſort de Thimante; nous nous rejettâmes à ſes pieds pour l'en remercier & la ſupplier de nous dire ce qu'elle vouloit que nous fiſſions pour meriter ſes bontés; je vous le ferai ſçavoir, me dit-elle, en attendant joüiſſez de votre bonheur, & me laiſſez joüir de celui que je me ſuis fait, elle rougit en achevant ces mots, & nous ayant preſcrit nos emplois près d'elle, elle nous laiſſa la liberté de nous entretenir ſans l'avoir pour témoin. Je ne vous ennuyerai point du détail de tout ce que l'amour & l'amitié nous fit dire à Thimante mon frere & moi, ni des tendreſſes qu'il nous témoigna, nous en oubliâmes pour un tems notre captivité, & ce ne fut que quinze jours après cette réunion que nous ſongeâmes ſerieuſement aux expédiens qu'il nous falloit prendre pour

pour r'avoir notre liberté ? mais comme je ſçavois le ſecret du cœur de Xamire, & que ſa paſſion pour Fornary l'empêcheroit pour toujours de nous l'accorder je ne trouvois que la fuite qui pût briſer nos fers, cependant l'impoſſibilité de ce projet nous en détournoit auſſi-tôt que nous le formions ; & nous ſerions encore dans cet embarras, ſi le Ciel ne vous eût envoyé à notre ſecours par un effet merveilleux de ſa providence ; quelques jours avant votre arrivée en ces lieux ayant preſſé Xamire de ſe vaincre entierement, d'oublier Fornary & de nous laiſſer partir : je ne puis y conſentir, me dit elle, tant que je verai que votre frere n'aime rien, ſon indifférence pour toutes les femmes me donne toujours l'eſpoir d'en être aimée, ſon abſence me rendroit malheureuſe & ne me guériroit point, ſon amour pour une autre peut ſeul m'arracher le mien : & je vous jure par tout ce qu'il y a de plus ſaint dans ma religion, que ſi ſon cœur devint ſenſible pour

qui

qui que ce puiſſe être je vous rendrai la liberté tous trois avec des preuves réelles de mon eſtime; mais juſqu'à ce moment n'attendez rien de moi & ne m'en parlez plus: à ces mots m'ayant quittée aſſez promptement, elle me laiſſa dans une douleur d'autant plus grande que je m'imaginois ne voir jamais la fin de nos malheurs, puiſqu'elle étoit remiſe à une choſe qui ne dépendoit point de nous, & que je jugeois que puiſque Fornary n'avoit pas été touché des charmes de Xamire, il ne le ſeroit pas davantage pour d'autres attraits.

Mais, le Ciel lui reſervoit une beauté que je ne connoiſſois pas, cependant je ne voulus point l'inſtruire des ſentimens de Xamire craignant toujours qu'il ne vînt à l'aimer elle-même; & que bien loin que cet amour nous procurât la liberté, il n'y fût un obſtacle invincible. J'étois dans cette perplexité lorſque vous arrivâtes; le retour d'Oſmin mit la joye dans ce Palais; Mahomet le celebra par toutes ſortes de fêtes, & comme

Thimante & Fornary ſont extrémément ingenieux, il les employa pour rendre ſes divertiſſemens plus ſomptueux, ce qui leur donnant occaſion d'aller & de venir ici ſans conſequence, & que les croyant ce qu'ils paroiſſent être, vous ne vous en êtes pas cachez, ils vous virent & admirerent, tous deux avoüerent n'avoir jamais rien vû de plus parfait que Zumane, mais comme l'amour ne laiſſe à ſes eſclaves que la liberté du choix, celui de Fornary tomba ſur l'aimable Thariſe; ſon inſenſibilité diſparut à ſa vûë, les glaces de ſon cœur ſe fondirent, une flamme ardente prit leurs places, & jamais paſſion ne fut plus violente & plus prompte. Depuis ce fatal & bienheureux moment mon frere a ſaiſi toutes les occaſions qui ſe ſont préſentées de voir Thariſe, mais ſon humeur & ſon temperamment ont ſi fort changé qu'il n'a pas été en ſon pouvoir de le cacher; ſombre, triſte & melancholique dans les inſtans où ſa gayeté naturelle l'emportoit ſou-

souvent sur notre infortune : Xamire, Thimante & moi nous nous en apperçûmes. La Princesse attentive à ses moindres actions se flatta d'abord qu'elle étoit l'objet de ce changement, & cette pensée se fortifia d'autant plus que Fornary brûlant d'amour pour Thariſe, & ne songeant jamais qu'à elle, jettoit quelquefois de tendres regards sur la Princesse, & les en détournoit aussi-tôt en voyant que ce n'étoit pas celle qu'il cherchoit : je fus aussi plusieurs jours dans la même erreur, j'en parlai même à Thimante en le priant de lui arracher son secret, mais Fornary rendit sa discrétion égale à son amour, & le mystere qu'il en faisoit nous donnant lieu de croire que Xamire en étoit la cause, nous nous affligeâmes véritablement de l'état où nous le voyons. La Princesse de son côté ne pouvant plus vivre dans son incertitude se résolut d'en sortir à quelque prix que ce fût ; & comme le jour qu'elle vint vous visiter Fornary tenoit

ſa robbe, & qu'elle l'entendit ſoupirer pluſieurs fois d'une maniere à lui perſuader que l'amour en étoit le motif, elle ne fut pas plûtôt rentrée dans ſon apartement que nous retenant près d'elle, mon époux, mon frere & moi: Fornary, lui dit-elle, mes bontés & mes complaiſances, & l'eſtime que je vous ai témoignée me ſont de ſûrs garans que ce n'eſt point la rigueur de votre eſclavage qui vous met dans l'état où vous êtes, cependant votre mélancholie, vos ſoupirs & vos regards ne me font que trop voir le trouble de votre ame, le ſilence que vous obſervez l'augmente encore: rompez-le donc en ma faveur: reconnoiſſez ce que j'ai fait pour vous par une entiere ſincerité: apprenez-moi, le ſujet de vos inquietudes; je le veux ſçavoir, je vous l'ordonne, & ce n'eſt qu'à ce prix que je mets vos libertés: craignez de m'irriter en me refuſant, je puis beaucoup ici pour vous trois, mais je ſuis encore plus puiſſante pour vous nuire ſi vous m'y forcez: ſongez donc

donc que je puis me vanger de votre défiance, non-seulement sur vous, mais sur cette sœur & sur ce frere qui vous sont si chers.

Ces paroles furent un coup de foudre pour Fornary; incertain de ce qu'il devoit répondre, il parut agité de la plus vive douleur: enfin prenant son parti, il se jetta aux pieds de Xamire, & la regardant avec des yeux remplis de tendresse. Ah! Princesse, lui dit-il, qu'exigez-vous de moi; & faut-il que pour nous garantir d'un péril vous me forciez à tomber dans un autre, en vous avoüant que le Palais de Mahomet & d'Osmin renferme l'objet qui cause mes tourmens, & que l'amour le plus ardent fait à présent tout le malheur de ma vie. Ces aveu ne suffit-il pas pour calmer votre colere? Non, lui répondit Xamire en rougissant, il faut me nommer celle dont les attraits ont vaincu votre indifférence. Fornary voulut hésiter, mais la Princesse le pressa si vivement, que ne pouvant s'en défaire autrement: Hé

bien, Madame, hé bien, lui dit-il, c'eſt une des femmes d'Oſmin; c'eſt l'aimable Tharife que mon cœur adore.

Tharife ! s'écria Xamire, O Ciel! A ces mots perdant l'uſage de ſes ſens, elle tomba évanouie ſur la pile de carreaux qui lui ſervoit de ſiege. Je courus pour la ſoutenir. Thimante & Fornary troublés de cet accident, & preſqu'immobiles d'étonnement, ne ſçavoient s'ils devoient appeller du monde, ou reſter près de cette belle mourante. Tandis qu'ils étoient dans cette irréſolution j'employois mes ſoins pour la faire revenir. J'y réuſſis, elle ouvrit les yeux, & voyant encore Fornary, elle lui fit ſigne de ſortir avec Thimante. Je reſtai ſeule avec elle; & me regardant triſtement : Ah, Julie, me dit-elle, que j'ai de honte de ma foibleſſe; pardonnez-la moi, elle n'ira pas plus loin; mais que Fornary ne s'offre plus à ma vûë: je vais travailler à vous rendre la liberté; je tiendrai ma parole; la triſte épreuve que je fais

du

du pouvoir de mes charmes m'apprend qu'on doit ſe contenter d'être ſage, & que la beauté n'eſt pas un bien dont on doive ſe glorifier. Cependant vous êtes adroite, faites en ſorte de ſçavoir quelle eſt cette fatale Thariſe; ſçachez ſi Oſmin l'aime; s'il la quitteroit ſans regret: enfin ne négligez rien pour le bonheur de votre frere, puiſque mon repos en dépend; & ſur tout cachez lui le motif de toutes mes actions.

J'admirai véritablement la vertu de cette jeune Princeſſe qui s'étoit fait un ſyſtême d'amour ſi différent de celui des autres, en mettant ſon bonheur, ſa félicité & ſon repos dans la ſeule ſatisfaction de l'objet de ſa tendreſſe ſans ſe regarder elle-même, & ſans ſonger à ce que pouvoit lui couter un pareil effort. Je retournai à Fornary qui nous crut tous perdus, & qui s'accuſoit d'indiſcrétion & de foibleſſe pour avoir avoüé ſon ſecret. Ses yeux s'étoient ouverts; toutes les actions de Xamire étoient revenuës à ſa

penſée, & l'avoient inſtruit de ſes ſentimens. Cette connoiſſance le fit trembler pour Thariſe, & Thimante ne pouvoit parvenir à le conſoler, lorſque je fus les joindre : je les raſſurai en lui peignant le caractere de la Princeſſe. Il le trouva ſi beau qu'il eut de la peine à me croire ; mais lorſqu'il apprit qu'elle l'avoit aimé depuis ſix mois ſans lui en avoir donné la moindre connoiſſance, il jugea qu'une femme qui avoit été maîtreſſe de ſa paſſion pendant un tems ſi conſidérable étoit capable des efforts les plus généreux, & qu'il ne devoit rien appréhender d'une ame ſi noble & ſi parfaite. Mon frere étoit trop intereſſé à la recherche que Xamire m'avoit ordonnée pour ne me pas preſſer de la faire : je vous ai donc vû l'une & l'autre avec aſſiduité, je vous ai étudiées ; & ſans pouvoir démêler vos avantures, j'ai reconnu que vous n'êtes point ce que vous paroiſſez être : que Zumane & Oſmin ſont liez de l'amour le plus tendre ; que Thariſe a le cœur libre & ne ſent de

de peines que les vôtres, & que cependant vous êtes ici toutes deux malgré vous ; qu'il ne seroit pas impossible de vous engager à nous suivre, ou du moins que la belle Zumane pourroit obtenir d'Osmin la liberté de la charmante Thariſe, qui feroit la felicité de mon frere & la mienne, ſi l'amour qu'il a pour elle, & l'offre qu'il lui fait de ſon cœur & de ſa foi pouvoit ne lui pas déplaire, Je vous ai découvert mes avantures, mes obſervations & nos projets ; c'eſt à vous préſentement à répondre à ma confiance.

L'aimable Genoiſe finit ſon récit de la ſorte, & les deux belles couſines étonnées & confuſes de tout ce qu'elles venoient d'entendre, ſe regardoient l'une & l'autre comme pour ſe demander conſeil ſur ce qu'elle devoient répondre. Cependant la franchiſe de Julie demandant une pareille confiance, elles ſe réſolurent preſqu'en même tems à ne lui plus rien déguiſer. La belle Saluere, moins timide que l'aimable Irene,

à qui la déclaration qu'on venoit de lui faire de l'amour de Fornary donnoit une espece de crainte à s'expliquer, fut la derniere à prendre la parole. Il ne seroit pas juste, charmante Julie, lui dit-elle, de vous laisser ignorer qui nous sommes, après nous avoir communiqué ce que vous avez de plus secret, & je crois que je ne puis mieux reconnoître votre sincerité qu'en vous avoüant que nous ne sommes toutes deux ni Mahometanes de naissance ni de Religion, & que vous voyez en nous non la fille ni la niece d'un barbare, mais deux Chrétiennes comme vous, d'un sang illustre, Françoises de Nation, & d'une des plus belles Provinces du Roi très-Chrétien.

A ces mots l'épouse de Thimante, transportée de joye & d'admiration, se jetta dans les bras d'Henriette & d'Irene, & les pressant tendrement dans les siens : Je l'avois bien jugé, s'écria-t-elle, que de si parfaites créatures ne pouvoient être les esclaves de l'imposteur

l'imposteur Mahomet. Alors ces trois charmantes personnes s'étant données & renduës toutes les caresses qu'invente une amitié sincere, Henriette Saluére instruisit Julie de tout ce qui lui étoit arrivé avec Charles Brachy, & ne lui cachant rien de son amour & de la cruelle douleur qu'elle avoit euë en voyant que cet époux si cher étoit d'une créance si fort opposée a la sienne, & qu'il lui conduisoit parmi les ennemis de sa Religion, elle lui peignit l'état de son ame avec des couleurs si vives que l'aimable Genoise en répandit des larmes. Cependant mettant fin à ses regrets; & regardant Irene: il ne dépend donc plus que de vous lui dit-elle, de finir nos malheurs; aimez Fornary, consentez à le suivre, & je vous promets que Xamire nous délivrera tous.

Vous demandez bien des choses à la fois, répondit cette belle fille en souriant: comment voulez-vous que mon cœur se détermine pour un homme que je n'ai jamais vu? & comment Xamire peut-el-

le nous rendre la liberté ſans donner la mort à l'épouſe d'Oſmin, puiſqu'il n'eſt rien de plus ſur qu'elle ne pourra s'en ſéparer ſans mourir. M'en ſéparer ! s'écria-t-elle les yeux baignés de pleurs ; Ah, ne l'eſperez jamais. Si Julie veut terminer nos malheurs, il faut qu'Oſmin nous ſuive.

Il eſt vrai, reprit la ſpirituelle Armide, que ce dernier article eſt embaraſſant ; mais laiſſons agir la Providence, elle n'a pas conduit les choſes juſqu'à ce point pour ne les pas terminer à notre avantage. Oſmin eſt vertueux, on ne lui connoît ici aucun défaut ; il adore Henriette, & l'on doit tout attendre d'un homme dont l'honneur & l'amour ſont les conducteurs. Pour vous, ma chere Irene, continua-t-elle galamment, je ne prétends pas vous obliger d'aimer mon frere, ſans que vous jugiez vous-même s'il en eſt digne ; vous le verrez, & j'oſe me flatter que vous briſerez les chaînes qui vous retiennent dans ce Palais pour en porter de plus douces & de moins faciles

faciles à rompre. Irene se défendit encore quelques momens sur cet engagement ; Julie qui vouloit que le mérite de son frere achevât ce qu'elle avoit commencé, cessa de la presser sur cela pour songer sérieusement aux mesures qu'elles devoient prendre pour sortir d'Alger, & mettre Osmin de leur parti.

Mais tandis qu'elles cherchent vainement par qu'elles voyes elles y peuvent parvenir, le Ciel leur en préparoit une qui leur parut d'abord un grand obstacle, & qui fut cependant la cause de leur liberté lorsqu'elles s'y attendoient le moins. Mahomet impatient de voir Zumane, & de donner un libre cours à l'ardeur dont il commençoit à brûler, quoiqu'il n'eût vû son visage qu'à travers un voile, se détermina à se choisir un confident capable de le servir dans ce nouvel amour, & de lui faciliter les moyens d'en voir entierement l'objet. Pour cet effet, il s'adressa à Thimante à qui Xamire permettoit d'aller chez Osmin

beaucoup plus ſouvent qu'à Fornary ; & faiſant briller à ſes yeux l'or & les pierreries, en lui vantant les avantages qu'il trouveroit en le ſervant fidelement : il lui découvrit ſon amour naiſſant, & le deſir extrême qu'il avoit de ſe faire aimer de la belle Zumane diſant qu'il ne croyoit pas offenſer en cela ſon frere, puiſqu'il avoüoit lui-même qu'il ne pouvoit parvenir à la toucher en ſa faveur, ajoûtant qu'il n'y auroit jamais penſé ſans l'aſſurance qu'il lui avoit donnée qu'il n'en étoit point aimé. Thimante, qui ſçavoit toutes les remarques ſecrettes que ſon épouſe avoit faites ſur Zumane & ſa compagne, & qui d'ailleurs avoit pris une eſtime particuliere pour elle & pour Oſmin, ſe réſolut de profiter de la confiance de Mahomet pour ſe mettre en état de leur être utile ; mais conſervant le caractere de nobleſſe que lui inſpiroit ſa naiſſance, il refuſa tous les préſens de Mahomet, en lui promettant de travailler au bonheur de Zumane ſans aucune vûë d'in-

terêt

terêt : le Turc qui croyoit que la félicité de cette belle femme ne pouvoit regarder que lui, prit cette promeſſe à ſon avantage, & laiſſa Thimante en liberté d'agir. L'époux de Julie ne l'eut pas plûtôt quitté, qu'il courut rendre compte de ſa commiſſion à Fornary, & conſulter avec lui ſur ce qu'ils devoient faire. Après bien des réflexions, ils conclurent que le meilleur étoit d'avertir Xamire de l'amour de Mahomet ; & de prendre d'elle les conſeils dont ils avoient beſoin dans une affaire auſſi délicate : ce qu'ils firent auſſitôt qu'il leur fut poſſible de l'entretenir ſans autres témoins que Julie. Cette belle Génoiſe l'avoit déja inſtruite des avantures d'Henriette Saluere, & venoit d'obtenir ſa protection pour elle & l'aimable Irene, lorſqu'ils entrerent dans ſon cabinet.

Thimante qui craignoit tout de l'amour de Mahomet, ne tarda pas à le lui découvrir, ainſi que la commiſſion qui lui avoit été donnée. La Princeſſe parut moins

ſurpriſe

surprise qu'indignée de cette infidelité ; & quoique son cœur fut sensible pour un autre, comme elle avoit maîtrisé son amour, & n'en avoit pas moins fait son devoir, elle croyoit ne pas mériter une pareille ingratitude. Cependant ce qu'elle venoit d'apprendre lui faisant connoître que Zumane n'aimeroit jamais qu'Osmin, elle ne balança point à chercher les moyens de la tirer des perils qui la menaçoient. Ces quatre généreuses personnes en proposerent plusieurs tour à tour sans se déterminer, les trouvant tous trop dangereux ou trop difficiles : enfin Xamire conseilla à Fornary de tout déclarer à Osmin, espérant que la crainte & la jalousie le feroient consentir à la fuite d'Henriette. Alors, continua-t-elle, ayant Osmin dans nos interêts, il me sera facile de vous faire sortir de ce Palais, & de vous faire embarquer sur le premier vaisseau prêt à mettre à la voile. Cet avis ayant été approuvé, on jugea qu'il étoit de la prudence de cacher à

Zu-

Zumane l'amour de Mahomet, afin de ne pas renouveller ſes inquiétudes. Tout étant reglé de la ſorte, Fornary ne ſongea plus qu'à pouvoir entretenir Oſmin ſecrettement ; & comme ſon amour pour Irene le conduiſoit ſans ceſſe du côté qu'Oſmin occupoit dans ce Palais, il ne fut pas difficile d'en trouver l'occaſion ; elle ſe préſenta même auſſi favorable qu'il la pouvoit deſirer ; la ſituation de l'ame de cet aimable Turc lui faiſant chercher la ſolitude dans les délicieux jardins dont cette ſuperbe demeure étoit entourée. En effet, l'amoureux Brachy, combattu entre l'amour & l'ambition, gémiſſoit au milieu des douceurs dont l'un & l'autre l'avoient comblé : la poſſeſſion d'Henriette Saluere faiſoit le bonheur de ſon cœur, & celle d'une immenſe richeſſe ſembloit ne lui laiſſer rien à ſouhaiter.

Cependant cette félicité n'étoit pas parfaite : Henriette étoit Chrétienne, & ne répondoit jamais à ſa tendreſſe qu'en répandant un tor-

torrent de larmes qui lui faiſoit connoître le regret qu'elle avoit d'avoir été trompée ; & les biens dont il joüiſſoit étant communs avec ceux de ſon frere, il n'en étoit le maître qu'autant qu'il ne feroit rien de contraire aux Loix & à la Religion. Il ne lui étoit pas permis d'épouſer une Chrétienne à moins qu'elle ne ſe fît Mahometane, & le reſpect qu'il avoit pour la belle Saluere lui permettoit encore moins de la force à changer de créance. Avoüer à ſon frere qui elle étoit, c'étoit l'expoſer aux plus cruelles perſécutions, & ſe mettre lui-même en danger de ſubir la rigueur des Loix qui condamnent à la mort tout Mahometan qui ſe lie avec une Chrétienne. Tous ces différens embarras le réduiſoient à ſoupirer mille fois le jour en ſecret du bonheur même qu'il avoit tant deſiré, & ce fut dans un de ces triſtes momens que Fornary trouva celui de l'aborder ſans témoin. Oſmin guidé par ſa rêverie, s'étoit jetté ſur un lit de verdure dans un cabinet de charmille ;

mille, où le murmure de plusieurs fontaines jaillissantes s'accordant aux doux chants des oiseaux, l'invitoient à calmer le trouble de son ame, lorsque le frere d'Armide y conduisit ses pas dans le dessein de se livrer en liberté aux aimables chimeres que forme un amour naissant. Le bruit qu'il fit en entrant ayant contraint Osmin à tourner les yeux de son côté, & Fornary l'ayant apperçu presqu'au même instant, ils se regarderent l'un & l'autre avec une égale admiration, quoique dans des postures différentes. Osmin se leva dès qu'il le vit, & remarquant en lui un air de noblesse que l'habit d'esclave ne pouvoit effacer, il fut à lui avec cette politesse que lui avoit acquis le commerce qu'il avoit eu avec les Nations civilisées qu'il avoit parcouruës, & qui le rendoit un des plus aimables hommes du monde; & Fornary s'avançant au-devant de ses pas avec soumission: Pardonnez, Seigneur, lui dit-il, à un malheureux esclave qui venoit en ce lieu rêver à ses infor-

infortunes, & non dans le deſſein d'y troubler votre repos, quoiqu'il cherche depuis longtems le bonheur de vous entretenir ſans témoin.

Les graces qui accompagnoient l'action du Genois, ſa jeuneſſe & ſa reſſemblance avec Armide, prévenant Oſmin en ſa faveur: Je crois, lui répondit-il en le regardant obligeamment, que des eſclaves tels que vous valent bien ceux dont ils portent les chaînes, & je me trouverois trop heureux ſi je pouvois en être l'ami; ainſi n'héſitez point à m'inſtruire de ce qu'il faut que je faſſe pour mériter ce titre auprès de vous. Vos traits ne me ſont point inconnus, & je me trompe fort, ou l'aimable Armide a quelque proximité avec vous.

Il eſt vrai, Seigneur, reprit Fornary, qu'Armide & moi ſommes unis par les nœuds du ſang, elle eſt ma ſœur. Alors Oſmin, curieux de ſçavoir leurs noms, leur naiſſance, & par quelle avanture ils avoient été faits eſclaves, le pria

pria de le lui apprendre, en l'assurant qu'ils étoient dans un endroit où Mahomet ne portoit jamais ses pas. A ces mots, s'étant placé sur le lit de gazon, & forçant Fornary de se mettre à ses côtez, le jeune Génois commença son récit par les amours & le mariage de Thimante avec Julie, & le continua jusqu'à leur entrée dans le sérail de Mahomet; mais cachant avec soin l'amour que Xamire avoit pris pour lui, & ne donnant à toutes ses actions que le motif de la plus haute générosité, il inspira tant d'estime pour elle à Osmin, qu'il projetta dès ce moment de lui confier son secret. Cependant Fornary continuant sa narration, l'instruisit de l'amour qu'il avoit pris pour Irene; & de l'aveu que Zumane & elle avoient fait à Julie de leur naissance; ensuite venant à Mahomet, il lui dit mot à mot l'entretien qu'il avoit eu avec Thimante, & l'amour qu'il avoit pour Zumane, ainsi que le dessein qu'il avoit formé de l'épouser, puisqu'elle ne pouvoit l'aimer, la

Re-

Religion Mahometane permettant d'avoir jusqu'à trois femmes légitimes; & c'eſt, continua Fornary, pour vous informer de cet important ſecret que je cherchois, Seigneur, le moment de vous entretenir en particulier, Xamire ayant jugé qu'il falloit que ce fût moi qui vous en inſtruisît, n'étant que très-peu connu de Mahomet, au lieu qu'ayant choiſi Thimante pour ſon confident, il le pourroit ſoupçonner de trahiſon s'il le voyoit vous parler. Fornary finit ſon récit en cet endroit. Et l'amoureux Oſinin pénétré de douleur: Quoi! s'écria-t-il, mon frere eſt mon rival! Ce n'étoit donc pas aſſez d'avoir à combattre les ſcrupules de Zumane, il faut encore que je me garantiſſe des ruſes de Mahomet? Rien n'eſt plus aiſé, Seigneur, repliqua promptement Fornary, que de remporter la victoire & ſur l'un & ſur l'autre: ſortez des erreurs d'une Religion incompatible avec celle de Zumane; vous l'avez épouſé comme Chrétien, vous en avez les vertus;

fuyez

fuyez avec elle ſous le même titre, profitez des offres de Xamire ; briſez vos chaînes & les nôtres ; quittez des biens périſſables pour une éternelle félicité : ouvrez les yeux, Seigneur, & vous jugerez comme nous que les groſſieretez des Loix de Mahomet ne s'accordent nullement avec la délicateſſe des ſentimens que Dieu nous a donné. Pardonnez, Seigneur, la hardieſſe de mes paroles ; je n'ignore point qu'elle ſeroient l'Arrêt de ma mort avec un autre ; mais outre que je ſuis prêt à ſouffrir les plus affreux ſupplices pour ma Religion, je ſçai que je n'ai rien à craindre avec le généreux Brachy.

N'en doutez point, lui répondit-il, j'ai trop longtems vêcu parmi les Chrétiens pour ne pas connoître ce qu'ils valent, & j'aime trop Zumane pour haïr ceux de ſa créance ; je vous avouërai même que je ſens parfaitement ce qu'il peut y avoir de mauvais dans la nôtre, & qu'il eſt des choſes où je n'ai nulle foi ; mais, mon cher

For-

Fornary, j'y ſuis né, ma vie & mes biens dépendent de la fidélité que je conſerverai au Prophete Mahomet, & je ne me ſens pas comme vous aſſez de force pour quitter l'une & l'autre avec modération. La mort dans les combats n'a rien d'affreux pour moi ; & ſoit que je me figure n'y courir que les mêmes dangers que j'offre à ceux qui me combattent, j'affronte les perils, & les prévois ſans crainte ; mais les ſupplices me font horreur, & je ſuis capable de tout pour les éviter : c'eſt donc m'expoſer à les mériter que de fuir avec vous, on peut nous trahir, nous ſuivre & nous arrêter. Il m'eſt encore moins poſſible de me ſéparer d'Henriette, en la laiſſant partir ; cependant je ne ſouffrirai jamais que mon frere l'enleve à mon amour, & je périrai plutôt que de lui céder un cœur qui fait ma felicité. Voilà, charmant Chrétien, l'état de mon ame ; je ne m'oppoſerai point à votre bonheur ; profitez des bontez de Xamire ; ſoyez avec Irene, j'y conſens,

sens, & je faciliterai même votre fuite; mais laissez-moi Zumane, & puisque Mahomet déclare qu'il renonceroit à son amour s'il sçavoit qu'elle en eût pour moi, souffrez que j'éteigne sa flamme en lui découvrant le bonheur de la mienne, & qu'il apprenne dès ce jour que je suis son époux.

Ah! Seigneur, répartit Fornary, quel confident allez-vous donner? songez qu'un rival est toujours à craindre & que l'amour & la jalousie triomphent souvent des nœuds les plus sacrez? Non, non, interrompit Osmin; Mahomet m'aime, son amour ne fait que de naître; le secret que je lui ai fait de mes avantures en est la seule cause, & l'a flatté d'un doux espoir: il est généreux & juste; & lorsque la vérité lui sera dévoilée, je suis assuré qu'il vaincra ses sentimens en faveur des miens; enfin quoiqu'il en puisse arriver, mon cher Fornary, laissez-moi tenter ce moyen, d'être heureux. Et s'il ne réussit point, reprit le Genois, que ferez-vous? Osmin rêva un moment en

témoignant beaucoup d'irréſolution ; puis tout-à-coup hauſſant la voix avec un air qui faiſoit voir qu'il avoit pris ſon parti. Je ferai, lui répondit-il, tout ce qu'il faudra pour vivre & mourir l'époux de Zumane.

Le frere de Julie jugeant qu'il ne parviendroit pas à le faire changer en ſi peu de tems, ne voulut pas le preſſer davantage, & s'étant donnez l'un & l'autre mille marques d'une eſtime véritable, ils ſe ſéparerent en ſe promettant de ſe revoir tous les jours au même endroit après la troiſiéme Priere. Fornary fut rejoindre Xamire & Julie, & le triſte Oſmin reprit le chemin du Palais dans une agitation d'eſprit qui le rendoit méconnoiſſable. Il étoit prêt d'y rentrer, lorſque Mahomet s'offrit à ſes regards ; il ſortoit de l'appartement de Xamire ; il y venoit de voir la belle Zumane, & cette vûë avoit ſi fort augmenté ſon amour, qu'il ne s'étoit arraché d'auprès d'elle que dans la crainte que quelques-unes de ſes actions ne

fiſ-

fissent éclater l'ardeur dont il brûloit. La rencontre d'Osmin l'embarassa, & quoiqu'il ne le crût pas aimé, il ne laissa pas de sentir de secrets remords de l'obstacle qu'il alloit mettre à sa flamme. Il voulut l'éviter: Osmin s'en apperçut, & rompant son dessein en s'avançant à lui, il l'aborda en s'efforçant de cacher le trouble de son ame. Je vous cherchois, Seigneur, lui dit-il, & venois vous apprendre l'heureux changement de mon sort. Mahomet de qui l'esprit n'étoit occupé que de son amour, & qui ne se figuroit pas qu'Osmin pût avoir fléchi Zumane, crut que le changement dont il parloit étoit la victoire qu'il avoit remportée sur lui-même, & qu'il avoit éteint sa flamme. Prévenu de cette idée, je suis charmé, lui dit-il, que vous ayez triomphé d'un amour malheureux, vous ne pouviez mieux faire; cependant il ne faut pas renvoyer Zumane, & quoique vous n'ayez plus de prétention sur elle vous devez songer à lui faire une destinée digne d'elle; je l'ai

vûë, elle mérite qu'on s'intereſſe pour elle, & puiſque vous ne l'aimez plus, je veux, mon cher Oſmin, vous acquitter envers ſon pere de la parole que vous lui avez donnée, en l'épouſant moi-même. Seigneur, reprit promptement Oſmin, je ne vous dis point que j'aye ceſſé de l'aimer; le changement dont je parle ne regarde point un amour qui ne finira qu'avec ma vie; & ce que j'avois à vous apprendre, c'eſt l'aveu que Zumane m'a fait de ſa tendreſſe. Elle vous aime? reprit Mahomet en reculant quelques pas. Elle m'en vient d'aſſurer, reprit Oſmin, & j'eſpere que vous ne voudrez pas vous oppoſer à mon bonheur. Cet amour eſt bien prompt, interrompit-il avec fureur, & je doute qu'il ſoit ſincere; cependant vous êtes libre de faire ce que vous jugerez à propos, & moi je le ſuis de m'informer de la vérité; & le quittant en finiſſant ces mots, il le laiſſa perſuadé de ſon amour & des obſtacles qu'il alloit mettre à ſa félicité.

Cet

Cet époux malheureux se rendit auprès de Zumane, le cœur percé des plus funestes traits: cette belle femme qui ne perdoit jamais l'espoir de le convertir, avoit une si grande attention à toutes ses actions, qu'elle s'apperçut bientôt de l'état de son ame, & lui demanda avec empressement la cause de sa tristesse. Osmin la regarda, soupira, & pour toute réponse la questionna sur la visite qu'elle avoit renduë à Xamire. Zumane ne lui en cacha aucune circonstance, fit l'éloge de la Princesse. Et comme elle ne parloit de Mahomet que très-succintement: & mon frere, interrompit Osmin, vous a-t-il long-tems entretenuë? Xamire, vous a-t-elle donnée la liberté de vous parler? ne vous a-t-il rien dit de contraire à l'amitié qu'il doit avoir pour moi? Zumane surprise de cette demande & de l'air dont son époux la lui faisoit, se douta dans l'instant d'une partie de son malheur. Mais dissimulant sa pénétration, Seigneur, lui dit-elle, vous

m'avez vous-même contrainte à voir Mahomet ce n'eſt que par vos ordres que je me ſuis renduë chez Xamire pour m'offrir à ſa vûë, & je ne puis comprendre à quel deſſein vous me queſtionnez ſur une choſe que vous ſçavez auſſi-bien que moi.

Oſmin ne répondit rien, & s'abandonnant à ſa mélancholie, il reſta dans un morne ſilence, Zumane véritablement allarmée de cet excès de triſteſſe, le preſſa ſi vivement de lui confier ſes chagrins, & mêla tant de tendreſſe & d'eſprit dans ſes ſollicitations, que ne pouvant réſiſter à de ſi touchantes attaques, il lui apprit l'amour de Mahomet & la converſation qu'il venoit d'avoir avec lui. La belle Saluere ſe flattant que le Ciel lui procuroit cette occaſion de faire changer Oſmin de Religion, s'efforça de paroître tranquille à cette nouvelle, & regardant ſon époux avec des yeux qui portoient leurs traits juſqu'au fond de ſon ame: Hé bien, Seigneur, lui dit-elle, l'amour de Mahomet eſt-il

un

un ſi grand malheur que vous ne puiſſiez l'éviter ; je crois que vous me connoiſſez aſſez pour être perſuadé qu'Oſmin eſt le ſeul homme que je puiſſe aimer, & le ſeul capable de diminuer l'horreur que m'inſpire la loi du faux Prophéte. Ainſi je ne penſe pas que la crainte de me voir changer de ſentimens ſoit le ſujet de votre inquiétude: le mal que peut nous faire Mahomet Brachy doit en être l'unique motif, & le remede eſt ſi facile que j'aurai lieu de croire que vous ne m'avez jamais aimée ſi vous refuſez de l'y apporter. Fuyons, Seigneur, abandonnez un ſéjour où la vertu ne habite qu'en tremblant, Xamire eſt prête à nous ouvrir un chemin facile à notre liberté: partons, Seigneur, retournons à Marſeille, n'attendez pas que votre frere me traitte en eſclave & qu'il vienne m'arracher d'entre vos bras, & ſongez que les plus affreux ſupplices nous ſeront préparez s'il vient à découvrir que vous êtes l'époux d'une Chrétienne.

Ofmin parut touché & même ébranlé du discours de Zumane, mais trop attaché encore à ses richesses il ne put se résoudre à lui donner une réponse positive. Cependant il la pria de ménager Xamire, de la maintenir dans le dessein qu'elle avoit de les servir, & lui promit que s'il ne réussissoit pas dans une tentative qu'il vouloit faire auprès de Mahomet il ne balanceroit plus à quitter Alger pour jamais. Tandis que ces choses se passoient du côté d'Ofmin, son frere à qui l'amour venoit d'ôter tout sentiment d'humanité se résolvoit à lui ravir Zumane à quelque prix que ce fut; & comme il étoit incertain sur la maniere dont il devoit s'y prendre, une Esclave de Zumane, jalouse de la préference qu'elle avoit donnée en entrant au Palais de Brachy à une jeune Grecque qui s'étoit attachée à elle, cherchant quelque occasion de s'en venger, se rendit de telle sorte l'espion de ses actions qu'elle vint à découvrir qu'elle étoit Chrétienne, ce qu'elle reconn-

connut par un Oratoire que Zumane avoit pratiquée dans son appartement dont Irene & elle avoient seules la clef ; cette clef s'étoit égarée, & l'inquiétude que sa perte leur donna excitant la curiosité de la vindicative Esclave, elle chercha avec tant de soin qu'elle trouva la clef; mais bien loin de la porter à sa Maîtresse, elle la garda, & prenant son tems elle ouvrit l'Oratoire, y entra ; & la trouvant remplie des choses les plus sacrées parmi les Chrétiens, elle ne douta point que Zumane ne fût Chrétienne, & qu'Osmin ne trompât Mahomet. Pleine de cette idée & plus encore de sa vengeance elle courut l'en avertir au moment qu'il rêvoit aux moyens d'obliger Osmin à lui ceder l'objet de sa flâmme. La perfide Esclave n'ayant trouvée que cet instant depuis huit jours pour parvenir à s'échapper de ses compagnes, sa trahison fut récompensée magnifiquement; Mahomet charmé de cette nouvelle qui lui donnoit une entiere autorité sur Zumane, en témoigna

ſa joye par un préſent ſuperbe. Cependant la précaution qu'Oſmin avoit priſe de la faire paſſer pour Mahometane lui donnant de cruels ſoupçons, il reſolut de s'en éclaircir avec lui, & d'employer la ruſe & l'artifice pour découvrir ce myſtere : pour cet effet, il ſe rendit à ſon appartement. Et l'ayant prié de faire retirer ſes eſclaves, mon cher Oſmin, lui dit-il, je viens terminer l'embarras où je vous mis hier ; s'il eſt vrai que Zumane vous aime, je ne mettrai nul obſtacle à votre bonheur, mais pour meriter l'effort que je me fait en votre faveur, il faut être plus ſincere que vous ne l'avez été. Zumane eſt Chrétienne, j'en ſuis averti, pourquoi me l'avez vous caché ? que craignez-vous d'un frere qui vous aime, & par où me ſuis-je attiré une défiance ſi outrageante ?

Oſmin quoique réſolu de tout avoüer à Mahomet, ne laiſſa pas d'être ſurpris de ce qu'il étoit ſi bien inſtruit ; & ſe figurant qu'il en ſçavoit encore davantage, il ne

ne vouloit pas lui donner le tems de lui apprendre ce qu'il vouloit lui dire lui-même. Il eſt vrai, Seigneur, lui répondit-il, Zumane eſt Chrétienne, & je ſuis coupable de vous l'avoir caché : mais la crainte qu'on ne traitât en eſclave celle que j'ai rendu maîtreſſe de toutes mes volontés, en eſt la cauſe. Zumane n'eſt point ſon nom, ſa naiſſance eſt illuſtre, ſa famille eſt Françoiſe, & Marſeille l'a vû naître; elle eſt libre, & ce ne ſont ni les loix de la guerre, ni celles de la force qui l'on miſe en ma puiſſance ; l'amour ſeul en a décidé, elle m'aime, je l'adore, & nous perirons plûtôt l'un & l'autre que de nous jamais ſéparer. Mais, lui répondit Mahomet, elle ne peut être votre épouſe ſans changer de Religion, & ne doit avoir près de nous que le rang d'eſclave étant Chrétienne ; comment, mon cher Oſmin, prétendez-vous accorder ce que vous déſirez avec la Loi de Mahomet. En reſtant comme je ſuis, lui dit Oſmin, & laiſſant à Zumane la

liberté de sa conscience ; c'est sous les sermens que j'en ai fait, que je suis son époux, & que je l'ai conduite ici.

Son époux ! s'écria Mahomet avec fureur, quoi vous avez épousé une Chrétienne ! Oui, Seigneur, reprit Osmin, & je n'en aurai jamais d'autre. Va, malheureux, interrompit Mahomet furieux, va, sort de ce Palais & du Royaume d'Alger, si tu ne veux pas que je te livre à la rigueur des loix, ou romps des nœuds odieux ; tu ne peux éviter la mort que tu merite, qu'en abandonnant ton Esclave ou qu'en la forçant de reconnoître Mahomet. Il s'en fallut peu que le brave Osmin ne se vengeât sur le champ de l'audace de ce Barbare ; il mit la main sur son cimetere & regardant son frere avec un air qui le fit trembler, rends grace, lui dit-il, à la Religion de Zumane qui m'a fait connoître qu'on doit respecter les nœuds du sang ; sans cette consideration tu sentirois en ce moment la force de mon bras. La

fin

fin de cette conversation se fit avec tant d'emportement, que les Esclaves d'Osmin l'entendirent & vinrent tous se ranger près de lui avec empressement. Mahomet qui jugeoit de son frere par lui-même, craignant qu'il ne profitât du nombre pour l'accabler, se retira promptement. Osmin ne fit aucun effort pour le retenir, & ne doutant pas qu'il ne donnât des ordres violens contre sa chere Zumane; il assembla ses Esclaves noirs & blans, & leur défendit sous peine de la vie de laisser l'entrée de son appartement libre à Mahomet, ainsi qu'à ceux qui s'y présenteroient de sa part, leur commandant de la garder à vûë; ils en répondirent tous sur leurs têtes, & jurerent par leur Prophéte de périr plûtôt que de lui manquer de fidelité. Osmin n'eut pas de peine à les croire, tout le Palais lui étoit soumis; ses manieres genereuses & franches lui avoient gagné tous les cœurs, au lieu que Mahomet dur, cruel, severe &

avare avec ſon domeſtique, en étoit craint & haï.

Cette rupture entre les deux freres fut bientôt ſçuë des hommes & des femmes du Palais; les ſentimens ſe partagerent, & chacun prit le parti qu'il croyoit le mieux convenir à ſes interêts. La vertueuſe Xamire fut la ſeule qui parut neutre dans cette affaire, ſe reſervant, diſoit-elle, la gloire de l'accommoder, mais en effet pour pouvoir agir avec plus de liberté dans le grand projet qu'elle avoit formé. Mahomet outré de rage, ne fut pas plûtôt ſorti d'avec Oſmin, qu'il envoya ordre au Chef des Eunuques de la garde des femmes de faire ſortir Zumane & Thariſe de leur appartement, & de les mettre au rang des Eſclaves qui refuſoient de reconnoître Mahomet, & qui étoient diſtinées aux travaux les plus vils, eſperant que cette cruauté les forçeroit à changer. Mais il fut bien ſurpris d'apprendre que le Chef des Eunuques entouré de tous les Eſclaves

ves avoit fait retirer les ſiens, en les menaçant de les tuer, s'ils oſoient approcher du quartier d'Oſmin, Cette révolte mit le comble à ſa fureur ; & ſans l'ardent amour qu'il reſſentoit pour cette même Chrétienne dont il faiſoit un crime à ſon frere, il auroit été dès ce moment dénoncer Oſmin au Bey : mais réfléchiſſant qu'il ne pouvoit accuſer l'un ſans l'autre, & qu'il couroit riſque de les perdre tous deux, il ſe contraignit dans l'eſpoir d'obliger Zumane à ſuivre la loi de Mahomet. Tandis qu'il étoit encore dans l'irréſolution, Xamire pleine de ſon projet, étoit paſſée chez Zumane avec Julie, Thimante & Fornary ; elle y trouva Oſmin & Thariſe qui cherchoient envain à calmer ſon inquiétude ſur les menaces de Mahomet.

Elle ne vit pas plûtôt entrer Xamire, que courant ſe jetter dans ſes bras : Ah ! Madame, s'écria-t-elle, rempliſſez vos genereuſes promeſſes, délivrez-nous du ſort qu'on nous prépare. C'eſt mon deſſein

deſſein belle Zumane, répondit la Princeſſe : mais pour y parvenir il faut vous forcer à feindre à adoucir Mahomet, & me laiſſer conduire le reſte. J'ai des vûës que vous ignorez, & que je ne puis vous déclarer préſentement ; mais fiez-vous à la parole que je donne que vous ſerez dehors d'Alger avant qu'il ſoit huit jours, ſi vous voulez ſuivre mes conſeils. Oſmin que la jalouſie avoit déterminée à quitter un ſéjour ſi funeſte à ſon repos, la ſupplia de dire promptement ce qu'il falloit faire pour tirer Zumane du péril qu'elle couroit.

La ſuivre, lui répondit Xamire, & nous jurer ſolemnellement que vous ne l'abandonnerez point quoyqu'il arrive. Oſmin n'héſita pas, & promit tout ce qu'on voulut. Alors, Xamire dit à Zumane qu'elle la conjuroit de permettre qu'elle l'emmenât dans ſon appartement, & qu'elle fit dire à Mahomet qu'elles s'étoit miſe ſous ſa protection dans le deſſein de ſe faire inſtruire par les Docteurs

teurs de l'Alcoran. Cet effort coûta beaucoup à la belle Saluere, elle fut même quelque tems à s'y réſoudre; mais les inſtances d'Oſmin & les prieres d'Irene & de Julie la déterminerent; & n'oſant douter des promeſſes de Xamire, elle ſe livra à ſa conduite. Quand cette Princeſſe ſe vit aſſurée de ce côté, pour vous aimable Irene, lui dit-elle en rougiſſant, nous ſçavons que vous aimez trop Zumane pour la quitter: mais nous ignorons ſi vous conſentez à rompre les chaînes de Fornary: le voilà, continua-t-elle en le lui montrant, qui pâlit de l'effroi de nous voir ordonner qu'il reſte auprès de Mahomet.

Notre Religion, Madame, lui répondit cette aimable fille en ſouriant, nous engage à ſouhaiter le bonheur des autres, & je reſpecte trop ſes loix pour les enfraindre à l'égard d'un Eſclave que vous protegez. La Princeſſe parut ſatisfaite des ces paroles, & ne voulant pas retarder l'execution de ce projet, elle emmena les deux

deux Amies en disant qu'on acheveroit la conversation chez elle. Osmin ne les suivit pas, étant arrêté dans ce petit Conseil qu'il ne paroîtroit plus aux yeux de son frere, & qu'il attendroit des nouvelles de Xamire. Lorsqu'elle fut rentrée dans son appartement, elle envoya Thimante à Mahomet, pour le prier de ne rien tenter contre Osmin ni Zumane, qu'elle ne lui eût parlé. Mahomet qui flottoit encore entre le désir de perdre son rival, & la crainte d'entraîner Zumane dans le même péril, reçut ce message avec plaisir, esperant que Xamire irritée ou compatissante, l'affermiroit dans sa fureur ou lui donneroit les moyens de la calmer sans honte. Il suivit de près l'esclave de la Princesse, qui ne fut pas plûtôt avertie de son arrivée, qu'elle fit cacher l'épouse d'Osmin avec Irene, & le recevant d'un air ouvert & rempli de charmes capables de toucher tout autre qu'un Barbare, elle le conjura avec tendresse de pardonner à son frere un emporte-

tement dont il se repentoit, & dont il ne pouvoit mieux lui marquer sa douleur que par l'action qu'il venoit de faire, en confiant à ses soins la destinée de Zumane, qui de son aveu s'étoit venuë mettre sous sa protection, ajoûtant, que cette belle personne consentoit à se faire instruire de la loi de Mahomet, pourvû que les deux freres vécussent dans leur concorde accoutumée, & qu'on n'usât d'aucune violence envers elle ; & c'est continua l'adroite Princesse, une grace que vous ne pouvez refuser sans vous exposer à déplaire au Bey, s'il étoit instruit de cette avanture, puisqu'il ne balanceroit pas à la lui accorder.

J'ose donc vous supplier, Seigneur, de ne point instruire le Roi mon pere d'un different que votre interêt vous oblige à cacher, étant très-certain que le Bey consentiroit au mariage d'Osmin & de Zumane si cette fille se faisoit Mahometane, & vous défendroit de vous y opposer, & si cette union vous déplaît vous ne serez plus en pou-

pouvoir de l'empêcher : au lieu que par la douceur, & pardonnant à votre frere, vous le ferez rentrer en lui-même, & détruirez dans le cœur de Zumane la haine que nous portent les Chrétiens. Mahomet charmé de voir par ce discours que Xamire ignoroit la véritable cause de sa rupture avec Osmin, & de l'espoir qu'elle lui donnoit du changement de Zumane, feignit de ne se laisser fléchir que par le pouvoir qu'elle avoit sur lui; & que malgré l'offense qu'il avoit reçûë d'Osmin il vouloit bien ne s'en pas plaindre au Bey, non par les raisons qu'elle lui opposoit, mais par la crainte de le perdre, à condition que Zumane abjureroit sa Religion entre ci & huit jours, ou qu'Osmin renonceroit autentiquement à sa possession, & qu'il auroit la liberté de voir & d'entretenir Zumane à toute heure sans que son frere pût avoir la même liberté, ce qu'il ne demandoit, disoit-il, que pour être persuadé que l'un & l'autre ne le trompoient pas.

Le

Le terme étoit court, & les conditions fâcheuſes ; mais Xamire les accepta pour ne lui donner aucun ſoupçon, en le priant ſeulement qu'il lui permit d'y préparer Oſmin & Zumane. Il y conſentit, & dès le même jour cette habile Princeſſe ayant employé toute ſon éloquence à les déterminer à ſe ſoumettre à ce qu'elle avoit promis pour eux, & y étant parvenuë avec toutes les peines du monde, elle fit embraſſer les deux freres qui feignirent également dans cette reconciliation, mais qui ne ſe tromperent pas de même. Mahomet s'imaginant être fort redoutable, crut ſon frere ſur les apparences : & Oſmin perſuadé du mauvais cœur de Mahomet, ne retrancha rien des réſolutions qu'il avoit priſes. Cependant la vûë de Zumane lui fut interdite, & permiſe à ſon rival, & les Docteurs de la loi furent appellez pour convertir les deux belles Chrétiennes. Il eſt impoſſible de bien exprimer les craintes & les inquietudes d'Oſmin pendant cinq jours en-

entiers que durerent les visites de Mahomet & les conférences des Docteurs : tout ce que la jalousie a de plus terrible déchira son cœur, cent fois il fut tenté de rompre les conditions & de forcer l'appartement des femmes, & cent fois il en fut empêche par l'appréhention de perdre Zumane. Cette belle femme n'avoit pas moins d'agitations ; les empressemens de Mahomet, & les discours insensés de ses Docteurs lui faisoient souffrir le plus cruel tourment. Thimante & Fornary étoient les seuls que je trouvois les moins malheureux ; le premier, par la tranquille possession de Julie ; & le second, par la liberté qu'il avoit de voir & d'entretenir Irene, qui ne fut pas long-tems à connoître le prix du cœur qui lui étoit offert.

La belle Xamire réellement malheureuse, aimant sans être aimée & sans même le desirer, favorisoit également deux rivales dangereuses ; l'une pour en faire la ruine des esperances dont l'amour se nourrit toujours ; & l'autre,

tre, pour adoucir un tigre qu'elle ne pouvoit souffrir, & cependant avec lequel elle vivoit & suivoit un devoir dont sa vertu lui rendoit les loix inviolables; vertu d'autant plus admirable qu'elle est rarement connuë des femmes de ces climats barbares, que la retraite & la contrainte rendent mille fois plus susceptibles que celles qui jouissent de toute leur liberté : généreuse, compatissante, douce, humaine, ferme dans ses résolutions, fidelle à ses promesses, solide dans ses conseils, aimant les grandes actions, & capable de les executer, il ne manquoit à cette jeune Princesse que les lumieres du Christianisme pour être parfaite; comme son parti étoit pris & qu'elle ne vouloit pas servir Osmin & Zumane à demi, elle n'avoit donné nulle de ses nouvelles à ce malheureux époux pour ôter tout soupçon à Mahomet. Cette sage conduite redoubloit le desespoir d'Osmin, dont l'imagination frappée lui présentoit sans cesse les plus tristes objets : tandis qu'il

s'agite

s'agite & se tourmente, Xamire mettoit tous ses soins à le délivrer de ses peines sans qu'il le sçut. Pour cet effet, elle fit sortir plusieurs fois Fornary sous divers prétextes ; & comme on sçavoit qu'elle envoyoit tous les jours au Palais du Bey, on n'étoit pas surpris qu'elle choisit cet Esclave pour faire ses messages, n'ignorant pas que ce fut ce Prince qui le lui avoit donné. Le Génois cependant n'étoit pas toujours chargé de simples complimens, ses ordres étoient d'une plus grande importance. Xamire avoit été nourrie par une Esclave Greque qui avoit abjuré sa Religion pour faire sa fortune, sa beauté lui avoit fait trouver un parti considerable dans un Algerien nommé Haly, homme de mer, habile dans son métier, & fort estimé de l'Amiral d'Alger qui lui avoit fait amasser de grandes richesses dans ses courses : il avoit épousé la Greque dont je parle, & cette femme ayant été choisie pour nourrir la Princesse, elle en étoit tendrement aimée, &

& la Greque l'aimoit au point de sacrifier même sa vie pour elle s'il l'eût fallu ; elle étoit retirée dans une maison de plaisance sur les bords de la mer depuis le mariage de la Princesse. Xamire avoit en elle une confiance d'autant plus grande, qu'elle étoit instruite de ses sentimens pour les Chrétiens, qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'aimer malgré son abjuration, se plaisant à leur être utile & à les tirer souvent d'esclavage par des moyens secrets. Ce fut donc à cette femme qu'elle envoya Fornary avec des présents superbes pour l'engager à lui faire avoir un vaisseau pour sauver une famille Chrétienne qu'elle lui manda prête à perir, & qu'elle avoit mise sous sa protection.

Elle ne lui marquoit point le nombre de ces malheureux, mais elle la conjuroit de tout employer pour les garantir du péril qu'ils couroient avant huit jours. La Greque reçut les présents & la priere de Xamire ainsi qu'elle s'y étoit attenduë : tout ce qui l'embarrassa

fut le peu de tems qu'elle lui donnoit pour une entrepriſe ſi difficile ; mais ſe faiſant un point d'honneur de remplir la confiance que la Princeſſe lui témoignoit, elle aſſura Fornary qu'elle alloit tout mettre en uſage pour la ſatisfaire, & le pria de venir tous les jours pour ſçavoir ce qu'elle auroit fait. Xamire ne manqua pas de l'y envoyer, il ne s'y préſentoit jamais ſans quelque nouveau préſent ; c'étoit là le veritable motif de tous ſes voyages, qui eurent enfin le ſuccès qu'il eſperoit ; Haly avoit fait équiper un vaiſſeau pour aller en courſe dont il avoit confié le commandement à un vieux Turc avare, intereſſé & prêt à tout haſarder pour le gain le plus mediocre.

La Greque qui connoiſſoit le caractere de cet homme ; ſe réſolut de s'adreſſer à lui, & faiſant briller à ſes yeux l'or & les pierreries dont la Princeſſe avoit compoſé les préſents qu'elle lui avoit envoyez, elle ſçut ſi bien le perſuader qu'il lui promit ſur l'Alcoran

ran de faire tout ce qu'elle exigeroit de lui. Alors lui faisant une fausse confidence, elle lui dit que plusieurs Algeriens curieux de visiter les pays étrangers, & n'ayant pû en obtenir la permission du Bey, s'étoient adressez à elle pour obtenir de lui de les recevoir dans son vaisseau, & le prier de les mettre sur les côtes d'Italie par laquelle ils vouloient commencer leurs voyages : que ces Algeriens étoient les plus riches d'entre les Négocians d'Alger, qui dans le désir de s'instruire de près des différentes manieres de commercer qui se pratiquoient parmi les autres Nations, le récompenseroient liberalement de ce service, & le feroient plus gagner en leur accordant cette grace, que ne pourroit lui rapporter sa course.

L'avide Turc qui dévoroit des yeux les richesses que la Greque lui montroit & celles qu'elle lui faisoit esperer, ne balança point à lui jurer qu'il conduiroit sûrement ces Algeriens, pourvu qu'elle fit en sorte qu'on ne sçut jamais

qu'ils avoient été dans son vaisseau. Cette femme lui en fit tous les sermens qui pouvoient le mettre en repos, & lorsqu'ils furent convenus de leurs faits elle lui livra l'or & les pierreries qui n'étoient, disoit-elle, que le prélude de ce qu'on devoit lui donner. Comme il devoit mettre à la voile le troisiéme jour d'après cet entretien, & que c'étoit justement le sixiéme des huit que Xamire avoit prescrit, la Greque se pressa d'instruire Fornary de ce que ses compagnons & lui devoient faire, & de dont elle étoit convenuë avec le Turc, qui étoit, qu'ils se rendroient de nuit au port, qu'ils seroient tous en habits d'esclaves, & ne feroient ni ne diroient rien qui pût faire soupçonner au Turc qui ils étoient. Fornary au comble de la joye, vint rendre un compte exact à la Princesse de ce qu'avoit operé le zéle de sa nourrice. Xamire alors ayant tout mis en état pour ce départ, trouva moyen de faire avertir secretement Osmin de se trouver la nuit du sixiéme jour dans le

Sallon

Sallon des bains du Palais, dont une porte rendoit dans une ruë détournée, de laquelle Mahomet & lui avoient seuls chacun une clef. L'époux de la belle Saluere un peu remis de ses agitations par cette nouvelle, attendit ce moment avec une impatience extrême, tandis que Mahomet soupiroit après celui de voir Zumane engagée dans les erreurs de son faux Prophéte. Le cinquiéme jour veille pu départ de tant d'illustres malheureux, Xamire engagea Zumane à paroître moins attachée à sa créance, & plus favorable à Mahomet Brachy, qui rempli d'esperance s'en sépara le plus content & le plus amoureux des hommes. Le lendemain, la Princesse ayant fait venir Zumane, Irene & ces trois Esclaves, leur témoigna un vif regret de les quitter, & en même tems une joye sincere de leur procurer la liberté. Cette action, leur dit-elle, me coûte infiniment, & cependant elle me satisfait; mais malgré la victoire que je remporte sur moi-

même, je ne me sens pas capable de vous voir partir: recevez donc à présent mes adieux & ne me revoyez plus. Voilà, continua-t-elle, en remettant une cassette de bois de Cedre entre les mains de Fornary, de quoi vous acquitter envers le Turc des promesses de ma Nourrice. Ce soir après la derniere priere, un Esclave en qui je me fie ira vous joindre & vous conduire au Port; s'il veut vous suivre, recevez-le, s'il vous quitte laissez le aller sans chercher à le retenir' A ces mots ses yeux s'étant couverts de larmes. elle embrassa Zumane, Irene & Julie qui n'étoient guères moins affligées qu'elle, tant il est vrai que la vertu a de pouvoir sur les cœurs en quelque endroit qu'on la trouve. Timanthe & Fornary se mirent à genoux, & lui baiserent la main, & ne furent pas insensibles à cette séparation, sur-tout Thimante qui ne pouvoit se lasser d'admirer la fermeté de cette Princesse dans une occasion si délicate, dans laquelle son cœur étoit si fort interessé. Enfin

Enfin paroiſſant ne pouvoir plus ſoutenir cette touchante vûë, elle les pria de ſe retirer & d'attendre ſon Eſclave ſans inquietude; ils lui obéïrent, & malgré ſes aſſurances, ils ne furent pas tranquilles juſqu'au moment de leur embarquement. Tandis qu'ils s'y préparoient, Xamire qui vouloit être libre le reſte de la journée, fit dire à Mahomet qu'elle le prioit de ne la voir que le lendemain, & qu'elle lui donneroit ce jour-là une ſatisfaction à laquelle il ne s'attendoit pas; que Zumane étoit convertie, & paſſoit cette derniere journée dans les cérémonies néceſſaires & accoutumées avant l'abjuration. La ſuperſtition des Turcs ne leur permettant pas de troubler des momens ſi reſpectables, Mahomet n'oſa ſe préſenter chez Xamire, & lui laiſſa tout le tems qu'elle déſiroit. Enfin l'heure du départ étant arrivée, Thimante & Fornary ſe rendirent auprès de Zumane qui les attendoit avec Irene & Julie. Ils ne fu-

rent pas plûtôt raſſemblée dans une chambre ſecrette que Xamire leur avoit indiquée, qu'ils virent entrer un jeune Eſclave noir, qui leur fit ſigne de le ſuivre; ils étoient ſi fort occupez de l'action qu'ils alloient faire, qu'ils ne donnerent que très-peu d'attention à la figure de l'Eſclave qui les conduiſit par des détours obſcurs & ſans aucun accident au Sallon des Bains: ils y trouverent Oſmin qui les attendoit dans un état difficile à decrire.

Son impatience lui avoit fait devancer l'heure du rendez-vous, & l'on peut s'imaginer tout ce qui roula de funeſte dans ſon eſprit juſqu'au moment qu'ils parurent; ſa joye fut ſi grande en voiant Zumane, qu'il alloit oublier le péril qu'ils couroient pour ſe jetter à ſes peids, & faire éclater ſes tranſports, ſi l'Eſclave noir ne l'eut retenu en lui faiſant ſigne d'obſerver le ſilence, & d'éteindre un flambeau de cire blanche qui étoit dans le Sallon. Oſmin obéït, ou-

ouvrit la porte qui donnoit sur la ruë, fit passer tout son monde, & la referma. Il se mit à la tête de sa petite troupe avec Fornary. Thimante se tint auprés des Dames, & l'Esclave noir marchoit derriere eux comme pour faire l'arriere-garde. L'heure étoit si favorable, étant celle où l'on ne voit aucun Turc dehors de sa maison, que personne ne mit obstacle à leur marche; ils arriverent au Port où ils trouverent la chaloupe du vaisseau d' Haly qui les mit bientôt à bord du vaisseau qui étoit à l'ancre plus avant dans la mer. L'Esclave noir y fit monter sa compagnie en les comptant à voix basse, & n'y entra que le dernier. Le Corsaire les reçut d'un air assez farouche & les fit tous mettre dans l'endroit le plus écarté du vaisseau sans leur dire un seul mot. Fornary lui donna une lettre de la Gréque qu'il lut avec attention ensuite dequoi il les enferma, & mit à la voile l'instant d'après. Cependant lorsque nos six Amants

ſe virent en liberté de ſe parler ſans crainte, ils s'abandonerent à la joye que leur donnoit l'eſpoir d'être bientôt en lieu de ſûreté. Oſmin qui dans ce moment n'avoit écouté que ſon amour, ne put s'empêcher de témoigner quelque regret pour les biens immenſes qu'il laiſſoit en Barbarie, craignant beaucoup plus l'indigence qu'il prevoyoit, que les périls qu'il couroit encore ; la belle Saluere qui s'apperçut de ſon inquiétude, en prit occaſion de lui réprocher dans combien d'erreurs entretenoient cet amour pour les richeſſes. Songez, lui dit-elle, dans quel abîme de maux vous m'aviez plongée pour n'oſer perdre un bien dont on ne joüit qu'en paſſant : l'homme mortel amaſſe des tréſors comme s'il ne devoit jamais mourir, ou qu'il dût les emporter avec lui en mourant, & ne fait pas attention que ſon ame eſt l'unique tréſor dont il devroit avoir ſoin. Ah, Brachy, continua-t-elle, oubliez une patrie barbare,

barbare, sortez de vos opinions criminelles, reconnoissez les vérités Chrétiennes; & vous mépriserez bientôt tout ce qui vous paroît estimable.

Thimante & Fornary se joignant à cette aimable femme, mirent toute leur éloquence à lui prouver la fausseté de sa Religion; & comme leurs raisons étoient fondées sur la vérité, Osmin les écoutoit avec plaisir, & paroissoit même ébranlé, lorsque l'Esclave noir qui se tenoit éloigné par respect, & qui n'avoit pas dit un seul mot, s'avança près d'eux, & s'adressant au jeune Brachy: Si ce n'est que la crainte de la pauvreté, lui dit-il, qui vous retient de suivre la Loi des Chrétiens, & qui vous fait regreter Alger, voila dequoi vous en consoler, ajouta-t-il en lui présentant un grand écraint rempli de plus d'un million de pierreries qu'il avoit caché sous son vêtement; Xamire m'a commandé de vous en faire présent, à condition que vous ne me séparerez jamais de la belle Zumane, & que vous

me conduirez avec elle à Marseille. Tandis que l'Esclave porloit, les six fugitifs le regardoient avec une attention prodigieuse, le son de sa voix les avoit frappé ; & sa rare beauté qui brilloit au travers de la noirceur de son visage, les jettant dans l'étonnement & l'admiration ; ils l'entourerent, & ne l'eurent pas sitôt examiné qu'ils le reconnurent, & s'écrierent à la fois, ô Ciel ! c'est Xamire, c'est la Princesse elle-même ! Oui, c'est elle, repondit cette vertueuse femme : c'est la fille du Bey d'Alger, & l'épouse de Mahomet qui quitte sans regret sa patrie pour vous suivre, & pour se faire Chrétienne. Sur-tout, continua-t-elle, en baissant les yeux, ne donnez nulle interpretation désavantageuse à mon action ; votre constance dans vos malheurs, votre patience dans vos souffrance, & votre fermeté dans votre Religion, sont les uniques motifs qui m'ont fait désirer de l'être : heureuse si mon exemple peut engager Osmin à se rendre aux sollicitations

tations de Zumane, & si Zumane veut bien m'accepter pour compagne.

Jamais surprise ne fut plus grande que celle des illustres Captifs ; ils voulurent d'abord témoigner leur joye & leur reconnoissance, en rendant à Xamire les respects qu'ils croyoient lui devoir ; mais elle leur défendit de la traiter autrement que comme leur sœur & leur égale, en les priant de la laisser dans son déguisement jusqu'au débarquement. Osmin frappé d'une telle résolution, & charmé d'avoir un si bel exemple à suivre, promit alors à son aimable femme de vivre & de mourir dans la Religion Chrétienne, & de l'embrasser dès qu'ils auroient touché les terres d'Italie. Ce fut alors que la joye fut universelle entre ces sept personnes, & qu'animées du même esprit, elles firent éclater l'estime, la confiance & l'amitié qui les devoient unir jusqu'à la mort.

Le Corsaire Turc leur tint parole, & jettant l'ancre sur les côtes du Royaume de Corse, il les fit met-

tre dans la chaloupe, après que Fornary lui eut donné pour recompense la cassette dont Xamire l'avoit chargé en partant ; elle étoit remplie d'une somme si considerable en or, que le Turc benit mille fois le service qu'il leur avoit rendu. La chaloupe les ayant mis à Terre dans un Port qui justement n'étoit pas éloigné d'une Terre qui appartenoit à Thimante, il y conduisit cette belle troupe, non sans donner un grand étonnement & beaucoup de curiosité à tous ceux qui les virent passer. Thimante arriva dans son Château où quatre ans d'absence & son habillement extraordinaire ne l'empêcherent pas d'être reconnu. Son nom volant de toutes parts, sa mere qui s'y étoit retirée, & qui vivoit dans une perpetuelle tristesse depuis la perte de son époux & de son fils, dont elle n'avoit eu nulles nouvelles, accourut aux cris redoublez de ses gens ; & voyant tant de Turcs entrer dans sa maison, fut d'abord si troublée qu'elle pensa tomber évanouie de frayeur.

Thi-

Thimante se jetta à ses pieds, & lui embrassoit les genoux, tandis que Julie la serroit dans ses bras, & moüilla son visage de larmes, sans qu'elle pût encore sçavoir qui étoient ceux qui lui faisoient de si tendres carresses. Mais enfin les noms de deux personnes si cheres à son souvenir s'étant encore repetez plusieurs fois, elle se remit, les examina & les ayant reconnus: Ah mon fils, ah ma fille, s'écria-t-elle, en s'élançant dans leurs bras, est-ce vous que je vois! A ces mots les embrassemens recommencerent; les questions réïterées, les discours sans suite & sans arrangement furent employez: & cette agréable confusion formoit un spectacle si touchant, que nos feints Esclaves ne purent se dispenser de l'accompagner de leurs larmes. Thimante cependant ayant fait treve à ces premiers transports, lui présenta Xamire, Zumane, Irene & Osmin, en l'instruisant succintement de leur aventure. Elle les reçut avec con-

conſideration, & leur témoigna vivement ſa reconnoiſſance ſur la délivrance de ſon fils & de Julie. Thimante prit ce moment pour lui apprendre la mort de ſon pere. Cette vertueuſe femme qui s'en doutoit depuis long-tems, en fut moins ſurpriſe qu'affligée: ſa douleur fut amere; mais réfléchiſſant ſur les effets de la Providence qui compaſſoit avec tant de bonté les maux avec les biens, & qui ne lui faiſoit apprendre la mort de ſon époux, qu'en lui rendant un fils qui devoit être ſa conſolation, elle ſe ſoumit à ſes décrets, & lui rendit grace encore de ce que cette mort avoit donné occaſion à la converſion de deux perſonnes auſſi conſidérables qu'Oſmin & Xamire. Cette belle compagnie ſe repoſa quinze jours dans la maiſon de Thimante, après leſquels Oſmin brûlant de remplir ſes promeſſes, voulut partir pour Rome avec Zumane, Xamire & Irene. Fornary qui ne pouvoit plus s'en ſéparer, les y accompagna.

Thi-

Thimante pressa long-tems pour être de cette partie; mais Osmin & Fornary s'y opposerent absolument, voulant le laisser joüir de son bonheur après tant de travaux. Ils s'embarquerent munis de plusieurs lettres de recommandations que Thimante leur fit avoir des premieres personnes du Royaume de Corse pour ses Resident à la Cour de Rome, où ils arriverent sans aucun accident. Les Ambassadeurs d'Espagne & de Génes, auſquels ils étoient aussi recommandez, tinrent Osmin & Xamire sur les fonds de baptême. Le mariage d'Osmin & d'Henriette fût réhabilité, & celui d'Irene & de Fornary s'y fit avec pompe. Après toutes ces cérémonies Irene & Fornary charmez l'un de l'autre, retournerent au Royaume de Corse, Charles Brachy, Henriette & Xamire s'embarquerent pour Marseille, cette admirable Princesse ayant préferé de vivre avec la belle Saluere plûtôt qu'avec Irene, afin que le souvenir de sa tendresse pour

pour Fornary ne troublât jamais leur félicité. Henriette n'eut pas comme Thimante la douce satisfaction de retrouver son pere ou sa mere ; ils étoient mort dans la douleur d'ignorer son sort, ayant plusieurs fois écrit à Messine & en Calabre pour en sçavoir des nouvelles sans qu'on eut pû jamais leur en donner. Ce récit que les sœurs d'Henriette lui firent, la toucha sensiblement, & il ne fallut pas moins que les tendres attentions de Brachy, & la douce societé de Xamire pour la consoler. Elle prit possession de la Terre que ce généreux époux leur avoit laissé, elle la trouva en bon ordre, & s'y établit avec la Princesse Algerienne, de qui la beauté fit autant d'adorateurs qu'il se présenta d'hommes à ses regards ; mais insensible à leurs feux, elle refusa constamment les plus illustres partis pour se donner entierement à Dieu : & quoiqu'elle ne se fit pas Religieuse, elle vêcut avec la même regularité à la Terre de Brachy.

Pour

Pour lui, comme son âge & son humeur ne s'accordoient pas avec l'oisiveté, & qu'un peu d'ambition le dominoit, il se servit des biens que Xamire lui avoit donné pour rentrer dans le commerce. Mais comme l'honneur, la probité & la Religion le guidoient alors, Dieu benit ses travaux par une prosperité si constante, qu'il se trouva dans peu un des plus riches Négocians de l'Europe; il fit plusieurs voyages auprès de Thimante & de Fornary dont les heureuses épouses conserverent toujours un tendre commerce avec Henriette & Xamire La posterité des quatre époux fut nombreuse & fortunée, & la vertueuse Xamire eut la satisfaction d'élever les enfans de Brachy, & de leur inspirer les sentimens qui l'avoient renduë si digne elle-même d'entrer dans le giron de l'Eglise. Henriette Saluere, qui joignoit beaucoup d'esprit à beaucoup de beauté, écrivit elle-même ses aventures. Cette histoire fut si fort recherchée,

cherchée, que plusieurs personnes en firent des copies pour la conserver ; & c'est du langage Provençal que je l'ai traduite pour la mettre au jour.

LES EFFETS DE L'AMITIE'

XXVIII. NOUVELLE.

TOUS les hommes sont instruits que l'Amitié est le nœud, le fondement & l'unique soutient de la société civile ; ils sçavent que c'est un sentiment qui les enchaîne les uns aux autres pour se secourir, s'aider, & se servir réciproquement sans avoir d'autre objet que le plaisir d'en faire. Cependant rien n'est plus rare qu'un veritable

ritable ami, & rien de plus commun que d'en prendre & que d'en donner le titre; l'Amitié n'eſt plus aujourd'hui qu'un jeu de mots, qu'un arrangement de belles paroles, compoſé par l'amour propre qui fait dire ce qu'on ne ſent pas, pour obliger les autres à le ſentir. On ſe dit ami pour s'en acquerir, & l'on ne fait rien pour ſe conſerver le cœur que l'on s'eſt acquis.

Autrefois les malheurs, les peines & les adverſités trouvoient des cœurs ſenſibles & des mains ſecourables. On voit toujour des infortunes, mais on ne voit plus d'amis; tout le monde ſe vante de l'être & de connoître les devoirs de l'Amitié, & perſonne ne s'empreſſe de les pratiquer. Cherchons donc dans l'Antiquité, des exemples capables de ranimer dans les ames un ſentiment ſi néceſſaire aux humains; & puiſque l'homme eſt le même qu'il étoit jadis, prouvons lui qu'il peut faire aujourd'hui ce qu'il faiſoit autrefois.

Publius-Quintus-Fulvius, illuſtre Romain,

Romain, qui conſervoit au milieu de la Cour d'Auguſte l'ancienne liberté de la République, également eſtimé des Grands & des petits, eut un fils & une fille, qui lui devinrent auſſi chers par leurs vertus que par les nœuds du ſang. En effet Titus & Fulvie n'eurent pas plutôt atteint l'âge de raiſon, qu'ils firent briller tout ce que la nature peut donner de graces, d'eſprit & de beauté. Fulvie élevée en Romaine par une mere vertueuſe, fit les délices de ſon pere, & Titus lui donna ſouvent occaſion de rendre graces au Ciel de l'avoir fait naître. Pour achever de le perfectionner & le mettre en état de poſſeder ainſi que lui l'eſtime de ſa Patrie, il l'envoya à Athénes pour étudier ſous le fameux Ariſtippe, mais trop jeune encore pour le confier à lui-même, il remit le ſoin de ſa conduite à Crémes, ſage & venérable Grec, avec lequel il avoit lié une forte amitié dans les voyages qu'il avoit fait en Grece. Publius en faiſant partir Titus, lui recommanda d'aimer

& de reſpecter Crémes comme un ſecond pere, & de vivre avec ſes enfans comme s'ils étoient ſes freres. Le jeune Romain qui ne ſçavoit qu'obéir, ſe rendit dans Athénes, reſolu de ſuivre exactement les ordres paternels. Le ſage Grec le reçut de façon à l'affermir dans ſes ſentimens ; mais les belles qualités du jeune Giſippe ſon fils y contribuerent encore davantage.

Jamais amitié ne fut ſi prompte & ſi ſolide, que celle dont leurs cœurs ſe ſentirent unis dès le premier moment qu'ils ſe virent. Giſippe charmé du Romain, crut que la Grece n'avoit rien qui lui fût comparable, & Titus ſe perſuada ſans peine que Rome ne poſſedoit aucun homme qui ne dût ceder en tout à Giſippe. Une prévention ſi favorable, l'un pour l'autre, fit bien-tôt naître entr'eux l'eſtime & la confiance ; ils s'admirerent, s'embraſſerent, & ſe jurerent une éternelle amitié. Crémes qui étoit preſent à cette entrevûë, & qui, malgré l'abſence & l'éloignement, conſervoit à Publius-Quintus une tendreſſe

tendreſſe à l'épreuve du tems, pénetré de joïe en voyant Titus & Giſippe dans des ſentimens ſi conformes aux ſiens, leur en témoigna ſa ſatisfaction, & les conjura de ne rompre jamais de ſi beaux nœuds.

Les deux amis l'en aſſurerent, & ſe firent une douce loy de répondre à ſes intentions. Depuis ce jour ils furent inſéparables ; comme une même volonté les animoit, ils ne faiſoient rien ſans ſe le communiquer. Les plaiſirs, les occupations, les biens, les maux, les habitudes & les compagnies, tout leur étoit commun. Quiconque vouloit être aimé de Giſippe, devoit aimer Titus ; & l'on ne pouvoit plaire à Titus, ſi l'on n'aimoit pas Giſippe. Le hazard même parut ſe joindre au deſſein qu'il avoient de ne jamais rien faire l'un ſans l'autre. Lorſque Titus arriva dans Athénes, Crémes avoit choiſi Ariſtippe pour inſtruire Giſippe, & ce fut une augmentation de joïe pour ces jeunes amis, de ſçavoir qu'ils ſeroient unis juſques dans leurs

plus sérieuse études. Le Philosophe Aristippe trouva de si belles dispositions dans ses deux disciples, qu'il mit toute son application à les instruire ; & comme les Grecs estimoient extrêmement ceux qui ne violoient jamais les loix de l'Amitié, Aristippe s'en fit une de maintenir l'union de Titus & de Gisippe, en faisant rouler la plûpart de ses leçons sur ce que deux vrais amis se doivent l'un à l'autre. Ils profiterent si parfaitement de ses instructions, qu'ils faisoient l'admiration d'Athénes.

On les proposoit pour exemple dans toutes les familles, & toutes desiroient également que leurs fils, leurs freres ou leurs parens fussent de leurs société. Ils ne se firent pas moins remarquer dans les Sciences, & sur-tout dans la Philosophie qu'Aristippe leur enseignoit avec soin. Enfin leurs noms se rendoient celébres, & commençoient à donner de la jalousie à ceux qui ne pouvoient les imiter, lorsque Crémes pere de Gisippe tomba malade, & mourut

rut vivement regreté des deux amis. Les biens immenſes qu'il laiſſa à ſon fils, ne purent de longtems le conſoler de cette perte ; & ce ne fut que la conſidération de Titus qui le contraignit à mettre des bornes à ſon affliction, qui par ſon amitié pour lui y prenoit une part ſi ſenſible, qu'on croyoit en le voyant qu'il avoit perdu un pere ainſi que lui. La triſteſſe des deux amis intereſſa toute la Ville, chacun s'employa pour la diſſiper en leur procurant des divertiſſemens ; & comme Ariſtippe n'étoit pas de ces Philoſophes rudes & ſéveres, qui ne font conſiſter la ſageſſe que dans le dégoût des plaiſirs les plus innocens, il ne voulut pas être le dernier à contribuer à la conſolation de ſes diſciples. Perſuadé que rien n'eſt plus propre à bannir la mélancolie, qu'une compagnie agréable, & qu'il poſſedoit chez lui un treſor capable d'adoucir bien des maux, il ſe reſolut d'en faire part aux deux amis. Ariſtippe étoit veuf & n'avoit d'enfans qu'une fille, en qui

le Ciel avoit raſſemblé ſes dons les plus précieux : Sa beauté, quoiſque ſurprenante, étoit encore audeſſous de ſon eſprit ; & ſon pere, qui dès ſon enfance en avoit connu tout le prix, s'étoit ſi fort attaché à le perfectionner, en lui dévoilant ce que la Philoſophie a de plus ſublime, qu'il l'avoit renduë à l'âge de dix-ſept ans qu'elle avoit alors, un prodige de ſcience & de ſageſſe. Cette incomparable fille ſe nommoit Sophronie, & vivoit à quelque mille d'Athénes, dans une maiſon de plaiſance où le Philoſophe Ariſtippe alloit ſouvent ſe délaſſer des peines que lui donnoit l'inſtruction de la Jeuneſſe ; & c'étoit dans ce ſejour tranquile & délicieux, que rendu tout à lui-même il ſe contemploit à loiſir dans les rares vertus de ſon aimable fille, & qu'il les ornoit de cet air aiſé, & attrayant & facile, qui ne ſuit preſque jamais les Sciences, & qui peut ſeul en adoucir l'éclat.

Sophronie belle, ſage, ſçavante, & Philoſophe, n'en étoit pas moins douce, humble & modeſte ; contente

contente de ſon ſçavoir, elle ne s'en ſervoit jamais pour primer ſur perſonne, & donnant des bornes à ſon eſprit, elle ne s'en ſervoit ſouvent que pour faire briller celui des autres. Son amour pour l'étude lui faiſant préferer l'innocence de la Campagne au tumulte des Villes, elle ne venoit à Athénes que dans des tems indiſpenſables, ſoit pour des ſacrifices, ſoit pour des cerémonies ſolemnelles. Mais comme Ariſtippe n'avoit pas deſſein de la priver des plaiſirs qui ſemblent être faits pour la Jeuneſſe, il lui avoit formé une ſociété agréable des principales Dames d'Athénes, qui venoient tour à tour, & qui quelque fois étoient accompagnées des plus fameux génies de la Grece, qui ne dédaignoient pas de converſer avec cette ſçavante fille. De pareils entretiens ne reſtoient pas dans l'oubli; chacun s'empreſſoit de les raconter à ceux qui n'en avoient pas été, & la charmante Sophronie fut bien-tôt admirée & celébrée de tous les citoyens d'Athénes :

Quoiqu'elle ne ſe communiquat qu'à très-peu de monde, ſa réputation avoit déja fait naître à pluſieurs le deſir de la poſſeder. Ariſtippe qui ne la vouloit point contraindre, ſouhaitoit lui-même qu'elle fiſt choix d'un époux; mais ne pouvant vaincre l'averſion qu'elle ſe ſentoit pour les jeunes gens en général, & n'ayant pû parvenir à l'obliger d'en recevoir, il avoit été contraint d'éloigner de ſa maiſon tous ceux qui pouvoient prétendre à ſon alliance.

Les choſes étoient dans cette ſituation, lorſque Titus arriva dans Athénes, & que Giſippe & lui devinrent ſes diſciples. Leur mérite & le progrès qu'ils faiſoient dans les Sciences, donnerent ſouvent occaſion à Ariſtippe d'en parler à ſa fille. La parfaite union de ces deux amis dont il lui faiſoit ſans ceſſe le récit, la prévint d'abord en leur faveur; s'imaginant que, puiſqu'ils étoient capables d'une amitié ſolide, ils ne devoient avoir aucun des défauts ordinaires à la Jeuneſſe, qui preſque toujours inconſtante,

conſtante, légere & volage, ne connoît de plaiſir que dans la diverſité des objets, & ne peut s'aſſujettir aux plus foibles des bienſéances qu'exige la ſociété civile, enſuite le portrait qu'Ariſtippe lui faiſoit des belles qualitez de leurs ames, de la ſageſſe de leurs mœurs, & de la nobleſſe de leurs ſentimens lui donna de la curioſité, & la força bien-tôt après à lui témoigner qu'elle les verroit avec joïe.

Ariſtippe charmé de cette priére, eſperant que Giſippe dont il ſçavoit la richeſſe, pourroit vaincre entierement le cœur de cette belle fille, ſe préparoit à lui annoncer cette vûë, lorſque la mort de Cremes ſuſpendit pour quelques tems l'execution de ſon projet. Mais lorſque les premiers momens qu'on doit donner à la douleur, furent écoulés, & qu'il vit que celle de Giſippe & de Titus ſe changeoit en mélancolie, il crut que le moyen le plus doux de les en tirer, étoit de leur procurer une compagnie qui pût les diſtraire, les amuſer & les occuper d'une

maniere digne de leurs ſentimens; mais comme la Patrie l'emporte toujours dans le cœur des hommes, Giſippe fut le premier à qui il découvrit l'envie que Sophronie avoit de les connoître.

Le jeune Grec avoit ſouvent entendu chanter les loüanges de cette ſçavante fille, ſon cœur même avoit pris pour elle une ſecrette eſtime ; mais comme il ſçavoit que le diſciple ne doit rien exiger du maître, & qu'il n'ignoroit pas qu'aucun homme de ſon âge n'avoit la permiſſion de la voir, il s'étoit contenté d'en entendre parler ſans témoigner nulle curioſité. L'arrivée de Titus, l'amitté qu'ils avoient contractée, & les differentes occupations que leur donnoit une profonde étude, le détournerent enſuite de tout ce qui pouvoit le porter à penſer au bruit qui ſe répandoit de Sophronie. Mais Ariſtippe ne lui eut pas plutôt déclaré qu'il vouloit lui faire un honneur qu'il avoit refuſé aux plus illuſtres des jeunes Athéniens, que ſes premieres idées ſe réveillerent

&

& lui firent regarder cette préférence avec des transports de joïe dont il ne parut pas le maître, & qu'il n'attribuoit cependant qu'à la satisfaction d'être assez estimé d'Aristippe pour en recevoir une pareille distinction.

Ne pouvant goûter de vrais plaisirs sans les partager avec Titus, il suplia Aristippe de le mettre de cette partie. Le Philosophe y consentit d'autant plus volontiers, que c'étoit son dessein, & qu'il ne s'étoit d'abord adressé au jeune Grec, que pour satisfaire l'inclination naturelle qui nous entraîne plutôt vers nos Compatriotes que vers les Etrangers. La considération particuliere qu'il avoit pour Titus ne lui permettant pas de le séparer de Gisippe dans une occasion qui pouvoit la lui prouver, se faisant d'ailleurs une espece de gloire d'offrir aux yeux d'un Romain une fille qui pouvoit égaler & même surpasser les Beautés Romaines, il assura le fils de Crémes que Sophronie recevroit Titus avec plaisir, & lui recommanda de se pré-

parer à cette visite pour le lendemain. Gisippe étoit vif, ardent, sensible à la gloire, ferme dans ses resolutions, les prenant sans balancer & même avec trop de promptitude ; son tempérament qui le portoit à la joïe, le rendoit amateur de la nouveauté dans toutes les choses qui lui sembloient indifferentes ; & comme il croyoit que la connoissance de Sophronie étoit de ce nombre, & que la seule envie de voir une fille sçavante faisoit le motif de sa curiosité, il quitta le Philosophe Aristippe, avec une forte impatience d'apprendre à Titus une avanture dont il ne se formoit qu'une idée agréable. Il courut le chercher, & l'ayant trouvé qui se promenoit seul dans les jardins dont son Palais étoit entouré, il l'aborda d'un air de satisfaction qui fit croire au jeune Romain qu'il avoit reçu quelque grand sujet de consolation, ne l'ayant point encore vû dans cet état depuis la mort de Crémes.

Quelle heureuse nouvelle m'apportez-vous, mon cher Gisippe, lui

lui dit-il en l'embraſſant? Le changement avantageux que je remarque en vous, m'annonce de grands bonheurs, & je me flate qu'après avoir vû la part que j'ai priſe à votre douleur, vous ne me refuſerez pas de partager auſſi votre joïe. Non ſans doute, répondit Giſippe, & ce n'eſt que dans ce deſſein que j'interromps votre ſolitude: Apprenez, mon cher Titus, continua-t-il avec tranſport, qu'Ariſtippe nous donne aujourd'hui une marque de diſtinction, dont nous ne pouvons trop lui rendre grace, vous comme Etranger, & moi comme Compatriote, puiſqu'il l'a toujours refuſée aux uns & aux autres, & que c'eſt uniquement pour nous ſeuls qu'il ſe relâche de ſa ſéverité, en voulant nous faire connoître ſon admirable fille à laquelle il doit nous preſenter demain; je vous avoüe que je ſuis d'autant plus ſenſible à cette amitié, que je ne l'en croyois pas capable, le connoiſſant très-difficile dans le choix de ceux à qui il donne entrée chez lui. Enfin, mon

cher Titus, nous verrons donc ce miracle de la Grece, cette fille qu'on dit joindre une beauté merveilleuſe à l'eſprit le plus ſçavant & le plus orné; ne trouvez-vous pas comme moi, que rien n'eſt plus charmant que cette partie?

Giſippe avoit à peine expliqué la cauſe de ſa joïe, que Titus s'étoit ſenti atteint d'un trouble extraordinaire; une ſombre mélancolie le ſaiſit, ſans ſçavoir pourquoi; ſon caractere, qui étoit l'oppoſé de celui de Giſippe, lui faiſoit enviſager les choſes d'une maniere differente. Il étoit naturellement ſérieux & poſé, il réflechiſſoit longtems avant que de ſe déterminer; il falloit des occaſions preſſantes pour l'obliger à prendre ſon parti ſur le champ, & jamais il ne ſe livroit à quelque plaiſir que ce fût, ſans examiner auparavant s'il n'entraînoit point dans quelque péril caché. Ces ſentimens ſe joignant à ce qu'il ſe paſſoit en ſecret dans ſon cœur, il parut étonné que Giſippe, encore pénetré de la mort de ſon pere, trouvât un motif de joïe &

de

de consolation dans la vûë d'une personne qu'il ne connoissoit point, & sur tout d'une fille qui par ses charmes séducteurs pouvoit lui causer des peines plus grandes que la satisfaction dont sa presence le flatoit: Enseveli dans ces réflexions, il ne répondit point à son ami, & le regardoit avec une surprise qui pensa le déconcerter.

Mais le jeune Grec suivant le feu de son tempérament : Hé quoi! Titus, lui dit-il en riant, vous ne me dites rien? Avez-vous quelque secrette antipatie pour Sophronie, & la Philosophie vous a-t'elle appris qu'on doive prendre de l'aversion pour ceux qu'on ne connoît pas? Non, répondit Titus; mais elle ne m'a pas enseigné non plus, continua-t-il froidement, à desirer avec tant d'ardeur de faire de nouvelles connoissances, & je ne vois pas qu'une fille belle & sçavante soit une chose si rare, pour la chercher avec cet empressement; je ne sçai si c'est l'habitude d'en voir à Rome, qui me rend de cette indifference, mais vous me

ferez plaiſir, mon cher Giſippe, de me dipenſer de vous ſuivre chez Sophronie. Les Dames Romaines, lui repliqua le fils de Crémes, vous doivent être fort redevables de votre peu de curioſité pour nos Greques; cependant en attendant qu'elles vous en marquent leur reconnoiſſance, vous m'accorderez de voir la fille d'Ariſtippe: j'ai promis que vous m'accompagneriez, je ne puis manquer à ma parole ſans offenſer & le pere & la fille, & je ſuis perſuadé que Publius-Fulvius ne vous pardonneroit pas de vous être broüillé avec Ariſtippe pour un ſemblable ſujet.

Titus n'eut rien à répondre à cet article, & jugeant en effet qu'il y auroit du mépris à refuſer une choſe où tant de gens avoient inutilement aſpiré, il ſe rendit aux raiſons de ſon ami: mais ſon chagrin n'en diminua point; il fut inquiet & triſte le reſte du jour, & la nuit n'offrit à ſon imagination que des objets de douleur. Comme il étoit extrêmement raiſonnable & ſenſé, il s'efforça de ſurmonter

ter ces preſſentimens, & s'armant contre lui-même il les traita de foibleſſes indignes d'un Romain, & prit enfin la reſolution de paroître aux yeux de Sophronie, tel qu'il devoit être pour faire honneur à ſa Patrie & à ſon ami. Giſippe le trouva dans cette diſpoſition, lorſqu'il le vint prendre pour aller chez Ariſtippe; il vit même avec plaiſir qu'il avoit pris un ſoin dans ſon habillement qui ne lui étoit pas ordinaire, & qui témoignoit quelqu'envie de plaire: Il s'en railla agreablement, & le jeune Romain y répondit de façon à ne rien faire connoître de ce qui l'agitoit intérieurement. Ils ſe rendirent enſemble près d'Ariſtippe, qui les reçut avec tendreſſe: Je vais faire bien des jaloux, leur dit-il, & je ne ſçai comment Sophronie ſe juſtifiera à la Jeuneſſe d'Athénes, de la préference qu'elle vous donne.

Les deux amis répondirent à ce diſcours obligeant avec leurs graces accoutumées, enſuite de quoi le Philoſophe les fit monter dans ſon

ſon char, où s'étant placé avec eux il fit prendre le chemin de l'aimable retraite de Sophronie. Cette belle perſonne, qui étoit avertie dès la veille de leur arrivée, avoit tout fait préparer pour les recevoir dignement. Tant que le chemin dura, Giſippe fut d'une humeur charmante, & Titus s'efforça de paroître auſſi guai que lui. Ariſtippe qui, lorſqu'il ſe rendoit à ſa maiſon de plaiſance, laiſſoit ſa Philoſophie dans Athénes, leur fournit pluſieurs matieres propres à faire briller leur eſprit, & jamais partie de plaiſir ne ſe fit avec plus de ſatisfaction. Ils arriverent, & les beautez de cette maiſon furent d'abord le ſujet des acclamations des deux amis, qui s'empreſſerent à l'envi d'y donner les loüanges qu'elle méritoit, non-ſeulement par ſa ſituation, mais encore par les agrémens qu'elle tenoit du goût d'Ariſtippe.

Les applaudiſſemens de Giſippe & de Titus n'étoient pas finis, lorſque la belle Sophronie s'avança audevant de ſon pere, & parut à leurs yeux avec tous ſes appas.

Cette

Cette compagnie étoit deſcenduë du char; Ariſtippe marchoit au milieu des deux amis, qui ne virent pas plutôt Sophronie, que ceſſant tout à coup de parler, ils reſterent comme immobiles, d'étonnement & d'admiration, à l'aſpect de tant d'attraits. Giſippe qui ne s'étoit rien imaginé de ce qu'il voyoit, en fut frappé; & Titus qui s'en étoit formé une idée plus certaine, mais dangereuſe, fut ſi troublé de voir qu'il ne s'étoit pas trompé ſur le péril que le cœur couroit dans cette entrevûë, & de celui dont il avoit eû la veille de ſi forts preſſentimens, qu'il ne put proferer un ſeul mot. Chacun d'eux étoit occupé de telle ſorte des mouvemens qui les agitoient, qu'ils ne firent nulle attention l'un ſur l'autre. Sophronie avoit trop de pénetration pour ne ſe pas appercevoir de l'effet de ſes charmes; elle en rougit, & ſon embarras alloit augmenter celui des diſciples d'Ariſtippe, ſi ce Philoſophe ne les en eût tiré tous trois, en prenant le premier la parole. Il faut, dit-il

en

en soûriant, que Titus & Gisippe soient plus sensibles à la vûë d'une belle maison qu'à celle d'une belle personne, puisqu'ils n'ont pas cessé de se récrier sur les agrémens de l'une, & qu'ils gardent un profond silence à l'approche de l'autre.

On trouve aisément des termes, dit alors Titus, pour loüer l'ouvrage des hommes, mais il n'en est point qui puissent exprimer l'admiration qu'inspire celui des Dieux. Il est vrai, ajouta Gisippe en reprenant son enjoûment, qu'on peut s'énoncer facilement sur les beautés des jardins & des bâtimens, ausquelles nous ne devons applaudir par aucune contrainte; mais lorsqu'on est forcé d'adorer ce que l'on voit, je crois que le silence marque mieux l'adoration, que les paroles les mieux choisies. Cette galanterie de part & d'autre ne parut pas déplaire à Sophronie, elle y répondit avec modestie, mais avec tant d'esprit & de grace, qu'elle acheva d'enchanter les deux amis. Aristippe qui n'avoit d'yeux que pour son aimable fille, &

& qu'on ne pouvoit flatter plus agréablement qu'en lui rendant la juſtice qui lui étoit duë, anima cette converſation par pluſieurs attaques qu'il fit à Giſippe, dont il deſiroit ardemment l'alliance.

Le jeune Grec, que l'amour venoit de ſoumettre ſans nulle reſiſtance, y repliqua en homme auſſi ſpirituel qu'amoureux, & fit aſſez connoître ſes ſentimens pour donner lieu de croire au pere & à la fille qu'il feroit ſon bonheur d'une ſi douce union. Mais ſi cette idée donna de la joïe au Philoſophe, elle porta le deſeſpoir dans l'ame de Titus; l'Amour l'avoit encore moins épargné que Giſippe, & jamais paſſion ne fut ſi violente dès ſa naiſſance, que celle qu'il prit pour Sophronie à cette premiere vûë. Sa flamme dès cet inſtant lui fit ſentir tout ce qu'une ardeur affermie par le tems fait ſentir aux amans délicats; la crainte & la jalouſie s'emparerent de ſon cœur, & ſans que Giſippe s'expliquât ouvertement, il le reconnut pour ſon rival auſſi-tôt qu'il eut parlé. Cet-

Cette connoiſſance le pénetra de la plus vive douleur; mais cachant dans le fond de ſon ame les divers mouvemens dont il étoit agité, il ſe contraignit ſi bien, qu'Ariſtippe & Giſippe ne purent s'en appercevoir. Sophronie cependant qui ne ſçavoit pas que cette viſite étoit un piége que ſon pere tendoit à ſa liberté, voyant qu'il témoignoit au Grec une amitié de pere, s'efforça ſans autre deſſein que de lui plaire, de faire un accueil gracieux à Giſippe, ce qui augmentoit à chaque inſtant ſon amour, & la triſteſſe de Titus. Ariſtippe ayant conduit la compagnie dans un ſallon ſuperbe, chacun y prit ſa place; & la converſation étant devenuë reglée, le Philoſophe qui vouloit étaler tous les charmes de ſa fille aux yeux de ſes diſciples, la fit rouler ſur les matieres les plus relevées, en propoſant les queſtions les moins faciles à décider.

L'aimable Sophronie y fit éclater à la fois la juſteſſe de ſon eſprit, la profondeur de ſon ſçavoir, &

& les graces de l'éloquence : mais ſi elle s'attira les acclamations des deux amis, ils mériterent auſſi ſon admiration ; la ſageſſe de leurs déciſions, leur modération en ſoutenant des opinions differentes, la conſidération qu'ils ſe témoignoient en diſputant l'un avec l'autre, ſans jamais ſortir des bornes de l'exacte civilité, la déférence qu'ils faiſoient voir réciproquement pour leurs ſentimens, quoiqu'ils fuſſent quelquefois oppoſés, & la douleur qu'ils conſervoient dans la chaleur même de la diſpute, les lui firent regarder comme des hommes extraordinaires & dignes de toute ſon eſtime ; l'égalité de leur mérite l'empêchant de mettre aucune difference entr'eux, ſon cœur ne pancha pas plus d'un côté que de l'autre : Tous deux aimables, tous deux ſçavans, ſages & ſpirituels, elle leur diſpenſa ſans préference les loüanges qui leur étoient duës, & ſe ſentit pour eux une égale amitié. Il eſt vrai que le tempérament ſérieux & tendre de Titus, qui con-

convenoit au ſien, le lui eût rendu plus agréable ſi elle eût dû faire un choix; mais comme elle ne croyoit pas qu'il fût jamais queſtion de décider entr'eux, elle leur fut également favorable.

Les deux amis trop conformes dans leurs ſentimens en cette occaſion, prirent auſſi pour elle une égale ardeur; & cette journée fut enfin marquée par la perte du repos de Giſippe & de Titus. Le premier, ſuivant ſon humeur entreprenante & vive, ne put ſe contraindre aſſez pour ne pas laiſſer échaper quelques éteincelles du feu qui commençoit à le brûler. Ariſtippe s'en apperçut avec joïe, & l'attention qu'il donnoit aux actions de ce nouvel amour, ne lui permettant pas de s'arrêter à celle de Titus, il lui fut aiſé de ſe ſouſtraire à ſa pénetration. Mais l'amoureux Romain qui tiroit de ſa propre flamme les lumieres qui l'éclairoient ſur les mouvemens de ſon ami, ne pouvant douter de ſon amour pour Sophronie, & jugeant qu'Ariſtippe préfereroit toujours le

le citoyen d'Athénes au Chevalier Romain, s'imposa dès ce moment un silence éternel, resolu de mourir plutôt que de traverser Gisippe dans cette alliance.

Le jeune Grec de son côté, persuadé que Titus étoit destiné pour une Romaine, & qu'il ne s'engageroit jamais que par les ordres de Publius, ne s'imagina point que la fille d'Aristippe lui eût inspiré autre chose que de l'admiration; & cette pensée s'étoit si bien gravée dans son esprit, que c'étoit toujours à lui qu'il s'adressoit lorsqu'il vouloit faire remarquer quelqu'action ou quelques paroles de Sophronie. L'amoureux Gisippe eût bien voulu que le jour n'eût jamais fini; l'heure du départ l'inquiétoit, & la nécessité de se séparer de Sophronie étoit la seule chose qui troubloit le plaisir qu'il avoit en ce lieu. Titus au-contraire qui sentoit à chaque moment redoubler son amour, attendoit avec impatience celui qui devoit l'en chasser; & si la considération qu'il devoit avoir pour Aristippe ne

l'eût

l'eût retenu, il seroit parti sans lui pour Athénes. Enfin, après que le Philosophe & sa charmante fille eurent mis en usage tout ce que le goût, la délicatesse & la magnificence peuvent faire inventer pour régaler les deux amis, Aristippe voyant la nuit s'approcher, remonta dans son char avec Gisippe & Tituts, en les priant en presence de Sophronie d'y venir aussi souvent qu'ils le voudroient, & même sans lui; cette belle personne ayant près d'elle des femme qui ne la quittoient jamais, pour garder le décorum, étant trop assuré de sa vertu pour avoir besoin de précaution. Sophronie n'ajouta rien à la priere de son pere; mais son silence respectueux leur fit assez connoître que leur presence lui feroit plaisir. Gisippe se proposa dès lors de profiter exactement de cette permission; & le malheureux Titus, déchiré par l'amour & par l'amitié, soupira de ne pouvoir en dire autant.

Sophronie s'étant retirée, le char reprit la route d'Athénes, & ra-

ramena les deux amis dans leur Palais, bien differens de ce qu'ils étoient en partant. Comme Aristippe ne vouloit montrer aucune affectation à Gisippe, & qu'il souhaitoit sçavoir les sentimens de sa fille avant que de faire connoître les siens, il avoit brisé dans le chemin les loüanges & les remercimens que ses deux disciples s'empressoient de faire éclater sur les rares qualitez de Sophronie, & la maniere dont ils en avoient été reçus; & par son adresse la conversation étant tombée sur des choses générales, & par conséquent indifferentes, Titus enseveli dans ses pensées, laissa le soin à Gisippe d'entretenir Aristippe, & ne parla que très-peu, jusqu'au moment que le char les arrêta chez eux.

Le Philosophe les embrassa l'un & l'autre en les quittant, & les ayant vûs rentrer, se rendit à son Palais, très-satisfait de la réception que sa fille avoit faite à Gisippe, se flattant qu'elle ne s'opposeroit point au dessein qu'il avoit formé de le lui donner pour époux. De

leur côté, les deux amis ne furent pas plutôt en liberté de s'expliquer sans contrainte, que Gisippe envyré de son amour, & regardant Titus avec des yeux qui découvroient tout ce qu'il avoit dans l'ame : Eh bien, mon cher Titus, lui dit-il, est-il rien de si parfait que Sophronie, & vous repentez-vous d'avoir vû cette adorable fille ? Que de graces, continua-t-il sans attendre sa réponse, que d'attraits ! J'en suis enchanté, & je sens que je ne puis plus vivre sans elle. Je vous l'avoüe cher ami, l'amour le plus violent s'est emparé de mon cœur, & je mourrois si je pouvois croire qu'Aristippe me refusât pour son gendre.

Vous ne mourrez point, répondit Titus ; Aristippe & Sophronie ont l'esprit trop éclairé pour ne pas voir tout le mérite de Gisippe. Titus prononça ces paroles d'un ton de voix si changé & d'un air si triste, que Gisippe malgré sa préoccupation en fut allarmé. Qu'avez-vous, cher Titus, lui dit-il avec vivacité ? vous me paroissez ac-

accablé de quelque grande douleur. Titus, qui ne pouvoit plus ſoutenir l'entretien, ſaiſit cette occaſion de le rompre: Je me trouve un peu mal, lui repliqua-t-il; je n'ai pas même été dans mon aſſiéte ordinaire toute la journée: vous étiez occupé trop agréablement pour vous en appercevoir, mais je crois qu'Ariſtippe & Sophronie n'ont pas eû lieu d'être fort contens de moi; ſouffrez que je me retire, peut-être qu'un peu de repos diſſipera les douleurs que je ſens.

Le jeune Grec pendant ce diſcours ſe ſouvenant qu'en effet Titus avoit été d'une mélancolie extrême tout le long du jour, & ſenſible au reproche qu'il lui faiſoit: Mon cher Titus, dit-il en l'embraſſant, pardonnez ma négligence aux nouveaux mouvemens qui ſont venus m'agiter aujourd'hui; malgré leur violence, ils n'ont rien diminué de ma parfaite amitié pour vous; & j'atteſte les Dieux que Titus m'eſt auſſi cher que Sophronie, & qu'il me ſeroit im-

poſſible d'être heureux, ſi je ne pouvois accorder l'amitié de l'un avec l'amour de l'autre : allez donc rétablir dans les bras du ſommeil une ſanté qui m'eſt mille fois plus précieuſe que ma vie. Le tendre Romain ne répondit à ce diſcours que par des ſoupirs qu'il ne put retenir ; & ſon ſilence faiſant croire à Giſippe qu'il étoit véritablement malade, il le conduiſit à ſon appartement, où l'ayant laiſſé, il retourna dans le ſien pour s'abandonner ſans reſerve au plaiſir de penſer à Sophronie, quoique ce ne fût pas avec la même tranquilité qu'il l'avoit eſperé, ſon attachement pour Titus lui donnant une inquiétude qui mêla quelqu'amertume aux douces idées dont l'amour le flattoit.

Le malheureux Titus payoit bien cher en ce même moment le repos qu'il ôtoit à ſon ami. Ce jeune Romain de qui la vertu cherchoit à ſurmonter l'amour, auſſi fidele ami qu'amant paſſionné, paſſa la nuit dans les plus cruels combats. Sophronie, qui ſe preſentoit à ſon ima-

imagination avec tous ſes charmes, lui perſuadoit qu'étant auſſi jeune, auſſi riche & d'un ſang auſſi noble que Giſippe, il pouvoit bien prétendre à s'en faire aimer, & qu'il ne ſeroit pas impoſſible qu'il lui fût préferé; mais lorſqu'il ſe livroit à cet eſpoir, Giſippe s'offroit à ſes regards, lui reprochant ſa perfidie; & ſe rappellant l'amitié qu'ils s'étoient jurée, & la honte qui rejailliroit ſur lui d'en violer les loix par une ſemblable infidélité, il frémiſſoit d'en avoir eû ſeulement la penſée. Cependant l'amour ne s'éteignoit point, & tandis que Giſippe triomphoit de Sophronie d'un côté, cette fatale image le tiranniſoit de l'autre d'une maniere impitoyable. Non, non, s'écrioit-il, belle & dangereuſe Sophronie, il ne ſera pas dit que vous aïez rendu Titus ennemi de Giſippe; Giſippe a parlé le premier, c'eſt à moi de me taire: Si j'ignorois ſon amour, s'il m'avoit caché ſes intentions, n'en doutez point, je céderois à vos charmes; mais helas! continuoit-il, après

l'aveu qu'il vient de me faire, quelqu'eſpoir peut-il m'être permis, & ne ſerois-je pas le plus indigne de tous les hommes, ſi je mettois obſtacle à ſon bonheur?

Cette réflexion que l'honneur & l'amitié affermiſſoient de toutes les raiſons qu'inſpire la ſageſſe, fut long-tems ſeule maîtreſſe de ſon eſprit; mais ſa paſſion avoit déja pris trop d'empire ſur ſon cœur, pour ne la pas combatre avec violence. Cependant, ne pouvant triompher de l'amitié, & l'amitié ne pouvant vaincre l'amour outré de la reſiſtance de l'un & de l'autre: Eh bien! ajouta-t-il, funeſtes mouvemens du cœur, je vous accorderai malgré vous; j'adorerai Sophronie, & je ſerai fidele à Giſippe; je couvrirai des voiles du ſilence le feu dont je ſuis embrâſé, & mon cher Giſippe ne connoîtra jamais qu'un deſtin rigoureux m'a rendu ſon rival.

Comme il avoit employé toute la nuit à ces differentes penſées, le jour le ſurprit dans cette derniere reſolution; il n'en changea point,

point, & ajouta celle de fuir la vûë de Sophronie avec un soin extrême, persuadé que l'absence pourroit détruire facilement une flamme qu'un seul instant avoit allumée. Lorsqu'il se crut assûré fermement de lui-même, il fit son possible pour prendre le repos dont il n'avoit encore pû joüir; mais l'agitation de l'esprit avoit fatigué le corps de telle sorte, qu'il se sentit atteint d'une fiévre ardente aussi-tôt qu'il voulut se livrer au sommeil.

Gisippe qui n'en avoit goûté qu'imparfaitement les douceurs, ayant été troublé tantôt par son amour, & tantôt par la crainte que Titus ne fut malade, se leva de grand matin, & se rendit à l'appartement de son ami, où ses Esclaves lui annoncerent qu'il étoit fort mal. Cette nouvelle le toucha vivement, il en oublia même Aristippe & Sophronie; & croyant tout perdu s'il perdoit Titus, il entra & s'approcha de son lit dans un état digne de pitié. Titus le remarqua; & ce témoignage de-

ſon amitié le confirmant dans le deſſein qu'il avoit formé : Mon cher Giſippe, lui dit-il, ceci n'eſt rien, ne vous affligez point ſi vous voulez que mon mal finiſſe ; votre inquiétude eſt ſeule capable de l'augmenter ; & pour la diſſiper, livrez-vous à tout ce qui peut vous donner de la joïe, cherchez des objets plus agréables, allez vers Sophronie, & me laiſſez le ſoin de ma gûeriſon.

Ah ! cher Titus, reprit Giſippe qui voyoit dans ſes yeux un trouble qui l'effrayoit, mon amour pour Sophronie ne me fera jamais oublier l'amitié que je vous dois ; je ſens même qu'il diminuë par la crainte de vous perdre ; je ne puis rien aimer ſans vous ; je n'ai plus nul deſir de plaire, lorſque vous n'êtes pas témoin des efforts que je fais pour y parvenir : plaiſirs, joïe, eſperance, amour propre, enfin tout s'évanoüit & ſe perd quand je ſuis ſans vous.

Titus vivement touché d'un diſcours ſi tendre, ſoupira de douleur de ne pouvoir ſacrifier ſon amour

à un ami si parfait; mais trouvant dans ces témoignages de son amitié de nouvelles forces pour s'imposer silence, il s'affermit dans la resolution de mourir plutôt que de mettre obstacle à sa félicité: Et moi, lui répondit-il, je ne puis jamais être heureux, que vous ne le soyez véritablement; la vie me deviendroit insupportable, si vous négligiez pour moi ce qui peut faire le bonheur de la vôtre; si vous aimez la fille d'Aristippe, allez, mon cher Gisippe, allez lui presenter un cœur si digne du sien, & soyez assuré que je n'aurai de repos que lorsque j'apprendrai que vous êtes aimé.

Gisippe voulut encore lui repliquer pour l'obliger à souffrir qu'il ne le quittât point; mais Titus le pria si sérieusement de le laisser seul, qu'il fut contraint de lui céder: & comme il étoit sincerement amoureux de Sophronie, il se rendit dans le moment chez Aristippe, qu'il trouva fort occupé à faire préparer dans son Palais un appartement commode & sé-

paré de tous les autres pour Sophronie, qu'il lui dit devoir arriver à Athénes dès ce même jour. Cette nouvelle surprit Gisippe & le combla de joïe, par l'espoir qu'elle lui donna de pouvoir accorder les soins qu'il vouloit donner à son ami, & ceux que son amour prétendoit rendre à l'objet de ses vœux. Cependant n'osant se déclarer si promptement, il demanda au Philosophe si la belle Sophronie seroit pour long-tems chez lui, & comment elle s'étoit pû resoudre à quitter sa solitude.

Une conversation particuliere, lui répondit-il, que j'eûs hier avec elle tandis que vous étiez occupés Titus & vous à considerer mes tableaux, m'a fait obtenir cet effort de son obéïssance; je veux qu'elle reste desormais à Athenes, & qu'elle ne prenne les plaisirs de la campagne, que dans les saisons propres pour cet amusement. Gisippe ne manqua pas d'approuver cette resolution & de l'appuyer par de fortes raisons, dont le pénetrant Aristippe connut aisément la cau-

se; & pour en être encore plus certain & voir jusques au fond du cœur de son disciple, il lui dit avec un visage assez triste, que ce qui l'avoit obligé de faire rester sa fille hors d'Athénes, étoit la crainte qu'elle fût trop exposée chez lui aux yeux de ceux qu'il enseignoit; mais qu'il avoit trouvé un moyen de tout accorder, en obligeant ses disciples à ne les plus voir que sous les portiques, & de n'en recevoir aucun chez lui.

Gisippe frappé de ces paroles comme d'un coup de foudre, changea de couleur; & n'étant pas maître de son premier mouvement: Quoi, s'écria-t-il, je ne verrai plus l'adorable Sophronie! Ces mots lâchés malgré lui ayant confirmé Aristippe dans ses soupçons, & voyant Gisippe qui gardoit un morne silence par la confusion d'en avoir déclaré plus qu'il ne le vouloit, il sourit; & le regardant d'un air ouvert: Gisippe, lui dit-il, la Philosophie ne vous a-t-elle pas appris à vaincre vos passions, à surmonter vos desirs, & à vous

préparer à tous les évenemens de la vie?

Non, Seigneur, lui répondit-il en rougissant, la Philosophie a fait tous ces progrès dans mon esprit, & par malheur n'a rien fait encore sur mon cœur. Eh bien, lui repliqua le sage Aristippe, j'ordonnerai à Sophronie d'achever de vous perfectionner. Ce peu de paroles ayant rassuré Gisippe, il en rendit graces au Philosophe, & tous deux sans se découvrir entierement leurs pensées, s'en dirent pourtant assez pour connoître leurs sentimens. Mais tandis que Gisippe se flatte, que Titus cherche envain à vaincre son amour, & que les maux de l'esprit augmentent ceux du corps par tous les simptômes d'une grande maladie, l'admirable Sophronie prête à quitter son sejour champêtre, n'étoit pas sans inquiétude. Elle n'avoit entretenu son pere qu'un moment; Aristippe l'avoit employé à lui commander avec autorité de venir dès le lendemain dans Athènes, & à lui vanter les belles qualités de Gisippe:

pe : elle n'avoit eu que le tems d'obéïr ſans replique. Cependant lorſque le départ d'Arippe lui eut laiſſé la liberté de réflechir ſur la journée qu'elle avoit paſſée, il lui parut qu'elle s'étoit écoulée trop promptement, & que les deux amis avoient emporté avec eux tout le plaiſir qu'elle avoit goûté.

De-là s'examinant avec rigueur, elle rappella dans ſa mémoire les paroles d'Ariſtippe en faveur de Giſippe ; & cherchant au-dedans d'elle-même ſi ce n'étoit point ce jeune Athénien qui cauſoit le trouble dont elle étoit agitée, elle reconnut avec joye que la ſeule eſtime formoit les ſentimens qu'elle avoit pour lui. Enſuite ſon imagination s'arrêtant ſur Titus, elle lui trouva les mêmes qualités & les mêmes agrémens ; mais lorſqu'elle voulut en détourner ſa penſée, elle n'y trouva pas la même facilité. En vain elle s'efforçoit de s'occuper de Giſippe, Titus le ſeul Titus s'offroit à ſon eſprit ; & comparant malgré elle les char-

mes de ſa perſonne, ceux de ſon humeur & de ſa converſation avec ceux du Grec, elle y remarquoit une difference qui contraignoit ſon cœur d'en mettre auſſi dans l'admiration que l'un & l'autre lui avoient inſpirée, & qui la faiſoit pancher inſenſiblement du côté du jeune Romain. Elle étoit trop ſçavante pour ignorer le danger d'une telle préoccupation; & jugeant que ſon pere ne lui avoit pas parlé de Giſippe ſans deſſein, elle combattit avec fermeté les ſecrets mouvemens qui l'entraînoient vers Titus, pour ſe conſerver la liberté de ſuivre ſans répugnance les volontés d'un pere qu'elle aimoit & redoutoit également.

Pour cet effet, elle ſe repreſenta qu'il devoit lui être indifferent lequel des deux fût ſon époux, la ſocieté de l'un ou de l'autre lui promettant une égale félicité, puiſqu'étant de caracteres ſi fort oppoſés, ils ne laiſſoient pas de s'aimer & de vivre enſemble dans une parfaite inteligence;

preu-

preuve inconteſtable de la bonté de leurs cœurs & de la docilité de leurs eſprits. Fuyons donc, diſoit-elle, une prévention préjudiciable à notre repos. Si Titus eſt choiſi par mon pere pour être le maître de mon cœur, qu'il ſoit alors le plus aimable à mes yeux; mais ſi ce choix doit tomber ſur Giſippe, qu'il l'emporte à jamais ſur Titus. Cette réſolution fut la derniere que prit cette ſage & belle perſonne, qui ſe ſervant de toute la force de ſa Philoſophie ſe rendit maitreſſe abſoluë des mouvemens de ſon ame, en banniſſant de ſon idée tous les autres objets pour n'y laiſſer regner que ſon devoir & ſa raiſon. Ses ſentimens la ſuivirent dans Athénes où elle arriva le ſoir du jour que Giſippe avoit en quelque façon découvert à Ariſtippe le ſecret de ſon cœur. Cet amoureux Grec n'eut pas plûtôt quitté le pere de Sophronie, qu'il courut ſçavoir l'état où ſe trouvoit Titus, & lui apprendre les nouveaux ſujets qu'il avoit d'eſperer. Le Romain étoit ſeul dans

ſon appartement; la fiévre l'avoit quitté, mais une langueur mortelle l'avoit ſuivie, il s'y étoit abandonné; & lorſque Giſippe entra, comme il ne ſe faiſoit jamais annoncer, il le ſurprit panché ſur ſon ſiége, les yeux baignés de larmes & dans l'attitude d'un homme pénétré de la plus vive douleur.

Cet objet l'attendrit: il fit du bruit, & s'approchant de lui le conjura de lui déclarer ce qui le mettoit dans une ſi cruelle ſituation. Titus au deſeſpoir de paroître en cet état, inventa pluſieurs prétextes pour fonder ſa mélancolie; la violence de la fiévre, l'abbattement qu'elle lui avoit laiſſé; & quelques lectures touchantes furent les raiſons dont il ſe ſervit pour cacher la véritable: mais Giſippe connoiſſant à ſon air qu'il ne parloit pas avec ſincerité, n'épargna ni prieres ni tendreſſe pour l'obliger à lui dire la verité. Titus n'en fut point ébranlé, & lui fit tant de proteſtation qu'il n'avoit rien de plus, que le fils de Crémes ne le preſſa pas davantage, & changeant

geant de discours l'instruisit du retour de Sophronie chez son pere, & des favorables dispositions qu'il avoit remarquées pour lui dans l'esprit de ce Philosophe. L'infortuné Titus se vit alors attaqué de mille pensées differentes. L'arrivée de Sophronie dans Athénes dérangeoit toutes ses résolutions; à portée de la voir tous les jours, il ne douta point que son amour n'en prit de nouvelles forces, & que le bonheur de Gisippe dont il alloit être témoin, ne le fit mourir de désespoir.

Cependant ayant encore assez d'empire sur lui-même pour dissimuler ce renouvellement de douleur, il se composa si bien, qu'il félicita Gisippe de façon à lui persuader la satisfaction qu'il ressentoit de la sienne. L'amoureux Grec, charmé de l'approbation qu'il paroissoit donner à son amour, l'entretint long-tems des attraits de Sophronie, de la gloire de s'en faire aimer, & du bonheur de la posseder; & sans s'apperçevoir que chaque mot qu'il prononçoit sur cet

cet article étoit autant de coups de poignards dont il lui perçoit le cœur, il fit durer cette converſation juſqu'au ſoupé qu'ils firent enſemble, où la préſence de leurs eſclaves ne lui permit pas de la continuer. Titus mangea très-peu, & parla encore moins ; ſon ami qui vit bien qu'il ſe gênoit pour lui, & qu'il avoit peut-être beſoin de repos, le reconduiſit dans ſon appartement, & ſe retira dans le ſien pour rêver en liberté comment il inſtruiroit Ariſtippe & Sophronie de l'excès de ſa flamme. Pour Titus, plus malheureux encore que la veille, il congedia ſes gens & s'abandonna à tout ſon deſeſpoir ; il paroîtra ſurprenant que la paſſion de ces deux amis eût pris de ſi fortes racines en un ſeul jour : mais on ne s'étonnera plus quand on voudra réflechir ſur le pouvoir invincible qu'ont ſur les cœurs l'eſprit & la beauté joints enſemble, & que les traits de l'amour portent des coups d'autant plus certains, qu'on eſt moins préparé à s'en défendre : Giſippe & Titus en allant chez So-

Sophronie ne s'attendoient qu'au plaisir de voir une belle maison & d'entendre une fille sçavante; sa presence leur fit oublier ce qu'ils étoient venus chercher, la science & la curiosité disparurent: uniquement attachez aux charmes qui s'offrirent à leurs yeux, leurs cœurs en furent frappés & saisis à la fois, la surprise & l'extase donnerent à l'amour tout le tems nécessaire pour se glisser dans leurs ames; & lorsqu'ils entendirent parler cette admirable fille, le feu dont ils commençoient à brûler n'eut plus de peine à les embrâser tout-à-fait. Titus aima dès ce moment avec excès, quoique sans espoir, par la connoissance qu'il eut d'abord des sentimens de Gisippe, qui par la vivacité de son tempérament ne put les dérober à sa pénétration; le désir de ceder à cet ami une si charmante conquête ne fit que redoubler son ardeur, les combats qu'il rendit pour l'éteindre en augmenterent la violence.

En ce funeste état tout ce que sa vertu put faire, fut de le resoudre

à garder le silence, de se priver de la vûë de Sophronie, & de chercher sa guerison dans les bonheur de son ami; Mais que cette vertu devint foible, lorsqu'il apprit que cette belle fille alloit habiter la même Ville que lui, qu'il la verroit tous les jours ou chez Aristippe ou dans les Temples; & qu'enfin, malgré toutes ses résolutions, il couroit risque de voir son rival réellement heureux. Cette derniere pensée le troubla de telle sorte, qu'il n'en put prendre aucun repos de toute la nuit; & quoique son amitié pour Gisippe n'en fut point ébranlée, son amour & son desespoir n'en eurent pas moins de force.

Dans cette perplexité le seul moyen qu'il trouva de terminer une si triste aventure fut de retourner à Rome, & d'abandonner pour jamais Aristippe, Sophronie & Gisippe; mais comme Fabius son pere avoit marqué le tems de son séjour dans Athénes, & qu'il craignoit de l'irriter en partant sans son consentement, il résolut de lui écrire que l'air d'Athénes, contraire

à sa santé, l'obligeoit à le prier de le rappeller près de lui. Content d'avoir imaginé cet expedient, il se promit de l'exécuter dès le jour suivant, malgré l'opposition que l'amour & l'amitié y mettoient tour à tour.

Pour Gisippe il ne s'occupa que du doux espoir d'obtenir la charmante Sophronie, & cette aimable fille, qu'Aristippe avoit reçuë en pere qui connoît tout le prix du trésor dont il étoit redevable au Ciel, n'eut point d'autre inquiétude que celle de se rendre toujours maîtresse de ses volontés afin de les soumettre aux ordres d'Aristippe. Elle ne fut pas long-tems à les recevoir; le Philosophe l'ayant prise en particulier dès le soir de son arrivée, la fit asseoir devant lui; & la regardant avec une bonté paternelle: Sophronie, lui dit-il, je vous connoît si sage & si sensée, que je ne fais nulle difficulté de vous parler à cœur ouvert. La fortune, ma chere Sophronie, continua-t-il, qui ne suit presque jamais le merite, ne m'a pas favorisé de façon à vous pro-

procurer une établiſſement digne de vous. Juſqu'ici la Philoſophie m'en avoit conſolé, & je me croyois aſſez riche en me voyant pere d'une fille à qui les Dieux n'ont rien refuſé de ce qui peut la rendre parfaite ; mais aujourd'hui que l'âge m'apprend que la fin de ma carriere approche, je penſe bien differemment : plus vous avez de perfections, & plus je crains de vous laiſſer dans l'indigence ; il me ſemble qu'il eſt de mon devoir envers les Dieux, auſſi-bien que de ma tendreſſe envers vous, de vous procurer un établiſſement capable de marquer au Ciel ma reconnoiſſance, & de récompenſer votre ſageſſe guidée par des mouvemens ſi purs. Je crois ne pouvoir m'égarer en choiſiſſant Giſippe pour votre époux ; Crémes ſon pere étoit mon ami, il a laiſſé à ſon fils des biens qui le rendent un des plus conſidérables de la République, & pour comble de bonheur je me ſuis apperçu que vos jeunes attraits ſe ſont emparés de ſon cœur ; il eſt jeune, aimable, rempli d'eſprit &

de

de vertu, & je me flatte que vous ne vous oppoſerez pas à ſon alliance, ſi je vous commande de lui donner la main.

Sophronie n'heſita point; & ſans vouloir écouter les ſecrets mouvemens de ſon cœur, elle ſe hâta d'aſſurer Ariſtippe de ſon obéiſſance. Je ne connois Giſippe que depuis deux jours, lui dit-elle, mais puiſque vous le croyez digne d'être votre gendre, ces deux jours me ſuffiſſent; mon cœur ſoumis à vos deſirs y reglera toujours les ſiens: je ne me ſuis point donnée la vie, c'eſt un bien que je ne tiens que des Dieux & de vous; ainſi je ne dois avoir aucun égard pour moi-même en cette occaſion. Puiſque je ne puis vous marquer ma reconnoiſſance, qu'en vous ſacrifiant des jours qui ne m'appartiennent que parce que vous m'en avez procuré la lumiere; diſpoſez donc de moi de telle maniere que vous le jugerez à propos: j'aimerai Giſippe dès que vous me l'ordonnerez, & je n'aurai pour lui que de l'indifférence,

ſi vous ceſſez de l'honorer de votre eſtime.

Cette haute ſageſſe pénétra Ariſtippe d'admiration; il embraſſa ſa fille & l'aſſura que s'il ne ſçavoit pas la rendre heureuſe par cet himen, il n'y auroit jamais penſé; enſuite l'ayant inſtruite de la conduite qu'il vouloit tenir avec Giſippe, il la pria de le recevoir avec conſidération, & de la lui témoigner particulierement par beaucoup d'eſtime pour Titus: c'eſt un moyen preſque certain, lui dit-il, de gagner la ſienne; jamais amitié n'a lié perſonne comme Giſippe & Titus; quiconque veut engager l'un, doit aimer l'autre; & je crois ne rien exiger de trop de votre complaiſance en vous recommandant de le chérir comme un frere, puiſqu'à vous parler ſans déguiſement je vous avoüerai que s'il étoit Athénien, & qu'il eût pour vous les mêmes ſentimens que Giſippe, je le préfererois à tous les hommes de la terre. Ce diſcours mit l'obéiſſance de Sophronie à la plus rude des épreuves, en rappellant à ſa pen-

penſée un homme qu'elle vouloit en bannir pour jamais ; moins prompte dans cette réponſe qu'elle ne l'avoit été dans l'autre, elle balança à promettre d'aimer Titus, dans la crainte de le trop aimer.

Elle n'avoit pas heſité pour Giſippe : ſûre de ſes ſentimens, elle avoit tout promis croyant ne rien haſarder ; mais incertain ſur ce qui regardoit Titus, elle frémit de s'engager dans un mouvement où ſon cœur n'avoit déja que trop de panchant. Elle ſe remit cependant, & témoigna à ſon pere qu'elle ſuivroit aveuglément toutes ſes volontés. Ariſtippe extrêmement ſatisfait de ſa fille, attendit avec impatience que Giſippe ſe rendit chez lui : Il en avoit autant que lui ; mais ſon amitié pour Titus ne lui permettant pas de faire aucunes démarches ſans l'en avertir, il le fut trouver, & le voyant en aſſez bonne ſanté pour ſortir, il le pria de l'accompagner chez Ariſtippe. L'amoureux Romain qui cachoit également les maux du corps & de l'eſprit pour ne pas affliger ſon ami,

s'en défendit du mieux qu'il lui fut poſſible, & le conjura avec tant d'inſtance de l'en diſpenſer, que Giſippe ne voulant pas le contraindre, ſe rendit ſeul chez le Philoſophe. Ariſtippe lui fit toujours le même accueil, & le conduiſit lui-même à l'appartement de Sophronie.

Cette belle fille ne put s'empêcher à ſa vûë de rougir, ce qui ſe paſſoit au fond de ſon ame la mettoit dans un embarras difficile à d'écrire. Giſippe ne lui déplaiſoit pas, mais Titus lui plaiſoit davantage ; & tandis qu'elle s'efforçoit à bien recevoir le Grec, ſes yeux cherchoient le Romain & ſon cœur le déſiroit. Cependant attentive à toutes ſes actions, elle ne parut ni trop ſevere ni trop favorable ; & laiſſant agir ſon pere elle ne fit voir à Giſippe que beaucoup d'eſprit & beaucoup de ſageſſe. Ariſtippe qui ſouhaitoit qu'elle vainquît entierement le jeune Athénien, les quitta ſous prétexte de quelques affaires pour leur laiſſer plus de liberté ; & comme Sophronie avoit près d'elle

une

une femme de merite qui l'avoit élevée & qui ne l'abandonnoit jamais, Ariſtippe ne ſe gênoit pas avec ceux qu'il vouloit bien recevoir chez lui.

Giſippe étoit trop amoureux pour ne pas profiter d'une telle faveur ; cette ſeconde entrevûë achevant de l'enflammer, il fit parler ſes yeux, & ſecondant leur langage de tout ce que le reſpect lui permettoit de dire, il mit Sophronie hors d'état de douter de ſon triomphe : elle n'en parut ni plus tendre ni plus fiere, & ſe ménagea de façon à lui faire entendre que les volentés d'Ariſtippe pouvoient ſeules diſpoſer de ſon cœur. Giſippe charmé de ne trouver en elle aucune prévention pour un autre, & ne voulant pas donner le tems à Ariſtippe de s'engager ailleurs, ſe réſolut de lui demander Sophronie dès ce même jour ; mais le Philoſophe occupé aux affaires de la République ne put retouner chez lui : & toutes les Dames d'Athénes étant venus voir Sophronie, Giſippe, que tant de monde avoit de-

tourné d'une converſation intereſſante, s'échappa de la compagnie & fut retrouver Titus.

Mais ayant apris de ſes Eſclaves qu'il étoit allé ſe promener ſur les bords de la mer, il ſortit dans le deſſein de le joindre.

SUI-

SUITE
DES EFFETS
DE
L'AMITIÉ

XXIX. NOUVELLE.

LE tendre Romain plus agité que jamais & toujours incertain de ce qu'il devoit faire, avoit conduit ses pas du côté de la mer: il y rêvoit à la fatalité de son destein, & s'abandonnoit à toute sa douleur, quand le bruit d'un char qui sembloit être tiré par des chevaux aîlés, le fit revenir de sa réverie; un moment

de curioſité, dont il ne fut pas le maître, lui fit jetter les yeux ſur les perſonnes qui le rempliſſoient. Mais quel fut ſon étonnement lorſqu'il y vit Sophronie au milieu des principales Dames de la Ville, qui plus belle encore que le jour qu'il avoit commencé de l'adorer, ſembloit avoir raſſemblé tous les traits de l'amour pour lui percer le ſein.

Sa premiere penſée fut d'abord de fuir, mais ſa paſſion plus forte que ſa vertu le retint immobile, & les regards fixés ſur ce fatal objet, il vit arrêter le char, & les Dames en deſcendre pour ſe promener à pied. Alors ſans ſonger à ce qu'il faiſoit, oubliant toutes ſes réſolutions, il courut à elles leur donna la main, & Sophronie étant deſcenduë la derniere, il ne la quitta plus, & but à longs traits le doux poiſon qui de ſes yeux paſſoit juſqu'à ſon cœur. Toutes ces Dames le connoiſſoient, il en étoit également eſtimé, & pluſieurs d'entre elles euſſent bien voulu le rendre ſenſible; ſa préſence augmen-

menta le plaiſir qu'elles s'étoient promis de prendre à la promenade : elles le raillerent agréablement ſur la ſolitude dans laquelle elles le trouvoient, & lui demanderent avec empreſſement par quel haſard Giſippe n'étoit pas avec lui. Le plaiſir de plaire eſt ſi naturel à tous les hommes, qu'il effaça dans ce moment les funeſtes idées dont ſon eſprit étoit offuſqué ; animé par la préſence de Sophronie, il reprit cet air enchanteur qui lui gagnoit tous les cœurs, & répondit avec autant de délicateſſe que de vivacité aux fines railleries des Dames.

Pour Sophronie inquiéte, ſérieuſe & preſque hors d'elle-même, elle ne ſçavoit s'il falloit parler ou ſe taire, ſi elle devoit ſe réjoüir de cette rencontre ou s'en allarmer. Le même trouble dont Titus avoit été ſaiſi en la voyant l'avoit agitée en lui donnant la main : elle avoit pâlie, elle avoit rougie ; & n'avoit pû proferer une parole. L'amoureux Titus s'en apperçut, mais comme il n'attribuoit

rien à ſon avantage & qu'il évitoit de ſe flatter, il crut que le chagrin de le voir ſans Giſippe étoit la cauſe de ſes divers mouvemens ; & voulant du moins ſe rendre agréable par quelque endroit, il ſe réſolut de parler pour ſon rival. La compagnie s'étant diſperſée & les Dames marchant à quelque diſtance les unes des autres, il fit ſi bien qu'il ſe trouva comme engagé à donner le bras à Sophronie pour l'aider à les ſuivre. Alors ſaiſiſſant cette occaſion : Si Giſippe, lui dit-il, Madame, avoit pû deviner que vous vinſſiez ici, il s'y ſeroit rendu avec empreſſement ; & quoique je ſois aſſuré de ſon amitié, je ne fais point de doute qu'il ne porte envie au bonheur dont je joüis dans ſon abſence.

Titus prononça ces mots d'une maniere ſi paſſionée, qu'il ne fut pas au pouvoir de Sophronie de n'y point faire d'attention ; elle en fut émuë, & ſe trouvant offenſée ſans ſçavoir pourquoi, que Titus la crut capable de regreter quelqu'un : Le bonheur dont vous parlez,

lez, Seigneur, lui répondit-elle, eſt ſi peu de choſe, que je crois Giſippe trop ſenſé pour en être jaloux; & comme vous paroiſſez ne vivre que l'un pour l'autre, il doit être auſſi content de ce qui vous vous fait quelque plaiſir, qu'il le ſeroit pour lui-même: Pour moi, continua-t elle, je ne vois point Titus que je ne m'imagine voir Giſippe: & je ne vois point Giſippe que je ne penſe à Titus.

Ah! Madame, s'écria-t-il emporté par ſon amour, voyez donc toujours Giſippe. Ces paroles, qu'il avoit dites comme malgré lui, ne furent pas plutôt ſorties de ſa bouche, qu'il s'en repentit; & voyant ſur le viſage de Sophronie un mêlange de ſurpriſe & de confuſion qu'elle ne put cacher, il baiſſa les yeux, ſoupira & garda le ſilence. La fille d'Ariſtippe, non moins embarraſſée que lui, cherchoit ce qu'elle devoit faire pour rompre cet entretien, quand, par bonheur pour eux, toute la compagnie ſe raſſembla. La converſation devint générale; & Titus allarmé du

précipice où ſon amour l'avoit conduit, retombant dans ſa mélancolie ordinaire, ne prit plus aucun interêt à ce qui ſe paſſoit. Sophronie n'étoit pas dans une ſituation plus tranquile; mais s'étant remiſe plus promptement que Titus, elle ſe contenta d'éviter de ſe touver ſeule avec lui, ſans lui rien témoigner qui pût lui faire croire qu'elle avoit compris ſes paroles. Cependant malgré leurs ſoins, & l'attention qu'ils apportoient l'un & l'autre d'éviter leurs regards, ils ſe rencontroient ſi ſouvent, qu'ils ne purent s'empêcher d'y lire ce qu'ils juroient en ſecret de ne ſe jamais dire. Ils étoient dans cette mutuelle contrainte, lorſqu'ils virent arriver Giſippe, qui prêt à ſe rendre au bord de la Mer avoit été forcé de s'arrêter avec pluſieurs de ſes amis qui s'étoient raſſemblez pour le venir voir: Débarraſſé de leur viſite il avoit continué ſon projet, & ce fut avec une joïe inexprimable, qu'il vit que le hazard lui faiſoit rencontrer dans le même lieu ce qu'il

qu'il avoit de plus cher au monde.

Il aborda la compagnie d'un air d'enjoûment qui témoignoit assez l'excès de sa satisfaction; & lorsqu'il eut rendu aux Dames en general ce que le respect & la politesse exigeoient de lui, s'attachant à la belle Sophronie, il laissa le soin à Titus d'entretenir les autres. Ce malheureux Amant, qui croyoit avoir vû dans les yeux de la fille d'Aristippe une lueur du feu dont il brûloit, céda sa place avec une douleur si vive, que Gisippe qui le vit changer de couleur à son abord, s'en apperçut. Cette connoissance diminua un peu de sa gayeté; & trouvant Sophronie plus reservée que lorsqu'il l'avoit quittée, ne comprenant rien à ce qu'il croyoit remarquer, une secrette inquiétude s'empara de son cœur; & quoique la presence de Sophronie fist son bonheur, il brûloit d'être seul avec Titus pour l'éclaircir de ce qui le troubloit malgré lui.

Il ne fut pas long-tems dans cette peine. Sophronie qui ne pouvoit plus supporter la gêne qu'elle

imposoit à ses moindres actions, ayant fait entendre qu'elle étoit lasse de marcher, la compagnie remonta dans le char; Gisippe & Titus entrerent dans le leur, & suivirent celui des Dames. Les deux amis ne furent pas plutôt seuls, que Gisippe regardant Titus attentivement : Sophronie, lui dit-il, me paroît bien triste; mon cher Titus, l'avez-vous entretenuë ? vous a-t'elle parlé de moi, & m'avez-vous rendu en ce moment les services que je vous rendrois en pareille occasion ?

La fille d'Aristippe, lui répondit-il, est arrivée de la même humeur qu'elle est partie ; je l'ai très-peu entretenuë, nous avons toujours parlé de vous, & je crois que vous ne doutez pas que ce ne soit comme vous le méritez. Titus parloit d'un ton si naturel, que Gisippe se figura s'être trompé, & sur de son ami il changea de discours, & ne s'entretint pendant le chemin que du dessein qu'il avoit formé d'épouser Sophronie. Titus qui se repentoit à chaque

instant

inſtant de ce qu'il avoit dit à cette belle fille, ne trouva point de meilleur moyen de s'en punir, que d'approuver le choix de ſon ami, & de l'encourager à terminer promptement cette affaire; il lui fit même un détail éloquent des douceurs que lui promettoit une ſi belle union; & voulant ſe perſuader à lui-même qu'ils étoient nés l'un pour l'autre, il ſe ſervit d'expreſſions ſi vives & de raiſons ſi fortes pour maintenir ſon ami dans ſa reſolution, que Giſippe, convaincu qu'il parloit du fond du cœur, l'embraſſa & le remercia avec tendreſſe de l'approbation qu'il donnoit à ſon amour.

Cet entretien les conduiſit juſqu'aux portes du Palais d'Ariſtippe & du leur, qui étant dans la même place leur donna la facilité de remettre Sophronie chez elle, & de rentrer dans le leur au même inſtant. Giſippe & Titus ſouperent enſemble comme à l'ordinaire, après quoi s'étant retirés dans leurs appartemens, ils ſe livrerent chacun en particulier à leurs differen-

tes penſées. Giſippe rempli d'eſperance n'en eut que d'agréables, & Titus outré de deſeſpoir n'en eut que de funeſtes: Eperdu d'amour, fatigué de ſe contraindre, & trop honnête homme pour s'oppoſer au bonheur de ſon ami, la mort lui paroiſſoit mille fois plus douce que ſa ſituation; il paſſa la nuit dans un tourment continuel, & revit le jour avec auſſi peu de tranquilité; enfin reſolu de partir & de quitter au plutôt la Grece, il prit la plume & ſe détermina d'écrire à Fulvius. Tandis qu'il étoit dans cette occupation, Giſippe ayant obtenu le conſentement de Chriſis ſa mere, Dame venérable & qui vivoit dans une perpétuelle retraite depuis la mort de Crémes, ſe rendit au Palais d'Ariſtippe; & ſans chercher de détours, l'abordant avec reſpect, il lui déclara ſon amour, & lui demanda Sophronie en mariage, avec toute l'ardeur d'un homme qui faiſoit conſiſter ſa félicité dans cette union.

Ariſtippe qui n'avoit pas d'au-

tres

tres desirs, l'embrassa & lui accorda sa fille sans balancer. On ne peut exprimer la joïe de Gisippe, il se jetta mille fois aux pieds d'Aristippe, & le conjura de presser son bonheur. Il y consentit, & pour l'en mieux assurer il le conduisit à Sophronie, & le lui presenta comme l'époux qu'il lui avoit choisi. Cette vertueuse fille qui venoit de triompher des mouvemens favorables qui la faisoient pancher vers Titus, les ayant combattus avec force pendant toute la nuit, témoigna à Gisippe qu'elle obéissoit sans peine aux ordres de son pere; & quoiqu'elle ne fit paroître qu'une soumission modeste & dépourvuë de tout transport de joïe, Gisippe ne s'en crut pas moins heureux. Aristippe extremement satisfait du sort qu'alloit avoir sa fille, disposa toutes choses pour que cet himen se fist incessamment; & Gisippe ne pouvant renfermer dans son cœur l'excès de son ravissement, courut en apprendre la nouvelle à son cher Titus. Le triste Romain s'occupoit alors à com-

composer la Lettre qui devoit obliger son pere à le rappeller à Rome, & Gisippe entra comme il achevoit d'écrire. Il ne lui donna pas le tems de cacher ce qu'il écrivoit; & l'embrassant sans prendre garde à ce qu'il faisoit: Mon cher Titus, lui dit-il, prenez part à ma félicité; Aristippe vient de m'accorder son admirable fille, & dans trois jours je serai son époux. Titus frappé de cette nouvelle qu'il n'attendoit pas si-tôt, quoiqu'il eût fait ses efforts pour s'y préparer, perdant en ce moment jusqu'à la connoissance de celui qui lui parloit: Hé quoi! dit-il, c'est donc Gisippe qui me donne la mort? & tomba sans nul sentiment en achevant ces mots.

Si le Palais de Crémes & celui d'Aristippe se fussent écroulés sous les pieds de cet Amant, il n'auroit pas été plus surpris qu'il le fut au discours & à l'état de son ami; l'un & l'autre lui firent ouvrir les yeux dans l'instant même, & se rappellant mille choses qui le convainquoient de la verité, il reconnut

Titus

Titus pour ſon rival : Il en fut pénetré de douleur, mais il n'heſita pas dans le parti qu'il devoit prendre ; & ſongeant d'abord au plus preſſé, il appella promptement du ſecours, & n'épargna rien pour faire revenir Titus de ſon évanoüiſſement ; il fut long, & jamais on ne vit une deſolation comme celle de Giſippe. Enfin après cinq heures de peines & de ſoins, le jeune Romain ayant repris ſes eſprits, la joie ſucceda aux pleurs; mais ce ne fut que pour un moment. Titus n'étant revenu à lui qu'avec une fiévre des plus violentes, & ne donnant nulle marque de raiſon, on le mit au lit. Les plus fameux Docteurs furent appellés ; & le deſolé Giſippe ne ſe fiant qu'à lui du ſoin d'un ami ſi cher, ſe fit mettre un lit près du ſien, & jura de mourir avec lui ſi l'on ne pouvoit le réchaper.

Tout fut en combuſtion dans ce Palais ; Titus y étoit adoré, & les Eſclaves, auſſi touchés que le Maître, pouſſoient les cris les plus pitoyables. La veuve de Crémes

ap-

apprenant le danger de l'ami de son fils, se rendit aussi-tôt près d'eux, & ne put voir l'un aux portes du trépas, & l'autre couvert de larmes, sans y mêler les siennes. Dans les divers mouvemens que chacun se donnoit, Gisippe ayant apperçu les tablettes de Titus, & craignant qu'elles ne renfermassent quelque chose d'importance, il les prit & les serra dans l'intention de les lui rendre lorsqu'il seroit mieux. Tout le monde passa la nuit à le veiller; son agitation, ses discours sans suite & sans ordre durerent jusqu'au jour: mais la fiévre ayant diminué & donné le tems aux Medecins de connoître la nature de son mal, ils l'examinerent avec attention; & jugeant que la cause étoit au fond de son cœur, ils dirent à Gisippe qu'ils ne répondoient pas de sa vie, si l'on ne prenoit soin de lui donner autant de joïe qu'il paroissoit être accablé de douleur; que son mal n'étoit que l'effet d'une profonde mélancolie, & que la source leur en étant inconnuë, ils ne pouvoient

voient y apporter que de foibles remedes.

Il n'en fallut pas davantage à Giſippe pour le déterminer, & ſur le champ ayant prié Chriſis de ſe retirer, il congedia tous ſes gens, ne ſe reſervant que ceux dont le ſervice lui étoit abſolument néceſſaire. Il pria les Medecins de prendre ſoin des maux du corps, ſe chargeant de lui donner le repos de l'eſprit ſi-tôt qu'ils l'auroient mis en état de parler & d'entendre. Ils commencerent d'y travailler avec application, & promirent d'y réuſſir ſi on les ſecondoit, en ôtant la cauſe de la triſteſſe. Tandis qu'ils y employent tout leur ſçavoir, Giſippe ſe flattant encore ſur le motif du mal de Titus, rêvoit aux moyens de le pénetrer, lorſque croyant en trouver quelque marque dans les tablettes qu'il avoit ſerrées, il les chercha & les ouvrit avec précipitation.

La premiere feüille qui s'offrit à ſa vûë le ſaiſit de crainte & d'étonnement, par les funeſtes paroles dont elle étoit remplie. Mourons, diſoit

disoit cet Amant desesperé; la vie doit elle être chere en adorant une femme qui me peut faire haïr Gisippe: Ah: continuoit-il comme par réflexion, ne l'esperez pas, cruelle Sophronie, je ne cesserai jamais d'aimer Gisippe.

Fuyons donc, reprenoit-il, & puisque fuir & mourir est pour moi la même chose, délivrons ce parfait ami de l'horreur de me sçavoir son rival. Quelques mots venoient ensuite, qui n'étant pas achevés, faisoient voir qu'il avoit été interrompu; mais le commencement suffit à Gisippe pour l'instruire de son malheur. Quelques feüilles plus loin il en vit une séparée, que Titus avoit sans doute eû dessein d'envoyer dans d'autres tablettes, avec cette souscription:

A PUBLIUS-FULVIUS.

Des raisons importantes, Seigneur, me font vous supplier de permettre mon retour à Rome. La crainte d'offenser l'amitié de Gisippe

ſippe, en le quittant avant le tems preſcrit pour mon départ, ne pouvant lui en déclarer la cauſe, m'oblige à vous ſupplier de prétexter votre ordre de quelques affaires conſidérables, afin de ne lui en point donner de me retenir. Il eſt abſolument néceſſaire que vous me laiſſiez ſortir d'Athénes, ſi vous voulez me conſerver la vie.

Giſippe n'en voulut pas lire davantage; tout ce qu'il voyoit ne lui prouvoit que trop l'état funeſte de ſon ami, & les combats qu'il devoit avoir rendus contre lui-même pour cacher ſon amour & conſerver ſon amitié. Ce genéreux Grec touché ſenſiblement d'une telle avanture, & de l'obſtacle qu'elle mettoit à ſon bonheur, balança quelque tems ſur ce qu'il devoit faire pour accorder ſa félicité & la vie de Titus; mais connoiſſant ſon caractere, & jugeant que l'amour avoit pris ſur lui trop d'empire pour eſperer qu'il en triom-

triomphât sans mourir, il se resolut à se sacrifier lui-même en cette occasion. Il lui parut qu'il seroit honteux de préferer une femme à son ami, & qu'il devoit donner à Titus une preuve essentielle de l'amitié qu'il lui avoit jurée, puisqu'il lui vouloit témoigner la sienne aux dépens de sa vie, en cherchant à mourir plutôt que de découvrir son amour. Nous trouvons aisément, disoit-il, des objets capables de nous charmer; mais on ne remplace jamais la perte d'un véritable ami: c'est un bien que l'on doit préferer à tous les autre; Titus en connoît tout le prix, puisqu'il aime mieux mourir, que de cesser d'être le mien. Serois-je donc moins genéreux que lui? & lorsqu'il meurt pour me marquer son amitié, ne puis-je emloyer un des jours de ma vie a lui prouver la mienne? Il mourra si j'épouse Sophronie, & je sens qu'il peut devenir son époux, sans me faire mourir; cette difference doit décider en sa faveur.

Gisippe fit encore plusieurs réfle-

flexions ; & quoique sa passion se révoltât quelquefois contre les mouvemens d'amitié, ils l'emporterent sur elle, & le feu de son temperament se joignant à sa générosité naturelle, il forma son plan dans le moment, & ne songea plus qu'à l'executer. Affermi dans ces resolutions, il rentra dans l'appartement de Titus, à qui la force des remedes avoit enfin rendu la connoissance ; mais la siévre avoit augmenté si considérablement, que l'ardeur s'en faisoit sentir à ceux-mêmes qui l'approchoient.

Gisippe s'étant avancé près de son lit il le reconnut ; & voyant son visage couvert de larmes, qu'il ne put retenir en le regardant : Mon cher Gisippe, lui dit-il, je ne mérite pas cet excès de douleur ; Titus est un malheureux que vous ne devez point regreter. Le tendre Grec ne pouvant souffrir un discours si peu conforme à ses sentimens, s'approcha de son oreille, & lui pressant la main : Cruel ami, lui dit-il, vous connoîtrez dans peu que si vous préferez la mort à Gisippe, Gisippe pré-

préfere Titus à sa propre vie ; & l'ayant embrassé, il le pria en haussant la voix de prendre tout ce qu'on lui donnéroit pour son soulagement, & de remettre aux Dieux le soin du reste ; & l'ayant quitté après avoir donné ses ordres, il se rendit chez Aristippe.

Il étoit si changé, que le Philosophe en fut allarmé & lui demanda promptement ce qu'il avoit. Titus se meurt, répondit-il, & tout est perdu pour moi, si je le perds. Aristippe estimoit Titus ; c'étoit un disciple qui lui faisoit honneur: Il ne put apprendre cette nouvelle avec tranquilité, & sçachant l'extrême amitié qui étoit entre Gisippe & lui, il ne douta point de la sincerité de sa douleur ; il lui témoigna la sienne d'une maniere touchante, & lui demanda à voir Titus. C'étoit ce que Gisippe desiroit ; ainsi il le mena chez lui sans tarder. Le jeune Romain palit en le voyant entrer. Gisippe le remarqua ; mais Aristippe bien éloigné d'imaginer ce qui se passoit, n'y fit pas d'attention, & s'approchant

chant de lui, lui parla dans les termes les plus tendres sur l'affliction que lui donnoit son mal. Titus n'y répondit que par de profonds soupirs, & lui parut véritablement en danger.

Il questionna les Medecins sur la cause d'un mal si prompt & si violent; & comme on ne leur avoit pas ordonné le silence, ils ne cacherent rien au Philosophe des découvertes qu'ils avoient faites, & l'assurerent que cette maladie ne venoit que d'un excessif chagrin & d'un grand desespoir. Aristippe étonné regarda Gisippe, comme pour lui demander raison de ce qu'il entendoit. Le jeune Grec, qui comprit sa pensée, le pria de passer dans le cabinet du malade. Ils y entrerent; & lorsque Gisippe put parler librement: Oüi, Seigneur, lui dit-il, Titus meurt de desespoir, & c'est l'amour qui lui donne la mort. L'amour! s'écria le Philosophe; eh quelle est la Romaine, ou la Greque, qui peut ne pas faire son bonheur d'être aimée de Titus?

Celle qu'il adore, reprit Giſippe, ignore ſon amour: Elle eſt Athénienne; ſa main eſt deſtinée à un autre, & cet autre eſt ami de Titus; & pour être trop fidele ami, il meurt le plus infortuné de tous les hommes. Ce diſcours augmenta la ſurpriſe d'Ariſtippe: il rêva un moment les yeux baiſſés vers la terre; puis les relevant ſur Giſippe: Ce qui s'offre à mon eſprit, lui dit-il, pourroit-il être vrai? Ne ſeriez-vous point cet ami, & Sophronie le fatal objet de l'amour de Titus?

Giſippe ne lui répondit qu'en lui preſentant les tablettes du malade; il les lut pluſieurs fois, & parut être agité d'un trouble extraordinaire. Giſippe qui ne vouloit pas lui laiſſer le tems de faire de longues réflexions, ſe jetta à ſes pieds: Vous le voyez, Seigneur, lui dit-il, la vie de Titus eſt en vos mains; mais ce n'eſt pas encore aſſez que de la ſienne, la mienne y eſt auſſi; je mourrai, n'en doutez point, du même coup qui le fera périr: ſauvez-nous l'un & l'autre d'une mort

mort certaine; je lui sacrifie mon amour, je vous rends votre parole, & vous demande pour lui Sophronie & votre tendresse : nous ne perdons rien tous trois à cet extraordinaire changement ; si je perds une femme adorable, je recouvre un ami solide & véritable. Si la fortune vous offroit en moi un gendre digne de vous, elle vous en presente un en Titus mille fois plus digne encore: Sa naissance est plus illustre que la mienne; ses biens sont plus grands que les miens ; les rares qualités de son ame, les charmes de sa personne l'emportent sur tous les dons que j'ai reçus de la Nature. Il est votre disciple ainsi que moi ; & s'il faut dire encore quelque chose de plus, son amour est au-dessus du mien, puisqu'il meurt en perdant Sophronie, & que je respire encore malgré l'effort que je me fais en la cédant.

Aristippe étoit si surpris de ce qu'il apprenoit & de ce qu'il entendoit, qu'il ne put de longtems s'exprimer; enfin frappé d'admi-

ration : O Ciel ! s'écria t-il, se peut-il trouver une amitié semblable ! Quoi Titus veut mourir pour ne pas trahir son ami, & Gisippe renonce à son amour pour sauver les jours de Titus ! O jeunes hommes, continuat-il, que n'ai-je deux filles à vous offrir ! je me croirois trop heureux de posseder un tel trésor dans ma famille. Genéreux Gisippe, lui dit-il en l'obligeant à se relever, calmez votre douleur, le sort de Sophronie ne peut être que glorieux avec l'un ou l'autre. Si sa main peut rendre la vie à Titus sans mettre la vôtre en péril, je vous laisse le maître de la lui promettre, & je jure de tenir exactement ce que vous aurez promis. Ma fille soumise à mes volontés me donne lieu de croire qu'elle ne s'opposera pas à votre genéreux effort ; je vais travailler à la préparer à cet échange, & vous laisse le soin du destein de Titus.

Gisippe transporté de joïe à ce discours, embrassa les genoux d'Aristippe, en lui disant qui lui devoit la vie en donnant son consentement

ment au bonheur de celle de son ami. Aristippe véritablement charmé d'une telle aventure, & qui craignoit très-sérieusement pour Titus, mit fin à ces remercimens en l'obligeant à retourner auprès de son ami. Ils s'approcherent de lui l'un & l'autre, mais il étoit si mal qu'ils ne purent lui parler, & qu'Aristippe se retira persuadé que ce qu'il alloit faire ne serviroit de rien, & que la mort alloit enlever cet époux à Sophronie, comme l'amitié lui faisoit perdre l'autre. Gisippe demeura auprès de Titus, attendant un instant de relâche à son mal pour y apporter le dernier remede ; & le Philosophe étant de retour chez lui, y trouva presque autant d'affliction que dans le Palais de ses Disciples. On y avoit appris l'état de Titus, & ce jeune Romain étoit si généralement aimé, qu'il n'y eut personne qui ne prit part à son mal, Sophronie en avoit été instruite comme les autres, & ne se sentit pas autant de fermeté pour cacher sa douleur, qu'elle en avoit

euë pour empêcher son inclination de paroître ; elle répandit des larmes, & ses beaux yeux en étoient encore remplis lorsque son pere entra dans son appartement.

Sa présence ne la contraignit pas, & croyant qu'il étoit de la prudence de laisser plûtôt voir sa sensibilité, que d'affecter une indifference qui ne paroissant pas naturelle la pourroit faire soupçonner de dissimulation, elle lui témoigna sans feinte le regret qu'elle avoit de la perte d'un homme du mérite de Titus. Je vois avec plaisir, lui dit Aristippe, l'estime que vous en faite, il n'est pas encore, mort, un foible espoir nous reste de le rappeller à la vie ; mais Sophronie, continua-t-il en la regardant attentivement, croiriez-vous que tout l'art des Medecins n'y peut rien, & que vous seule après les Dieux êtes en pouvoir de le sauver? Moi, Seigneur, interrompit-elle avec surprise? Oüi, ma fille, vous-même, continua Aristippe, cet aimable Romain ne peut guérir que de la même main qui le fait

fait mourir; vous êtes; cauſe de ſa mort, c'eſt donc à vous à lui rendre la vie. Un diſcours ſi ſurprenant mit Sophronie dans une ſituation difficile à décrire; ſon trouble fut ſi grand, que ſes forces penſerent l'abandonner, elle ſe laiſſa tomber ſur ſon ſiége comme une perſonne perduë; & regardant languiſſamment ſon pere: Je ne vous entends point, Seigneur, lui dit-elle, de grace expliquez-vous ſi vous ne voulez pas me mettre dans le même état que Titus.

Ariſtippe jugeant de ſon inquiétude par les changemens de ſon viſage, lui raconta mot à mot ce qui venoit de ſe paſſer entre Giſippe & lui, & l'état déplorable où la ſcrupuleuſe amitié de Titus les reduiſoit l'un & l'autre. La belle Sophronie qui s'étoit remiſe pendant ce diſcours, ne laiſſa pas que d'être ſurpriſe en apprenant la complaiſance d'Ariſtippe pour ce changement; elle fut même un inſtant dans la penſée qu'il ſe ſervoit de cette ruſe pour ſçavoir ſes

veritables ſentimens ; mais ne voyant dans ſes yeux que de la douleur & de la ſincerité : Seigneur, lui dit-elle, une autre trouveroit peut-être étrange, de ſe voir donnée & cedée tant de fois ſans ſon conſentement ; mais, pour moi qui ne ſçai qu'obéïr lorſque vous commandez, je veux me ſoumettre ſans replique à tout ce que vous exigez ; je ceſſerai de penſer à Giſippe puiſque vous le voulez, & mon cœur & mes vœux vont être pour Titus : cependant j'oſe vous ſupplier que ce ſoit la derniere épreuve où vous mettiez mon obéïſſance, & de ſonger que quelque ſoit le ſort de Titus, il me doit être toujours plus doux de me dire femme de celui qui meurt de la douleur de me perdre, que de celui qui me céde avec tant de facilité.

Ariſtippe qui vit dans ces paroles un effet de l'amour propre, ne voulut pas y répondre, & ſe contenta de lui jurer que Titus ſeroit ſon époux ſi ſon cœur n'y ſentoit point de répugnance, &

& que ce jeune Romain vêcût.

Cette assurance l'obligea à prendre un air moins reservé, en faisant entendre à son pere que si le choix eût d'abord dépendu d'elle, Titus auroit eu la préference. Cet aveu acheva de déterminer Aristippe, qui n'attendit plus que la décision du mal de ce discret Amant pour le déclarer son gendre. Tandis que Sophronie & lui demanderent aux Dieux le retour de sa santé avec une égale ardeur, l'un par les avantages qu'il trouve dans son alliance du côté de la fortune, & l'autre par ceux qui regardant le repos de son cœur, Gisippe n'étoit occupé que de ce qui pouvoit lui rendre son ami.

Il avoit passé la journée entre la crainte & l'esperance, selon les differens effets des remedes qu'on lui donnoit, sans que les Medecins pussent rien encore assurer de favorable : mais enfin, soit que leur Art leur eût indiqué la maniere de le sauver, soit que la jeunesse eût surmonté le mal, il parut le soir plus tranquile ; la fiévre di-

minua, & l'abandonna tout-à-fait au milieu de la nuit ; & dès le point du jour les Medecins annoncerent à Giſippe que Titus étoit en état d'en revenir, ſi l'on pouvoit déraciner de ſon cœur le mortel chagrin qui ſembloit s'en être emparé. Giſippe leur promit d'y travailler ; cependant il attendit encore quelques jours pour lui parler, dans l'apprehenſion que la joïe ne fiſt ce que la douleur avoit manqué de faire. Pendant ce tems Ariſtippe ne ceſſa pas de le voir, & de lui dire ſouvent que Sophronie s'en informoit exactement. Titus qui n'oſoit s'oppoſer aux ſecours qu'on lui donnoit, quoique la vie lui fût inſupportable, ne répondoit jamais au nom de Sophronie que par des ſoupirs ou des paroles dont l'embarras dénottoit celui de ſon cœur, ce qui confirmoit Giſippe & le Philoſophe dans l'idée que ſon mal ne pouvoit être guéri que par le repos de l'eſprit. Le genéreux Grec ne voulant pas retarder le remede ſalutaire qu'il avoit en main, le voyant

voyant un jour moins abattu qu'à l'ordinaire, mais refusant avec quelqu'espece d'opiniâtreté une liqueur qu'on lui assura devoir le tirer d'affaire, il s'approcha de lui ; & faisant sortir tout le monde de sa chambre : Mon cher Titus, lui dit-il, nous sommes seuls, je puis vous ouvrir mon cœur & vous demander le secret du vôtre ; je suis forcé de vous avoüer que j'ai un juste sujet de me plaindre de vous. Quoi ! Titus, continúa-t-il sans lui donner le tems de répondre, est-il possible que sçachant à quel point je vous aime, vous cherchiez plutôt à mourir qu'à me déclarer vos chagrins ? Qu'ai-je fait pour mériter une pareille défiance ?

Vous ne souffrez qu'avec peine le soin que je prends de vos jours ; vous refusez autant qu'il vous est possible les choses qui peuvent servir à les prolonger ; votre visage se couvre de mille couleurs, lorsque je vous approche ; vos yeux évitent les miens ; & pour m'accabler entierement, vous ne

ſongez qu'aux moyens qui peuvent vous ſéparer de moi, ſoit en fuyant Athénes, ou bien en quittant la vie : je le ſçai, je n'en puis douter ; mais j'en voudrois apprendre la cauſe de votre bouche ; un aveu ſincere terminera mon tourment & le vôtre : ſi je vous ai manqué, je jure par tous les Dieux de réparer ma faute. Parlez donc, cher Titus, ſi vous ne voulez pas que je croye que la haine a pris dans votre ame la place d'une amitié qui devoit être éternelle.

Titus convaincu par ce diſcours que Giſippe avoit vû ce qu'il écrivoit à ſon pere, mais ne croyant pas qu'il fût inſtruit de ſon amour, & toujours perſuadé que c'étoit le trahir que de rompre le ſilence ſur un article ſi délicat, ſe reſolut d'avoüer l'un pour mieux cacher l'autre ; & s'efforçant de paroître tranquile : Je ſerois le plus ingrat de tous les hommes, lui dit-il, ſi j'oſois vous rien imputer de contraire à la tendre amitié que vous m'avez juré : vous n'êtes coupable

ble de rien, mon cher Giſippe ; & bien loin qu'une injuſte haine ſe ſoit emparée de mon cœur, je ne meurs que du regret de ne vous pouvoir prouver combien je vous aime. Vous avez trouvé, je le vois, la Lettre que j'écrivois à Fulvius, & vous en avez conçu des ſoupçons indignes & de vous & de moi. Je voulois partir, je l'avoüe ; mais je n'en avois pris la reſolution qu'après vous avoir vû dans celle de vous marier. Perſuadé que l'himen devoit changer le plan que nous avions formé de ne nous jamais ſéparer, & que vous n'oſeriez me le faire entendre, je voulois obliger Fulvius à me rappeller, pour vous épargner le chagrin de me le dire, & à moi la douleur d'un pareil compliment.

Ah! Titus, interrompit Giſippe d'un air à lui marquer qu'il n'ajoutoit nulle foy à ſes paroles, ne pouſſez pas plus loin une feinte qui m'outrage ; vous me connoiſſez aſſez pour être certain que mon himen n'eût rien changé à mon amitié. Nous nous ſommes

juré, il eſt vrai, une éternelle union, mais nous ne nous ſommes pas promis de n'en faire avec perſonne; & comme la difference de nos Patries en doit mettre dans nos établiſſemens, que je ſuis Grec, & vous Romain, nous n'avons pû nous engager l'un & l'autre à nous en éloigner. Je n'ai point ignoré, en vous chériſſant plus que moi-même, que Rome devoit vous enlever à mon amitié; & vous ſçaviez, en devenant mon ami, qu'Athénes ne me permettoit pas de chercher d'autres climats: ainſi des raiſons que vous cherchez à déguiſer, vous ont forcé d'en agir de la ſorte. Si mon himen avec la fille d'Ariſtippe vous a fait croire que je pourrois ceſſer d'être le même à votre égard, pourquoi me cacher vos penſées? Je vous aurois détrompé, mon cher Titus, & je vous aurois plutôt ſacrifié mon amour, que de vous cauſer la moindre inquiétude. Cependant, ſi c'eſt cet engagement qui vous oblige à vouloir me quitter, & que ce ſoit l'effort que vous vous êtes fait pour ſou-

ſoutenir cette ſéparation, qui vous a mis dans l'état où vous êtes, raſſurez-vous, rendez-moi toute votre confiance, puiſque je viens vous apprendre que je n'épouſe point Sophronie, & que d'autres idées nous occupent aujourd'hui ſon pere & moi.

O Ciel, qu'entens-je! s'écria Titus, quoi vous n'aimez plus Sophronie? Ariſtippe vous manque-t'il de parole? ſa fille s'oppoſe-t'elle à votre bonheur, ou quelque rival y met-il obſtacle?

L'amoureux Romain prononça ces derniers mots avec tant de véhemence, que quand Giſippe n'auroit rien ſçu de ſa paſſion, il l'auroit appriſe par ce mouvement de jalouſie; mais comme il vouloit ménager ſa ſurpriſe, & ramener la joïe dans ſon cœur par gradations, pour qu'elle ne lui fût pas funeſte, il continua comme il avoit commencé. Ariſtippe, lui dit-il, ne manque point à ſes promeſſes: ſa fille me ſera toujours chere, elle obéiſſoit à ſon pere ſans répugnance; mais véritablement

ment un rival s'oppose à ma félicité, & je ne puis m'opposer à la sienne; j'ai parlé pour lui, j'ai dégagé ma foy, & nous n'attendons que le retour de votre santé pour les unir à jamais.

Ah! cruel ami, dit alors Titus, que ne m'avez-vous appris plutôt, que vous pouviez céder Sophronie sans mourir?

Ingrat Titus, reprit Gisippe en lui jettant les bras au col, à qui pourrois-je la céder sans perdre la vie, qu'au fils de Publius-Fulvius? quel autre ne périroit pas de ma main, en venant troubler mon repos? quel autre rival mériteroit un pareil sacrifice? enfin quel autre que Titus peut être digne de Sophronie? Ne me traitez donc plus de cruel ami: vous seul méritez ce titre, ajouta-t-il en le pressant dans ses bras, pour m'avoir caché votre amour; si vous eussiez été aussi sincere que moi, j'aurois étouffé le mien dès sa naissance, je n'aurois pas éprouvé votre injuste défiance, & vos jours n'auroient pas été en danger.

Titus

Titus étoit dans un étonnement ſi prodigieux de ce qu'il entendoit, qu'il n'avoit ni la force de répondre, ni celle de rendre à Giſippe ſes tendres carreſſes: mais comme ce genéreux Grec avoit conduit cette Nouvelle avec art, elle ne produiſit que l'effet qu'il ſouhaitoit. Le jeune Romain dont le deſeſpoir avoit cédé à la foibleſſe que lui donnoit la maladie du corps, ne pouvant plus s'exprimer par des tranſports ni par la violence, ne trouva que des larmes pour faire connoître ſes differens mouvemens: elles ſortirent avec abondance; & ce ſoulagement auſſi néceſſaire aux grandes joïes, qu'aux grandes douleurs, en fut un ſi efficace au mal qu'une continuelle contrainte lui avoit cauſé, que lorſque les pleurs & les ſanglots lui eurent laiſſé la liberté de parler, il parut en lui un changement qui ne laiſſa plus douter de ſa guériſon. En effet prenant la parole d'une voix ferme, & regardant Giſippe avec des yeux remplis de tendreſſe: Pardonnez, cher

& genéreux ami, lui dit-il, les premiers mouvemens d'un cœur pénetré de surprise & de reconnoissance, non que je veüille profiter des effets de votre amitié. Sophronie, il est vrai, s'est renduë maîtresse de mon ame; les efforts que j'ai faits pour triompher de mon amour, pour ne pas troubler le vôtre, m'ont conduit aux portes du trépas: mais revenu à la vie par vos tendres soins, je ne puis m'en rendre digne qu'en vous sacrifiant ce qui pourroit me la faire aimer. J'adore Sophronie, mais la reconnoissance & l'amitié me mettent en état de vous la céder; & si je dois mourir, j'aime mieux emporter au tombeau le nom de malheureux Amant, que celui d'ingrat Ami.

De pareils sentimens sont dignes de Titus, reprit froidement Gisippe, mais ils ne feront pas changer les miens; je connois à present vos forces, & je ne les mettrai point à de si rudes épreuves. Ma parole est donnée pour vous, j'ai reçu celle d'Aristippe; Sophronie est in-

inſtruite de votre amour, elle conſent à vous donner la main, & j'ai fait partir pour Rome le plus fidele de mes Eſclaves, afin d'avertir Fulvius de ce qui ſe paſſe & d'apporter ſon conſentement; il doit être demain de retour, & j'atteſte les Dieux que vous ſerez l'époux de Sophronie, ou que je perdrai le jour. La vivacité avec laquelle Giſippe prononça ces dernieres paroles, ne firent que trop voir à Titus que ce genéreux ami avoit pris ſon parti, & qu'il n'étoit plus tems de chercher à le vaincre en genéroſité. Cependant ne pouvant ſe reſoudre à ſe rendre ſi promptement, il employa tout ce que l'eſprit, accompagné des graces de l'éloquence & de la force de la verité, peut fournir de raiſons ſenſibles & ſolides pour perſuader; & jamais l'Amitié ne fit naître de combat plus tendre, plus touchant & plus extraordinaire que celui de ces deux parfaits amis, pour ſe céder l'un à l'autre un bien qui leur étoit également cher, & pour lequel ils euſſent

ſent volontiers perdu la vie. Ariſtippe entra dans l'appartement de Titus, qu'ils étoient encore dans la chaleur de cette genéreuſe diſpute: ſa preſence n'en interrompit point le cours; & cet illuſtre Philoſophe, plus amateur de la vertu, que ſenſible à ſes interêts, les écouta long-tems ſans les interrompre, pour joüir d'un ſpectacle qui le rempliſſoit de joïe & d'admiration. Enfin voyant qu'aucun des deux ne vouloit s'avoüer vaincu, il prit la parole; & tendant la main à l'un & à l'autre: Si je voulois choiſir entre vous deux, leur dit-il, le plus digne d'être mon gendre, je ſerois dans le plus étrange de tous les embarras; égaux en mérite, je ne pourrois décider pour l'un ſans faire un outrage à l'autre, & je ne pourrois vous refuſer tous deux ſans me faire tort à moi-même; mais puiſqu'il eſt en mon pouvoir de vous accorder en choiſiſſant le plus amoureux, je prononce ſans crainte en faveur de Titus, Giſippe ayant avoüé qu'il peut céder

So-

Sophronie ſans mourir, & qu'il ne peut perdre Titus ſans perdre auſſi la vie. Vivez donc, rares & genéreux amis, continua-t-il en les embraſſant, vous Titus pour être l'époux de Sophronie, vous Giſippe pour être ſon frere, & tous deux pour être aimées d'Ariſtippe comme ſes enfans.

Ce diſcours termina le différend; Giſippe en parut ſatisfait, par les remercimens qu'il en fit au pere de Sophronie: mais le paſſionné Titus que l'ardeur de ſon amitié avoit abuſé juſqu'alors, en lui faiſant croire qu'il pouvoit triompher de l'amour, ne vit pas plutôt ſon ſort aſſuré, que la joïe l'emportant ſur toutes ſes reſolutions, le fit éclater par des tranſports qui prouverent malgré lui, qu'il lui eût été impoſſible de vivre ſans Sophronie. Ariſtippe & Giſippe convaincus de cette verité, le conjurerent de ſe calmer, puiſqu'ils étoient tous d'accord, & de ne plus ſonger qu'à ſe mettre en ſituation de poſſeder l'objet de ſa flamme. Une ſi douce eſperance

fit

fit plus d'effet sur lui en un jour, que tous les remedes qu'on lui avoit donnés: un sommeil tranquile ayant succedé à tant d'agitations, remit bien-tot le corps des fatigues de l'esprit; ses forces se rétablirent, & l'Esclave de Gisippe ayant apporté le consentement de Fulvius pour son mariage, à condition qu'il ameneroit Sophronie à Rome aussi-tôt qu'il le pourroit sans blesser ce qu'il devoit à Aristippe & à Gisippe, il n'eut plus d'autre inquiétude que l'impatience de voir la charmante Gréque: le contentement & les soins de Gisippe joints ensemble furent si puissans, qu'il fut en état de sortir très-peu de jours après l'arrivée du consentement de son pere.

Sa premiere visite fut chez Aristippe, où Gisippe ne voulut jamais l'accompagner, voulant éviter de revoir Sophronie & de donner quelques soupçons à son ami. Le Philosophe proposa Titus à sa fille, & cet Amant par son trouble, sa timidité, & le feu qui brilloit dans ses yeux, lui fit bien connoître la diffe-

difference de ſon amour & celui de Giſippe. Ariſtippe qui depuis cette aventure s'étoit apperçu du panchant de ſon cœur pour le jeune Romain, par l'interêt qu'elle avoit pris à ſa ſanté en s'en informant ſans ceſſe, voulant épargner à ſa pudeur l'aveu de ſa tendreſſe, pria Titus en badinant de ſe contenter de l'obéiſſance qu'elle témoignoit dans une occaſion ſi délicate, & d'attendre à connoître le ſecret de ſon ame qu'elle ne fût plus la maîtreſſe de lui rien cacher.

Ce diſcours renfermoit quelque choſe de ſi flatteur pour ce tendre Amant, & Sophronie dans ce moment le regarda d'un air ſi charmant, qu'il n'eut pas de peine à s'impoſer la diſcretion qu'on exigeoit de lui. Ariſtippe qui n'étoit pas de l'opinion de ceux qui croyent que le faſte & les magnificences ſervent d'avant-coureurs au bonheur des époux, jugeant bien que celui de Titus ne conſiſtoit que dans la promptitude de ſon himen, le fit celébrer ſans cérémonie & ſans éclat dès le len-

de-

demain. Giſippe ne voulut voir Sophronie qu'au moment qu'elle ſe donnoit à Titus pour jamais, quelques inſtances qu'Ariſtippe & lui lui euſſent faites d'en uſer autrement: mais le jour de l'himen il ſe rendit au Temple; & ſervant au jeune Romain de pere & d'ami tout enſemble, le preſenta lui-même à Sophronie. Cette belle perſonne qui tenoit ſon bonheur de ſa generoſité, ne put le revoir ſans en témoigner de la joïe. La cerémonie étant achevée, Ariſtippe emmena chez lui Giſippe & les nouveaux époux;& ce fut alors que l'amour, l'amitié, l'admiration & la confiance parurent dans leur plus haût éclat.

Ces quatre perſonnes n'ayant plus rien qui les obligeât à ſe contraindre, ſe firent une mutuelle confidence des ſentimens de leurs cœurs, par laquelle Titus apprit de la bouche de Sophronie le tendre panchant qui l'avoit entraînée vers lui du premier moment qu'il s'étoit offert à ſes regards; & Giſippe reſſentit une ſa-

satisfaction d'autant plus grande de l'action qu'il avoit faite, qu'il apprit qu'en ne la faisant pas il auroit rendu malheureuses les deux seules personnes qui pouvoient lui être cheres. Aristippe, Sophronie & Titus lui en marquerent leur reconnoissance par de si tendres preuves d'amitié, que son cœur les préfera en secret à toutes les douceurs de l'amour. Titus resta encore à Athénes près de deux mois, ne pouvant se resoudre à quitter Gisippe, & la venérable Chrisis sa mere, qui avoit pris pour Sophronie une estime particuliere, & que cette incomparable femme avoit trouvé digne de tout son attachement. Cette agréable société faisoit presqu'oublier Rome à Titus, lorsqu'il y fut rappellé par la nouvelle de la mort de Publius-Fulvius son pere.

Cette perte lui fut extrêmement sensible, & quoiqu'elle le laissât dans la plus brillante fortune, il ne se seroit pas consolé sans les tendres attentions de sa charmante épouse & celles de Gisippe; mais

ce qui lui rendit cette mort encore plus douloureuſe, fut l'obligation de quitter un ami ſi cher. Cette ſéparation fut des plus touchantes, malgré les promeſſes que fit Giſippe de les aller voir à Rome; Titus l'en conjura, & Sophronie n'oublia rien pour en tirer des aſſurances certaines. La ſage Chriſis eut auſſi ſa part des pleurs que cet adieu coûta à ces illuſtres perſonnes, & le ſçavant Ariſtippe eut beſoin de toute ſa Philoſophie pour ne pas montrer en cette occaſion les foibleſſes de la nature humaine: enfin voyant que plus ils tardoient à partir, & plus ils avoient de peine à s'y reſoudre, ils ſe firent un effort, & ſe ſéparerent en ſe jurans de s'aimer juſqu'à la mort. Titus conduiſit ſon épouſe à Rome, où ſa rare beauté & les charmes de ſon eſprit lui firent des adorateurs de tout âge & de toute condition; mais ſa vertu l'emportant encore ſur tant d'avantages, ils furent forcées de changer en admiration les autres ſentimens de leurs cœurs. Mécenes & Agrippa l'eſtimerent;

Ovide

Ovide n'oſant ſoupirer pour elle, la célébra dans ſes vers ; & les Dames Romaines ne pouvant lui rien diſputer, furent contraintes de la combler d'amitié. L'Empereur Auguſte reçut Titus comme le fils d'un homme qu'il avoit beaucoup aimé, lui fit les mêmes honneurs qu'à ſon pere, & lui donna les mêmes charges.

L'aimable Fulvie ſa ſœur charmée de Sophronie, lui cedant ſans peine le premier rang dans le Palais de Titus, ſe lia avec elle par les nœud de la plus tendre eſtime. L'on peut dire qu'il ne manquoit que Giſippe à la félicité de cet heureux Romain. Il lui écrivit un détail exact de ſon arrivée, des honneurs dont il avoit été comblé, & de l'éclat dans lequel ſes grands biens le faiſoient vivre ; étant en effet un des plus riches habitans de Rome : & ſouvent il lui témoignoit dans ſes lettres avec délicateſſe une eſpece de regret de ce que la fortune l'ayant traité auſſi favorablement que lui, le privoit du plaiſir de lui offrir de venir

partager la ſienne ; que cependant il le conjuroit, quoiqu'il n'en eut pas affaire, de regarder ſes richeſſes comme étant à lui, & d'en uſer comme de ſon propre bien.

Giſippe étoit ſi perſuadé que Titus parloit du fond du cœur, qu'il recevoit ces marques de tendreſſe & de généroſité avec autant de joïe que s'il eût été en ſituation d'en profiter, & lui répondoit toujours là-deſſus avec confiance. Les choſes demeurerent près de quatre mois dans cet état, les deux amis continuant de s'aimer ardemment, & de ſe le dire par écrit très-exactement. Lorſque les réponſes de Giſippe ceſſerent, Ariſtippe ne donna plus de ſes nouvelles à Sophronie, & l'un & l'autre juſtement allarmés d'un ſilence de plus de deux mois, ſe réſolvoient à partir pour Athénes, quand ils reçurent un courier de Chriſis mere de Giſippe, qui leur apporta la nouvelle du plus cruel de tous les revers. Le mariage de Titus avec Sophronie avoit en ſecret irrité les Athéniens contre Ariſ-

Ariſtippe; la préference qu'il ſembloit avoir donnée au Romain ſur Giſippe, les avoit indignés. Tant qu'ils avoient crû que Sophronie ſeroit le partage du Grec, ils n'avoient oſé faire éclater leur jalouſie; mais elle n'eut plus de bornes en voyant Titus ſon époux : & cette Nation naturellement ingrate envers ſes compatriotes, chercha dès ce moment les moyens de perdre Ariſtippe, & de ſe venger de Giſippe, dont les ennemis traitoient l'action de foibleſſe & de lâche complaiſance.

Mais, comme on ne pouvoit rien dire contre leurs mœurs & la fidelité qu'ils devoient à leur Patrie, les Athéniens cacherent leur haine juſqu'à ce que quelque occaſion favorable leur permit de la faire éclater; elle n'offrit que trop tôt pour le malheur d'Ariſtippe, qui ſe fiant à la Philoſophie qu'il croyoit infaillible, entreprit de ſoutenir des opinions contraires à la Religion des Grecs, & de les enſeigner publiquement : il n'en fallut pas davantage à ceux

qui le vouloient perdre. Il fut accusé d'hérésie ; & comme il ne se vouloit jamais justifier qu'en donnant des preuves de verité de ce qu'il avançoit, il fut condamné à la mort. Gisippe le plus zelé de ses disciples, se hazarda de le défendre ; ce qu'il fit avec tant de force, que la crainte qu'il ne gagnât le peuple, obligea les Juges qui étoient ennemis d'Aristippe à l'interrompre en lui commandent de se taire : cet affront parut si cruel à Gisippe, que se laissant emporter à la violence de son tempérament, il dit des choses si outrageantes contre les Atheniens, qu'ils l'exilerent & confisquerent tous ses biens ; défendant sous peine de la vie à tous les Citoyens de lui donner retraite, ni le plus petit secours.

Il ne lui fut pas même permis de rentrer chez lui & de dire adieu à sa mere. L'infortuné Gisippe, plus indigné de la cruauté de sa Patrie que touché de sa funeste situation, sortit d'Athénes dans le même moment, & la malheureuse

Chrisis

Chrisis sa mere apprenant cette funeste aventure ne trouva point d'autre soulagement à sa douleur que d'en faire part à Titus, auquel elle dépêcha un Exprès pour l'instruire de ce qui s'étoit passé. On conçoit aisément en quel état de telles nouvelles mirent Titus & Sophronie; cependant laissant les larmes à son épouse, il ne songea qu'à remedier promptement au sort de son ami; & sachant à quel point il aimoit & respectoit sa mere, il renvoya sur le champ son courier, & le faisant accompagner de plusieurs de ses gens, leurs ordonna d'amener Chrisis à Rome, & de ne rien épargner pour lui adoucir les fatigues du voyage. Il fit partir le-même jour deux de ses fideles esclaves pour faire marcher sur les traces de Gisippe par des routes differentes, soit qu'il eût choisi sa retraite chez les ennemis des Athéniens, ou dans quelques Provinces soumises aux Romains.

Ces ordres furent ponctuellement executés, mais avec plus de succès du côté de Chrisis, que de

celui de Giſippe. On lui amena la mere de cet illuſtre malheureux; mais ceux qu'il avoit envoyés pour trouver ſon fils, revinrent après trois mois de recherche ſans en avoir eu nulle nouvelle. Titus en fut dans un véritable deſeſpoir, & mit toute ſa conſolation à faire oublier à Chriſis le revers de ſa fortune. En effet, il la rendit maîtreſſe dans ſon Palais, la fit ſervir & obéïr comme ſi elle eût été ſa propre mere; Fulvie & Sophronie le ſecondant dans ſa généroſité, ne paſſoient point de jours ſans lui donner des preuves ſenſibles de leur tendreſſe; & la venérable Chriſis avoüoit à chaque inſtant que ſi ſon cœur avoit pû ſe détacher de Giſippe, elle n'auroit eu rien à regreter, & que Titus avoit trouvé le ſecret ſur ſes vieux jours de la rendre mere une ſeconde fois, en faiſant naître pour lui dans ſon ame les mêmes mouvemens que la nature lui donnoit pour ſon fils.

Tandis que ces quatre perſonnes ſongent ſans ceſſe à Giſippe,

&

& qu'il eſt le ſujet de tous leurs entretiens, cet infortuné traînoit ſa vie & la miſère dans les lieux qu'il croyoit le plus propres à les cacher. Il avoit bien quelquefois penſé à ſe rendre auprès de Titus, eſperant qu'un ami ſi tendre ne lui manqueroit pas au beſoin : mais la timidité, inſeparable de la pauvreté, s'étoit ſi fort emparée de ſon cœur dans le bouleverſement de ſa fortune, qu'il craignoit autant de paroître aux yeux du Romain, qu'il avoit autrefois ſouhaité de le voir. De quel front, diſoit-il, puis-je m'offrir aux regards de Titus dans un état ſi miſérable ? oſeroit-il lui-même reconnoître pour ami un malheureux banni, dépoüillé des choſes les plus néceſſaires à la vie ? quel honneur lui peut faire un homme proſcrit, ſans ſecours, ſans appui, & de qui l'amitié ne pouvant être qu'à charge, doit plûtôt être évitée que recherchée ? Titus élevé dans la gloire, comblé de biens, coulant ſes jours dans l'opulence & nourri dans la volupté, ne rougiroit-il pas d'entendre crier

Giſippe à la porte de ſon Palais, pour lui dire qu'il eſt cet ami qui pour empêcher ſon trépas s'eſt privé de ce qu'il aimoit le plus? Quel langage dans la bouche d'un miſerable! Ce qui ne ſeroit qu'un ſouvenir agréable dans un tems également heureux à l'un & l'autre, paſſeroit pour un lâche reproche en l'état où je ſuis. Qui ſçait même, qui ſçait ſi Titus eſt à Rome ce qu'il étoit à Athénes? Non, non, ne nous expoſons point à de nouveaux affronts, & pour ne point changer à l'égard de Titus, n'allons point éprouver ſa vertu. L'idée que je m'en forme me ſoutient dans mon malheur; j'aime à croire qu'il ne dépend que de moi de partager ſa fortune, & ſi j'allois éprouver le contraire, je mourois de honte & de douleur.

C'étoit dans ces reflexions que Giſippe paſſoit ſes jours & dans cette réſolution qu'il parcourut inconnu une partie de l'Aſie, ſe ſervant de ſa Philoſophie pour ſoutenir le poids de ſa miſere. La

na-

nature cependant livroit d'étranges combats à ſon ame; Chriſis chargée d'années, d'infirmitez & d'indigence, s'offroit ſans ceſſe à ſes regards; le ſort de cette tendre mere étoit un ſpectacle ſi cruel à ſon cœur, qu'il n'en ſortoit jamais que comme un homme qui s'eſt échappé du naufrage à force de bras & de fatigue, la ſueur au front & la pâleur de la mort ſur le viſage. Enfin, après avoir éprouvé près d'un an tout ce que la miſère a de plus affreux un reſte d'amour pour la vie lui fit tourner les yeux du côté de Rome; & l'excès de ſa pauvreté lui faiſant voir les choſes differemment qu'il ne les avoit imaginées au commencement de ſon infortune, il crut que c'étoit faire une trop longue offenſe à Titus que de le fuir avec cette opiniâtreté, & qu'il auroit un juſte ſujet de ſe plaindre de ne l'être pas venu chercher dans cette extrêmité. S'il m'aime toujours, diſoit-il, je ne hazarde rien; & s'il n'eſt plus le même, le deſeſpoir de ſon ingratitude me fera ſortir

d'une vie qui me devient insupportable. Affermi dans cette résolution, il prit le chemin de Rome, & s'y rendit enfin après des peines & des fatigues incroyables, mais dans un état si deplorable qu'il ne put gagner sur lui d'entrer de cette sorte dans le Palais de Titus; il fut même quelques jours à se fortifier dans l'envie de s'offrir à lui. Lorsqu'il y fut déterminé, il se placa dans les endroits par où son char passoit ordinairement lorsqu'il alloit au Senat ou chez l'Empereur, & se présenta plusieurs fois à ses yeux, de façon qu'il ne pouvoit éviter de le regarder; mais Titus bien éloigné d'imaginer que c'étoit son cher Gisippe qu'il voyoit sous ces méchans haillons, passoit & repassoit sans faire la moindre attention à cet objet. Tout choque les malheureux; cette indifférence passa pour un mépris dans l'esprit de Gisippe, persuadé qu'il en avoit été reconnu, & que la honte de sa situation avoit endurci son cœur. Il tomba dans le plus affreux desespoir; & cette violence

na-

naturelle, qui lui faisoit toujours prendre son parti trop tôt, se joignant à la cruauté de sa destinée, il détesta la clarté du jour, & s'étant dérouté sans sçavoir où ses pas s'adressoient, marcha toute la nuit sans autre dessein que de mourir; & trouvant sur son chemin une espece de caverne qui pouvoit le dérober aux yeux des passans, il y entra. Mais à peine y eut-il fait cent pas, qu'il fut arrêté au milieu de sa course par quelque chose qu'il sentit à ses pieds; il se baissa & portant les mains sur cet obstacle, il reconnut que c'étoit un corps sans aucun mouvement, mais qui par un reste de chaleur paroissoit n'être pas encore mort, ou ne faire que sortir de la vie. Pour s'en assurer & lui procurer du secours, sa douleur n'ayant pas banni la piété de son ame, il le tira dehors la caverne, & vit à la clarté de l'astre de la nuit que c'étoit un homme percé de plusieurs coups d'épée qui venoit de rendre les derniers soupirs.

Cet objet qui ne pouvoit inspi-

rer que de l'horreur, produisit tout un autre effet dans le cœur de Gisippe; & son desespoir lui faisant trouver dans cette aventure une occasion favorable pour s'y livrer, il rendit graces aux Dieux de l'avoir conduit en ce lieu, & persuadé qu'il ne pouvoit éviter la mort en passant pour le meurtrier de cet homme assez richement vêtu pour donner lieu de croire qu'il l'avoit voulu voler, il tira son épée, la trempa dans le sang du mort, & se tint près de lui dans la posture d'un voleur qui cherche à profiter de son crime, afin que la Garde de nuit venant à passer, elle le prît pour le coupable. Ce funeste dessein eut tout le succès qu'il en esperoit; le jour commençoit à peine à paroître, que les Gardes achevant leur ronde passerent devant la caverne; & voyant un corps mort & un homme qui cherchoit à se cacher, l'arrêterent, & le conduisirent sur le champ devant le Préfet. Varron, illustre & fameux Romain, l'étoit alors; & quoique Gisippe fût dans

un

un état à donner plus de pitié que d'admiration, ſa jeuneſſe, la beauté de ſes traits, ſon air noble & même un peu fier, que ſa triſte ſituation n'avoient pû détruire, le lui firent regarder avec ſurpriſe; & ne voyant rien en lui qui ſentit l'aſſaſſin: Si j'examine ta phiſionomie, lui dit-il, tu me parois incapable de faire un crime; ſi je m'arrête au contraire à l'état de pauvreté répandu dans l'exterieur de ta perſonne, je puis croire que la miſere te l'a fait commettre: inſtruis-moi de la verité, & m'apprens ce qui t'a porté à cette lâche action? Si j'avois quelqu'amour pour la vie, lui répondit Giſippe, je profiterois de ce qui peut te prévenir en ma faveur, & chercherois à me juſtifier; mais comme la mort eſt un bien pour moi, je n'ai rien à dire; ſinon que j'ai tué cet homme, & qu'ayant été pris ſur le fait tu dois me faire mourir. Cette ferme réponſe étonna Varron & tous les aſſiſtans, chacun en parut troublé, & le Préfet balançoit ſur ce qu'il devoit pro-

prononcer, lorsque Titus passant devant le Prétoire, & voyant tant de peuple assemblé, demanda ce que c'étoit; on le lui rapporta avec les paroles du criminel, qui lui donnant une extrême curiosité de voir celui qui les avoit dites, entra dans le Prétoire, & s'avança le plus qu'il lui fut possible du côté du Préfet. Mais, ô Ciel! que devint-il en jettant ses regards curieux sur cet assassin prétendu, & qu'il le reconnut pour Gisippe.

Sa funeste situation ne lui donna pas lieu de douter de son crime, mais le tems lui parut trop précieux pour le passer en réflexions: coupable ou non, il lui suffisoit de sçavoir que c'étoit le plus cher de ses amis, pour l'obliger à périr plûtôt que de ne le pas sauver; & lisant dans les yeux de Varron qu'il alloit prononcer: Arrête, Préfet, arrête, s'écria t-il, & ne condamne pas un innocent. Je t'amene le criminel, c'est moi qui cette nuit ai donné la mort à cet homme, & qui l'ai laissé mourant de mes coups à l'entrée de la caverne:

cet

cet inconnu n'a point de part à l'action; j'ignore par quel hazard on l'a trouvé près du mort, & que le raiſon le porte à s'accuſer d'un crime qu'il n'a pas commis, mais je ſçai que moi ſeul ait fait le meurtre.

Titus avoit à peine commencé de parler, que Giſippe levant les yeux ſur lui, & voyant dans ſa perſonne & dans ſes diſcours le même ami qui lui avoit été ſi cher, jugeant par ſon action qu'il l'aimoit toujours, puiſqu'il venoit avoüer ſon crime pour empêcher ſa mort, & que s'il avoit voulu le méconnoître, il l'auroit laiſſé périr pour ſe ſauver, touché d'un trait ſi généreux, & croyant véritablement qu'il avoit tué cet homme, ne ſoutint plus le perſonnage de criminel pour terminer ſon deſeſpoir; mais pour garantir les jours d'un ſi parfait ami: animé par un motif ſi preſſant, il ne donna pas le tems à Varron de répondre; & prenant la parole d'une voix éclatante: Ne te laiſſe point abuſer Varron, lui dit-il; ce Romain à

des

des raisons secrettes pour parler de la sorte, ou peut-être la piété le force-t-elle à se charger de mon crime : mais il est certain qu'il n'en est point l'auteur, & que dans cette étrange dispute toutes les preuves sont pour & contre moi : pour moi, parce que j'ai raison en disant la verité ; & contre moi, parce que la verité fait l'arrêt de ma mort. J'ai seul été trouvé près de l'assassiné, & mon épée encore teinte de son sang ne doit te laisser aucun doute.

C'est la mienne, interrompit Titus, que j'ai laissé tomber près du vaincu, & que je n'ai pû trouver dans l'obscurité de la nuit. Ah, Titus ! s'écria Gisippe, laisse-moi la gloire du combat. Cruel Gisippe, reprit le jeune Romain, ne te lasseras-tu point de l'emporter sur moi ? Pendant cette extraordinaire contestation, Varron plus embarrassé que jamais, les regardoit l'un & l'autre, & les écoutoit avec une surprise d'autant plus grande, qu'il ne pouvoit concevoir qu'un homme du rang de Titus prît assez d'in-

d'interêt à un miſerable tel que le paroiſſoit Giſippe, pour le venir déclarer innocent aux dépens de ſa propre vie. Tandis qu'il étoit dans cette perplexité, un jeune homme nommé Publius, connu par mille actions indignes de ſa naiſſance, & qui ſe faiſoit honneur d'être du nombre d'un tas de débauchés qui terniſſoient la gloire du nom Romain, & qui étoit préſent à cet évenement, touché des paroles de Titus & de Giſippe, preſſé par les remords que lui donna ce généreux exemple, fendit la preſſe; & ſe préſentant à Varron: Sors d'intrigue, regarde, lui dit-il en montrant un bras en écharpe; que cet objet t'ouvre les yeux pour diſtinguer le coupable de l'innocent: ni Titus, ni cet étranger n'ont commis le meutre dont il s'agit, c'eſt moi qui cette nuit dans la chaleur du vin me ſuis battu près de la caverne contre Triphénius mon ami, qui l'a tué, & l'a traîné dans le ſouterrain: ce bras porte les marques de la réſiſtance qu'il m'a faite; & comme ce combat

bat n'a rien eu que de honteux pour moi, je ne m'en ſerois jamais vanté ſans l'opiniâtreté de Titus & de cet inconnu, qui par des raiſons que j'ignore, veulent s'accuſer d'un crime dont ils n'ont pas même la moindre connoiſſance.

Si le commencement de l'aventure avoit troublé Varron, la fin le déconcerta tout-à-fait: Trois criminels au-lieu d'un, & tous trois s'attribuant le même crime avec autant de chaleur & d'aſſurance, que d'autres auroient voulu prouver leur innocence, lui parut un fait trop grave pour être décidé de la ſorte, & ne voulant pas s'en rapporter à ſes propres lumieres, il fit conduire les trois prétendus coupables au Senat, & s'y étant rendu avec eux il inſtruſit l'Empereur Auguſte de ce qui venoit de ſe paſſer. Cet Empereur, que les actions genéreuſes touchoient juſques au fond de l'ame, fit avancer Titus, Giſippe & Publius; & les regardant avec cette bonté majeſtueuſe qui le rendoit maître de tous les cœurs: Je ne puis douter,

ter, leur dit-il, qu'un de vous ne soit coupable; mais quelque chose de si grand est renfermé dans l'aveu que vous en faites, l'un ne se chargeant du crime de l'autre que pour lui sauver la vie, qu'il seroit honteux d'en condamner aucun : ainsi donc, je fais grace au meurtrier de Triphénius quel qu'il soit de vous trois ; mais pour reconnoître ma clémence, dévoilez à mes yeux cet étonnant mystere : Parle, Titus, continua-t-il en s'adressant à lui, & m'apprens par quelle fatalité la vie t'est si peu chere, que tu veüilles la perdre pour ce pauvre homme.

Seigneur, lui répondit le jeune Romain, celui que vous nommez pauvre, cache sous ses misérables vêtemens les véritables richesses de l'homme, la sagesse & la science. C'est le fils de Crémes. l'Athenien, le disciple du malheureux Aristippe : enfin c'est le plus cher de mes amis ; c'est Gisippe en un mot, dont je vous ai si souvent parlé, lui que je fais chercher partout

tout, lui que j'attends depuis un an, lui de qui je tiens un bien plus rare & plus précieux que tous les treſors dont je puis réparer ſon infortune, puiſque Sophronie eſt un preſent de ſa main, & que ſa poſſeſſion fait le bonheur de ma vie. Je crois que c'eſt en dire aſſez au magnanime Auguſte pour l'inſtruire du motif qui m'a porté à m'accuſer d'un crime que je n'ai pas commis : je l'ai crû coupable, & que par quelqu'avanture fâcheuſe il avoit été forcé de tuer Triphénius ; & la mort me paroiſſoit douce, en la recevant pour ſauver Giſippe.

Eh quoi ! dit alors Auguſte en regardant le Grec, eſt-ce donc pour mourir que tu venois dans mes Etats ? Ami de Titus, t'eſt-il permis d'ignorer qu'Auguſte chérit la vertu dans quelque ſituation qu'elle ſe trouve ? Le deſeſpoir m'avoit aveuglé, répondit Giſippe ; j'ai ſupporté ſans murmure le banniſſement & la pauvreté, mais je n'ai pû m'imaginer avoir perdu Titus ſans chercher à perdre

perdre la vie: las de la traîner de Province en Province & de Ville en Ville pour cacher ma honte & ma misere, je me suis resolu de venir à Rome, & d'éprouver si Titus ne rougiroit point d'avoüer un misérable pour son ami; je me suis plusieurs fois présenté à ses yeux, je l'ai suivi dans les Temples, je me suis même rendu importun aux portes de son Palais, & je l'ai vû souvent attacher ses regards sur moi & les en détourner comme d'un objet indigne de les arrêter. Je l'avoüerai, Seigneur, je me suis crû mépriſé, & qu'il feignoit de me méconnoître dans la crainte d'être obligé de soulager ma misere; outré de rage & de douleur, j'ai porté mes pas sans sçavoir où j'allois, jusques à la caverne; le corps sanglant de Triphénius s'est offert à ma vûë, & trouvant cette occasion favorable pour me procurer une mort certaine en me declarant son meurtrier, je l'ai fait, & j'allois en voir le succès, lorsque le genéreux Titus est venu me détromper en s'accusant pour moi:

moi : je croyois qu'il disoit la vérité, mais son action ne m'en paroissoit pas moins belle & son amitié moins tendre, puisqu'étant coupable il pouvoit se dispenser de l'avoüer, & me laisser mourir : Pénetré de joïe & de reconnoissance je n'ai plus cherché la mort par desespoir, mais uniquement pour empêcher mon ami de périr; cependant les Dieux touchés de mes malheurs me le font retrouver innocent & fidele. Ah trop injuste ami ! s'écria Titus, celui qui donne à la mere un pouvoir absolu dans son Palais, & qui partage ses biens avec elle, est-il capable d'abandonner le fils ? Quoi ! Chrisis est à Rome, interrompit Gisippe, Chrisis voit encore le jour & tient sa consolation des soins de mon cher Titus ? A ces mots, ces deux parfaits amis s'élançans dans les bras l'un de l'autre, tirerent des larmes d'admiration de toute l'assemblée.

Auguste charmé d'une si belle union, leur donna mille marques d'estime, & dit hautement qu'il regar-

regardoit ce jour comme le plus beau de ſa vie, puiſqu'il le rendoit témoin d'un ſi parfait exemple de tendreſſe & de vertu. Enſuite ſe tournant vers Publius : Je ratifie ta grace, lui dit-il, tu t'en es rendu digne en venant éclaircir nos doutes par l'aveu de la verité ; acheve ce que tu viens de commencer ; imite ces deux illuſtres amis, reviens de tes égaremens, reconnois de quel prix eſt un cœur ſur qui on peut compter, compare ton crime & leurs vertus ; Titus & Giſippe ſe croyoient coupables, & vouloient périr l'un pour l'autre ; Triphénius étoit ton ami, & tu l'as mis au tombeau : vois quelle difference d'un homme à l'autre, & dans quels abîmes la débauche nous précipite. Le criminel Publius vivement touché de ces paroles & de tout ce qu'il venoit de voir, ſe jetta aux pieds de l'Empereur, & promit d'être ſage. Les deux amis comblés de loüanges & d'honneurs, après avoir remercié ce Prince, ſortirent du Senat, aux acclamations de tout le Peuple.

Titus tenant Giſippe embraſſé, le conduiſit à ſon Palais & le remplit d'allegreſſe par un évenement ſi peu attendu. Sophronie reçut Giſippe comme le frere le plus chéri; la vénérable Chriſis le revit en mere tendre & qui ne reſpiroit qu'après ſon retour: la charmante Fulvie marqua ſa ſenſibilité par ſes larmes; & ſa généreuſe compaſſion augmentant le pouvoir de ſes charmes, porta des traits invincibles dans le cœur de Giſippe, qui ſentit dès cet inſtant que s'il avoit pû céder Sophronie ſans mourir, il ne pourroit vivre ſans Fulvie. Titus attentif à tous ces mouvemens, s'en apperçut avec joïe; & voulant lui faire oublier à jamais la Grece & ſes infortunes, lui fit épouſer cette belle Romaine, qui par ſa tendreſſe & ſa vertu l'obligea de convenir avec Titus, que le premier bonheur de la vie etoit d'avoir un véritable ami, & le ſecond de poſſeder une femme fidelle.

LE

LE BONHEUR IMPREVU.

XXX. NOUVELLE.

IL n'eſt rien de plus accablant entre tous les accidens qui peuvent arriver dans la vie, que d'être né dans l'opulence & de ſe voir tomber dans la néceſſité par des revers d'autant plus cruels, qu'on s'y attend le moins. Celui qui d'un état médiocre ou rampant devient par un caprice de la Fortune dans une ſituation brillante, ne doit pas s'étonner ni même ſe plaindre quand par un autre caprice elle le fait rentrer dans le

néant ; comme elle s'eſt divertie en l'élevant, il lui peut être permis de ſe divertir encore en l'abaiſſant. Mais ceux qui de pere en fils ont accumulé par leurs ſoins, leurs peines & leurs travaux des biens aſſez conſidérables pour joüir d'une heureuſe aiſance, & qui s'en voyent privés par des coups inopinés, ſont véritablement à plaindre.

Et ce qui les rend encore plus miſérables que ceux qui de rien deviennent quelque choſe, c'eſt que pour redevenir ce qu'ils étoient, ils ſont incapables de faire ce que les autres font pour devenir ce qu'ils n'ont jamais été. Les richeſſes donnent les moyens de l'éducation, l'éducation forme les ſentimens, & les ſentimens éloignent le cœur de toutes baſſeſſes; on craint de faire des pas trop humilians, & pour ne rien faire contre l'honneur, ou contre l'amour propre, on reſte dans le malheur. Que de maux ſeroient adoucis, ſi l'on trouvoit ſouvent des aventures pareilles à celles que je vais conter! Un

Un riche Négociant (que je nommerai Nicanor) qui devoit moins ſes richeſſes à ſon propre commerce, qu'aux ſoins & aux fatigues de ſes ayeux, qui de tous les tems s'étoient diſtingués dans le négoce, avoit non-ſeulement herité de leurs biens, mais encore de leur réputation, en paſſant pour un des plus honnêtes hommes qu'il y eût au monde. En effet Nicanor uſoit de ſa fortune d'une maniere ſi noble & ſi peu ordinaire, qu'il n'y avoit perſonne qui ne ſe fiſt honneur d'être de ſes amis. Comme il joignoit beaucoup d'eſprit, de monde & de ſçavoir aux aiſances de la vie; que ſa naiſſance, ſans être noble, n'étoit pas à dédaigner, & que l'on ſçavoit que l'inclination plutôt que la néceſſité avoit porté ſes peres à commercer, ſa maiſon étoit le rendez-vous de tous les honnêtes gens. Il étoit veuf, mais chargé d'une nombreuſe famille; cinq garçons & quatre filles la compoſoient. Ses fils étoient tous dans le Service, & par ſes ſoin y faiſoient une figure qui les mettoit

au rang de ceux dont la qualité l'emportoit sur les revenus. Des quatre filles trois avoient pris le parti du Convent, & s'étoient fait une vie tranquille à l'abri des grosses dots dont leur pere les avoit avantagées ; la plus jeune & la derniere de tous, nommée Iphise, étoit élevée chez lui sous les yeux d'une ancienne & sage Gouvernante de la maison.

On juge aisément par-là que Nicanor n'étoit plus jeune ; mais n'ayant rien des incommodités ni des défauts de la vieillesse, on ne trouvoit de vrais plaisirs que chez lui : le goût, l'aisance & la politesse y regnoient si parfaitement, que pour être bien il falloit aller chez Nicanor. Iphise étoit alors si jeune, qu'elle n'avoit encore nulle part aux visites qu'on rendoit à son pere ; & lorsqu'elle fut en âge d'y attirer du monde, il l'envoya auprès d'une sœur de sa mere, qui vivoit assez simplement dans une Terre dont elle faisoit valloir le revenu. Ainsi libre de recevoir sans scrupule & sans crain-

crainte tous ceux qui se disoient ses amis, il passoit sa vie d'autant plus agréablement, qu'il ne s'occupoit qu'à faire plaisir aux uns & aux autres, soulager les malheureux, tirer d'embarras un galant homme, avancer les frais d'un procès dont le gain pouvoit empêcher la perte de la veuve ou de l'orphelin, prêter de l'argent à l'un, employer ses amis pour l'autre, étoient ses affaires journalieres, & celles qui le rendoient aussi cher qu'utile à ceux qui le fréquentoient.

Tandis qu'il couloit ses jours de la sorte, Iphise croissoit & parvint à l'âge où la beauté brille avec le plus d'éclat; la sienne qu'aucune ne pouvoit effacer, fit bien-tôt l'admiration de toute la Province que sa Tante habitoit. Cette Dame qui sçavoit que la jeunesse n'aime pas la solitude, procuroit à sa Niéce tous les innocens plaisirs qui pouvoient la consoler de n'être pas à Paris; & comme les Provinces se piquent d'imiter cette Ville, & cherchent souvent à la surpasser

pour se railler de ceux qui croyent qu'il n'est rien de comparable à cette Capitale, il n'est point d'amusemens que celle où l'on tenoit la belle Iphise n'inventât chaque jour pour le divertissement de ses Habitans: les bals. les concerts, les festins, les cavalcades & les spectacles de toutes especes en faisoient l'occupation ; & la charmante Iphise paroissoit par-tout avec tant d'avantage, soit pour la danse, le chant, l'esprit & la délicatesse du goût, qu'aucune de ces parties ne se faisoit qu'à condition qu'elle en seroit. Sa Gouvernante l'accompagnoit toujours, & jusques-là n'avoit pas eû beaucoup de peine à suivre ses pas. Cette aimable fille étant aussi sage que belle, elle touchoit à sa dix-septiéme année, & Nicanor se préparoit à la faire revenir chez lui pour chercher à la marier avantageusement, sçachant qu'elle n'avoit aucune inclination pour le Convent, quand par un revers épouvantable il se trouva en une nuit aussi pauvre, qu'il étoit riche avant que de se cou-

coucher & de s'endormir. Comme il ſçavoit que l'argent comptant étoit le bien le plus convenable pour terminer promptement toutes ſortes d'affaires, & qu'il en vouloit toujours avoir pour être prêt à rendre ſervice à ſes amis, ou pour en envoyer à ſes fils, il n'en avoit mis que très-peu en rentes; & ne voulant dépendre d'aucun de ſes enfans après qu'il leur auroit partagé ſes biens, il ne s'étoit reſervé que ſix mille livres de rentes viageres, comptant que cela ſuffiroit pour un homme qui vouloit vivre en Philoſophe.

Le reſte de tout ſon bien conſiſtoit en argent comptant & en Lettres de change, dont le mouvement perpétuel, & ce qu'on appelle le crédit en terme de Commerce, le faiſoient rouler avec opulence. L'argent étoit entre les mains d'un homme de confiance, qui poſſedant une Charge publique le rendoit un Caiſſier ſûr & fidele ſelon toutes les apparences. Mais que l'avidité ou la mauvaiſe conduite des hommes rendent

leur probité incertaine! Les affaires de cet homme ayant mal tourné sans que perſonne en eût connoiſſance, & ne pouvant plus faire face aux choſes qu'on lui avoit confiées, ni repreſenter celles dont il étoit dépoſitaire, il diſparut une nuit, & ſe ſauvant dans les Païs étrangers, emportant ce qu'il put des effets qui lui reſtoient, apauvrit en trois heures de tems nombre de Particuliers que le travail de pluſieurs années ſembloit avoir mis à couvert de la néceſſité.

Le malheureux Nicanor étant un des plus riches, fut auſſi le plus maltraité. L'homme ayant emporté ou diſſipé ſon argent, les Lettres de change qui arriverent en foule ne purent être acquittées; le crédit ne tarda pas à s'évanoüir; les correſpondans voyant leurs lettres proteſtées, proteſterent auſſi celles de Nicanor, & tout devint dans une confuſion d'autant plus grande, qu'il n'avoit rien mis à couvert pour y apporter du remede. Ses perquiſitions contre le banqueroutier furent inutiles; il ne s'étoit pas

pas sauvé pour revenir, ni pour réparer le mal qu'il avoit fait. Les maisons de Nicanor furent saisies & ses rentes arrêtées: enfin il se trouva non-seulement sans bien, mais sans ressource; & pour comble d'infortune, ceux qui lui faisoient le plus la cour l'abandonnerent, & ceux qu'il avoit si souvent obligés ne servirent qu'à lui prouver que la reconnoissance est une vertu qu'on ne pratique qu'au moment des bienfaits, & qui s'envole lorsqu'ils finissent.

Cependant malgré tant de malheurs à la fois, se servant de toute sa raison pour n'y pas succomber, il ne s'affligea que pour ses enfans; il falloit soutenir ses fils dans le Service & marier sa fille, & cela devenoit impossible par ce funeste accident. Les garçons pouvoient encore se maintenir, ils étoient avancés; les Régimens des uns, les Compagnies des autres & des pensions de la Cour les mettoient en état de ne pas beaucoup souffrir de cette perte: mais pour la jeune Iphise il n'étoit plus question de

dot, & l'unique reſſource de Nicanor étoit de la faire Religieuſe dans un des Convens de ſes ſœurs, où il ſçavoit qu'on la prendroit volontiers pour la beauté de ſa voix. Dans cette penſée il écrivit à ſa belle-ſœur le bouleverſement de ſa fortune, en la priant d'en ménager la nouvelle à ſa fille, mais de lui faire entendre que le Voile étoit le ſeul parti qui lui reſtoit à prendre. Arimene (c'étoit le nom de cette Dame) fut extrêmement ſenſible à ce revers; elle aimoit ſa niéce, elle l'avoit élevée pour être du monde, & ne lui paroiſſant pas poſſible de la faire tourner tout d'un coup du côté du Convent, elle lui apprit le malheur de ſes biens, mais elle lui cacha avec ſoin l'intention de ſon pere; & ſe flattant que ſa beauté lui tiendroit lieu de fortune, & que la déclarant ſon unique heritiere elle en auroit aſſez pour quelque vieux Gentilhomme de ſa Province, elle l'encouragea à ne ſe point abattre, lui promit de ne la jamais abandonner, & voulut qu'elle continuât

nuât à goûter les plaisirs qui sembloient naître sous ses pas.

L'aimable Iphise brillante de mille charmes, & n'ayant nulle affaire de cœur, ne fit alors que très-peu d'attention au changement de sa fortune: elle en fut touchée par la seule sensibilité de son ame, qui la portoit à plaindre son pere puisqu'il se trouvoit à plaindre; mais pour elle, contente de son sort present, l'avenir lui paroissoit trop éloigné d'elle pour y porter les yeux. Ainsi remerciant sa tante de ses bontés, & la priant de les lui continuer, elle n'en fut ni moins belle ni plus triste. La politique d'Arimene lui fit approuver cette tranquilité, ne voulant pas ébruiter dans sa Province le malheur de son beau-frere, pour ne pas écarter ceux qui pourroient prétendre à l'himen d'Iphise. Les choses étoient dans cet état, quand cette belle personne fut priée d'une fête dont elle devoit faire tout l'ornement. Un Gentilhomme, dont la Terre étoit contiguë de celle d'Arimene, se divertissoit

avec quatre filles qu'il avoit, à repreſenter ſouvent chez lui des Piéces de Théatre, tantôt de celles qui avoient eû le plus de ſuccès, & tantôt de celles de ſa compoſition : il étoit Poëte, aimoit la joïe, amateur de la Muſique ; & croyant s'y connoître, il donnoit alternativement dans ſon Château des concerts & la Comédie. Tout charme en Province, tout paroît bon, & chacun s'empreſſe de contribuer à prendre & donner du plaiſir. La Nobleſſe des environs en hommes & en femmes briguoit avec chaleur les rôles les plus éclatans ; Iphiſe avoit toujours les premiers, & s'en acquittoit avec tant de graces, que perſonne n'oſoit les lui diſputer. Les vieux Gentilhomme dont je parle ayant compoſé une Tragedie intitulée *La jeune Cléopatre* ; & prévenu de la bonté de ſa Piéce comme un Auteur, voyant arriver chez lui une compagnie de Paris, qui venoit paſſer un mois à ſa Terre, il la voulut régaler de ce divertiſſement ; & comme il y avoit entre les nouveaux

veaux venus un jeune Cavalier doüé de tous les avantages de la Nature, il lui propoſa le rôle de Coriolan. Le Marquis d'Orſimond (c'étoit le nom du Cavalier) qui s'étoit ſouvent diverti à Paris à ces ſortes d'amuſemens, y conſentit, à condition, dit-il en badinant, qu'on lui donnât une Cléopatre auſſi belle qu'étoit celle d'Antoine.

Le vieux Gentilhomme lui répondit ſur le même ton, qu'il ne ſçavoit pas ſi la jeune Cléopatre reſſembloit à ſa mere, mais qu'il lui répondit que celle à qui il deſtinoit le rôle, les auroit effacées toutes deux ſi elle eût été de leur tems. Ce diſcours piqua la curioſité du jeune Marquis, & le fit preſſer le Gentilhomme de diſpoſer promptement ſa Piéce, afin qu'il eût le plaiſir de voir celle dont il parloit. La choſe ne fut pas remiſe, le Gentilhomme monta en carroſſe ſur le champ, & ſe rendit chez Arimene qu'il conjura d'être de la fête, & de permettre que la charmante Iphiſe en fiſt un des principaux perſonnages.

On

On n'avoit pas coûtume de refuſer ces ſortes de parties, ainſi celle-là fut acceptée avec joïe ; mais, Arimene ſçachant que la plûpart de ceux de la compagnie étoient de Paris, elle pria le Gentilhomme de ne point dire qui étoit Iphiſe, & de ſe contenter de répondre à ceux qui pourroient le demander, que c'étoit ſa niéce, ſans entrer dans aucun détail ſur ſa famille, afin d'éviter les diſcours des uns & des autres. Le Gentilhomme qui n'avoit jamais l'eſprit occupé que de muſique ou de vers, trop content de ce qu'elles vouloient bien venir chez lui, les aſſura de ſa diſcretion, & leur tint parole. Il les fit monter en carroſſe & revint dans ſon Château, emmenant comme en triomphe celle dont les attraits devoient l'emporter ſur toutes les beautés de Rome & de l'Egypte ; en effet Iphiſe parut telle aux yeux de la compagnie, & la converſation ne roula long-tems que ſur ſa beauté. Les uns admiroient l'éclat de ſon teint d'autres ſa taille, ſes yeux, ſa bouche

che, la forme de ſon nez, ſon ris ſpirituel & fin ; & tous enſemble ſon air noble, modeſte & cependant aiſé : enfin chacun lui prodigua ſes louanges ſelon ſon goût & ce qui le frappoit le plus ; & cette charmante fille fut en ce moment auſſi embarraſſée d'être belle, qu'une autre l'auroit pû être de ſa laideur.

D'Orſimond fut le ſeul de la compagnie qui ménagea ſes acclamations : véritablement ſurpris de ce qu'il voyoit, il ne dit preſque rien pour avoir trop de choſes à dire ; & laiſſant agir ſes yeux au défaut de la voix, il les promenoit ſur Iphiſe d'une maniere à mieux exprimer ſes ſentimens, que ne faiſoient les autres avec toutes leurs paroles. Il ſe ſentit même atteint d'une eſpece de chagrin d'entendre tant de diſcours inutiles, & qui ſembloient plutôt accabler celle qui les faiſoit tenir, que lui rendre juſtice ; il eût ſouhaité que chacun eût gardé le ſilence à ce charmant aſpect, afin que n'étant pas confondu dans la foule,

foule, Iphiſe eût eû le tems de s'appercevoir de ſa ſecrette admiration ; & ſans connoître encore ce qui ſe paſſoit au fond de ſon cœur, il devint jaloux des applaudiſſemens qu'on lui donnoit. La jeune Iphiſe qui cherchoit à ſe débarraſſer de ce fatras de complimens qui faiſoient ſouffrir ſa modeſtie, détournant ſes regards de ces fatiguans objets, les attacha ſans autre deſſein ſur d'Orſimond, qui ſeul dans une embraſure de fenêtre, appuyé ſur une table de marbre, les yeux fixés ſur elle ſans faire aucun mouvement, lui parut d'un air à mériter toute ſon attention. Leurs yeux ſe rencontrerent, Iphiſe rougit, d'Orſimond ſe troubla ; & ſans ſçavoir d'où partoient les mouvemens dont ils ſe ſentirent agités, ils ſe ſaluérent avec une mutuelle ſatisfaction. Cependant le tumulte qu'avoit cauſé la vûë d'Iſiphe étant ceſſé, & chacun s'étant aſſis, d'Orſimond ſe mit au rang des autres, mais ſe plaça de façon à pouvoir toujours regarder aiſément cette belle perſonne.

ſonne. Pour elle, extrêmement ſurpriſe de n'avoir pas apperçu plutôt un objet ſi digne d'être diſtingué de cette aſſemblée, elle ne ceſſa pas de l'examiner avec ſoin ; & remarquant qu'il avoit pour elle une pareille attention, elle en eut une ſecrette joïe, & pouſſée par quelque choſe de plus fort que ſa raiſon, le deſir de lui plaire la ſaiſit de telle ſorte, qu'elle en parut cent fois plus belle & plus ſpirituelle qu'à l'ordinaire.

Le même amour-propre animant le Marquis, ils firent bientôt l'un & l'autre tout le plaiſir de la compagnie ; mais celui d'Iphiſe fut encore augmenté, lorſqu'elle apprit que cet aimable Cavalier feroit Coriolan. Comme ils étoient tous deux, ſans ſçavoir pourquoi, dans l'impatience de jouer enſemble la Comédie, on ne parla que de la piéce. Les rôles furent diſtribués, & chacun voulant remplir dignement le ſien, on ne s'occupa qu'à les bien ſçavoir. Le Gentilhomme avoit fait conſtruire un Théatre dans les formes, où les Acteurs

teurs de la *jeune Cléopatre* avoient déja repreſenté pluſieurs Tragedies ; mais d'Orſimond ne le connoiſſant pas, demanda à faire des répetitions de celle qu'il alloit joüer, pour que les choſes fuſſent dans les regles & plus parfaites. Dans cette Piéce Coriolan étoit amoureux de Cléopatre ; cette jeune Princeſſe l'aimoit, l'Empereur Auguſte paroiſſoit favoriſer leurs feux ; mais Tibere, rival caché de Coriolan, appuyé de l'autorité de l'Imperatrice Livie ſa mere, s'oppoſoit ſourdement à leur bonheur, & par de ſecretes intrigues faiſoit détourner Auguſte du deſſein de les unir enſemble.

Ce ſujet parut ſi favorable à d'Orſimond pour expliquer à Iphiſe les ſentimens qu'elle lui avoit inſpirés, qu'il fut en état de joüer le troiſiéme jour quoique ſon rôle fût des plus grands, & par un pareil mouvemens Iphiſe ſe trouva prête auſſitôt que lui. Comme les autres Acteurs n'étoient pas guidés par les mêmes motifs, & qu'ils n'étoient pas encore ſûrs de leur mémoire,

moire, Iphiſe & d'Orſimond en les attendant répétoient les ſcénes qu'ils avoient enſemble, avec un ſoin qui plaiſoit infiniment à l'auteur, s'imaginant qu'il ne prenoient tant de peine que pour l'amour de lui; mais celui qui s'étoit emparé du cœur du jeune Marquis en étoit la ſeule cauſe: cette paſſion dont il ne tarda pas à connoître l'empire, l'avoit ſi fortement enchaîné dans les fers d'Iphiſe, qu'il n'auroit pû s'empêcher de la faire éclater ſans l'heureux prétexte de Coriolan, qui lui facilitoit les moyens de dire ſous les vers d'un autre tout ce qu'il reſſentoit véritablement. Iphiſe qui n'étoit pas encore auſſi ſçavante ſur ſes propres ſentimens, qu'il l'étoit ſur les ſiens, & qui cependant en avoit d'auſſi tendres, croyant ne joüer qu'une Tragedie, laiſſoit voir dans ſon jeu tout le feu dont ſon jeune cœur commençoit à brûler, & jamais Acteurs ne firent remarquer un ſi beau naturel.

D'Orſimond charmé de ſa Cléopatre auroit voulu que la Piéce

n'eût

n'eût point été ſçuë, pour faire durer plus long-tems les répetitions; mais enfin il fallut la repréſenter. Tout ce que la Province avoit de gens de diſtinction accourut à ce ſpectacle, & le maître du Château en fit les honneurs d'une maniere à contenter ſon auditoire. Ce fut alors que nos jeunes amans firent briller avec éclat les graces & les charmes dont ils étoient ornés; Cléopatre & Coriolan emporterent tous les ſuffrages, & tous deux donnerent ſouvent lieu de regretter qu'ils ne fuſſent pas réellement ce qu'ils feignoient d'être. Cependant la jeune Cléopatre à force de dire à Coriolan qu'elle étoit ſenſible à ſes feux, la devint en effet; ou, pour m'exprimer mieux, elle vint à s'appercevoir du trouble de ſon cœur; elle en frémit, & voulut combattre ſa tendreſſe, mais il n'étoit plus tems. L'amour ayant profité de ſon peu d'experience s'étoit rendu maître abſolu de ſon ame; & lorſqu'elle l'eut reconnu & voulu le chaſſer, il ne fut plus en ſon pouvoir. Le

désir de plaire, & le plaisir d'être sans cesse avec le plus aimable homme du monde, l'avoient emportée plus loin qu'elle ne croyoit aller. La honte de s'être laissée vaincre ne l'empêcha pourtant pas d'être inquiéte sur les sentimens de d'Orsimond; lorsqu'elle réfléchissoit sur l'air passionné dont il joüoit Coriolan, elle se flattoit d'en être aimée, ne pouvant s'imaginer qu'un homme de condition pût s'acquitter de cette sorte de son personnage si son cœur n'y étoit pas intereſſé. Comme elle faisoit cette remarque sur elle aussi-bien que sur lui, & qu'elle sentoit qu'elle n'auroit jamais joüé si parfaitement sans l'interêt secret qu'elle prenoit à la Piéce, elle ne douta point que l'amour ne les eût blessés d'un même trait. Mais que cette certitude lui donna de douleur! Ce fut alors que la situation des affaires de son pere lui parut terrible, & que le manque de fortune la trouva sensible.

Effrayée d'une indigence qui l'éloignoit des meilleurs partis, &

& sur-tout de celui qu'elle eût désiré ; la beauté, les graces & la jeunesse lui parurent de foibles avantages dans une occasion où le bien lui devenoit si nécessaire. Elle avoit appris que d'Orsimond joignoit à beaucoup de naissance des richesses immenses, & qu'il étoit fils unique d'un pere qui le regardant comme le soutien de sa maison, non-seulement ne le mesallieroit pas, mais qu'il voudroit encore un bien proportionné au sien. Que de raisons pour s'affliger d'une passion qui ne pouvoit être que malheureuse ! L'aimable Iphise s'abandonnant à sa douleur & ne pouvant triompher de son panchant, ne trouva point de plus sur moyen d'empêcher le progrès de l'un & l'autre, que de s'imposer un silence éternel, afin que d'Orsimond ne pût tirer aucun avantage de sa foiblesse, & que sa tante & Nicanor n'en eussent jamais connoissance. Dans cette pensée elle crut qu'il falloit paroître plus reservée avec le Marquis, & lui marquer moins de tendresse dans son

ſon rôle pour mieux cacher celle qu'elle avoit dans le cœur ; & comme elle avoit une vivacité d'eſprit extraordinaire, elle retrancha la plûpart des vers qui diſoient trop bien ce qu'elle ſentoit, & en compoſa d'autres à la place qui venoient au même ſujet, mais qui étoient moins expreſſifs ; & ce qui ſelon ſon idée devoit empêcher ſon amour de paroître, fut juſtement ce qui le découvrit à d'Orſimond.

Il ſçavoit trop bien ce que Cléopatre devoit lui répondre pour ne ſe pas apparcevoir du changement des vers : cela le ſurprit, & voulant en pénétrer la cauſe il examina Iphiſe avec tant d'attention, que trouvant dans ſes regards les expreſſions qui manquoient aux vers, & qu'elle affectoit de joüer avec moins de feu, il ſe perſuada facilement qu'elle vouloit lui dérober la connoiſſance de ſes ſentimens, & qu'ils ne pouvoient que lui être favorables, puiſqu'elle craignoit de les faire éclater ; & comme la Piéce finiſſoit par leur himen malgré

les ruſes de Tibere, il prit le moment qu'il lui donnoit la main en ſortant du Théatre, pour lui reprocher ſon artifice ſans que perſonne pût l'entendre ; & la regardant avec tout l'amour qu'il reſſentoit : Charmante Iphiſe, lui dit-il, les intrigues de Livie & de Tibere ne purent empêcher le bonheur de Coriolan, & les détours de l'incomparable Iphiſe n'empêcheront jamais d'Orſimond de l'adorer.

Cette déclaration troubla de telle ſorte cette belle fille, qu'elle ne put y répondre ſur le champ ; & lorſqu'elle ſe ſentit aſſez remiſe pour parler, elle en fut diſtraite par l'arrivée de tant de monde qui s'empreſſoient à leur donner des loüanges, qu'il lui fut impoſſible de rien dire. L'amoureux d'Orſimond qui ne vouloit pas que ſa bouche le détrompât de ce qu'il liſoit dans ſes yeux, évita de renoüer cet entretien, & ſe contenta de confirmer ſes diſcours par ſes actions. La jeune Iphiſe ignoroit l'art de feindre, elle aimoit avec tendreſſe ; & connoiſſant qu'elle étoit aimée de

de même, elle ne put si bien se contraindre, qu'elle ne fît paroître une partie de ce qui se passoit dans son cœur: le hazard de concert avec d'Orsimond fit même naître un incident qui ne lui laissa aucun lieu de douter de sa victoire. Ce jeune Cavalier montroit à une autre compagnie une épée dont la lame étoit singuliere: ils étoient assez éloignés du reste de l'assemblée pour qu'on n'entendit pas ce qu'ils disoient, mais dans une distance qui laissoit voir toutes leurs actions. L'ami de d'Osimond voulant essayer l'épée contre le mur, mais la poussant avec trop de violence, la fit voler en plusieurs éclats; & croyant avoir fait un grand malheur il fit un cri perçant, & courut embrasser d'Orsimond pour l'empêcher de se fâcher. Le cri & l'action précipitée de ce Cavalier ayant fait tourner sur eux les regards de toute la compagnie, Iphise s'imagina que d'Orsimond étoit blessé, & que son ami ne le tenoit dans ses bras que pour le soutenir; frappée de cette idée &

faiſie de crainte, elle s'évanoüit dans le fauteüil ſur lequel elle étoit aſſiſe.

Les hommes coururent à d'Orſimond, tandis que les Dames faiſoient revenir Iphiſe qui fut dans une confuſion des plus grandes, en reprenant ſes eſprits de voir rire avec excès tous ceux qui l'entouroient, & le Marquis ſans aucun mal, mais qui gardoit un profond ſilence, parce qu'il n'oſoit montrer l'interêt ſenſible qu'il prenoit à ſon mal Cette belle fille qui vouloit juſtifier ſon accident demanda d'abord ſi perſonne n'étoit bleſſé; les éclats de rire redoublerent à cette queſtion, & commençoient à la déconcerter, lorſque le Marquis voyant ſon embarras, s'approchant d'elle avec ſoumiſſion lui demanda pardon d'avoir été cauſe de ſa frayeur, & lui apprit que l'épée en queſtion étoit de verre, mais ſi parfaitement imitée qu'on ne pouvoit manquer de s'y tromper; que ſon ami l'avoit été comme les autres par l'eſſay qu'il en avoit fait; que ſon cri n'avoit été

été que de surprise, & de la crainte que la perte de cette lame ne l'eût chagriné, la croyant véritablement de conséquence, & que son étonnement en voyant qu'elle n'étoit que de verre occasionnoit les ris qu'elle entendoit. Ce discours l'ayant rassurée, elle en remercia le Marquis, & dit hautement que son aversion étant de voir badiner avec des armes, la peur l'avoit saisie & l'avoit mise dans l'état où l'on l'avoit vuë. Tout le monde l'excusa, & comme personne n'avoit pénétré dans le cœur des deux amans, on crut facilement ce qu'ils vouloient faire croire.

Mais d'Orsimond ne s'y trompa point; il avoit trop d'attention à ses moindres actions pour n'avoir pas démêlé une crainte naturelle d'avec une frayeur qui partoit du cœur, & reconnut avec une joïe extrême qu'il étoit seul l'objet de cette foiblesse. L'ardeur de son amour ne lui permettant pas de garder le silence dans une semblable occasion, il fit si bien qu'il trouva le moyen le même jour d'entre-

tenir Iphiſe en particulier ; il ſe jetta à ſes pieds, & lui découvrant tout l'excès de ſa flamme, la conjura de n'être pas moins ſenſible à la profonde bleſſure qu'elle lui avoit faite, qu'elle l'avoit été à celle qu'elle s'étoit imaginée qu'il avoit reçûë de la main d'un ami.

La niéce d'Arimene voyant que rien ne pouvoit échapper à la pénétration de ſon amant, ne voulut plus feindre une indifférence qu'elle ne ſentoit pas, & lui avoüant le progrès qu'il avoit fait ſur ſon cœur, le charma d'abord par la modeſtie & les ſages expreſſions dont elle accompagna un aveu ſi délicat. Il ſe préparoit à lui marquer ſa reconnoiſſance par les ſermens d'une inviolable fidelité, lorſque l'arrêtant au milieu de ſes tranſports en continuant ſon diſcours : D'Orſimond, lui dit-elle, j'ai crû pouvoir donner à notre commune conſolation la déclaration que je viens de vous faire ; mais je ne prétends pas que nous en tirions aucun avantage l'un & l'autre ; trop d'obſtacles s'oppoſent

à

à nos désirs pour nous y livrer ; votre rang & vos richesses ne sont pas destinés pour Iphise, mon peu de fortune ne me permet pas non plus d'y aspirer ; vous n'êtes pas votre maître, & je dépends d'un pere : ainsi donc, que ce soit aujourd'hui la premiere & la derniere fois que nous nous faisions connoître nos sentimens ; & contens de nous être trouvés dignes l'un de l'autre, préparons-nous à ne nous voir jamais. L'amoureux d'Orsimond qui ne goûtoit point de tels raisonnemens, les combattit de toutes les armes de l'amour ; & se flattant de l'emporter sur elle en la connoissant mieux, il la conjura de lui apprendre le nom de son pere & sa demeure à Paris, & qu'il mettroit les choses en état que le sien le verroit, & ne s'opposeroit pas à son bonheur.

Mais Iphise craignant que le nom de sa famille ne fît naître le mépris dans le cœur du Marquis ; ne voulut jamais le lui dire ; & malgré ses pressantes sollicitations se sépara de lui sans se découvrir.

D'Orſimond au deſeſpoir de cette opiniâtreté, eſperant ſçavoir ce qu'il ſouhaitoit du maître de la maiſon, le pria de l'en inſtruire. Le Gentilhomme prévenu par Arimene ſur cet article, lui dit qu'il ne la connoiſſoit pas, qu'elle paſſoit pour la niéce de la Dame qu'il voyoit avec elle, & qu'il ignoroit la famille de l'un & de l'autre. Soit que cette réponſe fiſt penſer quelque choſe de deſavantageux pour Iphiſe à d'Orſimond, ou ſoit que ce ne fût que parce qu'elle le laiſſoit dans l'ignorance, il en conçut un chagrin violent; une ſombre triſteſſe s'empara de ſon cœur, & parut ſi viſiblement ſur ſon viſage, que la jeune Iphiſe ſe ſeroit peut-être reſoluë à l'en tirer ſans une lettre preſſante de Nicanor à la belle-ſœur, qui lui marquoit de faire partir Iphiſe pour Paris ſans aucun retardement.

Cet ordre qu'Arimene communiqua en ſecret à ſa niéce, la remplit de douleur, & la fortifia à ne rien apprendre à d'Orſimond, d'autant plus qu'Arimene ſe voyant prête

prête à s'en séparer lui apprit les intentions de son pere, & qu'il ne la demandoit avec tant d'empressement que pour la mettre dans un Convent. La belle Iphise ne s'effraya pas fort de cette destinée, c'étoit celle qu'elle s'étoit déja imposée; ne pouvant esperer d'avoir d'Orsimond pour époux, elle préferoit la retraite à toutes choses. Il fallut donc qu'Arimene prît congé du Gentilhomme & de sa compagnie, ce qu'elle fit sans rien dire du sujet d'un si prompt départ, le prétextant d'affaires qui lui étoient de conséquence. Tout le monde parut véritablement fâché de cette séparation; mais comme on ne la croyoit pas longue, on se consola par des promesses réciproques de se rejoindre dans un autre tems. Pour le Marquis, il avoit si bien accoutumé les yeux à le voir triste, qu'on ne s'apperçut pas de l'augmentation que la perte d'Iphise apportoit à sa mélancolie; mais cette belle fille ne put l'ignorer, elle lut son desespoir dans ses yeux; & voulant lui donner les dernieres

marques de ſon eſtime, elle s'approcha de lui tandis qu'Arimene entretenoit quelques Dames; & lui parlant bas: D'Orſimond lui dit-elle, ſoyez perſuadé que je ne vous quitte pas ſans regret, & que ne pouvant être à vous, vous n'apprendrez jamais qu'Iphiſe ſoit à perſonne.

Ce malheureux amant lui prit la main, la baiſa avec ardeur, ſoupira & ne put proferer un ſeul mot. Iphiſe attendrie & craignant que ſes larmes ne vinſſent la trahir, ſe retira promptement, & rejoignant Arimene prit congé de la compagnie, & monta en caroſſe avec ſa tante dans un état qu'on ne peut exprimer. Le tendre d'Orſimond ne trouvant plus aucun plaiſir en ce lieu après ce départ, n'y demeura que deux jours de plus, & ſe rendit à Paris accablé de douleur & le plus malheureux de tous les hommes.

Pendant que ces deux amans s'étoient procurés tant de joïe & tant de peine, Nicanor n'avoit pas épargné ſes ſoins pour tâcher de ſe

ſe tirer d'embarras ; & ſa prudence l'avoit ſi bien guidée, qu'il étoit parvenu à rendre libres & quittes ſes ſix mille livres de rente viagere, en vendant tous les biens que la banqueroute de ſon Caiſſier lui avoit laiſſés, qui conſiſtoient en trois belle maiſons, grand nombre de vaiſſelle d'argent & quantité de meubles ſuperbes, ſans ſe rien reſerver ; moyennant quoi il avoit appaiſé ſes correſpondans & remis le calme dans les eſprits : mais il n'avoit plus que cette rente, le crédit étoit mort & les fonds diſparus ; ainſi il fallut ſe réſoudre à vivre très-ſimplement, & à faire Iphiſe Religieuſe. Ce qui lui donnoit d'autant plus de chagrin, qu'Arimene lui avoit toujours écrit qu'elle n'y avoit aucune diſpoſition ; cependant voulant s'y porter lui-même & la mettre auprès d'une de ſes ſœurs pour qu'elle la gagnât, il avoit mandé, comme je l'ai dit, qu'on la fit promptement partir.

La veille de ſon arrivée, comme il rêvoit aux moyens qu'il prendroit pour lui donner au moins

quelqu'agrément dans sa retraite, il vit entrer chez lui un Gentilhomme nommé le Comte de Mirmonde, homme de grande condition, extrêmement riche, qui de tous tems lui avoit marqué de l'amitié, & qu'il n'avoit point vû depuis plus d'un an. Cette visite renouvella tous ses chagrins, étant obligé de paroitre dans une si cruelle situation aux yeux d'une personne de cette qualité, & qui l'avoit vû dans un état si brillant; son chagrin qu'il ne put cacher, s'étant manifesté au Comte par la froideur de sa reception: Hé quoi, lui dit-il en l'embrassant, mon cher Nicanor, ne connoissez-vous plus vos amis? quelques mois d'absence les ont-ils effacés de votre souvenir? Votre amitié, Monsieur, lui répondit Nicanor, m'a toujours été trop précieuse pour en perdre la mémoire; mais je vous avoüe que l'état où vous me trouvez, & l'abandon de tous ceux qui prenoient le nom dont vous m'honorez, me fait voir avec surprise une visite à laquelle je ne m'attendois pas. Je

Je vois bien, reprit le Comte, que vous ne m'avez jamais bien connu, puiſque vous m'avez crû capable de me mêler avec ces gens-là : apprenez donc aujourd'hui, mon cher Nicanor, continua-t-il, que ma naiſſance me donne de plus nobles ſentimens, & que mes richeſſes m'empêchent de jetter les yeux ſur les autres ; ce n'eſt pas la fortune que je cherche dans mes amis, & qui me les fait eſtimer : cela poſé vous devez croire que ſi votre malheur m'a ſurpris, il n'a rien diminué de mon amitié ; & pour vous le prouver, je ne viens que pour vous offrir mes ſervices, & ſçavoir par le détail de vos affaires, ſi je ne puis vous être utile.

Le Comte de Mirmonde étoit de ces hommes hauts, fiers, & qui ſe diſtinguent autant par leurs airs imperieux que par leur naiſſance ; mais franc, ſincere, liberal, prompt dans ſes réſolutions, & ne démordant jamais de celles qu'il prenoit. Nicanor qui ſçavoit à peu près ſon caractere, & qui d'ailleurs ne pouvoit que lui être obligé du deſſein

qui l'amenoit, ne jugeant pas à propos de ſe l'attirer pour ennemi en lui cachant ſa ſituation, le remercia de ſes bontés, & lui rendit un compte exact de ce qui lui étoit arrivé & de ſon état preſent : Mais ce qui me touche le plus, continua-t-il, c'eſt ma fille, qui jeune, belle & faite pour le monde, ſera réduite à renoncer à tous ces avantages pour prendre le parti du Convent, ne pouvant plus lui en donner d'autre. Ce récit me touche, interrompit le Comte, votre ſort m'attendrit ; cependant ſe peut-il que de tant d'amis que vous aviez autrefois, il n'y en ait aucun qui vous ai ſecouru ? Bien-loin de me ſecourir, repliqua-t-il, ils ont tous diſparu dès qu'ils m'ont vû ruiné. Ainſi donc, reprit le Comte, il ne vous reſte que ſix mille livres qui mourront avec vous ; cinq garçon & une fille auſquels vous ne pouvez rien laiſſer, & même rien donner à préſent. Pour vos fils, ajoûta-t-il en ſe levant & ſe promenant à grands pas, ils ne ſont point à plaindre ; ce qu'ils ont déjà,

avec

avec la protection que je puis leur procurer, les mettent en assez bon état; il n'y a, comme vous dites, que votre fille de malheureuse: belle, jeune, sage & n'aimant point le Convent; être Religieuse, n'est pas fort agréable, & cela me pénetre d'une véritable compassion.

Ensuite de ces paroles, ayant rêvé un moment, il reprit sa place; & regardant Nicanor attentivement: Mon cher ami, lui dit-il, je veux vous tirer de peine, & vous relever de l'abattement où vous êtes; il ne sera pas dit, moi vivant, qu'un homme qui n'a presque pas passé de jours sans obliger quelqu'un, n'en trouvera point qui l'oblige à son tour: il y a trente ans que je cherche à me signaler par quelque générosité solide en faveur d'un malheureux qui ne soit pas digne de l'être, sans que l'occasion s'en soit présentée; j'ai quelquefois fait du bien, mais je n'ai jamais enrichi personne: je veux donc commencer & finir par vous. Vous avez une fille remplie d'attraits, & j'ai un fils qui peut passer pour

pour un trés-aimable cavalier ; uniſſons-les enſemble : je n'ai que lui d'enfans ; je leur donnerai tout mon bien & ne me réſerverai que pour vivre honorablement ; nous paſſerons nos jours avec eux & jouirons paiſiblement de leur opulence : voilà le deſſein que je viens de former ; s'il vous convient, mettons-le en exécution.

Quoique tout cela fut dit d'un air, d'un ton, & d'une vivacité à le faire croire, Nicanor s'imagina rêver, ou que le Comte avoit perdu l'eſprit ; ne pouvant prendre une ſemblable propoſition pour une vérité, il reſta immobile & comme hors de lui-même.

Le Comte de Mirmonde pénétrant ſa penſée : Ce que je vous propoſe eſt réel, lui dit-il ; il n'eſt pas beſoin de beaucoup de formalités pour vous le prouver ; faites venir un Notaire, nous ferons dreſſer les articles & nous les ſignerons ; nous n'avons que faire de nos enfans pour cela, je ſuis le maître de mon fils, & vous devez l'être de votre fille. Nicanor, ne pouvant

plus

plus douter des paroles du Comte, lui annonça son étonnement ; & lui rendant mille graces d'une générosité qui n'avoit point d'exemple, lui dit qu'il croïoit de son devoir de lui représenter les consequences d'une pareille union ; que sa fille étant sans aucun bien s'attireroit par cette alliance l'inimitié de toute sa famille, & peut-être même le mépris ; qu'il sçavoit se rendre justice, & que dans sa plus haute fortune il n'auroit pas osé lever ses pensées si haut ; qu'outre ces réflexions générales il en devoit faire une particuliere, qui pouvoit passer pour la principale, qui étoit que son fils moins généreux que lui n'approuveroit peut-être pas cette himenée : qu'il n'ignoroit pas la fierté de la jeune Noblesse sur cet article, & qu'il aimeroit mieux sacrifier cent fois sa fille à la plus austere retraite, que de lui donner un époux dont elle ne pourroit esperer que des mépris.

Le Comte le laissa parler tant qu'il voulut ; & lorsqu'il eut cessé : Vous jugez bien, lui dit-il, que des gens

gens capables d'une pareille action ne le ſont pas d'en mal uſer avec une femme ; ma famille n'a beſoin ni de bien ni de nobleſſe, & penſe à peu près comme moi : mon fils eſt un jeune homme que j'aime, mais qui doit m'obéir quand je commande ; juſqu'icy j'ai tout lieu de m'en loüer, mais s'il balance, ou qu'il me refuſe, j'épouſe moi même votre fille & le deshérite ; la choſe eſt réſoluë : l'autorité ſuprême ne me feroit pas changer de ſentimens. Qu'on améne un Notaire, & n'en parlons plus. Tant de fermeté donnant à connoître à Nicanor que cette aventure étoit un coup du Ciel qui vouloit réparer ſes malheurs, & qu'il ſeroit blâmé généralement de refuſer un ſemblable bonheur, il n'heſita plus, & ſe rendant à l'empreſſement du Comte on envoya chercher le Notaire, qui dreſſa les articles que le Comte fit faire des plus avantageux pour la fille de Nicanor : ils les ſignérent l'un & l'autre ; & comme le jeune Comte de Mirmonde n'étoit pas à Paris, qu'il

qu'il ne devoit arriver que dans trois jours, & Iphiſe le lendemain, ils prièrent le Notaire de venir le quatriéme jour pour achever de remplir le contrat des noms des deux futurs époux : enſuite de quoi le Comte & Nicanor s'étant demandé le ſecret juſques à la parfaite concluſion de la choſe, ils ſe ſéparérent également ſatisfaits, l'un de pouvoir relever un homme de mérite, & l'autre de ſortir ſi glorieuſement de ſon infortune. La belle Iphiſe arriva le lendemain : jamais pere ne fût plus charmé de ſa fille, que le parut Nicanor à la vuë de la ſienne.

Sa beauté, ſa grace & ſa douceur lui firent bénir mille fois le bonheur imprévu qui l'empêchoit de s'en ſéparer. Il l'embraſſa tendrement, & lui déclara avec des tranſports de joïe inexprimable, que le Ciel favorable à ſes vœux la faiſoit rentrer dans le ſein paternel ; non pour la mettre au Convent, comme il l'avoit crû, mais pour lui donner un époux digne de toute ſa tendreſſe, & la plus

éclatante fortune à laquelle une femme pût aſpirer. La jeune Iphiſe qui s'étoit fait une cruelle contrainte pour cacher à ſon pere la triſteſſe dont elle étoit pénétrée, fut ſi ſurpriſe du changement qu'il lui annonçoit, que n'étant plus maîtreſſe d'elle-même, ſes yeux ſe remplirent de larmes, & ſe jettant à ſes pieds le conjura de ne la pas ſitôt ôter d'avec lui, & que puiſqu'il ne vouloit plus la faire Religieuſe, il eût du-moins la bonté de la laiſſer joüir du plaiſir d'être avec un pere dont elle avoit été ſi long-tems éloignée.

Nicanor qui ne prit ſa douleur & ſon action que pour un effet de la crainte de le quitter, & d'une pudeur aſſez ordinaire aux jeunes perſonnes en pareille occaſion, la releva tendrement en l'aſſurant que malgré ſon mariage ils ſeroient toûjours enſemble; & mêlant à ſes carreſſes des inſtructions ſur l'obéiſſance qu'elle devoit à ſes volontés, la pria très-ſérieuſement de laiſſer les larmes, & de ne lui plus montrer qu'un viſage content.

tent. La jeune Iphise ayant passé dès l'âge de neuf ans de la maison de son pere dans les bras de sa tante, ignorant les tendres ressources que l'amour paternel fait trouver aux enfans dans le cœur de ceux dont ils tiennent le jour n'apportant dans le sien pour Nicanor que les seuls mouvemens de la nature, accompagnés de beaucoup de crainte & de timidité, n'osa repliquer; & se contentant d'un respectueux silence, se força d'arrêter ses pleurs: mais elle ne fut pas plûtôt en liberté, que s'abandonnant à son desespoir en présence de sa Gouvernante, à laquelle elle avoit confié le secret de son cœur: Que vais je devenir, lui dit-elle, ma chere Marine! A peine revois-je un pere dont je crois être aimée, qu'usant avec rigueur de toute son autorité il me commande de prendre pour époux un homme que je ne connois point & que je n'ai jamais vû: hélas! je me consolois de ne pouvoir être au Marquis d'Orsimond, dans l'espoir qu'une sainte retraite l'arracheroit de mon souve-

venir. N'accusez point Nicanor de rigueur, lui répondit Marine (c'étoit le nom de la Gouvernante) sa tendresse pour vous, & le soin qu'il prend de vous donner un établissement honorable, ne méritent pas de pareilles reproches; vous n'en n'auriez point à lui faire si votre cœur s'étoit conservé libre: vous sçavez que je n'ai point flatté votre panchant, & que j'ai fait au-contraire tous mes efforts pour le détruire: mais croyez moi, ma chere Iphise, mon âge & le tems qu'il y a que je suis près de vous, me permettent de vous parler de la sorte; faites triompher votre raison d'une passion qui ne peut avoir d'heureuses suites.

Effacez pour un moment d'Orsimond de votre mémoire, & voyez celui qu'on vous destine pour époux; peut-être que sa vuë vous fera changer de sentimens: songez que vous aviez une répugnance invincible pour le Cloître avant que le Marquis se fût offert à vos regards; & que du-moins vous devez à votre pere la complaisance

ce de ne vous pas opposer d'abord au premier de ses commandemens : Si le jeune Comte de Mirmonde vous déplaît quand vous l'aurez vû, soit par sa figure ou par ses manieres, alors ménagez la tendresse de Nicanor, & faites-lui connoître que vous êtiez prête à lui obéïr, mais que le Comte n'ayant rien de ce qu'il faut pour plaire, vous ne pouvez esperer d'être heureuse avec lui, j'appuirai même vos raisons ; & quelque peine que je puisse ressentir de vous voir Religieuse, il me sera toûjours plus agréable de vous sçavoir consacrée à Dieu qu'à des chagrins éternels : mais gardez vous d'aller marquer une résistance qui ne pourroit donner que des soupçons contre vous à Nicanor, & qui découvriroit peut être ce que vous devez cacher, puisqu'il ne lui paroîtroit pas raisonnable de vous voir refuser un homme de cette importance sans le connoître, & qu'il n'épargneroit rien pour en pénétrer la véritable cause.

Iphise étoit douce & sensée, les

les sages conseils de sa Gouvernante lui parurent bons à suivre, elle s'y rendit en la conjurant de la guider & de la consoler; cependant le vieux Comte de Mirmonde ayant appris son arrivé se rendit chez Nicanor, & fut si fort enchanté de l'esprit & de la beauté de cette charmante fille, qu'il en sortit rempli d'impatience pour le retour de son fils. Ce Cavalier ne le fit pas languir long-tems, & dès le lendemain il eut la satisfaction de le revoir. Le Comte préoccupé de ce qu'il avoit résolu, lui apprit en l'embrassant qu'il le marioit & lui donnoit pour épouse la plus belle personne de Paris. Le Cavalier, de qui le cœur étoit encore moins libre que celui d'Iphise, pensa tomber à la renverse à cette nouvelle; mais déguisant le sujet de son étonnement: Je croyois, Monsieur, dit-il au Comte, qu'avant que de me donner une femme vous me permetteriez de suivre mon inclination pour la guerre, & que ce ne seroit qu'après avoir fait connoître que je suis digne

digne de votre nom, que je le ferois passer dans la famille d'un autre.

Mon intention, lui répondit le Comte, n'est pas que vous preniez le parti des armes; vous êtes mon unique héritier, & je ne prétends point qu'un coup malheureux vous enlevant à la vie, fasse passer mon bien à des gens qui n'en ont que faire; en un mot, je veux vous marier. Quand vous aurez eu des enfans & que notre posterité me paroîtra bien affermie par le nombre de mes petits-fils, vous ferez ce qu'il vous plaira & prendrez tel parti que vous voudrez; mais pour à présent vous épouserez la fille de Nicanor mon ancien ami, dont je me fais un plaisir de rétablir la fortune; & comme je vous crois aussi généreux que moi, je me persuade que vous devez être charmé d'avoir une femme qui joindra la reconnoissance à son devoir: préparez-vous donc à la voir demain à signer le contrat, & à vous marier dans huit jours au plûtard, si vous ne voulez pas que je vous

deshérite & ne vous voye jamais.

Il le quitta après ces mots, & le laissa dans le plus cruel état du monde. Le jeune Comte avoit les sentimens aussi noble que son pere, & beaucoup plus de délicatesse ; dans une autre situation d'esprit, il se seroit trouvé trop heureux de faire la fortune d'une femme ; il eût même été capable de s'y offrir comme son pere avoit fait, mais son cœur étoit pris, il ne pouvoit plus en disposer ; un amour violent s'en étoit emparé, & lui faisoit envisager avec le dernier effroi, de passer ces jours avec une autre que celle qui l'avoit charmé.

Cependant il connoissoit son pere : ses menaces n'étoient jamais frivoles ; celle de le deshériter le mettoit dans l'inquiétude, aussi-bien que les moyens de rompre un mariage auquel il ne pouvoit consentir. Dans cette perplexité, il résolut de gagner du tems pour avoir celui de se déterminer ; pour cet effet il fut rejoindre le Comte dans son appartement, & le supplia avec ardeur de lui donner

trois

trois ou quatre jours avant que de se représenter à Nicanor, lui promettant de faire aveuglément tout ce qu'il voudroit après ce retardement qu'il lui demandoit à genoux; & qu'il le pouvoit d'autant plus aisément, qu'il n'avoit qu'à feindre qu'il n'étoit pas encore arrivé.

Le Comte qui l'aimoit véritablement, & qui s'imagina qu'il vouloit peut-être rompre quelque intrigue de jeune homme, ne trouvant pas d'ailleurs qu'il dût refuser une si foible grace à un fils qui ne lui avoit jamais donné que de la satisfaction, la lui accorda en tirant de lui tous les sermens qui pouvoient l'assurer de son obéissance. Le Cavalier extrêmement content d'avoir obtenu ce répit, ne songea plus qu'à l'employer utilement: une idée qui le saisit l'obligea à s'informer sourdement du caractere de la fille de Nicanor, dont le Comte abstrait & brusque ne lui avoit point dit le nom, ne lui donnant jamais que celui de son pere. Les informations du Cavalier se firent aussi sur le même

ton, & tout ce qu'il en put ſçavoir fut qu'elle n'avoit point encores paru dans le monde, & qu'on ne la connoiſſoit que par le récit des gens de ſa maiſon, qui s'en loüoient beaucoup & diſoient qu'elle joignoit une grande beauté à beaucoup de raiſon & de ſageſſe.

Ce portrait confirmant le jeune Comte dans ſon deſſein, il prit la plume & traça cette Lettre pour la faire tenir à la fille de Nicanor.

LETTRE.

Vous ſerez ſans doute ſurpriſe, MADAME, *qu'un homme deſtiné par ſon pere & le vôtre pour être votre époux, vous conjure de lui accorder une heure d'entretien ſecret, avant qu'il paroiſſe à vos yeux en cette qualité; mais cette faveur eſt ſi fort néceſſaire à notre commun repos, que j'oſe vous ſupplier de ne me la pas refuſer. Donnez à celui qui vous remet ma Lettre l'heure & le lieu par écrit; il aura ſoin de me le rendre.*

Ne

Ne vous offenſez pas, MADAME, *ſi je ne mets ici ni ſouſcription ni ſeing ; je n'en uſe de la ſorte que pour éviter de nous commettre l'un & l'autre en cas d'accident, ſçachant trop ce que le reſpect exige de moi pour y manquer ſans cette importante raiſon.*

Il cacheta ſa Lettre, & s'étant vêtu d'un habit d'un de ſes gens il ſe rendit le ſoir ſur la brune dans la ruë de Nicanor, pour guêter quelqu'un de la maiſon. Le hazard en fit bien-tôt ſortir un Laquais pour quelque commiſſion: il l'aborda, & le traitant de camarade lui mit deux loüis dans la main, en le priant de lui rendre un ſervice. Ce domeſtique prévenu par une telle libéralité, lui demanda de quoi il s'agiſſoit: De rendre en ſecret, lui répondit le Cavalier déguiſé, cette Lettre à votre jeune Maîtreſſe & de m'en apporter la réponſe, ſans donner connoiſſance à perſonne que je ſois ici. Vous

ferez content, lui dit le Laquais en le quittant promptement, elle eſt ſeule & j'y cours. En effet, du même pas ſe rendant dans l'appartement d'Iphiſe, il lui remit le papier en lui rapportant très-fidelement ce qui venoit de lui arriver.

Iphiſe que l'image du Marquis d'Orſimond ſuivoit par-tout, s'imaginant que ce Billet pouvoit être de lui, l'ouvrit précipitament; mais la lecture l'ayant détrompée, elle fut dans une ſurpriſe inconſevable, & ne ſçachant à quoi ſe reſoudre elle appella Marine, lui fit part de la Lettre & lui demanda conſeil. La Gouvernante rêva long-tems, ainſi que la Maîtreſſe, pour pénétrer le deſſein du Cavalier; enfin ne pouvant s'arrêter à rien: N'importe, Madame, lui dit-elle, voyons ce que c'eſt; acceptez le rendez-vous, je ne vous quitterai point: peut-être le jeune Comte eſt-il auſſi embarraſſé que vous, & que vous trouverez occaſion dans cet entretien de rompre l'himen que vous craignez tant.

La penſée de Marine flatta ſi fort

fort le cœur d'Iphiſe, qu'elle ſe détermina à écrire ; & s'étant conſultées toutes deux ſur le lieu du rendez-vous, elle fit cette réponſe.

BILLET.

Je ſerai ſans faute demain à huit heures du matin, ſur la terraſſe des Thuileries, du côté des Capucins.

La Gouvernante rappella le Laquais, lui donna le Billet ; & lui, il fut retrouver le Cavalier qu'il croyoit ſon égal, & le lui rendit en lui faiſant force excuſes de ce qu'il avoit attendu ſi long-tems. Le jeune Comte charmé d'avoir ſi bien réuſſi, rentra chez lui, lut le Billet & ſe prépara au rendez-vous avec d'autant plus de joïe, qu'il crut qu'en apprenant à la fille de Nicanor qu'il en aimoit une autre, il ne pouvoit la rendre heureuſe ayant une paſſion dans le cœur : & la ſuppliant de s'oppoſer à leur union, ayant moins à

craindre du couroux de ſon pere, qu'il n'avoit du ſien, elle ne pourroit, étant auſſi raiſonnable qu'on la dépeignoit, épouſer un homme qui lui faiſoit un ſemblable aveu.

Iphiſe de ſon côté trouvant cette occaſion trop favorable pour n'en pas profiter, ſe reſolut à déclarer au Cavalier qu'ayant une répugnance invincible pour le mariage, & s'étant propoſée dès ſon plus bas âge d'être Religieuſe, elle le conjuroit de ne plus prétendre à ſa main.

La Gouvernante avoit eû ſes idées auſſi en conſeillant le rendez-vous; perſuadée qu'un joli homme devoit en effacer un autre, elle eſperoit que la vûë du jeune Comte triompheroit du ſouvenir du Marquis, & que la beauté de ſa Maîtreſſe romperoit toutes les reſolutions du Cavalier telles qu'elles puiſſent être. Ces differentes penſées occuperent ces trois perſonnes toute la nuit, & le lendemain Iphiſe & Marine étant ſorties ſous prétexte d'aller à l'Egliſe, pour éviter les regar-

dans

dans se rendirent aux Thuileries sur la terrasse en question. A peine y avoient-elles fait cent pas, qu'Iphise qui promenoit par-tout ses regards, vit venir à elle le Marquis d'Orsimond, qui de son côté surpris de la recontrer s'avançoit avec l'empressement d'un homme charmé de revoir ce qu'il aime. La Gouvernante, qui le reconnut aussi de loin, voulut obliger Iphise à l'éviter, dans la crainte que le Comte & lui ne vinssent à se rencontrer.

Mais cette belle fille, poussée par un mouvement inconnu, n'y put consentir & fit même quelques pas au-devant de son amant. O Ciel! s'écria-t-il en l'abordant, en croirai-je mes yeux? est-ce vous, adorable Iphise? Helas! il ne falloit pas moins qu'une si chere vûë pour calmer le trouble dont je suis agité. Je ne sçai, lui répondit-elle, si ma presence peut adoucir vos maux; mais quoique je vous revoye avec plaisir, la vôtre cependant ranime toutes mes douleurs. Ah! belle Iphise, reprit-il,

ſi vous ſçaviez mes malheurs, vous me trouveriez bien plus à plaindre que vous ; mais depuis quand êtes-vous à Paris ? Par quel hazard vous rencontrai-je ici. J'y ſuis depuis quatre jours, interrompit-elle ; une affaire importante m'amene aux Thuileries, il m'eſt de conſéquence qu'on ne vous voye pas avec moi, & c'eſt ce qui me force à vous prier de nous quitter. Iphiſe commençant à craindre l'arrivée du Comte, parut d'une telle inquiétude en diſant ces paroles, que d'Orſimond plus amoureux que jamais en conçut de jaloux ſoupçons ; & la regardant d'un air mécontent : Quoi ! belle Iphiſe, lui dit-il, à peine ai-je eû le tems de vous dire deux mots, que vous m'ordonnez de m'en aller. Une affaire peut-être plus importante que la vôtre m'appelle comme vous ici ; je ne croyois pas vous y rencontrer, & cependant vous m'avez tout fait oublier, & je ne puis me reſoudre à me ſéparer de vous. Quelle difference de ſentimens, grand Dieu ! Ah ſans doute

un

un Rival plus heureux que moi... vous oblige à me chaſſer ; & tandis que je n'y viens que pour rompre des nœuds contraires à ma fidelité, cruelle vous n'y venez peut-être que pour aſſurer de la vôtre ce Rival inconnu : jeune & belle comme vous êtes, & ſi matin aux Thuileries, je ne puis rien penſer que de fatel à mon amour.

Iphiſe épouvantée de l'emportement du Marquis, & perſuadée qu'il y alloit de ſon honneur de le deſabuſer : D'Orſimond, lui dit-elle en rougiſſant, vous mériteriez que je vous laiſſaſſe dans votre erreur ; mais ma gloire s'y trouve trop intereſſée, pour ne vous en pas tirer. Oüi, continua-t-elle, vous avez un rival, & je l'attends ici ; peut-être l'eſt-il malgré lui, & qu'il ne doit y venir que dans le même deſſein qui m'a fait accepter ſon rendez-vous : mais quoiqu'il en ſoit, je ne m'y ſuis renduë que pour lui déclarer que je ne veux point être à lui, & que je préfere le Convent à toutes les fortunes de la terre.

Lé

Le Marquis changeant de couleur à ce discours, fit voir un trouble extraordinaire: O Ciel! dit-il, adorable Iphise, nommez-moi ce rival infortuné, ne craignez rien; respectueux & soumis à vos ordres, vous ne devez pas apprehender que je manque à ce que je dois: parlez & me tirez de la plus cruelle des incertitudes. Le Comte de Mirmonde, répondit-elle, est son nom. Iphise ma chere Iphise, interrompit le Marquis en se jettant à ses pieds, helas! qu'allions-nous faire? Il n'en put dire d'avantage; la joïe & les transports lui couperent la parole, & mirent Iphise dans une situation qu'on ne peut décrire. Enfin le Marquis ayant recouvré la voix: Iphise, continua-t-il, n'en doutez point, je suis le Comte de Mirmonde, s'il est vrai que vous soyez la fille de Nicanor. L'ignorance de nos noms à pensé nous jetter dans un abîme affreux; je ne vous connoissoit que sous celui d'Iphise, & je porte celui de Mirmonde depuis si peu de tems, que l'habitude de m'appeller d'Orsimond

ſimond n'eſt pas encore perduë parmi ceux qui ſçavant le mieux qui je ſuis ; enfin, je vois que c'eſt moi qui vous écrivis hier, que c'eſt vous qui m'avez répondu ; & que nous voulions, ſans le ſçavoir, rompre des nœuds qui vont faire toute notre félicité.

Une aventure ſi ſinguliere parut un ſonge à la belle Iphiſe : ſes yeux brilloient d'une douce joïe ; mais ſa bouche gardoit le ſilence, ne trouvant point de termes pour s'exprimer ; & ce qui ſuivit cet heureux éclairciſſement, augmentant ſon embarras, ne lui permit pas de s'expliquer de long-tems. Pendant que ces deux amans s'étoient levés dans une intention ſi peu conforme à leur amour, le vieux Comte étoit venu prendre Nicanor pour une affaire où ſon conſeil lui étoit néceſſaire ; & l'ayant mené aſſez loin dans la ruë S. Honoré où demeuroit celui à qui il devoit parler, ils furent en le quittant entendre la Meſſe aux Capucins ; la matinée étant très-belle : il leur prit enſuite la fantaiſie de fai-

faire un tour de promenade. Pour cet effet le Comte ayant ordonné à son Cocher d'aller les attendre à une autre porte, ils passerent par celle qui rend des Capucins dans les Thuileries ; mais quel fut leur étonnement, lorsqu'avençant sur la terrasse, ils apperçurent leurs enfans dans une conversation des plus sérieuse, & qui les attachoit de maniere a ne faire aucune attention à ce qui se passoit près d'eux. Leur étonnement leur faisant imagimer la même chose, ils se firent signe, & marchant à petits pas se placerent immédiatement derriere le banc sur lequel Iphise, le jeune Comte & la Gouvernante s'étoient assis dès le commencement de l'entretien, dont ils entendirent la meilleure partie, & sur-tout la fin qui leur faisant comprendre qu'ils s'étoient déja vûs quelque part, qu'ils s'aimoient, & que pour se conserver une exacte fidelité, ne se connoissant point par leurs véritables noms, ils s'étoient donnés des rendez-vous pour tâcher de rompre l'himen re-

resolu. Ils éclaterent de rire à cet événement, & par ce mouvement involontaire s'étant fait appercevoir de ceux qui les croyoient bien loin de là, ils les jetterent dans une confusion difficile a concevoir.

Celle où la jeune Iphise étoit déja ne fit que redoubler à la vûë de son pere ; mais d'Orsimond s'étant promptement remis, courut au sien, & lui embrassant les genoux lui demanda pardon d'avoir resisté à ses volontés, en lui apprenant qu'il venoit de sçavoir que celle qui causoit sa desobéïssance étoit la même qu'il vouloit lui faire épouser. Tandis qu'il se justifioit, Marine instruisit Nicanor de l'aventure de sa fille, à laquelle il fit de tendres reproches de ne lui avoir pas ouvert son cœur, puisque cette confiance l'auroit tirée de toutes ses peines ; mais voulant sçavoir pourquoi le jeune Comte s'étoit toujours fait appeller d'Orsimond, le Comte son pere lui apprit qu'ayant un oncle qui se nommoit Mirmonde comme lui, il avoit fait prendre à son fils le nom

nom d'un de ſes Fief pour ne les pas confondre tous trois, & que cet oncle n'étant mort que depuis un mois, & le Marquis n'ayant pris ſon nom que de ce moment, il n'étoit pas ſurprenant qu'on l'appellât encore d'Orſimond.

Pendant cette explication Iphiſe s'étant raſſurée, ſalua le vieux Comte avec les graces qui ne la quittoient jamais, & le conjura d'obtenir de ſon pere le pardon du myſtere qu'elle lui avoit fait. Nicanor l'embraſſa, en l'aſſurant qu'il ne ſongeoit qu'à rendre graces au Ciel de tant de bienfaits. Le Comte charmé comme lui de cette aventure, les fit tous monter dans ſon carroſſe, & s'étant rendu chez Nicanor ils acheverent de conclure la félicité de leurs enfans; chacun d'eux béniſſant mille fois ce bonheur imprévu, qui l'étoit doublement pour Iphiſe & d'Orſimond, dont le mariage ſe fit avec autant de ſatisfaction que de magnificence.

Fin du Tome V.

LES CENT NOUVELLES NOUVELLES,

De Madame DE GOMEZ.

TOME SIXIEME.

A LA HAYE,

Chez PIERRE DE HONDT.

M. DCC. XXXV.

TABLE
DES
NOUVELLES
Contenuës dans ce Volume.

XXXI. Le Magnanime Indien, Pag. 1

XXXII. Histoire du Prince de Tunquin, 75

XXXIII. La Vente indiscrete, 151

XXXIV. Fidery, Empereur du Japon, 205

XXXV. Suite de Fidery, Empereur du Japon, 257

XXXVI. Les Etrennes, 315

AP-

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre: LES CENT NOUVELLES NOUVELLES, DE MADAME DE GOMEZ: *A Paris ce dix-huit Octobre* 1733.

JOLLY.

LE MAGNANIME INDIEN,

XXXI. NOUVELLE.

L'ENVIE est la source des malheurs de la plûpart des hommes qui ne peuvent faire de difference entre les vices & les vertus. L'émulation est une vertu, lorsqu'elle ne porte qu'à vouloir imiter ce qui est estimable dans un autre, & que l'on ne cesse point d'estimer ceux que l'on s'efforce d'imiter: mais cette même émulation se tourne en vice, lorsqu'elle pousse à mépriser ceux que l'on veut égaler, & que l'envie de les surpasser monte jusqu'au point

de les haïr & de chercher à les détruire.

La Cochinchine eſt un aſſez vaſte Empire des Indes au-delà du Gange ; il a le Royaume de Camboia au Couchant, & celui de Tunquin au Septentrion ; ſa Ville capitale ſe nomme *Coccian*, dans laquelle le Roy de Cochinchine fait ſa réſidence ordinaire. La Cour de ce Monarque eſt brillante & ſuperbe par la quantité des grands Seigneurs qui la compoſent ; les peuples y ſont vaillans, civiliſés & ſpirituels : & quoique leurs Coutumes & leur Religion ſoient abſolument differentes des nôtres, la juſtice que l'on doit rendre à toutes les Nations, oblige d'avoüer ce qu'elles ont de bon, auſſi librement qu'on blâme ce qu'elles ont de mauvais ; d'autant plus que ce qui nous paroît blâmable par rapport à nous, ne l'eſt peut-être pas par rapport à elles. Les Rois de Tunquin & de Camboia ſont alliées de celui de la Cochinchine, & les peuples ont un grand commerce

les

les uns avec les autres, qui consiste en or, en argent, en étoffes à l'usage du Païs, & en porcelaines précieuses.

Les caravanes y sont fréquentes & nombreuses, mais n'arrivent souvent pas à bon port d'un Royaume à l'autre, par les courses des Indiens ennemis qui ne manquent jamais de saisir ces occasions pour satisfaire à la fois leur haine & avidité. Un des Grands de la Cour du Roy de Cochinchine, nommé Zamet, jeune, aimable, rempli de vertus, d'une valeur éprouvée en plusieurs combats, & d'une richesse extrême, avoit une assez belle étenduë de terre sur la route que tenoient les caravanes qui venoient de Tunquin à Coccian. Comme il étoit aussi généreux que riche & puissant, il avoit fait bâtir un Palais superbe sur ce terrain, où de quelques païs que vinssent les caravanes, elles trouvoient une porte commode pour entrer dedans, en ayant trente-deux, donnant sur autant de chemins opposés les uns aux autres. Ce riche édi-

ſice étoit compoſé d'un grand corps de logis pour la commodité des voyageurs, d'un autre corps de logis pour donner retraite aux pauvres qui fatigués du chemin voudroient ſe repoſer, d'un hôpital pour les malades, de pluſieurs vaſtes écuries pour les bêtes de ſomme, d'autres pour les chariots, & d'un manifique pavillon élevé par-deſſus les autres, où le généreux Zamet recevoit lui-même les voyageurs de diſtinction, & duquel il découvroit tout ce qui entroit & ſortoit dans ſon Palais. On juge aiſément de la quantité de domeſtiques qu'il avoit à ſa ſuite, dans un lieu qui n'étoit conſtruit que pour le ſervice du Public.

Ce Palais étoit enrichi de ce que les Indes ont de plus beau & de plus éclatant, ſoit en meubles, ou ſoit en ornemens ſinguliers: à quelques ſtades de-là, Zamet avoit encore fait bâtir un Palais au milieu des bois, entouré de jardins délicieux, qu'il regardoit comme ſa maiſon de plaiſance, dans lequel il alloit ſe délaſſer de ſes oc-

occupations journaliers. Là le nombre de ſes gens étoit reglé, n'ayant avec lui que ceux qui lui étoient abſolument néceſſaires, & en qui il avoit le plus de confiance; aucun de ceux du grand Palais ne venant dans le petit ſans un ordre exprès de ce Prince, qui ne s'étoit fait cette belle retraite que pour y être en liberté avec ſes amis particuliers qu'il y regaloit ſouvent, & pour y reſter ſeul quand il étoit las des honneurs & de la foule, dont il étoit ordinairement environné comme favori du Roi, & comme le plus riche Prince de la Cochinchine.

Les courtiſans s'attachant toujours à la faveur & à la fortune, celle de Zamet ſe trouvoit ſi bien placée, que perſonne n'oſoit y porter envie; la prudence avec laquelle il uſoit de l'une & de l'autre, ne pouvoit lui faire que des ennemis injuſtes, & lui acqueroit chaque jour de véritables amis. La maniere ſurprenante dont il avoit ſçû concilier ſon goût pour la magnificence avec la piété, dans la

construction du Palais à trente-deux portes, le couvrit d'une gloire immortelle. L'hospitalité qui en étoit le principal fondement, y étoit observée avec un soin extrême; la charité s'y rencontroit de tous côtés, nul voyageur n'en sortoit mécontent, nul pauvre sans bienfaits, & nul malade sans soulagement. Les sommes immenses que cela coûtoit chaque jour, s'y dépensoient sans peine, sans chagrin, sans crainte d'en trop faire, & d'un air d'aisance qui donnoit de l'admiration à tous les étrangers.

Avec tout cela, Zamet comblé de loüanges n'en étoit ni plus vain, ni plus fier; sage, affable, tendre & compatissant, il se communiquoit aux petits comme aux grands; il suffisoit qu'on eût besoin de lui pour le trouver, & personne dans le monde ne sçavoit obliger avec tant de graces; il sembloit rendre plûtôt que donner, & que sa joïe de pouvoir s'acquitter l'emportoit sur celle de celui qu'il obligeoit. Comme il étoit jeune, bien

bien fait, d'une grande naissance & d'un merite distingué, la plûpart des Grands du Royaume désiroient son alliance ; & malgré l'étrange jalousie des Indiens envers les femmes, & l'austere retraite de ces dernieres, il y en eut plusieurs qui passerent par-dessus l'usage & les coutumes pour l'engager à prendre une épouse dans leur famille, en lui donnant une libre entrée chez eux. Mais Zamet, plus charmé de la plus douce tranquilité dont il joüissoit, que de tous les attraits qu'on exposoit à sa vûë, recevoit les témoignages de bienveillance avec considération, sans pourtant sortir de son indifference, & passoit ses jours d'autant plus agréablement, qu'il joignoit au plaisir d'en faire à tout le monde, celui d'être sans inquiétude du côté du cœur.

Mais l'amour se venge tôt ou tard, & frappe au moment où l'on s'y attend le moins. Zamet connut cette verité & l'éprouva dans le tems qu'il se croyoit le plus en sûreté. Il étoit allé dans cette maison de plaisance dont j'ai parlé, que

par rapport à sa situation on nommoit le Palais de la Forêt ; & comme cette solitude avoit des beautés naturelles qu'il préferoit à celles que l'art & l'industrie des hommes lui présentoient sans cesse à Coccian & dans son grand Palais, il étoit déja resté près de quinze jours sans autres compagnies que ses confidens ; lorsqu'une nuit, ne pouvant se livrer au sommeil, & l'esprit agité d'un trouble qui ne lui étoit pas ordinaire, il descendit dans ses jardins suivi de deux des siens qui ne le quittoient jamais afin de recevoir ses ordres : il se promena quelque tems en rêvant profondement ; & sa rêverie l'entraînant comme malgré lui, il ouvrit une porte qui rendoit dans la Forêt, & s'y enfonça si avant, qu'un des Indiens de sa suite qu'il aimoit beaucoup s'approcha de lui pour lui remontrer avec respect que l'heure qu'il avoit choisie pour se promener étoit plus dangereuse que favorable, ce Bois étant souvent rempli de voleurs & de brigands, & qu'il ne devoit pas s'exposer de la sorte.

Ce

Ce discours ayant comme réveillé Zamet d'un profond sommeil: Mon cher Tahir, dit-il à son confident, je suis d'une inquiétude que je n'ai jamais ressentie; il me semble que ma présence est nécessaire ici, quelque chose de plus fort que moi y conduit mes pas & m'y retient avec violence; ne crains rien, la nuit est belle & claire, nous sommes armés, & je me flatte que le bien que je fais chaque jour retiendra les bras accoutumés à faire du mal. Tahir n'osa repliquer, & Zamet continua de marcher en gardant le silence. Il y avoit près d'une heure qu'il parcouroit les routes de la Forêt, lorsque des cris perçans vinrent frapper son oreille; ces cris qui paroissoient être formés par la crainte & la douleur, passant jusqu'au cœur de Zamet: Ah Tahir! s'écria-t-il en courant du côté d'où les voix partoient, volons au secours de ces malheureux. Tahir & son camarade ne répondirent qu'en marchant sur ses pas. Le jeune Indien, guidé par les gemissemens

mens qu'il entendoit toujours, arriva bien-tôt auprès de ceux qui demandoient justice au Ciel & à la Terre de leur cruelle aventure, & vit d'abord plusieurs hommes morts ou mourans, une femme percée de plusieurs coups & qui prête d'expirer en tenoit une dans ses bras, comme voulant la défendre encore de la violence d'un homme qui vouloit l'en arracher. Le généreux Indien ne balança point sur ce qu'il devoit faire, & se jettant sur l'inconnu avec autant de fureur que d'indignation, lui fit voler la tête d'un seul coup de sabre.

Cette prompte expédition ayant rempli d'étonnement celle de ces femmes qu'on vouloit enlever: Qui que vous soyez, dit-elle à Zamet, vaillant défenseur de l'innocence, secourez mon pere, s'il en est tems encore, que les compagnons de ce Barbare assassinent dans le bois qui va jusqu'au grand Palais de l'illustre Zamet. Le jeune Indien surpris de s'entendre nommer & du charmant son de voix de celle qui lui par-

parloit, étoit sur le point de lui répondre, lorsque le bruit de plusieurs gens armés l'en empêcha pour ne songer qu'à celui qu'elle venoit de lui recommander. En effet, courant du côté qu'elle lui avoit indiqué, il vit huit hommes contre trois qui se défendoient avec assez de courage, mais, surtout un vieillard qu'il jugea devoir être le pere de cette personne épleurée. Alors fondant sur cette troupe, le sabre d'une main & le poignard de l'autre, soutenu de ses deux Indiens, il ne porta point de coup qui ne fût mortel: des huit, cinq perdirent la vie de sa main; & les trois autres blessés par Tahir & son camarade, intimidés du carnage qu'on venoit de faire des leurs, quitterent la partie, & s'enfonçans dans le plus épais de la Forêt, disparurent comme des éclairs aux yeux du brave Zamet, qui ne voyant plus d'ennemis à combattre, s'approcha de ceux qu'il avoit secourus. Mais quelle fut sa douleur en trouvant le vieillard & ses deux camarades prês à ren-

dre les derniers soupirs! Un mouvement secret le fit d'abord aller à celui qu'il croyoit le pere de l'inconnuë. Le jour qui commençoit à paroître laissant aisément distinguer les objets, lui fit voir dans le mourant un homme d'assez bonne mine, mais vêtu comme le peuple: il s'en approcha. Le vieillard ouvrit les yeux comme pour chercher autour de lui; & les arrêtant sur Zamet: Je meurs, Seigneur, lui dit-il, je vous rends graces de m'avoir vengé, mais achevez votre ouvrage; deux femmes que j'avois avec moi sont tombées au pouvoir des brigands, employez votre pouvoir. Rassurez-vous, interrompit Zamet, je les ai tirées du péril, & vous ne devez plus vous inquiéter que de vous. C'en est fait, reprit le vieillard d'une voix foible, je n'ai plus rien à prétendre à la vie; prenez soin de Zizumene, elle est fille du Prince.... Il ne put achever, & mourut en prononcant ces dernieres paroles.

Le généreux Zamet qui sentoit que son cœur prenoit à chaque instant

inſtant un nouvel interêt au ſort de ces inconnus, au deſeſpoir de cette prompte mort qui le privoit du fruit de ſa victoire, & de ſçavoir à qui il avoit rendu ſervice, s'approcha des deux autres pour en tirer quelqu'éclairciſſement, mais ils avoient expiré tandis qu'il parloit au vieillard. Touché de cette aventure, & n'ayant plus rien à faire en ce lieu, il fut rejoindre Tahir qu'il avoit renvoyé auprès des femmes à la fin du combat. Il le trouva qui faiſoit d'inutiles efforts pour conſoler la plus jeune de la perte de l'autre qui venoit de mourir dans ſes bras, des bleſſures qu'elle avoit reçûës.

La preſence de Zamet mit cependant quelque tréve à ſa douleur, & le reconnoiſſant pour ſon libérateur, elle s'avança au-devant de ſes pas; & ſans lever ſon voile: Seigneur, lui dit-elle de ce ton de voix qui l'avoit déja charmé, ces brigands ont maſſacré ma mere, & ſans doute mon pere a ſubi le même ſort, puiſque je vous revois ſans lui. Le jeune Indien, que le

discours du vieillard avoit assez instruit pour être persuadé qu'il n'étoit pas le pere de l'Inconnuë, l'abordant avec respect & ses graces accoutumées: Ce lieu, Madame, lui dit-il, vous offre des objets si touchans, que j'ose vous supplier d'accepter un azile où l'innocence & la vertu n'ont jamais eu rien à craindre, & dans lequel je vous instruirai de ce qui s'est passé.

En disant ces mots il lui présenta la main, & cette triste personne jugeant qu'elle n'avoit point d'autre parti à prendre que de se confier à celui qui venoit d'exposer sa vie pour la garantir de la plus affreuse destinée, ne lui répondit que par des soupirs, qui en lui faisant entendre qu'elle consentoit à ce qu'il vouloit, lui témoignoient en même tems la peine qu'elle ressentoit d'y être obligée. Zamet que l'Amour commençoit à soumettre à ses loix, lui donna le bras, & reprit le chemin de son parc, suivi de ses deux fideles Indiens. A quelque distance du lieu où le combat s'étoit passé, & dans des routes écar-

tées

tées ils trouverent une maniere de litiere rompuë ; & des chevaux qui couroient çà & là, n'ayant plus rien qui les retint ; la jeune Inconnuë qui les apperçut, dit à Zamet que c'étoit ceux de son pere & des gens qui les accompagnoient. & que sa mere & elle étoient dans la litiere lorsque les brigands les avoient attaqués. Zamet ayant ordonné à ses gens de les prendre, ils en amenerent trois, les autres étant estropiés ou morts. Comme le jour augmentoit de moment en moment, & que le chemin étoit très-court jusqu'au Palais dont la porte du parc se découvroit déja, l'Inconnuë ne voulut pas accepter la proposition que lui fit Zamet de monter à cheval ; ils s'y rendirent à pied. A peine Zamet étoit prêt d'y entrer, qu'il vit venir tous ses domestiques armés, qui sortoient dans le dessein de le chercher & de le secourir s'il en avoit besoin ; l'inquiétude qu'il leur avoit causée augmenta la joïe qu'ils eurent de le revoir, ce qu'ils firent connoître par leurs differentes,

tes actions. Les uns se jetterent à ses pieds, les autres embrassoient ses genoux, & plusieurs baisoient le bas de sa veste, & tous généralement lui témoignerent une amour d'autant plus estimable, qu'il est rare de l'inspirer aux ames serviles.

Zamet les rassura, les loüa de leur zele, & les ayant fait retirer, conduisit son Inconnuë dans le plus superbe appartement de son Palais. Cependant à mesure que le jour avoit dissipé les ombres de la nuit, le jeune Indien avoit aussi découvert de nouvelles beautés à celle qu'il conduisoit vêtuë simplement & sans art; & ne tirant aucun avantage de son ajustement, elle ne laissa pas d'offrir à ses regards une taille haute, fine & déliée, un port noble & majestueux; avec cela, quelque chose de si touchant se faisoit entendre dans le son de sa voix, qu'il étoit difficile de lui refuser son cœur en l'écoutant parler. Le voile qui couvroit son visage déroboit une partie de ses charmes au curieux Zamet; mais ce qu'il voyoit lui faisant juger de

ce

ce qu'il ne voyoit pas, il ne douta point que le reſte ne fût auſſi parfait, & l'Amour n'attendit pas qu'il en fût convaincu pour lui donner des chaînes. Il n'attribuoit cependant encore qu'à la compaſſion le tendre interêt qu'il prenoit au ſort de cette infortunée; & quoique le diſcours du vieillard lui eût fait comprendre qu'elle étoit d'une haute naiſſance, comme elle le nommoit toujours ſon pere, & qu'il l'avoit trouvée avec une autre, ne pouvant ſçavoir préciſement de laquelle le mourant avoit voulu parler, il plaignoit celle-ci de ſe voir ſeule & ſans ſecours au milieu de gens qu'elle ne connoiſſoit pas. Il avoit d'abord eſperé qu'il n'étoit pas étranger pour elle, puiſqu'elle l'avoit nommé; mais la ſuite de leur entretien lui faiſant voir qu'elle ne l'avoit jamais vû & qu'elle ne ſçavoit que ſon nom, il reſta dans ſon incertitude, n'oſant même en ſortir en la queſtionnant ſur ſon aventure, les larmes qu'elle répandoit avec abondance ne lui permettant pas d'en renouveller

la cauſe en la lui demandant. Il porta cette diſcretion juſques à la laiſſer en liberté dans l'appartement qu'il lui donna, en la ſuppliant ſeulement de moderer ſa douleur,& d'être perſuadée qu'elle pouvoit tout attendre de lui, & commander en Souveraine dans ſon Palais ; & comme celui de l'hoſpitalité (c'eſt ainſi qu'on nommoit le grand Bâtiment) étoit rempli d'un certain nombre de femmes pour le ſervice de celles des voyageurs, il en envoya chercher ſix des plus adroites pour être près d'elle, avec ordre d'être ſoumiſes à ſes moindres volontés.

L'Inconnuë, à qui la douleur & la crainte n'avoient pas ôté les ſentimens que doit avoir une belle ame, fut ſi pénetrée de reconnoiſſance du procedé genéreux de ſon libérateur, que ne pouvant s'empêcher de lui en donner quelques marques, elle l'arrêta lorſqu'il ſe préparoit à la quitter ; & levant ſon voile pour lui témoigner plus de confiance : Quoique j'ignore, Seigneur, lui dit-elle, à qui je dois tant

tant de bienfaits, je n'y suis pas moins sensible ; & mon sort tout affreux qu'il est ne me paroîtroit peut-être pas si rigoureux, si je pouvois n'être point ingrate. Cette charmante personne prononça ces paroles avec tant de graces, & fit briller aux yeux de Zamet des attraits si merveilleux, qu'il en fut saisi d'étonnement & d'admiration. Tout ce qu'il s'étoit imaginé étoit si fort au-dessous de ce qu'il voyoit, qu'il fut un instant dans la pensée que tout ce qui lui étoit arrivé n'étoit qu'un songe, & que cette surprenante beauté n'étoit qu'une illusion. Mais enfin s'étant remis de son trouble, & reconnoissant la réalité de tant d'appas à l'amour ardent qui commençoit à le brûler: Je n'ai rien fait, Madame, lui dit-il ; qui puisse mériter la récompense que je reçois ; heureux ! si tout mon sang versé pour vous pouvoit vous faire oublier vos malheurs, & vous eût conservé ceux dont la vie vous étoit précieuse.

Ces paroles ayant ranimé la dou-

douleur de la belle Inconnuë, Zamet ne voulant pas l'augmenter davantage, & desirant qu'elle prît un repos dont elle devoit avoir besoin, la salua respectueusement; & la laissant avec les femmes qu'il avoit fait venir, se retira dans son appartement, le plus surpris & le plus amoureux de tous les hommes. Les differentes pensées dont il étoit agité ne l'empêcherent pourtant pas de songer aux morts de la Forêt; & faisant partir Tahir à la tête d'une vingtaine de ses autres domestiques, il lui ordonna de conduire les morts au grand Palais, d'avoir soin des funérailles de l'homme & de la femme à qui l'Inconnuë disoit devoir la naissance, & lui recommanda de chercher sur eux s'il n'y auroit point quelqu'écrit qui pût faire connoître qui ils étoient. Toutes ces choses ayant été reglées, il s'abandonna entierement à son amour; & bien-loin de pouvoir réparer les fatigues de la nuit, il trouva de nouvelles matieres d'agitation dans son cœur & dans son

esprit

esprit. Il ne s'occupa point à combattre sa flamme ; comme l'objet en étoit digne, il ne s'allarma pas des progrès qu'elle pourroit faire sur son ame. Toutes ses craintes & ses réflexions ne tendirent qu'aux moyens de se faire aimer, & de connoître celle dont il vouloit l'être. Ce n'est pas que la noblesse de son sang lui parut nécessaire dans une occasion où l'amour devoit l'emporter sur toutes les autres considérations ; d'autant plus que n'ayant besoin ni du rang ni des grandeurs d'une haute alliance pour en posseder les avantages, étant Prince lui-même & le plus puissant après le Roy, la seule difference d'expliquer ses sentimens à l'Inconnuë l'embarrassoit. Une naissance obscure le mettoit en droit de lui faire honneur en se déclarant ; au-lieu que s'il étoit vrai qu'elle fût Princesse, il devoit agir avec circonspection, & l'obtenir d'un pere autant que de sa propre volonté. S'il en croyoit la majesté répanduë sur toute sa personne, il ne pouvoit douter de la no-

nobleſſe de ſon ſang ; mais lorſqu'il réflechiſſoit ſur le ſimple équipage dans lequel elle étoit, & ſur le peu de ſuite qui l'avoit accompagnée, il ne pouvoit ſe perſuader que nul Prince de cette partie de l'Aſie eût confié ſa fille, ſa femme, ou ſa ſœur, à ſi peu de monde, & ſurtout à des gens qui ne lui avoient paru que très-peu de choſe. Cependant malgré ces obſervations, l'Amour, qui met au même rang les Bergers & les Rois, le fit reſoudre à traiter l'Inconnuë en Princeſſe, puiſqu'il lui ſuffiſoit qu'elle méritât de l'être, à ne rien épargner pour ſe rendre maître de ſon cœur & pour l'obliger à lui découvrir de ſon propre mouvement ſon nom, ſon rang & ſa famille ; jugeant qu'il étoit plus digne de lui faire des honneurs qui pouvoient ne lui être pas dûs, que de ne lui en pas rendre aſſez ſi ſa naiſſance étoit véritablement illuſtre. Cette penſée à laquelle il s'arrêta, comme étant la plus conforme à la nobleſſe de ſes ſentimens, le fit reſoudre à ne déclarer ſa paſ-

paſſion que par ſes ſoins, ſes complaiſances & ſes bienfaits.

Tandis qu'il prenoit des reſolutions ſi favorables pour la belle Inconnuë, elle n'étoit pas dans une moindre agitation. L'important ſervice qu'elle venoit de recevoir de Zamet, par une délivrance qui lui paroiſſoit auſſi miraculeuſe que prompte, les reſpects qu'il lui avoit rendus, les offres genéreuſes qu'il lui avoit faites, ſa valeur ſurprenante & ſur-tout les charmes de ſa perſonne avoient fait une vive impreſſion ſur ſon cœur. Le ſilence que ſa douleur l'avoit obligé d'obſerver lorſqu'il la conduiſoit, lui ayant donné le tems de l'examiner avec attention, elle l'avoit trouvé ſi digne d'admiration, que s'étant inſenſiblement livré à la ſienne, & confondant les mouvemens de la reconnoiſſance avec ceux de la tendreſſe dont elle ſe ſentoit atteinte, ſon ame ſans qu'elle s'en apperçût fut bleſſée du même trait dont elle venoit de triompher de l'indifferent Zamet. Jeune & ſans ex-

experience, elle ne connut pas d'abord sa défaite; mais un curieux desir de sçavoir le nom de son libérateur la pressant de s'en informer, elle ne se vit pas plutôt seule avec ses femmes, qu'elle ne songea qu'aux moyens de s'en instruire: l'occasion s'en presenta bien-tôt, comme elle le souhaitoit.

La principale de celle que Zamet avoit mises près d'elle, étoit sœur de Tahir: jeune, vive & spirituelle, elle ne tarda pas à se faire aimer de l'Inconnuë. L'aimable Araxa (c'étoit le nom de cette fille) enchantée & surprise de la beauté de sa nouvelle Maîtresse, ne douta point de la victoire qu'elle devoit avoir remportée sur le cœur du genéreux Indien; & les trouvant seuls dignes l'un de l'autre, elle jugea qu'elle ne pouvoit mieux faire pour sécher les pleurs de cette belle personne, que de lui inspirer le desir de plaire à son libérateur, & que pour y parvenir elle devoit lui vanter l'excès de son bonheur d'être tombée en de si glorieuses mains. Pour cet effet, après l'avoir

mise en état de prendre quelques momens de repos, & voyant par ses soupirs & ses sanglots qu'elle n'en pouvoit goûter, elle s'en approcha ; & s'étant mise à genoux devant le sofat sur lequel elle étoit couchée : Vos pleurs, Madame, lui dit-elle, ne rendront pas la vie à ceux que vous regretez, & peuvent alterer une santé qui nous devient précieuse par l'ordre exprès que nous avons reçu d'en prendre un soin particulier. Songez qu'on vient de vous tirer d'un péril plus cruel que la mort, que vous êtes dans le plus beau lieu de l'Univers, & que celui qui vous y rend maîtresse absoluë est votre libérateur & le plus grand & le plus magnifique des Princes de la Cour du Roy de Cochinchine. Que ces considérations tarissent vos larmes & vous portent à profiter d'une conjoncture si favorable à tout ce que vous pouvez souhaiter dans l'état où vous êtes !

Je vous proteste, lui répondit cette charmante affligée, qu'on ne peut être plus sensible que je le suis

& plus reconnoiſſante de la faveur que j'ai reçuë du Ciel par les mains de vôtre vaillant Maître. Il eſt vrai que le ſort de ceux qui ſont morts pour garantir mon honneur & ma vie, ont une forte part aux pleurs que je répands, mais ils n'en ſont pas la ſeule cauſe; des autres raiſons & d'autres infortunes en rendent la ſource intariſſable : cependant ſi mon libérateur exige de ma reconnoiſſance que je lui cache mes larmes, j'aurai cette complaiſance, puiſque c'eſt le moins que je puis faire pour lui marquer ma gratitude; mais j'eſpere qu'il ne s'offenſera pas de ma douleur, quand il en ſçaura les juſtes ſujets; & je n'attends à lui faire cette confidence, qu'à ſçavoir comment je dois nommer mon bienfaicteur, quel il eſt, par quel heureux hazard il m'a ſecouruë ſi promptement.

Eh quoi! lui répondit Araxa, ignorez-vous encore que c'eſt au magnanime Prince Zamet que vous devez cet important ſervice, que vous êtes dans ſon Palais, & que

que c'eſt enfin le plus ſage & le plus vertueux de tous les Indiens, qui vous offre pour vous conſoler tout ce qu'il a dans ſon pouvoir? O Ciel! s'écria l'Inconnuë en marquant une joïe ſincere, c'eſt l'illuſtre Zamet, ce Prince dont j'ai tant de fois entendu chanter les vertus, à qui je dois & l'honneur & la vie? Helas! je ſçavois ſon nom ſans le connoître. Aimable Araxa, continua-t-elle, n'en doutez point, la plus grande partie de mes malheurs ceſſe à cette nouvelle: non, je n'ai plus rien à craindre, puiſque je ſuis ſous la puiſſance du vertueux Zamet protecteur des malheureux, je dois tout eſperer de ſon cœur genéreux. Araxa, qui s'apperçut que cette idée la rendoit plus tranquile, n'oublia rien pour la fortifier, & ſçut ſi bien ménager ſon eſprit, que cette belle perſonne preſque conſolée des pertes qu'elle venoit de faire, & remplie d'une ſecrette eſperance, ſe ſentit en état de goûter quelques heures de repos. Accablée du tourment de la nuit, un doux ſommeil vint fer-

mer ſes paupiéres, & par les ſoins de ſes femmes ne fut interrompu que très-tard.

Tandis qu'elle réparoit de la ſorte ſa fatigue paſſée, l'amoureux Zamet à qui rien n'étoit difficile, parce qu'il employoit l'or avec profuſion quand il le falloit, avoit fait partir pluſieurs Couriers pour la Ville de Caccian, munis de ſommes conſidérables pour en rapporter les étoffes les plus ſuperbes, & les plus riches ajuſtemens dont une Princeſſe ſe pût parer, afin que l'Inconnuë les trouvât à ſon réveil. Il fut ſervi comme il le deſiroit; & comme les Indiens ſont des plus legers à la courſe, les ſiens revinrent chargés d'habits, de pierreries & de tous les bijoux convenables à une femme. Ses ordres furent executés par Tahir à l'égard des morts de la Forêt avec la même promptitude, & ce fidele domeſtique lui rendit compte le même ſoir de ce qu'il avoit fait, & lui apprit qu'il n'avoit rien trouvé ſur aucun de ces inconnus, qui pût indiquer d'où ils ve-

venoient ni qui ils étoient; mais que le Gouverneur de ſon grand Palais lui avoit dit en les voyant, qu'ils y avoient couché la nuit de devant, qu'ils avoient avec eux une jeune perſonne dont il n'avoit jamais pû voir le viſage, ni les femmes de ſervice non plus que lui, celle qui l'accompagnoit n'ayant pas permis qu'aucune d'entr'elles en approchât, & qu'il falloit que les brigands les euſſent attaqués bien avant dans la Forêt, puiſque le bruit ne s'en étoit pas fait entendre aux Gardes des portes.

Zamet ne laiſſa pas d'être touché de n'avoir aucun éclairciſſement certain ſur cette aventure, craignant que Zizumene ne lui cachât la verité: car il ne douta plus que ce ne fût elle dont le vieillard avoit parlé, le récit de Tahir l'ayant inſtruit que la femme qu'on avoit poignardée n'étoit ni d'âge ni de figure à méritet la crainte & les recommandations de cet homme. Cependant reſolu de ne pénetrer ce myſtere qu'avec précaution, & ne pouvant plus vivre ſans voir

l'objet de ſon amour, il ſe préparoit à lui en faire demander la permiſſion, lorſqu'Araxa vint l'avertir qu'elle étoit éveillée & le prioit de ſe rendre près d'elle. On ne peut exprimer l'effet que produiſit ce meſſage ſur le cœur de Zamet : il pâlit, il rougit ; la crainte, la joïe & l'eſperance l'agiterent à la fois ; il vouloit obéir, & cependant s'arrêtoit pour s'informer d'Araxa des moindres actions de Zizumene. La jeune Indienne qui connut à tous ces mouvemens l'état de ſon ame, y mit auſſi-tôt le remède en lui rapportant mot à mot les paroles de cette belle perſonne, y ajoutant la ſurpriſe qu'elle avoit témoignée à la vûë des riches preſens qu'il venoit de lui envoyer : Mais, Seigneur, continua-t-elle, elle n'a point voulu s'en parer qu'elle ne vous ait entretenu des raiſons qui l'obligent d'en uſer de la ſorte ; & s'il m'eſt permis de vous dire ce que j'en penſe, ſes ſentimens me paroiſſent fort au-deſſus des grandeurs & des richeſſes.

Zamet

Zamet charmé que la nobleſſe de l'ame de l'Inconnuë ſe découvrît même à ſes Eſclaves, fit paroître à la jeune Araxa la joïe que lui donnoit l'attachement qu'elle paroiſſoit prendre pour elle, lui recommanda de la faire ſervir avec toutes ſortes de reſpects, & la renvoya pour annoncer ſa viſite à Zizumene. Cette belle perſonne ſe prépara à cette entrevûë. Comme ſi la preſence de Zamet lui eût été nouvelle, une ſecrette crainte la ſaiſit; & malgré la reſolution qu'elle avoit priſe de lui parler avec franchiſe, ce qu'elle avoit à lui dire lui faiſant apprehender d'en être dédaignée, elle flottoit dans une eſpece d'incertitude. Lorſqu'il entra dans ſon appartement, il étoit précedé de pluſieurs Eſclaves qui portoient des flambeaux devant lui: ſon habillement étoit ſimple, mais galand; & ſon grand air relevoit ſi parfaitement la ſageſſe de ſon ajuſtement, qu'on le croyoit toujours mis plus ſuperbement qu'un autre. Cet appareil éclatant intimidoit déja l'inno-

cente Inconnuë, quand Zamet, encore plus troublé qu'elle, l'aborda & la salua comme si elle eût été Reine & qu'il fût son sujet. Ses respects & la tendresse de ses regards la rassurerent; & la mutuelle admiration qu'ils témoignerent l'un pour l'autre, donnant plus de tendresse à l'Etrangere : Pardonnez, Seigneur, lui dit-elle avec une douce majesté, si l'état où je me suis trouvée cette nuit m'a fait manquer à ce que je vous dois; j'aurois dû connoître l'illustre Zamet aux effets de sa valeur & de sa generosité. La Renommée m'en avoit assez appris, pour qu'il ne fût pas necessaire de me le nommer; mais j'avoüe que me croyant la plus infortune personne de la terre, un semblable bonheur ne s'est pas offert à ma pensée.

Il m'est bien glorieux, Madame, lui répondit-il, d'apprendre de votre bouche qu'on vous a quelquefois entretenuë de moi : Mais que je crains de ne pas remplir la bonne opinion qu'on vous en a donnée, & que vous ne mépri-

prisiez ce que vous appellez générosité ! puisque vous dédaignez déja les foibles marques de l'attachement que je vous ai voüé. Zizumene connoissant à ce discours, qu'il lui reprochoit adroitement de ne s'être pas parée de ses presens: Ah Seigneur! lui repliqua-t-elle d'un air charmant, ne vous offensez pas l'infortunée Zizumene veut paroître à vos yeux dans toute sa simplicité; j'accepte tous vos dons, j'estime tous vos bienfaits, mais je ne crois pas les mériter: cependant, Seigneur, si vous m'en trouvez digne après avoir appris ma destinée, je ne balancerai point à vous donner la satisfaction que vous desirez. L'admirable Inconnuë s'expliquoit avec tant de graces & ses regards étoient si touchans, que Zamet transporté d'amour se jetta à ses pieds, en lui protestant que quelque chose qu'elle lui déclarât il la trouveroit toujours au-dessus même de la Couronne de l'Univers. Cette action à laquelle elle ne s'attendoit pas, & qui lui découvrit

vrit une partie des ſentimens de ſon libérateur, la fit rougir; ſes beaux yeux ſe couvrirent de larmes; & prenant la parole d'un ton de voix qui témoignoit l'agitation de ſon cœur: Venez, Seigneur, lui dit elle en lui tendant la main, venez apprendre à qui ces tranſports s'adreſſent. Aces mots, l'ayant priée de faire retirer ſon monde à la reſerve de la ſeule Araxa, elle continua de la ſorte.

Ce que je vais vous dire, Seigneur, eſt ſi rempli d'obſcurités, que je ſuis obligée de vous conjurer avant toutes choſes de croire que la verité même vous parle par ma bouche, & que ce n'eſt point une fable inventée pour vous obliger à des conſidérations que je ne puis raiſonnablement exiger dans la ſituation où le deſtin m'a miſe, puiſque je ne vous montre en moi qu'une fille ſans nom, ſans parens & même ſans patrie. Oüi, Seigneur, continua-t-elle, j'ignore non-ſeulement le lieu de ma naiſſance, mais encore celui de ceux qui me l'ont donnée, cependant j'ai été nour-

nourrie & élevée comme Princeſſe : mais pour vous éclaircir en quelque ſorte ſur tant de faits extraordinaires, il faut reprendre les choſes de plus loin, & vous les rapporter avec le plus d'ordre qu'il me ſera poſſible.

Le vieillard que les brigands ont aſſaſſiné, & que je nommois mon pere, ne l'étoit pas. Sa femme m'a nourrie, & l'un & l'autre m'ont élevée comme leur fille juſqu'à l'âge de huit ans, auquel tems Xumchem & Mirpha (c'étoit les noms de ces deux infortunés) m'apprirent qu'ils n'étoient pas de ce Païs-ci, qu'ils étoient Sujets d'un autre Roy que celui de la Cochinchine; que ma naiſſance étoit illuſtre, mais qu'ils n'en étoient point les auteurs; que mon pere, qui étoit un grand Prince, pour des raiſons importantes m'avoit exilée de ma Patrie dès le berceau, & leur avoit confié ma deſtinée, en leur commandant de me mener dans un autre Royaume & de m'y élever ſecretement dans des ſentimens convenables

à ma naiſſance, & que ſes ordres avoient été accompagnés de ſommes conſidérables pour me donner une noble éducation ; qu'ils étoient vênus à Caccian comme étant le lieu le plus favorable à ce deſſein ; qu'ils s'y étoient établis, & n'en ſortiroient que pour me rendre au Prince mon pere quand il leur commanderoit. Quoique je fuſſe trop jeune pour concevoir quelqu'inquiétude ſur la cauſe qui m'avoit arrachée des bras paternels, la nature m'avoit donné une certaine élevation d'ame qui me porta à me réjoüir de n'être pas la fille de Xumchem & de Mirpha, qui me paroiſſoient d'un état trop médiocre pour convenir aux mouvemens de grandeur & d'ambition dont mon jeune cœur étoit déja rempli.

Je reçus donc cette nouvelle avec une joïe extrême, & la témoignai à Xumchem par mon application aux choſes qu'il vouloit m'apprendre, croyant que plus je ſerois ſçavante & plus ma condition en ſeroit relevée. Je n'ai jamais pû

pû ſçavoir quelle étoit celle de Xumchem; mais ce que je puis vous aſſurer, Seigneur, c'eſt que jamais homme ne fut plus ſage ni plus ſçavant. Il m'apprit trois ſortes de Langues avec celle de ce Païs, l'Arabe, la Perſane & la Chinoiſe, m'inſtruiſit des mœurs & des coutumes de chacun de ces Peuples, & m'enſeigna leurs differentes Philoſophies; & croyant me trouver capable des plus nobles impreſſions, il s'attacha à former mon ame au bien & à la pratique des vertus heroïques. La perte que je viens de faire de ce grand homme eſt la ſeule occaſion où je me ſuis trouvée en état de connoître ſi j'ai profité de ſes leçons; mais je n'oſe attribuer à la force de mon eſprit ma reſignation aux volontés du Ciel dans ce moment, ni la tranquilité que je goûte depuis que je ſuis dans ce Palais; je crains même de m'en demander raiſon à moi-même, dans l'apprehenſion de ne trouver que foibleſſe où je me flatte de fermeté.

Zizumene ne put s'empêcher

de rougir en prononçant ces paroles; & l'amoureux Zamet qui ne détachoit pas les yeux de dessus elle, ayant rencontré les siens en cet instant, lui fit si bien comprendre qu'il sentoit toute la délicatesse de sa réflexion, que son trouble en augmenta. Cependant s'étant remise, & détournant modestement ses regards: Quoi qu'il en soit, continua-t-elle, à mesure que le sage Xumchem ornoit mon esprit, je prenois pour lui, non les sentimens d'une fille pour son pere, mais ceux d'une éleve reconnoissante pour un maître respectable: l'amour qu'il m'avoit inspiré pour l'étude m'occupoit si fortement, que depuis l'âge de huit ans jusqu'à celui de dix-neuf que j'ai presentement, je ne me suis presque jamais apperçuë de l'exacte solitude dans laquelle nous vivions. Jamais aucun Indien n'a mis le pied dans la maison de Xumchem; jamais Mirpha n'en est sortie: son époux seul faisoit des voyages de tems en tems, dans lesquels il ne passoit pas trois mois & ce fut au retour du

der-

dernier qu'il a fait, qu'il m'entretint de vous, Seigneur, en me racontant les marques éclatantes de votre libéralité, la magnificence du Palais à trente deux portes que vous aviez fait construire, éternel monument de votre charité ; & qu'il me peignit enfin l'illustre Zamet avec toutes les vertus qui le rendent l'admiration de tous les hommes.

Le jeune Indien de qui la modestie souffroit de ces justes loüanges se préparoit à les interrompre, lorsque Zizumene concevant son dessein, acheva son récit de la sorte: C'est de cette façon, Seigneur, que j'ai vêcu avec Xumchem & Mirpha, sans que l'un ni l'autre m'ayent jamais voulu instruire de ce que je suis, ni de ce qu'ils étoient eux-mêmes, quelques prieres que je leur en fisse, ne pouvant tirer d'eux autre chose sinon que j'étois fille de Prince. Je ne puis nier que cette ignorance de mon sort ne me fist quelquefois de la peine ; j'étois persuadée par mes sentimens que je ne leur devois point

la

la vie : je les aimois & je les respectois, mais je n'avois point pour eux cette tendresse affectueuse, dont je m'imagine que l'ame est remplie pour ceux qui nous ont donné le jour. Cependant malgré toutes mes réflexions, je ne laissois pas de me consoler dans l'esperance dont ils me flattoient, de voir bien-tôt mon pere & ma patrie. J'attendois cet heureux moment avec impatience, lorsqu'il y a huit jours que Xumchem m'apprit que nous allions partir, & qu'il avoit enfin reçu ses ordres pour me remettre dans le sein paternel ; mais que je ne devois apprendre le nom du Royaume ou j'allois, ni celui de mon pere, que de sa propre bouche.

J'avois passé trop de tems sans en être instruite, pour m'affliger de celui qu'il me falloit encore attendre pour le sçavoir : accoutumée à ce triste mystere, je ne marquai nulle inquiétude à Xumchem sur son exacte discrétion & ne songeai qu'a me préparer à partir. Le malheureux Xumchem croyant que la

la ſimplicité de notre équipage en ſeroit la ſûreté, & nous rendroit une proïe mépriſable aux voleurs, nous fit monter dans une litiere commune Mirpha & moi, n'ayant pour toute ſuite que trois hommes à cheval comme lui, & le conducteur de la litiere. Nous partîmes de Caccian, & nous fûmes coucher dans votre Palais, dont le Gouverneur, digne ſerviteur de ſon Maître, nous reçut avec toutes ſortes de civilités. Comme Xumchem ne vouloit marcher que de nuit, dans la crainte que l'exceſſive chaleur du ſoliel ne m'incommodât, nous y paſſâmes la journée du lendemain, & n'en partîmes qu'au déclin du ſoleil, & n'entrâmes dans la Forêt que bien avant dans la nuit. Mais helas! toutes les précautions de mon infortuné conducteur furent inutiles, puiſque nous fûmes ſubitement attaqués par une troupe d'hommes à cheval, dont trois arrêterent notre litiere après en avoir tué celui qui nous guidoit, & nous en arracherent malgré nos cris & nos efforts, &

vou-

voulurent contraindre Mirpha de m'abandonner à leur fureur; mais cette généreuse femme me serrant dans ses bras, leur cria que s'ils vouloient m'avoir, ils n'avoient qu'à nous emmener ensemble; & malgré plusieurs coups de poignard dont ils l'accablerent à la fois, elle me tint si ferme, qu'elle donna le tems aux deux hommes qui nous accompagnoient de se jetter sur eux: ils en blesserent deux mortellement; mais ils ne joüirent pas de leur victoire, & rendirent les derniers soupirs sur ceux qu'ils avoient vaincus.

Le troisiéme de ces barbares jugeant bien que Xumchem ne pouvoit échapper à ses compagnons, qui l'avoient attaqué dans le même instant qu'ils étoient venus à notre litiere, & croyant que je ne lui résisterois plus, Mirpha étant aux abois, quoiqu'il fût seul près de moi par la mort des siens & des nôtres, employoit toutes ses forces pour m'arracher des bras de la mourante Mirpha, lorsque le Ciel vous con-

conduisit à mon secours au moment que je commençois à desesperer de mon salut. Vous sçavez le reste Seigneur ; les brigands ont senti les effets de votre valeur surprenante, & le malheureux Xumchem ne pouvant éviter la mort a du moins eu la consolation de la voir vengée par mon libérateur ; Mais helas ! en mourant il emporte au tombeau le secret de madestinée, il me laisse ignorée de toute la terre, ignorée de moi-même, sans appui, sans ami & sans autre secours que celui de votre générosité. Elevée pendant dix-huit ans dans l'espoir d'un rang glorieux, je me trouve anéantie en un seul moment, & dans la triste incertitude de douter si Xumchem même ne m'a point trompée en me faisant croire que j'étois fille d'un Prince, & si quelques raisons secrettes ne l'ont pas contraint à ce mensonge afin de m'en inspirer la fierté.

Voilà, Seigneur, ce que j'avois à vous déclarer, voilà celle que vous voulez traiter en Reine, celle enfin à qui s'adressent vos superbes pré-

préſens : ſi ma naiſſance eſt illuſtre, un noble orgueil me défend de les accepter ; & ſi je ſors d'un ſang obſcur, je ne dois pas me méconnoître au point de m'en parer.

Ah ! trop admirable Zizumene, interrompit alors le paſſionné Zamet, ne doutez point d'une illuſtre origine ; votre ſageſſe, la grandeur de vos ſentimens, & cette beauté toute divine ſont des preuves inconteſtables que les Dieux avoient choiſi Xumchem pour conſerver ce qu'ils ont formé de plus parfait : cependant qui que vous puiſſiez être, ſoyez ſouveraine en ces lieux. Zamet, le trop heureux Zamet met toute ſa gloire à vous obéïr : ſur-tout ne croyez pas que mes ſoins, mes vœux & l'amour extrême que vous avez fait naître dans mon cœur, & que je n'ai pas la force de contraindre au ſilence, tendent à profiter de votre infortune. Je vous adore, mais mon reſpect égalera ma flamme ; eſclave ſoumis & tendre, je vous en parle aujourd'hui pour la premiere & la derniere fois, juſqu'à ce que mes

ſer-

ſervices qui vous en inſtruiront pour moi, vous la faſſent approuver, & puiſſent vous obliger à ne regreter ni rang, ni pere, ni patrie.

Je ſçai, continua-t-il, en la voyant rougir, que ce langage eſt nouveau pour vous, & qu'il doit vous paroître même trop hardi; mais, Zizumene, vous ſeule m'avez appris à le parler, & la pureté des ſentimens que vous m'avez inſpirés ne me faiſant point craindre de les déclarer, ne vous doit pas faire rougir de les apprendre. La vertu de Zamet m'a trop bien été dépeinte, lui répondit-elle avec modeſtie, pour rien apprehender des mouvemens de ſon ame; & quelque ſoit l'état où le Ciel m'ait fait naître, ſon eſtime me ſera toujours précieuſe: mais, Seigneur, attendez à me mieux connoître, peut-être d'autres évenemens éclairciront ma deſtinée; & ſoyez aſſuré que ſi je la déſire telle qu'on me l'avoit fait eſperer, ce n'eſt que pour être plus digne des bien que vous m'offrez.

Ces paroles renfermoient un ſens

ſens trop obligeant pour demeurer ſans replique ; Zamet y répondit avec des tranſports qui firent aiſément concevoir à Zizumene la grandeur de ſa paſſion ; mais la pudeur de cette belle Etrangere y mettant des bornes, que ſon reſpect ne lui permettoit pas de franchir, il fut contraint de s'impoſer ſilence & de laiſſer à ſes yeux le ſoin d'exprimer ſon ardeur ; & changeant de converſation malgré lui, il la conjura de lui dire librement ſi le ſejour de la Ville de Caccian lui ſeroit plus agréable que le Palais de la Forêt ; qu'il l'y conduiroit, & la rendroit auſſi maîtreſſe dans le Palais qu'il y avoit, qu'il prétendoit qu'elle le fût dans tous les lieux ſoumis à ſon pouvoir. Zizume lui rendit de nouvelles graces de ſes généreuſes attentions, & le pria de la laiſſer dans le Palais de la Forêt, dont la ſolitude convenoit mieux à l'état de ſon ame ; qu'elle deſiroit même n'y voir que lui, & que puiſqu'il étoit le premier homme à qui elle eût parlé depuis qu'elle étoit au mon-

monde, elle vouloit éviter les yeux de tous les autres.

L'amoureux Indien qui tremblóit de la perdre de vûë, charmé de cette réſolution, ne ſongea plus qu'à lui rendre ſa retraite gracieuſe. Pour cet effet, il lui forma une eſpece de ſociété par le choix des femmes qu'il mit près d'elle. Tahir dont la naiſſance étoit noble, & qui par mille belles qualités s'étoit acquis ſon eſtime & ſa confiance, avoit une épouſe & deux filles qui conjointement avec Araxa furent deſtinées à lui tenir compagnie. Douze jeunes Indiennes, ayant chacune leur emploi marqué, eurent ordre d'être ſoumiſes à ſes commandemens, & le généreux Zamet n'oublia rien de ce qui pouvoit lui prouver ſon amour & ſon reſpect. Tant de bienfaits joints aux charmes de la perſonne du jeune Indien, ne pouvoient manquer de toucher le cœur de la belle Etrangere : elle y fut ſenſible ; & ſa ſituation lui perſuadant qu'elle ne devoit pas s'armer de fierté avec un homme que le

ſort

ſort avoit rendu ſon maître, elle ne chercha point à lui déguiſer ſa tendre reconnoiſſance, mais elle ſçut ſi bien ménager ſes paroles & ſes actions, que l'amoureux Zamet en ſe flattant de n'être pas haï, ne pouvoit auſſi s'aſſurer d'être aſſez fortement aimé pour concévoir aucune eſperance contraire à ſa vertu. Une conduite ſi ſage & ſi réſervée ne fit qu'augmenter l'ardeur de cet illuſtre amant, & lui fit paſſer près de trois mois depuis ſon avanture dans une ſatisfaction qu'il préferoit à toutes les grandeurs dont il étoit environné.

Son amour cependant ne ralentiſſoit pas ſes ſoins ordinaires pour le ſecour des voyageurs, ni ſes devoirs en vers ſon Roi; & ſçachant avec art accorder ſes affaires générales & celles de ſon cœur, perſonne ne s'apperçut de ſa paſſion: la Cour & la Ville étoient ſi fort accoutumées à le voir des mois entiers dans ſa ſolitude, qu'on ne trouvoit rien d'extraordinaire dans ſes fréquentes abſences. Mais tandis que ſon ardent amour lui

faiſoit

faiſoit inventer chaque jour quelque nouveau divertiſſement pour plaire à Zizumene, qu'il cherchoit à la faire conſentir à l'épouſer, & que cette admirable fille plus jalouſe de la gloire de ſon illuſtre amant, que de ſa propre ſatisfaction, refuſoit par généroſité le bonheur que l'amour lui préſentoit, ne voulant pas qu'il unît ſon ſort à celui d'une inconnuë; l'envie, la haine & la vengeance leur préparoient d'étranges évenemens.

Mohaban Prince du ſang du Roi de Tunquin, conſiderable par ſes grands biens, & par le droit qu'il avoit à la Couronne, le Roi n'ayant point d'enfans, réüniſſoit dans ſa perſonne autant de mauvaiſes qualités que de vertus: Il étoit magnifique, liberal capable de belles actions, & d'en être touché; mais avec cela il étoit ſuperbe, jaloux, envieux, ne pouvant ſouffrir que quelqu'un l'emportât ſur lui; fâché des loüanges qu'on donnoit aux autres, extrêmement ſenſible à celles qui s'adreſſoient à lui; vain, faſtueux, aimant à faire du

bien, moins pour soulager ceux à qui il en faisoit, que pour s'acquerir de la réputation. La haine s'emparoit facilement de son cœur & lui faisoit souvent former des résolutions indignes d'un Prince; mais elles n'étoient pas exécutées avec la même promptitude qu'il les prenoit, se laissant aisément séduire au merveilleux, & se piquant de surpasser en générosité tous les hommes de la terre. Le Prince de Tunquin tel que je le dépeins, ne fut pas long-tems sans entendre publier les rares qualités de Zamet; le continuel commerce des Indiens de la Cochinchine avec ceux de Tunquin, ne lui pouvoit faire ignorer les vertus de ce jeune Prince, dont le nom retentissoit de tous côtés par la bouche des voyageurs, qui comblés de ses bienfaits, & pénetrés d'admiration, ne cessoient point de chanter ses loüanges; ensorte qu'on parloit autant de Zamet & du Palais à trente-deux portes dans le Royaume de Tunquin, que dans celui de Cochinchine. Il n'en fallut pas davan-

tage

tage à Mohaban pour prendre une forte haine contre lui : une réputation de cet éclat lui paroiſſoit un outrage à la ſienne ; il crut qu'il étoit de ſon honneur de l'étouffer en la ſurpaſſant, ou de s'en venger s'il ne pouvoit y parvenir.

Pour cet effet, il augmenta ſon train, ſes équipages, redoubla ſes magnificences, fit bâtir des Palais ſuperbes, & répandit l'or avec profuſion ; mais avec tout ce faſte on ne parloit point de lui, & le nom de Zamet ſe faiſoit entendre partout. Il y avoit deux ans que Mohaban cherchoit vainement à l'emporter ſur cet illuſtre Indien, lorſque le hazard de concert avec l'envie qui lui étoit naturelle, fit monter ſa haine pour Zamet à ſon dernier période. Le Prince de Tunquin avoit dans le fond de ſon cœur une ſecrette inquiétude qui troubloit tout le bonheur de ſa vie : des raiſons importantes l'avoient forcé de ſe ſéparer de quelqu'un qui lui étoit cher ; pluſieurs années s'étoient écoulées depuis cette ſéparation ; & les motifs qui l'avoient

cauſée étant ceſſés, il avoit pris ſes meſures pour raprocher de lui le tréſor qu'il en avoit éloigné. Il l'attendoit de jour en jour; mais trois mois s'étant écoulés ſans qu'il en eût aucune nouvelle, il avoit fait partir un des ſiens pour ſçavoir d'où venoit ce retardement; & le jour même qu'il eſperoit revoir ſon courrier, ſe promenant en rêvant dans les cours & les jardins de ſon Palais, une pauvre femme l'aborda & lui demanda l'aumône. Mohaban la lui donna, & continuant ſa promenade paſſa d'un autre côté; la mendiante ſe retira, & rentrant dans le Palais par une porte oppoſée à la premiere, ſe préſenta encore à Mohaban pour lui demander. Ce Prince occupé de ſes penſées la regarda, parut ſurpris, mais lui donna la charité ſans lui rien dire: cette femme cependant continuant ſon manége, & reglant ſes pas ſur ceux du Prince, le voyant entrer dans une autre cour, fit le grand tour, & rentrant dans le Palais par une troiſiéme porte, s'offrit de la même ſorte à ſes yeux.

Mo-

Mohaban la reconnoiſſant, impatienté de ſon importunité, lui donna une piéce d'or; & la regardant avec colere: Voilà trois fois que je vous donne, lui dit-il, n'y revenez plus, ſi vous ne voulez pas être punie de votre audace.

O Ciel! s'écria cette femme, quelle difference de charité! Le Palais de Zamet a trente-deux portes, il m'y a vû entrer dans le même jour, & m'a donné l'aumône autant de fois, ſans faire ſemblant de me reconnoître. La vôtre n'en a que quatre, je n'en ai fait que trois, & vous me le reprochez en me menaçant; & s'étant retirée elle laiſſa Mohaban dans une telle confuſion, qu'il fut long-tems comme immobile: mais revenu à lui-même, la rage d'entendre nommer à toute heure le nom de Zamet, & dans des occaſions qui le couvroient de honte, le mit dans une ſi grande fureur, qu'il ne ſe connoiſſoit plus. Il étoit en cet état quand ſon courrier arriva après un mois d'abſence; ſa vûë le calma d'abord, dans l'eſpoir d'en recevoir

de bonnes nouvelles. Mais que devint-il lorsqu'il apprit que ce Zamet qu'il detestoit si fortement, cet homme qui le surpassoit en tout, & dont on célébroit la gloire de l'un à l'autre bout des Indes, étoit la cause qu'il ne voyoit point arriver ce qu'il attendoit depuis long-tems, & qu'il étoit tranquille possesseur de ce qu'il avoit de plus cher ! Outré de colere, d'indignation & de desespoir, & s'abandonnant entierement à la haine dont il étoit aveuglé, il se résolut de partir de Tunquin, de se rendre dans la Cochinchine & de donner la mort à Zamet ; mais comme les résolutions criminelles portent avec elles un trouble dont la raison est toujours offusquée, celle de Mohaban étoit trop prompte pour qu'il prît les précautions nécessaires à sa réüssite. Rempli de l'opinion qu'il avoit de lui-même, persuadé qu'il n'avoit qu'à se présenter pour que tout lui fût soumis, & que son rang & ses vêtemens superbes suffisoient pour lui rendre tous les chemins libres, il

il ne voulut prendre perſonne avec lui, & magnifiquement vêtu, le ſabre au côté, le poignard dans la ceinture, monté ſur un cheval fier & vigoureux, & ſeulement guidé par la haine & la vengeance, il ſortit une nuit de la Ville de Tunquin ; & par les routes les moins longues, ſe rendit après trois ſemaines de marche ſur les frontieres de la Cochinchine : il s'y repoſa quelques jours ; après quoi reprenant ſon chemin, il parvint ſans accident juſques dans la vaſte Forêt qu'il falloit traverſer pour ſe rendre à Caccian, où ſon deſſein étoit d'aller avant toutes choſes afin d'y prendre de juſtes meſures pour perdre l'objet de ſa haine, & de chercher les occaſions de le voir, ne le connoiſſant en nulle façon. Mais tous ſes projets furent détruits au moment qu'ils s'y attendoit le moins. Il avoit déja traverſé une aſſez longue eſpace de la Forêt, lorſque ſe trouvant un peu fatigué de l'extrême chaleur du jour, & voulant reſpirer l'aimable fraîcheur que le déclin du ſoleil répandoit dans les bois, il

deſcendit de cheval, l'attacha à un arbre, & s'aſſit au pied d'un autre pour s'y délaſſer.

Comme il n'avoit preſque point pris de véritable repos depuis ſon départ de Tunquin, ſon cœur & ſon eſprit étant ſans ceſſe agités du deſſein qu'il avoit formé, & des moyens de l'exécuter ; le ſilence qui regnoit en ce lieu le provoquant au ſommeil, il s'y abandonna ſans réſiſtance, le jour lui paroiſſant encore trop grand pour avoir lieu de craindre quelque ſurpriſe : mais ne ſçachant pas les routes de la Forêt, il avoit juſtement choiſi pour ſe repoſer la plus dangereuſe de toutes, étant très-éloigné du chemin de Caccian, & par conſéquent du Palais aux trente-deux portes. Les voleurs qui s'y retiroient le jour dans des cavernes qu'ils avoient pratiquées pour leur ſûreté, n'en ſortoient ordinairement que la nuit, pour y attendre ceux qui ſe hazardoient d'y paſſer à des heures induës ; mais ils avoient des batteurs d'eſtrades qui rodoient inceſſamment dans le bois, afin qu'ils

qu'ils puſſent les avertir s'il ne s'offroit point quelque occaſion favorable. Un de ceux-là avoit déja vû paſſer Mohaban ; la richeſſe de ſes habits & la beauté de ſon cheval l'avoient tenté : cette magnificence lui faiſant croire qu'il n'étoit pas ſeul , & que ſa ſuite alloit venir le joindre , il n'avertit point ſes camarades ; mais quand il le vit endormi & que perſonne ne paroiſſoit, il donna le ſignal.

Alors une troupe de brigands étant accouruë, il leur montra la riche proïe que le hazard leur envoyoit. Le chef de ces miſérables fit d'abord emmener le cheval, & ſuivi de ſix des ſiens s'avança doucement où le Prince de Tunquin joüiſſoit des douceurs du ſommeil: mais ſoit qu'ils euſſent fait quelque bruit, ou que ce fût l'inſtant marqué pour ſon réveil , ſes yeux s'ouvrirent au moment qu'un d'entr'eux levoit déja le bras pour le percer de ſon poignard. Mohaban avoit de la valeur ; le péril dans lequel il ſe vit tout-à-coup, ne lui fit perdre ni le courage, ni la prudence;

& s'étant relevé avec une promptitude extrême, tira son sabre & son poignard, & s'adossant contre l'arbre pour n'être point enveloppé fit face à ses ennemis d'un air qui les intimida. Ces sortes de gens ne sont pas braves, leur valeur ordinairement ne consiste que dans leur nombre : ils étoient six contre un ; mais la façon dont Mohaban s'étoit posté détruisoit l'avantage qu'ils avoient sur lui ; l'arbre étant d'une grosseur prodigieuse, & ne pouvant l'entourer, ce qui les forçoit de ne l'attaquer que l'un après l'autre. Cependant le désir d'avoir en leur puissance les superbes diamans dont sa veste étoit toute brillante, les animant au combat, ils ne voulurent pas lâcher prise, quoique Mohaban en eût mis trois hors d'état de lui nuire ; mais malgré ses efforts il ne pouvoit éviter la mort, les voleurs ayant été renforcés de ceux qui avoient emmené le cheval si le Ciel n'eût envoyé le généreux Zamet à son secours.

Ce jeune Prince revenoit de la chasse, & voulant profiter de la beauté

beauté de la soirée, il avoit quitté sa suite qui prenoit le chemin du Palais pour faire encore quelques tours dans les bois, n'ayant que Tahir avec lui. Tous deux à cheval ils s'avançoient lentement, lorsque l'écho leur renvoyant le bruit du combat, les obligea de s'arrêter pour sçavoir de quel côté ils devoient tourner leurs pas. Zamet ne s'y trompa point, & jugeant de l'endroit par la maniere dont les voix parvenoient jusqu'à lui, il donna des deux à son coursier; Tahir en fit autant & le bonheur de Mohaban les fit justement arriver au moment que n'en pouvant plus, & que las de parer, de blesser & de se défendre, il étoit prêt de céder au nombre.

Zamet surpris de l'inégalité de ce combat, & charmé du courage de celui qu'on attaquoit avec tant d'avantage, lui cria de tenir ferme & qu'il venoit le seconder. En effet Tahir & lui fondirent sur les assassins avec une telle impétuosité, que leurs chevaux en foulerent d'abord deux à leurs pieds, & firent voler les têtes de deux autres

des premiers coups de leurs cimeteres. Mohaban se trouvant par-là dégagé de la contrainte où ces misérables le tenoient, quitta son arbre, & combattit de façon à faire connoître à Zamet qu'il n'étoit pas indigne du secours qu'il lui donnoit. Pour le jeune Indien, sa valeur surprenante ne laissa pas aux brigands le tems de fuir, il en tua quatre sur le champ; Tahir en mit deux hors de combat, & le Prince de Tunquin en fit autant du seul qui restoit. Une si prompte victoire & si peu espérée le remplit de reconnoissance pour son généreux défenseur, de qui l'air, la taille & la jeunesse lui donnerent de l'admiration. Zamet selon sa coutume étoit très-simplement vêtu, & plus encore ce jour-là; son habit de chasse étant uniforme à celui de Tahir, n'ayant rien qui pût le distinguer: il étoit descendu de cheval aussi-tôt après le combat; & la magnificence de Mohaban lui faisant juger de sa condition, & qu'il devoit être Etranger puisqu'il ne le connoissoit pas, il l'a-

l'aborda avec civillté dans le tems que le Prince de Tunquin s'avançoit pour lui rendre graces d'un ſi grand ſervice. Je vous dois la vie, lui dit-il en le ſaluant, les paroles ne peuvent exprimer ce que je reſſens d'un tel bienfait; mais faites moi connoître à qui j'en ſuis redevable, peut-être trouverai-je moyen de m'en acquitter; & comme la diſſimulation avec un homme qui vient de m'arracher des bras de la mort, ſeroit un crime que je ne me pardonnerois pas, & que mon nom vous prouvera que je ſuis en état de n'être point ingrat, je ne vous déguiſerai point que je ſuis Mohaban Prince de Tunquin,& que des raiſons importantes m'ont obligé de me rendre *incognito* dans la Cochinchine.

L'air imperieux & fier de Mohaban en prononçant ces paroles fit d'abord connoître à Zamet une partie de ſon caractere. Il en avoit déja entendu parler; mais comme les Rois de Cochinchine & de Tunquin avoient depuis quelques mois des altercations qui n'étoiens

pas terminées & qui pouvoient aller à se déclarer la guerre, le prudent Zamet s'imaginant que le voyage de Mohaban cachoit une affaire d'Etat, & que pour le service du Roy de la Cochinchine il ne devoit pas négliger de le pénetrer, il ne jugea pas à propos de se nommer, sçachant que les Princes ont souvent plus de confiance en leurs inférieurs que dans leurs égaux. Ainsi ayant fait signe à Tahir pour l'obliger à ne le pas découvrir, il redoubla ses respects pour le Prince de Tunquin; & le regardant avec soumission: Il est des services, Seigneur, lui dit-il, qui portent leur récompense avec eux; & l'honneur d'avoir été de quelqu'utilité au Prince de Tunquin, est d'un si grand prix, que je n'en demande point d'autre: cependant, si vous voulez me témoigner que le peu que j'ai fait mérite votre estime, accordez-moi la faveur d'accepter pour asile une assez belle maison qui n'est pas éloignée d'ici. Vous ne pouvez être mieux ni plus secretement, dans le

deſſein que vous avez à demeurer ici *incognito*. Je ſuis ſujet du Roy de la Cochinchine, je me nomme Ximin ; une naiſſance aſſez noble pourroit me faire prétendre aux plus belles charges, mais mon goût pour la ſolitude me fait préferer le repos au tumulte de la Cour. Je ne laiſſe pas d'y avoir des amis puiſſans, & je m'offre à vous les rendre ſoumis s'ils ſont néceſſaires à vos deſſeins. Je n'ignore pas que vous ſeriez plus ſuperbement reçu au Palais du Prince Zamet ; mais puiſque vous voulez caher votre rang, je crois pouvoir y contribuer plus aiſément que lui. Mohaban rougit en entendant prononcer le nom de Zamet ; & prenant promptement la parole : De tous les hommes de l'Univers, lui répondit-il, Zamet ſeroit le ſeul à qui je refuſerois de loger chez lui ; pour vous, brave Ximin, j'accepte avec plaiſir l'offre que vous me faites, & je prévois avec joïe que je n'aurai beſoin que de vous pour m'éclaircir de tout ce qu'il m'importe de ſçavoir.

Zamet

Zamet fut assez surpris du discours de ce Prince, & du mépris qu'il paroissoit avoir pour lui sans le connoître ; & ne doutant plus qu'il n'y eût un mystere important dessous cette aventure, il se fortifia dans la resolution de ne se point découvrir. Tahir, qui avoit entendu cette conversation, ne tarda pas à comprendre l'intention de son Maître, qui d'un coup d'œil l'avoit instruit de ce qu'il avoit à faire ; & lorsque Mohaban eut accepté la proposition de Zamet, & que ce jeune Prince l'eut engagé à prendre son cheval, Tahir lui cédant le sien, & les voyant poursuivre leur entretien en marchant, prit les devants, & gagnant le Palais aux trente-deux portes y donna les ordres qu'il falloit, pour que personne ne pût mettre obstacle au secret qu'il vouloit observer, dont il instruisit le Gouverneur ; & s'étant muni du cheval le plus leger à la course, il se rendit à toute bride au Palais de la Forêt.

Il y arriva un quart-d'heure devant les Princes, & profita si bien du

du tems, que chacun fut instruit de ne jamais nommer Zamet & de n'en parler que sous le nom de Ximin. Cependant Mohaban qui trouvoit le jeune Indien fort à son gré, lui fit plusieurs questions dans le chemin sur la Cour du Roy de la Cochinchine, sur les Grands qui la composoient, & sur-tout sur Zamet dont il le pria de lui faire le portrait. Le fin Ximin qui remarquoit que le Prince de Tunquin ne parloit de lui qu'avec une espece d'indignation, & qui vouloit en sçavoir le motif à quelque prix que ce fût, se peignit à Mohaban à peu près tel qu'il étoit de taille & de figure, mais avec de si foibles couleurs, qu'il étoit impossible de le reconnoître; & pour son caractere, sa modestie naturelle l'empechant de parler avantageusement de lui-même, le fit passer si légerement sur ses belles qualités, que Mohaban s'imagina qu'il n'en usoit de la sorte que parce qu'il avoit quelque mécontentement secret contre ce favori du Roy, & que c'étoit peut-être la cause de l'é-

l'éloignement qu'il montroit pour la Cour. Flatté de cette idée par l'espoir de trouver dans son défenseur des sentimens conformes aux siens, il alloit chercher à s'en convaincre lorsqu'ils arriverent au Palais de la Forêt, dont l'aspect charma Mohaban; & comme les gens de Zamet, pour obéïr aux ordres qu'ils avoient reçus, ne faisoient rien voir dans les respects qu'ils lui rendoient, qui donnât lieu de croire que sa naissance fût royale, le Prince de Tunquin ne put s'appercevoir de la tromperie qu'on lui faisoit. Zamet le conduisit dans un pavillon opposé à celui qu'occupoit Zizumene, & lui donna un appartement superbe auquel le sien se joignoit par une magnifique gallerie. Tahir fut choisi pour avoir soin qu'il fût servi en Prince; & Zamet voulant le laisser reposer & se délasser lui-même de la contrainte qu'il s'étoit imposée, le quitta en le suppliant de commander en maître, & que rien de ce qui étoit en son pouvoir ne lui seroit

roit refusé, & se rendit promptement auprès de la belle Etrangere, à laquelle il compta son aventure avec toutes ses circonstances.

La tendre Zizumene allarmée du péril qu'il avoit couru, & de la façon dont il disoit que Mohaban parloit de lui : Ah! Seigneur, lui dit-elle, pourquoi recevoir ici le Prince de Tunquin après de tels discours? Un homme capable de ne vous pas rendre la justice qui vous est duë, doit l'être de quelque funeste complot ; & je ne conçois pas quel dessein vous avez en lui cachant que le Prince Zamet est celui qui vient de lui sauver la vie. Cette crainte obligeante faisant connoître à l'amoureux Indien que ses jours lui étoient chers, le mit dans des transports de joïe qui lui firent un moment oublier le Prince de Tunquin. Cependant pour la rassurer & ne lui rien déguiser de ses sentimens : Adorable Zizumene, lui répondit-il, je ne puis encore bien démêler les intentions de Mohaban, ni quelle

ſorte de projet l'a forcé de venir de ce Royaume ſans ſuite, ſans équipage & ſans aucune des marques de ſon rang: ſi c'eſt quelque trame ſecrette contre l'Etat ou contre le Roy, il eſt de mon devoir de la découvrir, & je ne puis mieux y parvenir qu'en ne me faiſant pas connoître; & ſi quelque mécontentement, que je ne puis ſçavoir, irrite perſonnellement ce Prince contre moi, je dois en uſer de la même maniere pour en être inſtruit, le tirer de ſon erreur s'il a tort, ou lui faire raiſon s'il ſe plaint avec juſtice.

La charmante Zizumene, qui ne goûtoit pas cette politique, employa tout ſon éloquence pour la combattre & l'obliger du-moins à laiſſer partir le Prince de Tunquin pour Caccian, en lui avoüant que le nom de Mohaban lui cauſoit une émotion dont elle ne ſçavoit pas la cauſe, & qu'elle ne pouvoit prendre que pour un preſſentiment de quelqu'accident: Mais Zamet lui promit ſi poſitive-

vement qu'il ménageroit les choſes de façon qu'elles tourneroient toutes à ſa gloire, quelques fuſſent les deſſeins du Prince de Tunquin, qu'elle ſe calma ; & la priant de lui permettre d'aller le rejoindre, Zizumene y conſentit avec peine, & ne s'en ſépara qu'en ſoupirant. Au ſortir d'avec elle, Zamet entra dans ſon appartement pour y entretenir Tahir qui l'y attendoit. Ce fidele confident le confirma dans les ſoubçons que lui donnoit le voyage myſterieux de Mohaban, en lui racontant que tous ſes diſcours marquoient une haine ſecrette contre lui, & qu'il paroiſſoit avoir formé quelque violente reſolution.

Zamet qui ne concevoit pas comment il avoit pû s'attirer ce Prince pour ennemi, ne s'étant jamais vûs & n'ayant eû nulle correſpondance enſemble, ſe détermina à pénetrer promptement la verité en feignant avec Mohaban de haïr Zamet & d'en dire aſſés pour le forcer à lui confier ſon ſecret;

& recommandant à Tahir de faire observer le ſien avec fidelité, il ſe rendit auprès du Prince de Tunquin, qui venoit de projetter de ſçavoir adroitement ſi Ximin étoit ami de celui qu'il haïſſoit. On juge aiſément que leurs intentions étant à peu près ſemblables, ils ne furent pas long-tems à s'éclaircir. Le fin Ximin continuant de lui rendre des reſpects proportionnés à ce qu'il vouloit paroître, lui demanda comment il ſe trouvoit, & s'il croyoit ſa ſolitude digne d'être honorée de ſa preſence pendant quelques jours.

Il ſeroit difficile, brave Ximin, lui répondit Mohaban, de ne ſe pas plaire où vous êtes; certain charme eſt répandu dans tout ce qui vous appartient, que le cœur s'y ſent attacher avec force; & je vous proteſte que ſi j'avois l'eſprit plus libre, je ne croirois point de plus grande félicité que d'être avec vous dans ce beau lieu. Cependant je ne puis m'empêcher d'être ſurpris que jeune comme vous êtes,

& d'une valeur que peu d'autres égalent, vous ſoyez retiré dans cette ſolitude par pure inclination pour la tranquilité. Ce que vous avez fait pour moi me donne une telle confiance en vous, que je ne puis vous cacher ce qui m'amene ici; mais avant que de vous le déclarer, je voudrois ſçavoir ſans déguiſement ſi Zamet vous eſt particulierement connu, s'il eſt votre ami, ou ſi ſa haine n'eſt point le motif de votre retraite.

Seigneur, lui répondit-il froidement, le Prince Zamet n'a, je crois, ni haine ni tendreſſe pour moi, je ſuis de même à ſon égard; je ne vous nierai pas cependant que c'eſt lui qui m'oblige à préferer ce lieu champêtre aux plaiſirs de la Cour, & qu'ennuyé des honneurs qu'on lui rend, peut-être plus par politique & par rapport à ſon rang que parce qu'il les mérite, je viens m'y délaſſer avec joïe du fatiguant fardeau d'une Cour importune. Ce diſcours ambigu perſuadant Mohaban que Ximin ne vou-

vouloit pas dire tous les ſujets de plaintes qu'il avoit contre Zamet, & que ſon bonheur l'avoit juſtement adreſſé à un homme qui le haïſſoit preſqu'autant que lui, il l'interrompit avec précipitation ; & le regardant d'un air de confiance : C'en eſt aſſez, vaillant Ximin, lui dit-il, j'en pénetre plus que vous n'oſez en dire, & je vois que je puis ſans crainte vous avoüer que le ſeul Zamet a conduit mes pas dans la Cochinchine, qu'il eſt ſans le connoître le plus cruel de mes ennemis, & que ſa mort enfin eſt l'unique bien où j'aſpire.

Le vertueux Zamet extrêmement ſurpris de ces paroles, mais voulant tout ſçavoir, ſçut ſe poſſeder de façon à ne donner aucun ſoupçon à Mohaban ; & lui répondant ſans s'émouvoir : Vous ne pouviez vous mieux adreſſer qu'à moi, Seigneur, pour ſatisfaire votre haine ; j'ai des moyens aſſurés pour vous en livrer l'objet : mais ſouffrez qu'avant de vous en inſtruire, je le ſois des ſujets de votre cour-

roux,

roux, & que j'apprenne par quelle fatalité le Prince Zamet peut avoir offenſé celui de Tunquin. Ah! c'eſt peu de m'offenſer, s'écria Mohaban tranſporté de fureur; ce Prince ſi venté dans votre Cochinchine, qui ſous une fauſſe généroſité cache les plus lâches pratiques, non content de vouloir l'emporter ſur tous les hommes de la terre, vient d'enlever impunément ma fille, & d'aſſaſſiner ceux qui devoient la rendre à mon amour.

O Ciel, qu'entends-je! interrompit Zamet, qui ne s'attendant pas à cette accuſation, penſa tout découvrir par l'excès de ſon étonnement; mais ayant rappellé ſa prudence ordinaire, & la vivacité de ſon eſprit lui faiſant entrevoir le plus grand de tous les bonheurs dans cette extraordinaire aventure, il ſe remit de ſon premier trouble; & promettant à Mohaban une vengeance aſſurée, le conjura de ne lui rien cacher du crime de Zamet. Le Prince de

Tunquin, qui ne demandoit pas mieux, ne ſe fit aucune violence pour le ſatisfaire, & dans le même inſtant prit la parole en ces termes.

HIS-

HISTOIRE DU PRINCE DE TUNQUIN.

XXXII. NOUVELLE.

IL eſt néceſſaire, ô mon généreux défenſeur, que je vous apprenne tous les incidens de ma vie, pour vous faire bien concevoir à quel point Zamet me doit être en horreur. Je ne vous entretiendrai pas de la grandeur de ma naiſſance, puiſque le titre que je porte vous en inſtruit aſſez; ni du détail de mes premieres années, qui n'ont rien eu de re-

marquable jusqu'à l'âge de vingt ans, que je fus choisi du Roi de Tunquin pour négocier un traité d'alliance entre le Roi de Camboia & lui. Je partis pour cette ambassade avec tout l'éclat que peut exiger un Prince du sang royal ; mais comme ma jeunesse pouvoit me dispenser d'être aussi bon politique, que je lui paroissois superbe & magnifique, deux Grands de la Cour & du Conseil du Roi m'accompagnerent pour m'aider & me guider dans une affaire de cette importance. Je fus reçu dans les Etats du Roi de Camboia avec des honneurs inoüis, & ce Monarque ayant conçu pour moi la plus forte tendresse, voulut m'en donner des preuves en me permettant l'entrée dans les lieux les plus secrets de son Palais, afin que je puisse lui parler à toutes les heures du jour. Cette liberté m'ayant procuré celle de le voir au milieu de ses femmes, mes yeux furent ébloüis des rares beautés qui s'y présenterent ; mais mon cher Ximin, celle de la jeune Princesse de Camboia perça mon

ame d'un trait invincible, & ſes premiers regards marquerent l'inſtant fatal de la perte de mon cœur. L'ambition juſqu'à ce moment avoit été ma ſeule paſſion. Préſomptif héritier de la Couronne de Tunquin, étant frere unique du Roi, ce Monarque n'ayant point d'enfans, & ſes infirmités quoique jeune encore ne lui donnant nul eſpoir d'en avoir; on m'avoit élevé dans la douce eſperance de regner même avant ſon trépas; les peuples s'imaginant que ſes incommodités le forceroient à la retraite.

Cette idée s'étoit même ſi fort emparée de mon eſprit, que je me faiſois obéïr en maître, & que je commandois en Roi ſans en avoir ni le titre ni le pouvoir. Cet air d'autorité qui commençoit à déplaire à mon frere, fut une des principales cauſes qui l'obligea à me nommer pour l'ambaſſade de Camboia, afin de m'éloigner pour quelque tems, & me faire voir de quelle ſorte on ſe gouvernoit dans les Cours étrangeres. Mais que

mon ambition devint foible à la naiſſance de mon amour! que celui de regner me parut peu de choſe en comparaiſon du plaiſir de pouvoir ſe faire aimer de la plus belle perſonne de la terre! Ah! Ximin, quiconque m'eût dit alors que je ne ſerois jamais Roi, & que je poſſederois cette adorable Princeſſe, m'auroit vû préferer ce bonheur à toutes les couronnes de l'univers. Peut-être ne connoiſſez-vous point encore l'amour, & qu'il vous paroît extraordinaire qu'à l'âge où je ſuis, je me rappelle les foibleſſes de ma jeuneſſe avec autant de feu que ſi je les reſſentois toujours; mais, vaillant Indien, le cœur ne vieillit jamais, & les rares vertus de la malheureuſe Zizumene ſont ſi préſentes à ma penſée, & je l'ai ſi fort aimée pendant ſa vie, que ſa mort n'a pû triompher de mon amour. Ce tendre ſouvenir ayant arraché des larmes au Prince de Tunquin, il porta ſa main ſur ſon viſage pour cacher une partie de ſa douleur: ce qui lui déroba les differens changemens de celui

de

de Zamet; le nom de Zizumene le troubla de telle sorte, que Mohaban s'en seroit infailliblement apperçu, s'il n'eût pas été lui-même dans un état à peu près semblable.

Mais le silence & l'action de ce Prince ayant donné le tems à Zamet de se remettre, & toujours résolu de porter la prudence aussi loin qu'elle pourroit aller dans une aventure qui commençoit à l'intéresser de toutes façons, il entra avec tendresse dans les sentimens de Mohaban; & l'assurant que l'amour ne lui étoit pas si fort inconnu, qu'il ne pût concevoir combien un bel objet a de pouvoir sur les cœurs, il le supplia de continuer son récit. Le Prince de Tunquin charmé de le voir sensible à son sort, reprit ainsi son discours: J'éprouve aujourd'hui, lui dit-il, qu'il n'est rien de plus doux que d'avoir quelqu'un à qui pouvoir se développer tout entier: c'est une consolation que je n'ai jamais goûtée, & dont ma fierté naturelle m'a privé toute ma vie

ne trouvant perſonne digne d'être dépoſitaire de mes penſées; vous ſeul, brave Ximin, avez trouvé l'art de vous inſinuer dans mon cœur, & m'avez appris celui de m'abaiſſer ſans m'humilier, & votre vûë a produit dans mon ame à l'égard de l'amitié un effet auſſi prompt, que celle de la Princeſſe de Camboia à l'égard de l'amour.

Mais ſi le ſervice que vous m'avez rendu, & ſi la généroſité avec laquelle vous me recevez chez vous, joints aux belles qualités dont je vous vois briller, juſtifient la promptitude de l'eſtime que vous m'avez inſpirée, l'étonnante beauté de Zizumene juſtifie auſſi celle de l'ardente flamme que je pris pour elle; jamais rien de ſi parfait n'avoit frappé mes yeux; ainſi la voir & l'adorer ne furent pour moi qu'une même choſe: J'étois trop jeune & trop fier de mon rang pour me contraindre au ſilence; je fis éclater mon admiration d'une maniere qui n'en put faire ignorer le principal motif; & les difficultés que je fis naître

au

au traité d'alliance pour rendre mon séjour plus long à Camboia, instruisit bien-tôt le Roi que sa fille avoit plus de part que la politique à ma façon d'agir. Pour en être plus certain, il m'examina avec attention ; & ne pouvant douter de ma passion par mon assiduité chez la Princesse, les tendres regards que j'attachois sur elle lorsque je croyois n'être point observé, ma joïe en la voyant, & la tristesse qui s'emparoit de moi lorsque j'étois forcé de m'en séparer ou de mettre des intervales à mes visites ; il crut ne pouvoir mieux assurer le traité d'alliance, qu'en m'accordant celle de cette Princesse.

Mais comme il l'aimoit tendrement, il voulut sçavoir ses sentimens avant que de déclarer les siens. Je les ignorois ainsi que lui ; & malgré l'orgueil avec lequel le Ciel m'a fait naître, je n'avois osé lui découvrir ma flamme, ni me hazarder à pénétrer le secret de son cœur ; & quoique je lui remarquasse de certaines défe-

rances pour moi, & quelque ſorte de plaiſir à m'entretenir, ces faveurs étoient accompagnées de tant de modeſtie & de majeſté, que ſouvent tout prêt à me déclarer, un ſeul regard me forçoit de me taire. Le Roi ſon pere ne lui trouva pas tant de reſerve, lorſqu'il entreprit de connoître ſes véritables penſées : & mille fois plus heureux que je ne croyois l'être, elle lui avoüa qu'elle lui obéïroit ſans peine s'il lui commandoit de me recevoir pour époux. Le Roi de Camboia qui déſiroit la faire Reine, & qui voyoit que ce déſir s'accordoit avec l'eſtime qu'il avoit pour moi, ne balança point à faire ma félicité; & pour détruire tous les ſujets de retardement que j'apportois chaque jour au traité, il me prit en particulier le lendemain de ſa converſation avec la Princeſſe, & m'ayant conduit dans un cabinet qui rendoit dans la Salle du Conſeil :

Prince, me dit-il en me regardant fixement, je ne puis concevoir d'où partent les fréquentes dif-

difficultés que vous faites naître dans l'alliance que nous voulons faire le Roi de Tunquin & moi : nous la désirons tous deux, nos Ministres sont d'accord, & cependant nous ne terminons rien : Je crois ne vous avoir pas donné lieu de vous opposer à la commune satisfaction de nos Sujets ; vous devriez même y être plus porté que le Roi votre frere, puisque la Couronne vous regarde seul, & que vous agissez pour vos propres interêts. Je vous avoüe que ce procedé commence à m'inquiéter, & que si je ne me flattois quelquefois que vos retardements ont des motifs plus tendres que politiques, je vous en aurois déja marqué mon mécontentement : mais Prince, continua-t-il en prenant un air plus doux, soyez sincere, l'amour n'est-il point la cause de votre injustice ?

Le prélude du Roi de Camboia m'avoit surpris, la fin de son discours me rassura ; & ne balançant point sur ma réponse : Il est vrai, Seigneur, lui répliquai-je, la crain-

te de m'éloigner de ce que j'adore m'a fait prolonger le traité, je suis prêt en le signant d'assurer le bonheur de nos peuples; mais je voudrois que le mien fût signé de la même main. Hé bien, Prince, me dit il, entrons au Conseil, & voyons si je serai plus prompt à vous satisfaire sur une chose de cette importance, que vous ne l'avez été dans le sujet de votre ambassade: & sans attendre ma réponce, ayant ouvert la porte de communication, il me fit entrer au Conseil avec lui. Nous le trouvâmes tout assemblé; & le Roi de Camboia ayant pris sa place fit une assez longue énumeratoin des avantages que l'union des deux Couronnes procureroit aux Tunquinois & aux Camboians, & déclara ensuite que pour en assurer la durée qu'il accordoit à mon amour la Princesse Zizumene sa fille, & que le traité d'alliance devoit être construit en conséquence de ce mariage.

Que les hommes sont peu de choses, mon cher Ximin, quand ils

ils ſont pris par le cœur ! Moi, qui n'ai jamais pû plier devant perſonne ; moi, qui ne rendoit qu'avec peine les reſpects dûs au Roi mon frere : ſaiſi de joïe & d'étonnement aux paroles de celui de Camboia, je me jetta à ſes pieds ; & rendant tout le Conſeil témoin de mes tranſports, j'oubliai rang, orgueil, & fierté pour ne montrer qu'amour & que reconniſſance. Cette action fit trop bien connoître l'excès de ma paſſion pour oſer en douter, & le Conſeil jugeant que la Princeſſe ne pouvoit être qu'heureuſe étant aimée avec cette violence, il approuva d'une commune voix le choix de ſon Souverain ; & il fut réſolu que je partirois inceſſamment pour Tunquin, que le Roi mon frere envoyeroit de nouveaux ambaſſadeurs demander la Princeſſe ; qu'un d'entr'eux ſeroit nommé pour l'épouſer à mon nom, & qu'après cette cérémonie ils la conduiroient à Tunquin pour m'en rendre poſſeſſeur.

Tous ces articles furent écrits &

ſignés de part & d'autre avec une égale ſatisfaction ; & pour mettre le comble à ma félicité, le Roi de Camboia me conduiſit à l'appartement de la Princeſſe, & m'y préſenta en qualité d'époux. La charmante Zizumene reçut cet ordre d'un air à m'aſſurer de mon bonheur, & quelques jours après me fit un tendre aveu des ſentimens de ſon cœur. Jugez, mon cher défenſeur, de l'état de mon ame au milieu de tant de délices: cependent auſſi prompt à vouloir reprendre la route de Tunquin, que j'avois été lent avant cet événement, & croyant que plus je reſterois à Camboia, & plus je retarderois le moment de ma félicité, je pris congé du Roi & de ma Princeſſe, comblé des marques de leur tendreſſe, brûlant d'amour & rempli d'eſperance. J'arrivai à Tunquin ſans accident, & toute choſe contribuant à mes déſirs, le Roi mon frere approuva ma conduite & mon amour, & fit partir pour ambaſſadeur Xumchem, le plus ſage & le plus conſi-

dé-

dérable de nos Bonzes, qui, comme vous sçavez, sont nos Prêtres & les Chefs de notre Religion, ainsi que dans la Chine & dans la Cochinchine, qui fut accompagné d'un des principaux Ministres. Cette solemnelle ambassade fut des plus superbes par les magnificences qu'inventerent les Ambassadeurs pour nous faire honneur, & par la somptuosité des présents, dont je les chargeai pour la Princesse. Xumchem, qui de tout tems m'étoit attaché, fut nommé pour épouser ma chere Zizumene. Enfin ils partirent; & quoiqu'ils n'apportassent aucune négligence dans leur voyage & dans leur retour, il me parut d'une longueur extrême.

Le Roi de Camboia qui les attendoit, ne les fit pourtant pas languir; tout se fit dans les regles, & la Princesse leur fut remise. Les adieux du pere & de la fille furent tendres & touchans; mais le sort que l'amour sembloit lui préparer les flattant l'un & l'autre ils se consolerent de cette séparation, & Zizumene avec nos Ambassadeurs

deurs prit le chemin de Tunquin. Le Roi mon frere & moi fûmes la recevoir à trois journées de la Capitale. Je ne vous repréſente point ma joïe, mes inquiétudes & mes impatiences pendant le cours de ſon voyage & l'eſpoir de ſon arrivée ; ce que je vous ai rapporté de la violence de mon amour vous en doit faire juger. Enfin, nos coureurs nous ayant rapporté que le cortége avançoit, nous nous détachâmes du nôtre mon frere & moi, & fumes au-devant d'elle ; ſa litiere arrêta auſſi tôt qu'on nous eut apperçus : & cette belle Princeſſe ayant appris que le Roi étoit avec moi, & ſe l'étant fait montrer, elle voulut deſcendre & ſe jetter à ſes pieds ; mais ce Monarque s'étant avancé avec précipitation, l'en empêcha en la conjurant de ne lui point rendre des reſpects qu'on ne devoit reſerver que pour elle. Je la ſaluai dans ce moment ; & nos yeux étoient ſi fort occupés du plaiſir de nous voir & de nous l'exprimer, que nous ne fimes nulle attention au

trouble

trouble qui parut aux autres sur le visage du Roi. En effet, ce Prince surpris de tant de charmes devint mon rival en ce fatal instant, & son amour aussi prompt que le mien, forma dès-lors le funeste projet de mettre à mon bonheur un obstacle invincible, en épousant lui-même cette admirable Princesse.

Cependant j'étoit si fort aveuglé par sa présence, que je ne m'apperçus point de mon malheur; le cortége reprit sa marche, le Roi à cheval à la droite de la litiere de Zizumene, & moi à sa gauche: le Roi lui faisant tous les honneurs possibles, lui donnant mille marques d'une estime particuliere, & se contraignant si bien dans ses actions & dans ses paroles que la Princesse ni moi ne pûmes rien soupçonner du secret de son cœur. Les courtisans, moins prévenus que nous, ne s'y tromperent pas de même; & dans le dernier séjour qu'il nous fallut faire pour aller à Tunquin, le sage Xumchem m'avertit de prendre garde

à moi, qu'indubitablement mon frere étoit amoureux de la princeſſe, que les divers changemens de ſon viſage à leur premiere entrevûë le lui avoient prouvé, & que la gêne qu'il impoſoit juſqu'à ſes regards n'étoit ſans doute que pour mieux réuſſir dans quelque deſſein contraire à notre amour. Ce diſcours me fit de la peine, mais je ne pus y ajoûter foi, me figurant qu'on ne pouvoit aimer ſans le faire connoître plus clairement, & je crus que Xumchem prenoit pour amour, ce qui ne partoit que de l'amitié que ce Prince vouloit me témoigner dans ce que j'avois de plus cher au monde. Perſuadé de cette vérité je me gardai bien d'en rien dire à Zizumene, & me flattant de toucher au moment que perſonne ne pourroit plus me la diſputer, j'arrivai à Tunquin dans une parfaite ſécurité.

Mais que je fus cruellement deſabuſé, lorſqu'en entrant au Palais je vis le Roi de Tunquin ſe mettre en devoir de conduire la Prin-

Princeſſe dans le pavillon de ſes femmes, & que pour empêcher l'obſtacle que j'y pourrois apporter, il la fit entourer de ſes Gardes! Furieux d'une telle entrepriſe, je m'avancai; & me mettant au-devant de ſes pas: Seigneur, lui dis-je fierement, ce n'eſt pas là que doit loger la Princeſſe de Tunquin. Non, me répondit-il, mais c'eſt où doit demeurer celle que j'en fais la Reine. Mourez donc, lui repliquai-je en tirant mon cimetere, & je la placerai ſur le Trône. Mohaban, me dit-il ſans s'émouvoir, vous perdez le reſpect, mais vous en ſerez bientôt puni.

Xumchem & tous les Seigneurs de la Cour préſens à cette aventure, ſe jetterent à la fois ſur moi, dans la crainte que mon deſeſpoir ne me fît commettre un crime qui n'a point de pardon parmi nous; car il faut que vous ſçachiez qu'un Prince aſſez malheureux pour tirer du ſang à ſon frere ne peut jamais parvenir à la Couronne, & que le Roi ſeroit forcé de la quitter s'il avoit

avoit levé le bras sur son successeur. Mais ma juste fureur me faisant dédaigner les Loix, j'aurois sans balancer fait voler la tête du Roi de Tunquin, sans le nombre de ceux qui m'en empêcherent. Pendant ce tems la désolée Zizumene se mit aux genoux de cet injuste Prince, & lui représenta qu'il ne pouvoit sans se couvrir de honte & de blâme l'enlever à son époux; que personne sur la terre n'avoit plus de droit sur elle; que son Ambassadeur l'ayant épousée à mon nom, elle ne pouvoit plus être qu'à moi; qu'elle ne devoit point habiter d'autre Palais que le mien, & que puisqu'elle étoit autorisée des Loix divines & humaines, elle lui déclaroit qu'elle ne romproit jamais les nœuds qui l'attachoient à moi par devoirs & par inclination.

Mais quoique ces généreuses paroles fussent autant de coups de poignard pour mon rival, il n'y répondit qu'en forçant la Princesse à le suivre; & malgré ma rage, mon desespoir & ma fureur el-

elle fut conduite à mes yeux dans le Palais deſtiné aux femmes de ce Barbare. Il m'eſt impoſſible de vous exprimer ce que je fis ni ce que je dis en ce moment: tout ce que je puis vous aſſurer, c'eſt que je perdis la raiſon, & que prenant ceux qui m'empêchoient de m'abandonner à mes tranſports pour autant d'ennemis, je tournai contre moi l'excès de ma furie, & me ſerois donné la mort de ma propre main, ſi Xumchem preſque auſſi furieux que moi, ne m'eût arraché mon cimetere & fait traîner avec effort dans mon appartement. Il m'y accompagna, fit ſortir tout le monde, & reſta ſeul expoſé à mes boüillans tranſports: ils étoient trop violens pour durer long-tems; il s'en doutoit, & vouloit me voir accablé de mon propre poids pour appliquer le remede à mon mal.

Enfin, las de m'agiter & d'attaquer les hommes & les Dieux, je tombai ſur un ſofa comme un homme prêt à rendre le dernier ſoupir. Xumchem, qui n'attendoit

doit que cet instant pour rompre le silence, s'approcha de moi; & me regardant avec colere. A quoi songez vous, me dit-il, en vous soulevant contre votre frere? voulez-vous vous fermer le chemin du Trône pour jamais? Votre fureur est juste, votre vengeance est nécessaire, mais c'est par d'autres moyens qu'il les faut signaler: calmez ces mouvemens impétueux, songez que la Princesse vous aime, & comptez sur le serment que je vous fait que demain vous apprendrez ma mort, ou que vous aurez Zizumene en votre pouvoir. Ce zelé Ministre de nos Dieux me parloit avec une assurance qui ne me devoit pas donner lieu de douter de ses paroles: cependant j'étois si peu en état de me flatter d'une telle esperance, que je dédaignai même de lui répondre. Il ne s'étonna point de ce mépris, & sans s'en offenser il rappella mes gens, m'obligea de me coucher, & se retira.

Son absence me laissant à moi-même, & le corps abattu du tourment

ment de l'esprit, n'ayant plus la force de m'exprimer par des fureurs, une sombre tristesse s'empara de mon cœur, les larmes & les soupirs prirent la place des emportemens, & je passai la moitié de la nuit dans un état digne de pitié. Enfin ne pouvant gouter aucun repos, je me levai; & me promenant à grands pas, je roulois dans ma pensée les plus affreux projets, lorsque j'entendis quelque bruit à une porte secrete qui rendoit de ma chambre dans la salle de mes bains, par laquelle j'avois pratiqué une communication au pavillon du Roi, pour n'être pas obligé de traverser les courts quand je voulois m'y rendre sans être vû. Je m'approchai de cette porte un flambeau à la main, croyant entendre, parler, & que quelques-uns de mes Esclaves auroit eû l'imprudence de s'y renfermer. Mais quel fut mon étonnement de la trouver ouverte, & de voir entrer Xumchem & Mirpha son épouse qui conduisoient ma chere Zizumene! Il faudroit avoir

avoir été dans ma situation pour concevoir ce que je sentis à cette vûë: le flambeau me tomba des mains ; je crus rêver, ou que ma raison entierement perduë ne m'offroit plus que des fantômes.

Ma surprise, mon silence, mes yeux égarés & mon immobilité faisant connoître à ma Princesse la confusion de mes pensées: Cher Prince, me dit-elle, n'en doutez point, c'est votre Zizumene que Xumchem & Mirpha vous ramenent. Ce charmant son de voix pénétrant jusqu'au fond de mon cœur, me fit connoître la réalité de mon bonheur; mais je ne pus proferer un seul mot, & me jettant à ses pieds j'embrassai ses genoux, & lui baisai mille fois les mains qu'elle me tendoit pour me relever, sans qu'il me fût possible de m'exprimer que par des soupirs. Cette aimable Princesse pressant ma tête dans ses bras avec tendresse: Remettez-vous, Seigneur, me dit-elle, & daignez écouter Xumchem & suivre ses avis. Ces paroles m'ayant entierement calmé,

je

je demandai à ce fidele Sujet l'explication de ce que je voyois. Seigneur, me répondit-il, je me suis acquitté de ce que je vous ai promis, c'est à vous à présent d'assurer votre tranquilité ; vous n'ignorez pas que le Roi tout-puissant qu'il est, ne peut rien tenter contre la femme de son frere quand elle l'est véritablement; hâtez-vous donc de lui donner cette qualité sans équivoque, vous n'avez pas besoin d'autres cérémonies que celles qui se sont faites. Si les choses s'étoient passées sans trouble, l'honneur de vous lier l'un à l'autre ne regardoit que moi; je l'aurois fait solemnellement dans le Temple : la conjoncture présente demandant d'autres soins, je vous lie ici pour jamais à la face des Dieux qui m'en ont donné le pouvoir. En disant ces mots, il nous prit les mains, & les unissant ensemble il prononça les mysterieuses paroles qui rendent les nœuds de l'himenée indissolubles. Cette cérémonie ne fut pas plûtôt achevée, qu'il m'instruisit que

Mirpha ſon épouſe étant auprès de celle des femmes du Roi qu'il paroiſſoit aimer le plus, il l'étoit allé trouver, ſa dignité de Bonze lui permettant d'entrer par-tout ; qu'il lui avoit compté ce qui s'étoit paſſé, & qu'ayant réſolu enſemble d'en inſtruire la favorite, afin qu'en excitant ſa jalouſie elle entrât dans le deſſein qu'ils avoient d'enlever au Roy Zizumene, ils s'étoient rendus près d'elle, lui avoient appris la violence de ce Prince, & le riſque qu'elle couroit de n'être jamais Reine.

Que cette Princeſſe, allarmée d'une telle nouvelle, leur avoit demandé précipitament ce qu'il falloit faire pour prévenir ce malheur ; qu'ils lui avoient répondu que le ſeul moyen étoit de rendre la Princeſſe de Camboia au Prince de Tunquin ; que la favorite avoit rêvé un moment à cette propoſition, mais qu'ayant pris ſa reſolution, voyant qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, & craignant de n'avoir plus aucun pouvoir dès le lendemain, elle avoit mandé le Ca-

Capitaine des Gardes du pavillon deſtiné aux Reines, dans lequel étoit Zizumene; que cet homme qui devoit ſa fortune à la favorite, étoit venu dans l'inſtant; qu'elle lui avoit commandé de nous remettre la Princeſſe, & de ſortir du Royaume le moment d'après pour éviter la colere du Roy; & qu'ayant accompagné cet ordre d'un écrin rempli de diamans ſuperbes, le Capitaine avoit fait ſerment de lui obéir; qu'ils avoient attendu que le Roy fût couché, & que lorſque tout avoit été tranquile ils s'étoient rendus chez la Princeſſe; qu'ils l'avoient trouvée baignée de pleurs, mais que Xumchem l'ayant conjurée de ſe fier à lui, elle avoit bien voulu le ſuivre, ſur-tout quand elle avoit vû Mirpha, de qui l'air grave & majeſtueux l'avoit raſſurée.

Que Xumchem s'étant muni des clefs de mon ſallon des bains, les avoit conduits par les détours ſecrets de la communication des pavillons, & qu'ils étoient parvenus juſqu'à moi ſans bruit & ſans

accident; que le Capitaine étoit parti; que Mirpha alloit rejoindre la favorite, & que pour lui il alloit ſe renfermer dans le Temple pour prier les Dieux de m'être favorables. J'écoutai ce récit avec des tranſports de joïe inexprimables; & ſenſible à l'action de la favorite, quoiqu'elle l'eût fait moins pour me ſervir que pour ſes interêts, je chargeai Mirpha d'un coffret d'or rempli de perles & de rubis, qui valoient bien le preſent qu'elle avoit fait au Capitaine, pour le lui donner de ma part en l'aſſurant de mon éternelle reconnoiſſance. Xumchem, qui ne doutoit point de la fureur du Roy lorſqu'il ſçauroit l'évaſion de la Princeſſe, me conſeilla de m'éloigner de l'orage, & de partir avant le jour pour la Province de Quamcheu dont je ſuis né Souverain.

Je ſuivis ſes conſeils avec exactitude; & lorſque j'eûs donné quelque tems aux vifs tranſports de ma joïe & de mon amour, voyant que ma chere Zizumene ne reſpiroit qu'avec crainte dans mon

mon Palais, je fis tout préparer pour mon départ. Mes ordres furent executés ſi promptement, que nous ſortîmes de Tunquin & que nous en fûmes à vingt ſtades avant que le jour parut; ce qui nous donna le tems d'arriver ſans danger à Quamcheu, où j'appris bién-tôt que le Roy de Tunquin avoit fait voir une fureur terrible lorſqu'il ſçut à ſon réveil que j'avois enlevé la Princeſſe. Comme Xumchem étoit rentré dans ſon Temple, que Mirpha paroiſſoit n'avoir point quitté la favorite, & que perſonne ne les avoit vûs entrer chez Zizumene, il ne ſoupçonna que moi & le Capitaine du Palais de cette téméraire entrepriſe, & jura hautement d'en prendre une vengeance éclatante. Mais comme il ne pouvoit plus nous nuire que par des voyes indirectes, ne lui étant pas permis d'attenter ouvertement ſur la Princeſſe ou ſur moi ſans perdre la Couronne, je ne m'allarmai point de ſes menaces; & plus content de la poſſeſſion de Zizumene qu'effrayé de la

colere du Roy, je ne songeai qu'à lui rendre notre exil plus digne d'envie que ne l'étoient toutes les grandeurs de la terre. J'y réussis : notre Cour étoit brillante & magnifique; chacun s'empressoit à l'envi de montrer son zele à la Princesse, par mille fêtes galantes & superbes. Elle devenoit chaque jour plus belle, & moi plus amoureux. Xumchem, qui prenoit soin de m'instruire très-ponctuellement de ce qui se passoit, m'écrivit secretement que la Cour de Tunquin étoit dans une consternation des plus grandes par la mort inopinée de la favorite, qui venoit de rendre les derniers soupirs dans de si cruels tourmens, qu'on ne doutoit point qu'elle n'eût été empoisonnée, & que je prisse garde à moi; que Mirpha justement indignée de cette cruauté, avoit demandé à se retirer du Palais; qu'elle l'avoit obtenu, & l'étoit venu rejoindre dans le ferme dessein de fuir tous les honneurs qui lui seroient offerts de la main du Roy.

Cette nouvelle me donna de l'in-

l'inquiétude. La Princeſſe étoit groſſe ; & la colere du Roy me paroiſſant d'autant plus à craindre qu'elle agiſſoit par de lâches ſoûterrains, je priai ma chere Zizumene de ne ſe plus communiquer à perſonne, & de permettre que l'entrée de ſon appartement ne fut libre qu'à ſes femmes les plus fidelles & à moi. Cette adorable Princeſſe qui ne cherchoit qu'à me plaire, y conſentit ſans peine, & vêcut quelque tems de cette ſorte avec aſſez de tranquilité. Son terme s'approchoit, & je me préparois à la joïe de lui voir mettre au jour ce tendre fruit de notre amour, quand je m'apperçus qu'elle changeoit à vûë d'œil. Une triſteſſe dont elle n'étoit pas la maîtreſſe, la ſaiſit tout-à-coup ; une chaleur interne la minoit, & quoiqu'elle fiſt ſes efforts pour ſortir de ſa mélancolie, elle y retomboit malgré elle dans les momens mêmes ou ſon humeur la portoit à ſe divertir, ſoit qu'une ſolitude à laquelle elle n'étoit pas habituée, eût changé ſon tempérament, ou

soit que sa grossesse en fût la cause. Je me crûs perdu, & que toutes mes précautions n'avoient pû détourner le trait que le cruel Roy de Tunquin avoit dessein de me porter. J'en fus encore plus assuré, quand Xumchem m'avertit qu'il avoit découvert une conspiration tramée dans le Palais entre les favoris de ce Prince, pour enlever l'enfant que Zizumene devoit mettre au monde, & le livrer au Roy, & qu'il me conseilloit de prendre garde aux femmes que je tenois près d'elle. Cet avis étoit trop important pour le négliger, mais il me convainquit entierement que la Princesse devoit avoir été empoisonnée. Comme il falloit chercher à la guérir, & qu'il étoit nécessaire de l'instruire de mes soupçons pour l'obliger à prendre les remedes dont je croyois qu'elle avoit besoin, je lui découvris mon inquiétude & ce que me mandoit Xumchem. Cette admirable femme me répondit avec douceur qu'elle feroit ce que je voudrois, mais qu'elle étoit persua-

ſuadée que ſa ſanté n'étoit alterée par aucune cauſe ſurnaturelle, qu'elle étoit même aſſurée de ſa guériſon lorſqu'elle ſeroit délivrée du fardeau qu'elle portoit, & qu'elle me prioit de patienter juſqu'à ce moment, & de prendre ſeulement de juſtes meſures pour mettre ſon enfant en ſûreté.

Ce diſcours ne me raſſura point & mon amour ingenieux à me tourmenter me faiſant croire qu'elle avoit beſoin d'un prompt ſecours, je fis venir les plus habiles de nos Medecins, & je leur perſuadai ſi bien que la Princeſſe étoit empoiſonnée, que malgré toutes les raiſons qu'elle oppoſoit pour nous en diſſuader, ils commencerent à travailler ſérieuſement à détruire le prétendu poiſon; & pour tout prévenir à la fois, ſçachant que Mirpha venoit de perdre un fils qu'elle alaitoit, je priai Xumchem de me l'envoyer pour nourrir le Prince ou la Princeſſe qui naîtroit de Zizumene. Le ſage Bonſe qui voyoit que ce ſeroit s'expoſer ouvertement au couroux du Roy, & vou-

lant cependant m'obéir, feignit de n'être plus en état de faire les fonctions pontificales, & de se retirer d'avec sa femme dans une solitude qu'il avoit à quelques stades de la Ville de Tunquin. Le Roy qui le craignoit, par le pouvoir qu'il avoit sur l'esprit du Peuple, reçut sa démission avec joïe & le laissa partir. Xumchem y installa tout son monde, & quelques jours après se rendit seul avec Mirpha dans la Province de Quamcheu, où ils arriverent le même jour que ma chere Zizumene prenoit contre son gré les remedes des Medecins que j'avois appellés. Elle les reçut avec mille marques de tendresse, & me pria qu'ils ne la quittassent point. Helas! l'état dans lequel elle se trouva quelques jours après, les y auroit obligés sans cette priere: les remedes qu'on venoit de lui donner lui firent faire des efforts si prodigieux, que les douleurs de l'enfantement lui prirent, accompagnées de syncopes & de convulsions qui nous firent plusieurs fois desesperer de sa vie. Outré de douleur

leur & de desespoir à ce triste spectacle, je voulus tuer les Medecins, qui n'étoient coupables que d'avoir donné dans mes vaines frayeurs, & que leurs seule ignorance rendoit complices d'un crime dont j'étois l'unique cause. Le sage Xumchem arrêta mes fureurs, en me representant le tort que j'avois, d'accuser des gens qui n'avoient fait qu'executer mes ordres.

Je me calmai à leur égard; mais il n'en fut pas de même à celui de Zizumene que je voyois aux portes du trépas, & qui après des douleurs incroïables mit une Princesse au jour, que Mirpha reçut dans ses bras, & de qui la naissance ne put me consoler du funeste sort de sa mere. Cette délivrance parut avoir terminé ses maux, mais elle augmenta les miens; les Medecins ayant reconnu en examinant l'enfant, que Zizumene n'étoit point empoisonnée, & que ce qu'ils lui avoient donné pour la guérir, si elle l'eût été, pouvoit la faire mourir, ne l'étant pas. Mon desespoir redoubla à cette nouvelle; je mau-

dis mille fois mes craintes & mes ſoupçons ; & m'approchant de ma Princeſſe, je lui laiſſai voir par mes larmes, mes ſanglots & mes gémiſſemens, le regret mortel que je ſentois de l'avoir miſe en cet état. Seigneur, me dit-elle d'une voix foible & mourante, votre douleur avance ma mort ; moderez-la ſi vous voulez que je me conſole de mourir ſi jeune, & m'accordez deux graces avec leſquelles je quitterai la vie ſans iuquiétude. Ma chere Zizumene, lui répondis-je, vous n'avez qu'à commander, je fais vœu de vous obéir juſqu'à mon dernier ſoupir ; mais ne parlez point de mourir, les Dieux vous rendront à mon amour : ils ſçavent que c'eſt pour vous trop aimer que j'ai mis vos jours en péril, & ſans doute ils ne permettront pas que celui qui voudroit ſacrifier mille fois ſa vie pour un inſtant de la vôtre, ſe reproche éternellement d'avoir cauſé ſa perte.

Mon cher Mohaban, reprit-elle ne vous reprochez jamais rien, c'eſt une des graces que j'exige de

de vous: l'autre eſt de conſerver vos jours pour l'innocente Princeſſe qui vient de naître, & de la faire élever hors du Royaume de Tunquin. Attendez, pour la rappeller, que la mort du Roy vous ait placé ſur le Trône, ou que ſa haine ſe ſoit éteinte. Son amour irrité s'eſt changé en fureur; il ne peut rien contre vous, mais il peut tout ſur vos enfans, Eloignez la jeune Zizumene : me le promettez-vous ? Oüi, m'écriai-je, je vous promets tout ce que vous voulez. A ces mots, cette infortunée Princeſſe ayant encore recommandé ſa fille à Mirpha, me fit ſigne de m'avancer, & ſe faiſant un effort pour ſe jetter dans mes bras, elle y rendit le dernier ſoupir.

Le Prince de Tunquin étoit ſi pénetré de douleur en racontant cette mort, que ſes ſanglots lui couperent la voix & l'obligerent à s'interrompre pour leur donner un libre cours. Le genéreux Zamet n'étoit pas moins affligé que lui ; tout ce qu'il venoit d'entendre lui paroiſſoit toucher de trop près

celle qu'il adoroit, pour que ſon cœur y fût inſenſible. Ses larmes & ſes plaintes accompagnerent celles de Mohaban, & ces deux Princes furent long-tems à ne s'exprimer que par des pleurs. Le Prince de Tunquin s'étant un peu remis : Je devrois, dit-il, avoir fini toutes mes avantures à cet endroit de ma vie, & je ne comprends pas comment j'ai pû reſiſter à ce malheur. Xumchem & Mirpha m'arracherent de cet appartement, & me rappellant ſans ceſſe les dernierer volontés de mon illuſtre épouſe, m'obligerent à les executer ; d'autant plus que je ſçus, à n'en pouvoir douter, que le Roy mon frere vouloit abſolument avoir ma fille en ſa puiſſance. Ainſi après avoir rendu les honneurs funébres à la mere, il fallut ſonger à la ſûreté de la jeune Zizumene ; comme ma Princeſſe lui avoit impoſé ſon nom, je ne voulus pas qu'elle en eût un autre. Je conjurai Xumchem de la cacher dans ſon déſert & de l'éléver ſecretement ; mais m'ayant repreſenté le

péril

péril qu'elle pouvoit courir étant ſi près du Roy, il me fit conſentir à ſacrifier ma ſatisfaction à ſon repos, en la lui laiſſant emmener dans la Cochinchine, dans laquelle il m'aſſura pouvoir mieux vivre ignoré, que dans tout autre lieu de la terre. Je lui recommandai d'élever Zizumene en Princeſſe, mais de lui cacher le nom de ſon pere & de ſa patrie, me reſervant la conſolation de lui déclarer ce myſtere en la rappellant près de moi. Le ſage Xumchem & ſa vertueuſe épouſé, qui s'exiloient volontairement pour me prouver leur zele, me promirent de ne rien oublier pour la rendre digne de ſon rang. J'embraſſai mille fois ce reſte précieux de ma chere Zizumene; & dans le feu de mes embraſſemens, le voile dont elle étoit envelopée s'étant ouvert, je remarquai ſur ſon ſein une roſe ſi vive & ſi parfaite, qu'on s'imaginoit qu'il n'y avoit qu'à la cueillir. Cette marque me parut un joüet de nature, d'autant plus extraordinaire, que *Zizumene* dans le commun

mun langage des Tunquinois veut dire *Rose*, Xumchem, qui joignoit une science profonde à ses autres qualités, m'assura que cela dénotoit une destinée toute brillante à ma fille.

Que vous dirai-je enfin, brave Ximin? Le Ciel me fit trouver des consolations jusques dans les effets du hazard, & je vis partir Zizumene, Xumchem & Mirpha avec autant d'espoir sur l'avenir, que de douleur pour le present. Cependant le Roy mon frere, trompé dans ses desseins par nos sages précautions, ne pouvant assouvir sa rage qu'imparfaitement, me fit défense de revenir à la Cour sans son ordre. Je ne me révoltai point contre ce commandement, la mort de Zizumene & l'absence de ma fille m'ayant rendu indifferentes toutes les choses de la vie; ainsi je restai sans peine dans la Province de Quamcheu. Xumchem m'avoit promis de venir tous les ans m'apporter des nouvelles de la jeune Princesse: il n'y manqua point; & comme dans Tunquin

on

on le croyoit toujours dans ſon deſert, & qu'il affectoit à ſon retour de ſe montrer à quelques prochaines habitations, il paſſa bientôt chez nos peuples ſuperſtitieux pour un homme extraordinaire, qui par ſa longue retraite & ſes auſterités avoit commerce avec les Dieux. Cette erreur populaire ayant jetté le reſpect dans les cœurs, ſa maiſon qui n'étoit occupée que d'un homme en qui il avoit une confiance extrême, devint auſſi ſacrée qu'un Temple, dont perſonne n'oſoit approcher que lorſque cet homme le permettoit, ce qui n'arrivoit que tous les ans, que Xumchem venoit y faire quelques jours de reſidence. Je paſſai dix années de la ſorte, & coulois mes jours aſſez triſtement, quand la réputation de Zamet & de ſa magnificence vint réveiller l'orgueil & l'ambition que mes infortunes ſembloient avoir aſſoupies. Je rougiſſois d'entendre chanter de tous côtés les loüanges d'un homme de vingt ans, & de n'avoir encore rien fait pour immortaliſer

taliſer mon nom. L'envie & la jalouſie vinrent déchirer mon ame & troubler mon repos ; j'oubliai l'ombre de Zizumene & ſa vivanté image, pour ne plus ſonger qu'à ſurpaſſer Zamet.

Son Palais à trente-deux portes irritoit ma vanité ; & n'ayant pas la même étenduë que lui pour la ſatisfaire, je fis élever pluſieurs Palais ſuperbes, je fis des aumônes, je répandis l'or à pleines mains, & cependant je ne pûs parvenir à l'emporter ſur ce Prince.

Tout ce que je faiſois pour étouffer ſa gloire, ne ſervoit qu'à l'augmenter par le parallele deſobligeant que les voyageurs faiſoient de mes libéralités avec les ſiennes. Xumchem qui venoit comme à ſon ordinaire, m'en rapportoit des choſes ſi ſurprenantes, que le chagrin de les entendre l'emportoit ſur la joïe d'apprendre par ſa bouche que Zizumene étoit auſſi belle que ſa mere, & qu'elle la ſurpaſſeroit en eſprit ainſi qu'en cience. Cependant je n'oſai jamais lui découvrir l'envie & la haine

haine que je portois à Zamet, redoutant sa vertu sévere, & je continuai à vouloir obscurcir les actions de mon rival par l'éclat des miennes. Neuf ans de prodigalités n'ont pourtant pû m'y faire réussir: je passe bien pour le plus magnifique Prince de Tunquin, mais Zamet passe pour le plus libéral Prince de la terre. Enfin voulant faire diversion avec moi-même, & me donner des occupations qui détournassent mon esprit de Zamet, je resolus de faire revenir Zizumene; & comme Xumchem devoit bien-tôt arriver, je me préparois à lui dépêcher un courier, lorsqu'après dix-neuf ans de haine & de colere le Roy de Tunquin se repentant des chagrins qu'il m'avoit donnés, vivement touché d'avoir rendu sa favorite victime d'une injuste fureur, & voyant chaque jour augmenter ses infirmités, prit le parti de se reconcilier avec moi.

Mais craignant que je ne vouluſſe pas me fier à lui, & que je refusasse de quitter Quamcheu

à

à sa simple priere, il m'envoya les deux principaux Ministres de l'Etat pour m'en solliciter, & me prêter serment de la sincerité des intentions du Roi. Ennuyé de la vie privée, persécuté par mes inquiétudes naturelles, & dominé par l'ambition de reprendre mon rang, je me rendis à leurs raisons & revins à Tunquin, où le Roi me reçut comme en triomphe, me demanda pardon en présence de tout le Conseil assemblé, & me voulut ceder la Couronne pour expier sa faute & réparer les pertes que j'avois faites, ce Monarque croyant ma fille au tombeau, comme j'en avois fait courir le bruit. Je vous avoüe, cher Ximin, que cette action me toucha; & charmé de pouvoir donner aux Tunquinois une preuve éclatante de ma générosité, j'embrassai le Roi mon frere, je lui pardonnai les maux qu'il m'avoit faits, & je refusai de monter au Trône. Cette réconciliation rendit la joïe au peuple, qui la célébra avec éclat; mais lorsque j'eûs publié que la jeune

jeune Zizumene voyoit le jour, cette joïe redoubla de toutes parts d'une maniere si surprenante, que je fus obligé de presser le départ de mon Courier, afin que Xumchem ne tardât point à m'amener la Princesse, à laquelle je me faisois un plaisir délicat d'apprendre sa naissance au milieu des acclamations des grands & des petits, qui lui préparoient une reception digne de son rang & de leur amour pour leurs Souverains.

Je choisis pour cette ambassade Chémara cet homme de confiance à qui Xumchem avoit laissé le soin de ses biens & de sa maison, afin qu'il ne pût douter qu'il venoit de ma part.

Comme la route de Tunquin à Caccian est plus difficile que longue, je comptois les voir tous arriver avant la seconde Lune; mais bien-loin d'avoir cette douce satisfaction, le tems s'est écoulé sans que j'en eusse même aucune nouvelle. Allarmé de ce silence, je fis partir un autre Courier pour sçavoir ce qui causoit ce retardement

ment : Mais helas ! cet homme après un mois d'abſence eſt revenu m'apprendre que Zamet avoit fait aſſaſſiner Xumchem & Mirpha au ſortir du Palais à trente-deux portes ; qu'il avoit enlevé ma fille, & qu'il la tenoit priſonniere dans un affreux deſert où lui ſeul avoit la liberté de la voir ; qu'il avoit appris ces funeſtes nouvelles de deux perſonnes differentes, dont l'un étoit un Indien, que ſon métier de Bucheron faiſoit habiter les bois qui ſéparent une bonne partie du chemin de Tunquin à Caccian, auquel il s'étoit adreſſé pour ſçavoir celui qu'il devoit prendre ; qu'ayant queſtionné cet homme ſur beaucoup de choſes indifferentes, & lui ayant demandé ſi la Forêt étoit ſûre, il lui avoit répondu qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui, & qu'il y avoit toute apparence que le Prince Zamet ne chercheroit pas à l'enlever, comme il avoit fait il y a quelque tems à l'égard d'une jeune perſonne dont il avoit fait tuer le pere & la mere au milieu

de

de la nuit dans le plus épais du Bois, & qu'il avoit renfermé dans son Palais; que ce même Bucheron lui avoit dit que s'étant réveillé aux cris de ceux qu'on assassinoit, il étoit accouru pour sçavoir ce qui les causoit; mais qu'ayant vû un nombre infini de gens armés, il avoit eu tant de peur qu'il s'étoit caché pour n'en être pas apperçu; & qu'ayant reconnu la voix du Prince Zamet, il avoit eu la curiosité d'apprendre la suite de cette aventure, puisqu'il le pouvoit sans danger d'où il s'étoit posté; qu'il avoit vû ce Prince à la tête de plusieurs donner la mort à trois hommes; que de deux femmes qui étoient avec eux, la plus âgée avoit été poignardée, & que Zamet avoit emmené la plus jeune.

Et que lui, pauvre Bucheron, ne les avoit pas vûs plutôt partis qu'il s'étoit avancé sur le lieu du combat, dans l'espoir de profiter de quelques dépoüilles; mais qu'il n'avoit eu que le tems de foüiller un vieillard, sur lequel il avoit trou-

trouvé des tablettes écrites d'un langage qu'il n'entendoit pas, ſans pouvoir prendre autre choſe, les gens de Zamet étant venus dans ce moment pour enlever les morts. Ce récit ayant ſurpris mon Courier, il demanda au Bucheron à voir les tablettes; cet homme qui les avoit ſur lui, les lui montra, & reconnoiſſant qu'elles étoient remplies, de Lettres Tunquinoiſes, ſon cœur commençant à s'émouvoir, il les avoit parcouruës, & y avoit trouvé avec la derniere douleur celle que javois envoyée à Xumchem par mon premier Courier, qui étoit conçuë en ces termes:

LETTRE.

Tout eſt calme, mon cher Xumchem, les diſcordes ſont finies: partez & me ramenez Zizumene; ſa préſence eſt néceſſaire à la ratification de la paix, & la vôtre à la récompenſe que vous

vous prépare Mohaban Prince de Tunquin.

Mon Courier ne pouvant plus douter que ce ne fût Xumchem qu'on avoit assassiné, pria le Bucheron de lui laisser la Lettre, mais il ne voulut jamais s'en désaisir, ce qui obligea mon homme de la lire plusieurs fois pour la retenir. Et voulant être encore mieux instruit, il pousſa jusqu'à Caccian, fut à la maison que Xumchem y avoit occupée; mais il n'y trouva personne, & sçut par quelques voisins que celui qui l'habitoit en étoit parti avec toute sa famille il y avoit plus d'un mois. Toutes ces choses lui prouvant mon malheur, il revint sur ses pas, sejourna au Palais à trente-deux portes, & s'informa comme font les voyageurs, si Zamet étoit marié; on lui dit que non, mais qu'on croyoit qu'il le seroit dans peu avec une belle Etrangere; il demanda son nom, on lui nomma Zizumene en le priant de n'en rien di-

re, parce que c'étoit un grand ſecret.

Mon Courier n'en voulut pas ſçavoir davantage, & reprit la route de Tunquin, outré de deſeſpoir d'avoir de ſi triſtes nouvelles à m'apprendre. Jugez, brave Ximin, de ma rage & de ma fureur, & de l'augmentation de ma haine pour le traitre Zamet; elle devint ſi violente, & le déſir de me venger s'empara ſi fort de mon ame, que ne voulant m'en rapporter qu'à moi de la perte de mon ennemi, ni conſulter perſonne dans les moyens d'y réuſſir, je ſuis parti de Tunquin guidé par mes tranſports, & ſuis arrivé dans la Cochinchine dans le ſeul deſſein d'enfoncer mon poignard dans le cœur du cruel qui m'a fait un ſi ſenſible outrage.

Mohaban ayant ainſi fini ſon hiſtoire, le généreux Zamet bien plus touché de l'opinion qu'on avoit donnée de lui à ce Prince, qu'effrayé de ſon funeſte projet, voyant qu'il n'avoit plus rien à dire, prit la parole; & le regardant froidement

ment: S'il étoit vrai, lui dit-il que Zamet eût commis tant de crimes, il meriteroit sans doute non la mort que vous lui destinez, mais les plus affreux tourmens. Cependant permettez, Seigneur, que je le justifie en vous rapportant la verité d'un fait qui ne peut être trop éclairci, non que la vie de Zamet me soit assez chere pour vouloir la garantir de vos coups. Je ne vous détournerai point de la lui ravir; & bien-loin de vous en empêcher, je vous donnerai des moyens assûrés de satisfaire vos désirs, si ce que je vais vous conter, & que des personnes dignes de foi qui étoient avec lui m'ont appris, ne fait point d'impression sur votre ame. Alors lui détaillant tout ce qui s'étoit passé dans l'aventure de Zizumene sans y paroître interessé: Voilà Seigneur, continua-t-il, ce que j'ai sçû. Je sçai plus encore, Zamet adore Zizumene, & sans sçavoir sa naissance la traite, la respecte & la fait servir en Reine. Il est vrai que personne ne la voit, mais on dit que c'est elle qui

le veut ainſi, & que le Prince ſoumis à ſes moindres volontés, n'agit & ne reſpire que pour elle. Pourquoi-donc, Seigneur, vous raporter ſimplement à des ames ignorantes & ſerviles? Un Bucheron, qui peut-être eſt un des voleurs lui-même; un Eſclave des Eſclaves de Zamet & votre Courier, ſont les ſeuls interprétes que vous prenez des actions de ce Prince; votre exemple ne doit-il pas vous inſtruire de ce qui peut arriver aux autres?

Ce que j'ai fait pour vous, Zamet n'a-t-il pû le faire pour Zizumene? N'avez-vous pas été attaqué par des voleurs, & ne me ſuis-je pas heureuſement trouvé pour vous ſeconder? Cependant il ne tient donc qu'à quelques miſérables d'aller à Tunquin publier que je vous ai voulu donner la mort.

Ah! Ximin, s'écria Mohaban en l'interrompant, vous êtes ami de Zamet & vous m'avez trompé. Non, Seigneur, reprit-il avec vivacité; attaquez ſes jours, j'y conſens, mais laiſſez-moi défendre ſa reputation: c'eſt une conſidération

tion que les hommes se doivent quand même ils seroient ennemis: c'est défendre sa propre gloire, que de vouloir empêcher qu'on ternisse celle d'un autre. Cependant, Seigneur, vous le haïssez, vous le voulez perdre; il faut vous satisfaire & vous prouver que Zamet est si peu de chose pour moi, qu'il n'est point de mortel sur la terre dont je ne préfere le bonheur au sien. Je vous ai promis de vous faciliter les moyens de vous venger, je vous tiendrai parole; mais comme votre colere ne vous permet pas de réflechir, que la mort de Zamet ne vous rendroit pas Zizumene, je vous promets encore de l'obliger à vous la rendre, après quoi je le livre à vos coups.

Mon cher libérateur, lui répondit Mohaban en l'embrassant, que ne vous devrois-je point, & que ne devez-vous pas attendre de ma reconnoissance après de tels services! Le fin Ximin lui dit qu'il n'en demandoit point d'autre, que celle d'obtenir son amitié

& de lui prouver qu'il en étoit digne. Le Prince de Tunquin l'assura qu'il n'avoit besoin que de ce qu'il avoit déja fait pour la mériter; & cet entretien continua encore quelques momens en se donnant mille marques d'estime, ensuite de quoi Zamet l'ayant prié de permettre qu'il donnât ses ordres pour executer ses promesses, il sortit, & faisant venir Tahir il lui commanda de monter à cheval, de se rendre au Palais des trente-deux portes, d'y faire armer tous ses Officiers & tous ses Domestiques, de dire au Gouverneur de se mettre à leur tête, & de se rendre au point du jour dans la Forêt, & d'y enlever tous les Bucherons qu'ils trouveroient, de faire ensorte, en cas que ces misérables fussent secourus, de ne tuer personne, & de les emmener vivans dans la Tour du Palais.

Après cet ordre, comme il étoit tard, & qu'il n'entroit jamais le soir dans l'appartement de Zizumene, il fut rejoindre Mohaban avec lequel il soupa. Mais soit que la longueur

du voyage & celle du combat des voleurs eut trop fatigué le Prince de Tunquin, il se trouva mal au milieu du repas & ne put manger. Zamet allarmé le fit mettre au lit, & ne voulut point le quitter de la nuit, quoique Mohaban se trouvât mieux, & le conjurât de ne pas perdre son repos pour un si foible accident. Le généreux Indien, à qui la vie du Prince de Tunquin étoit devenuë plus chere que la sienne, ne put consentir à l'abandonner, & lui fit donner par ses Chirurgiens de si bons élexirs, qu'ils le mirent en état de goûter les douceurs du sommeil. Lorsque Zamet le vit tranquile, il se retira dans son appartement pour rêver en liberté au dessein qu'il avoit formé; ses pensées le conduisirent sans avoir pû fermer l'œil, jusqu'au réveil de Mohaban: le soleil étoit déja fort haut, & l'Amant de Zizumene attendoit pour voir le Prince de Tunquin que Tahir fût de retour, lorsqu'il entra, & l'instruisit qu'ils avoient pris cinq Bucherons dans des routes differentes, mal-

gré l'oppoſition de pluſieurs brigands qu'ils avoient appellés à leur ſecours; qu'il y en avoit de ceux-là une quinzaine de morts & trois de bleſſés, qu'ils avoient emmené avec les Bucherons qui tous cinq n'avoient reçu aucunes bleſſures, & qu'ils étoient priſonniers dans la Tour & bien gardés. Zamet extrémement content de cette expédition, ſe rendit auprès de Mohaban qu'il trouva en parfaite ſanté, mais ſi pénétré des ſoins qu'il avoit pris de lui, qu'il ne ceſſoit point de l'en remercier.

Zamet ayant interrompu ſes complimens pour lui demander s'il ſe trouvoit en état de voir ſon ennemi, il lui répondit en rougiſſant que la façon dont il le vouloit attaquer n'ayant pas beſoin de beaucoup de courage, il ſe ſentoit aſſez fort pour accomplir ſon projet. Hé bien! Seigneur, lui repliqua le fin Zamet, permettez que Tahir vous conduiſe où par mes ſoins ce Prince infortuné nous ira joindre; & comme vous ne l'avez jamais vû, pour ne vous point mé-

méprendre, vous le reconnoîtrez à la magnificence de ſes vêtemens: ſa veſte eſt couverte de perles & de rubis, ſa tête eſt ornée d'un panache de plumes blanches entouré d'un cordon de diamans ; il ſera ſeul, & tandis que vous ſatisferez votre vengeance, je délivrerai Zizumene.

L'aveugle Mohaban conſentit à tout ; enyvré du plaiſir d'aſſouvir ſa haine, il ne ſe donnoit pas le tems de faire aucune réflexion ſur l'irregularité de tout ce qu'on lui propoſoit. Zamet l'ayant laiſſé ſe préparer à ſon aſſaſſinat il ſe rendit chez Zizumene. Cette belle Princeſſe inquiéte, agitée, & dans un trouble dont elle ignoroit la cauſe, ne le vit pas plutôt entrer qu'elle lui demanda ſi le Prince de Tunquin étoit parti. Non, Madame, lui dit-il en ſoûriant, & je crois qu'il ne partira pas encore de quelques jours ; & comme je me ſuis engagé de lui faire voir l'adorable Zizumene, je viens vous ſupplier de m'accorder cette grace, & de vouloir vous parer aujour-

d'hui des ornemens que vous avez ſi conſtamment dédaignés. Ah! Seigneur, lui dit-elle avec chagrin, pourquoi m'expoſer aux yeux d'un Etranger? inconnuë à moi-même, ignorée de toute la terre, quel titre voulez-vous que je prenne avec Mohaban?

Celui de Princeſſe de Tunquin, lui répondit Zamet en ſe jettant à ſes pieds: Oüi, Madame, continua-t-il en laiſſant ſur ſon viſage l'excès de ſa ſurpriſe, le Prince Mohaban eſt pere de l'adorable Zizumene, & je n'ai pû me refuſer la ſatisfaction de vous en féliciter le premier. Qu'entends-je, s'écria cette Princeſſe, je dois la vie à Mohaban, & je vous dois la ſienne! Ah! Seigneur, allons lui découvrir quel bras à ſauvé ſa fille & ſes jours. Zamet ne put s'enpêcher d'admirer la beauté de l'ame de cette incomparable perſonne, qui plus ſenſible à la reconnoiſſance qu'au rang qui lui étoit annoncé, ne s'empreſſoit que pour montrer ſa gratitude; mais ayant arrêté ce généreux tranſport, il l'inſtruiſit ſuc-

ſuccintement des principales preuves de ſa naiſſance, lui déguiſant tout ce qui regardoit la haine & les deſſeins de Mohaban dont il lui dit avoir calmé la colere, que n'étant fondée que ſur ce qu'il croyoit que Zamet la retenoit priſonniere, s'étoit entierement appaiſé lorſqu'il lui avoit promis de lui prouver le contraire; & c'eſt pour le ſurprendre agréablement, continua-t-il, que je vous conjure adorable Zizumene, de vous mettre auſſi ſuperbement que l'exige votre naiſſance & ma juſtification. Tahir, à qui j'ai donné mes ordres, aura ſoin de vous conduire où votre gloire & la mienne demandent que ſe faſſe cette entrevûë.

La belle Tunquinoiſe jugeant à ce diſcours qu'elle deſobligeroit Zamet en s'oppoſant à ce qu'il deſiroit, lui promit de faire ce qu'il exigeoit d'elle, en lui témoignant une impatience extrême d'embraſſer les génoux du Prince ſon pere, L'illuſtre Indien voulant en hâter le moment, ſortit de chez elle pour ſe faire habiller comme

il s'étoit dépeint à Mohaban. Cependant Tahir le conduisoit au lieu du rendez-vous ; c'étoit dans un aimable vallon entre la Ville de Caccian & le Palais des trente-deux portes, mais trop éloigné de l'une & l'autre pour en espérer aucun secours ; le lieu même étoit extrêmement solitaire, mais charmant par sa décoration naturelle & plusieurs ruisseaux dont il étoit arrosé, qui par leur murmure agréable & le chant des oiseaux paroissoit bien plus propre aux transports de l'amour qu'à ceux de la haine & de la vengeance. Mohaban s'y rendit à cheval, guidé par Tahir qui l'y laissa seul pour reprendre le chemin du Palais de la Forêt, où son devoir le rappelloit. Le Prince de Tunquin charmé de ce beau lieu, descendit de cheval pour s'y promener & voir plus aisément de quel côté viendroit son ennemi ; il avoit son sabre au côté & son poignard à la main.

Tandis qu'il se préparoit de la sorte à la plus indigne de toutes les actions ; le généreux Zamet éla-

éclatant d'or & de diamans, & plus brillant encore de ſes propres charmes, ſortit de ſon Palais ſans aucune ſuite, monté ſur le plus fier de ſes chevaux, & ſe rendit au vallon. Lorſqu'il en fut à une certaine diſtance, il arrêta la courſe de ſon cheval, & s'avançant au petit pas, il donna au Prince de Tunquin tout le tems de l'examiner, comme il n'étoit pas encore aſſez près de lui pour en être reconnu. Le ſoleil qui dardoit ſur Zamet, & qui renvoyoit par ſes rayons ceux des diamans dont il étoit couvert dans les yeux de Mohaban, il en fut ébloüi & ne pût voir ſans trouble l'air guerrier & majeſtueux de cet ennemi. Zamet s'en apperçut, & profitant de cet inſtant, il deſcendit de cheval & s'approcha de Mohaban au moment que ce Prince ayant pris ſa réſolution s'avançoit à grand pas. Il le joignit, & levoit déja le bras pour le percer, lorſque ſe trouvant face à face il reconnut que ce Zamet dont il vouloit la mort, étoit le Ximin auquel il

devoit la vie : O Ciel, que vois-je! s'écria-t-il en laiſſant tomber le poignard. Il n'en put dire davantage, ſon étonnement étant ſi grand qu'il ne ſçavoit ſi ce n'étoit pas un enchantement. Zamet, qui le regardoit d'un air qui témoignoit auſſi peu de crainte que de colere, tira ſon ſabre ; & le lui preſentant en le tenant par la pointe : Tenez, lui dit-il, Seigneur, prenez cette arme, il n'eſt pas néceſſaire de les choiſir pour ôter la vie à un homme qui vous la ſacrifie depuis le premier moment qu'il a connu le pere de Zizumene.

Quoi! reprit Mohaban en ſe reculant toujours plus ſurpris, Ximin eſt le Prince Zamet? vous êtes celui qui m'a fait quitter mes Etats pour vous donner la mort? celui qui m'a tiré de péril ſans me connoître? celui à qui j'ai confié mon horrible deſſein, & qui n'en pouvant douter, m'a cependant reçu comme ami dans ſon Palais, m'a traité ſuperbement, a pris ſoin de mes jours, m'a veillé comme un frere & m'a reſpecté comme

un

un pere? Ah! quiconque eſt capable d'une telle magnanimité, ne ſçauroit jamais l'être de rapt & d'aſſaſſinat. Zamet, continua-t-il en ſe jettant dans ſes bras, Prince digne en effet de l'emporter ſur tous les Princes de la terre, oubliez mon cruel attentat: Que votre eſtime rétabliſſe ma gloire; & s'il eſt vrai que Zizumene ait eû le bonheur de vous plaire, recevez ſa main comme un gage aſſuré de ma reconnoiſſance & de mon amitié.

Il ſeroit difficile d'exprimer ce qui ſe paſſoit dans le cœur de Zamet pendant ce diſcours. Deux ſortes de joïe, s'il eſt permis de parler ainſi, le tranſportoient à la fois; celle d'avoir fait rentrer ce Prince orgueilleux en lui-même, & celle du conſentement qu'il donnoit à ſon bonheur. Il ſembloit à ces actions, qu'il devoit tout à Mohaban, & que Mohaban ne lui devoit rien. Mais ce Prince à qui le genéreux & magnanime de cet illuſtre Indien avoit ouvert

les

les yeux sur l'énormité du sien & l'injustice de sa haine, ne pouvant souffrir qu'il lui rendît graces d'un bien qu'il ne tenoit que de lui-même par sa valeur, sa prudence, & le secours que Zizumene & lui en avoient reçu, le conjura de ne le pas faire rougir davantage; puisque plus il lui faisoit voir de grandeur d'ame, & plus il le couvroit de honte, en lui prouvant la difference des sentimens qui les avoient conduits l'un & l'autre. Le Prince Zamet qui connut véritablement combien il étoit touché de repentir, le supplia de tout effacer de son esprit, & de ne songer qu'à voir l'adorable Zizumene qui devoit bien-tôt s'offrir à ses regards.

Un nom si cher produisit l'effet qu'il en attendoit. Le Prince de Tunquin banniſſant de son esprit tout ce que cette aventure avoit eu de honteux pour lui, pria Zamet de hâter cette douce entrevûë. Le Prince de la Cochinchine le fit remonter à cheval; il en fit au-

autant, & sortant du vallon ils prirent lentement le chemin du Palais aux trente-deux portes. A peine avoient-ils fait deux ou trois cent pas, qu'ils virent venir à eux quatre Coureurs Indiens vêtus superbement, pour les avertir que la Princesse s'avançoit. Zamet obligeant Mohaban de moderer son impatience, le fit arrêter pour attendre Zizumene en lui disant agréablement qu'il vouloit qu'il vît à son aise de quelle sorte il traitoit sa prisonniere. Le Prince de Tunquin qui n'avoit plus de volonté que la sienne, fit ce qu'il voulut, & bien-tôt après ils virent paroître cent Archers de la Garde du Prince, qui se partageant en deux files se rangerent en haïe sur cette route ; ensuite parurent autant de jeunes filles Esclaves, à visage découvert, qui se rangerent de même maniere. Après elles vint un gros de cent autres Indiens magnifiquement habillés, ayant le cimetere à la main, qui s'étant ouverts des deux côtés à la vûë de

de Zamet découvrirent au milieu d'eux un Eléphant blanc, caparaçonné superbement, sur lequel étoit une espece de Trône où l'or brilloit de tous côtés. La belle Zizumene y étoit assise d'un air majestueux, & si couverte de perles & de diamans, qu'on ne pouvoit distinguer le fond de son vêtement: son visage étoit couvert d'une gaze assez claire, & qui cependant ne laissoit entrevoir que trés-imparfaitement la beauté de ses traits.

Sa coëffure étoit ornée d'une couronne de rubis dont l'éclat & le feu ne firent qu'annoncer celui des yeux de cette surprenante Princesse, qui ne vit pas plutôt Zamet, & se doutant aux mouvemens de son cœur que celui qui l'accompagnoit étoit le Prince de Tunquin, leva son voile, & leur découvrit par cette action les charmes merveilleux qui la rendoient la plus parfaite beauté de l'Asie. Mohaban n'eut pas plutôt attaché les yeux sur elle, que re-

con-

connoiſſant dans cette ſeconde Zizumene tous les traits de la premiere: Ah! s'écria-t-il, genéreux Zamet, pardonnez mes tranſports. Le jeune Prince, qui n'étoit pas moins empreſſé que lui, ne le retint plus; & s'avançant l'un & l'autre, ils approcherent de Zizumene au moment que l'Eléphant s'arrêtoit & ſe mettoit à genoux pour la laiſſer deſcendre. Les Eſclaves Indiennes entourerent cet animal & reçurent la Princeſſe. Auſſi-tôt Zamet & Mohaban deſcendirent de cheval; & les mouvemens de la nature ne pouvant plus ſe contraindre, le Prince de Tunquin courut à Zizumene; & la prenant dans ſes bras: O ma fille, lui dit-il, que vous m'avez coûté de pleurs! & que j'ai de graces à rendre à celui qui m'a conſervé un bien ſi digne de ma tendreſſe!

La jeune Princeſſe, en qui le ſang parloit avec violence, ne répondit d'abord que par des larmes accompagnées de tendreſſe & de reſpect, dont Mohaban empêchoit

choit toujours les effets en la tenant étroitement embraſſée. Enfin ayant repris l'uſage de la voix : Eſt-il bien vrai, Seigneur, lui dit-elle, que l'illuſtre Prince de Tunquin ſoit l'auteur de mes jours ? Ce que ſa vûë m'inſpire ne me donne pas lieu d'en douter ; mais cette gloire eſt ſi grande pour moi, que je crains de m'y trop livrer avant que vous en ſoyez mieux convaincu : cependant je porte la roſe myſterieuſe, j'ai ſuccé le lait de Mirpha, moi ſeule ai reçu les leçons du ſçavant Xumchem ; & ſi ces noms vous ſont connus, je puis ſans heſiter m'abandonner à mes tendres mouvemens.

Oüi, Princeſſe, reprit Mohaban, vous le pouvez ſans nulle crainte, & mon cœur n'a pas beſoin de preuves plus éclatantes : Mais ma chere Zizumene, continua-t-il, que notre joïe ne nous faſſe pas oublier celui qui nous la procure. Genéreux Prince, dit-il à Zamer, nous ſommes l'un & l'autre en vos mains, diſpoſez à votre gré du ſort

du

du pere & de la fille. Seigneur, lui répondit-il, vous ſçavez que je vous ai rendu maître du mien ; mais comme il reſte encore une choſe à ma juſtification, permettez que nous reprenions le chemin du Palais. Mohaban lui dit qu'il étoit prêt à faire tout ce qu'il ſouhaitoit, mais qu'il ne vouloit point entendre d'autres explications ſur un ſujet qui le couvroit de confuſion. A ces mots, Zamet & lui ayant remis la Princeſſe ſur ſon trône, l'Eléphant reprit ſa marche dans le même ordre qu'il étoit venu, accompagné des deux Princes à cheval. Celui de Tunquin ne ſe laſſoit point d'admirer la magnanimité de Zamet, qui pouvant ſe venger avec facilité, n'avoit employé pour le vaincre que grandeur d'ame & que genéroſité. Pour le jeune Indien, rempli de ſon amour, il ne ſongeoit qu'à Zizumene ſur laquelle ſes regards étoient toujours attachés. Cependant ils arriverent, ſelon l'ordre qu'il en avoit donné, au Palais des tren-

trente-deux portes, où de nouvelles magnificences frapperent Mohaban d'étonnement & d'admiration.

Mais comme sa haine & sa jalousie s'étoient entierement changées en estime ainsi qu'en reconnoissance, & que l'amour de Zamet pour Zizumene sembloit lui approprier tout ce qu'il voyoit, il n'en prit qu'une augmentation de considération pour lui & d'impatience de se l'attacher par des nœuds éternels. Ils furent reçus dans ce Palais par le Gouverneur à la tête de tous les Officiers de la Maison du Prince, & conduits dans son superbe pavillon. Ensuite Zamet ayant fait passer Mohaban dans une salle particuliere, il commanda qu'on fist venir les prisonniers. On les amena chargés de chaînes, & la surprise de Mohaban fut extrême, de reconnoître parmi eux un Indien que Xumchem avoit emmené avec lui dans son dernier voyage à Quamcheu. Cet homme n'en eut pas une moins grand-

grande en voyant son Prince dans le Palais ; & comme Zamet se préparoit à les faire interroger sur les crimes dont il les soupçonnoit, ce malheureux se mit à genoux & demanda la vie pour prix de ce qu'il alloit déclarer. Le Prince de Tunquin pria Zamet de lui accorder sa demande, voulant sçavoir des choses qui lui étoient très-importantes, ce misérable étant Tunquinois. Zamet ne répondit qu'en ordonnant au coupable de parler sans nulle crainte, lui promettant de ne le pas faire mourir s'il disoit la verité. Alors cet homme avoüa qu'ayant manqué plusieurs fois de voler à Xumchem une cassete pleine de diamans, par le soin qu'il prenoit de ne laisser entrer aucun de ses gens dans le cabinet où cette cassete étoit enfermée, il avoit crû n'en pouvoir trouver une plus belle occasion que celle de son retour à Tunquin, ayant des bois à passer favorables à son dessein ; mais que craignant que les brigands ne le pri-

privaſſent de ſes eſperances, il avoit pris le parti de les mettre de ſon projet afin de le mieux executer.

Que pour cet effet ayant demandé à Xumchem la permiſſion d'aller voir le Palais de Zamet, & l'ayant obtenuë, il avoit employé tout le tems qu'il lui avoit donné, à découvrir la retraite de ceux qu'il cherchoit; qu'un des Bucherons qui étoit là preſent, & qui le voyant de bonne volonté s'étoit découvert à lui pour être du métier, l'avoit conduit au chef des brigands; qu'ils étoient convenus de leurs faits & de les avertir du jour du départ de Xumchem, avec promeſſe de les venir joindre auſſitôt.

Que les choſes avoient réuſſi comme il le deſiroit; que Xumchem avoit mis la caſſete dans la litiere avec un grand ſecret; mais que comme il examinoit toutes ſes actions avec ſoin, il n'avoit pû l'ignorer; qu'étant partis & arrivés au Palais de Zamet, il avoit quitté

quitté l'équipage pour donner avis aux brigands que leur proïe s'avançoit ; & que dans ſes diſcours ayant parlé de la beauté de Zizumene, le chef des voleurs avoit formé le deſſein d'en faire ſon partage, & qu'enfin au paſſage de la Forêt il avoit donné le ſignal dont il étoit convenu ; que le chef des voleurs & deux autres avoient d'abord attaqué la litiere pour en tirer la caſſete & Zizumene, tandis que leurs compagnons combattoient Xumchem ; mais que Zamet étant accouru au ſecours, attiré par les cris des femmes, ſa ſurprenante valeur les avoit tous mis en déroute, qu'il avoit tué le capitaine de la Troupe, qui vouloit emmener Zizumene après avoir poignardé Mirpha ; qu'enſuite il avoit fait main baſſe ſur les autres, dont pluſieurs avoient perdu la vie, que pour lui, craignant d'être pris il avoit fui avec trois autres ; qu'ils s'étoient emparés de la caſſete, & s'étoient promptement retirés au fond de leur caverne.

Et que vers le lever du soleil, n'entendant plus rien, il étoit retourné dans le Bois pour dépoüiller les morts, mais qu'il n'avoit eû que le tems de prendre les tablettes de Xumchem, les gens de Zamet étant venus pour lui rendre les honneurs funébres; que ce Prince avoit fait faire des perquisitions sur cet assassinat, qui avoient allarmé le nouveau capitaine que les voleurs avoient élu, & que pour prévenir leur perte ils avoient resolu la sienne; mais que voulant prendre une occasion propice, la valeur de Zamet leur donnant une extrême crainte, ils l'attendoient avec impatience, lorsque le hazard lui avoit fait rencontrer un Tunquinois qu'il avoit vû à Quamcheu au service de Mohaban; que cet homme ne l'ayant point reconnu, s'étoit adressé à lui pour le guider sur le chemin de Caccian; & que dans leur entretien ayant jugé qu'il alloit chercher Xumchem, il avoit imaginé d'accuser Zamet du meurtre dont ils étoient coupables, en

fei-

feignant d'ignorer quels étoient ceux qu'il avoit assassinés, & que pour le mieux instruire sans qu'il parût en avoir dessein, il lui avoit montré les tablettes de ce malheureux Bonze, ne doutant pas qu'il ne rendît compte de cette aventure à Mohaban, & que ce Prince irrité ne mît tout en usage pour se venger de Zamet, les voleurs se flattant de pouvoir s'en défaire de cette sorte sans courir des risques qui étoient certains en l'attaquant à main armée.

Après ce récit, ce traître tira les tablettes, que Mohaban reconnut pour celles que Chémara avoit portées de sa part à Xumchem, qui renfermoient la Lettre dont il avoit parlé à Zamet dans son histoire. Une pareille confession remplit d'horreur & d'indignation tous les cœurs ; mais les Princes satisfaits de l'éclaircissement qu'elle venoit de leur donner, tinrent leur promesse au perfide Tunquinois, ne le condamnant qu'à un perpétuel esclavage

& aux pénibles travaux des criminels qu'on ne vouloit pas faire mourir. Les autres accusés, & découverts par lui, avoüérent les mêmes choses & celle que le Tunquinois ne sçavoit pas, qui étoit l'aventure de Mohaban dont il n'avoit point été, gardant la caverne ce jour-là, les voleurs ayant chacun leur tour pour y faire sentinelle. On apprit d'eux qu'ils avoient tué le cheval, n'ayant gardé que le riche harnois, & que trois des leurs étoient partis pour la grande Chine afin d'y rendre les prierreries de la cassete. Ces misérables furent sur le champ conduits au suplice; & Zamet ne voulant pas que le Prince & la Princesse de Tunquin eussent de si tristes idées presentes à leur esprit, les fit partir avec lui pour Caccian avec un équipage digne de sa magnificence naturelle, où ayant instruit le Roy de la Cochinchine de ces évenemens, il reçut Mohaban & Zizumene avec les honneurs dûs à leur haute puissance.

Ce-

Cependant Mohaban voyant que Zamet par considération n'osoit presser son bonheur, en parla le premier, & témoigna qu'il souhaitoit ne rendre la Princesse aux Tunquinois que femme de cet illustre Indien. Le Monarque de la Cochinchine charmé que cet himen se fist dans ses Etats, en rendit la cerémonie des plus pompeuses. La belle & sçavante Zizumene fit connoître alors à l'amoureux Zamet que son cœur avoit été sa récompense dès le moment qu'il s'étoit offert à ses regards; & ces deux Amans, enchantés l'un de l'autre, devinrent époux avec des transports de joïe qu'il faudroit être à leur place pour pouvoir exprimer. Après quelques jours de residence à Caccian, le Prince de Tunquin voulant recevoir à son tour Zamet dans ses Palais, reprit avec Zizumene & lui la route de Tunquin, où les peuples déja instruits du bonheur de leur Princesse, leur firent une entrée royale; & Mohaban étant devenu Roy,

fit ſi bien oublier les défauts dont il avoit auparavant terni ſa gloire en croyant l'augmenter, qu'il eſt encore indécis dans ces Païs-là laquelle des dernieres actions de Zamet & de lui doit paſſer pour la plus magnanime.

LA

LA VENTE INDISCRETE.

XXXIV. NOUVELLE.

UN riche Marchand dont je ne dirai point la Profeſſion, & que je nommerai Tiphane, Habitant d'une Ville où la Nobleſſe ne dédaigne pas de s'allier avec la roture, avoit une fille de dix-neuf ans, dont l'eſprit, la ſageſſe & la ſurprenante beauté faiſoient l'admiration de toute la Province; mais malgré ces avantages de la nature elle n'en étoit pas plus heureuſe. Tiphane étoit veuf, ſa femme avoit pris ſoin de l'éducation de ſa fille juſqu'à

l'âge de dix-ſept ans, & l'avoit ornée de tous les talens convenables à ſon ſexe, dans le deſſein de la rendre digne d'un parti qui pût lui donner un nom & faire ſa félicité. Mais étant morte ſans avoir joüi du fruit de ſes peines, Iſabelle (c'eſt le nom de cette jeune perſonne) étoit reſtée ſous les yeux de Tiphane, de qui l'avarice égalant la richeſſe lui donnoit des ſentimens bien differens.

Le mérite de ſa fille lui perſuada qu'il étoit de ſon interêt de ne la point marier, puiſqu'en la mariant il lui falloit donner une dot qui diminuëroit ſon bien, & qu'en la gardant, ſa beauté attireroit chez lui un plus grand nombre de chalans, & par conſéquent augmenteroit les tréſors dont ſon avidité ne lui permettoit pas de ſe déſaiſir: ce raiſonnement ſe trouva juſte. Les jeunes attraits d'Iſabelle, ſon eſprit, ſa douceur & ſon air engageant, produiſirent tout l'effet qu'en attendoit ſon pere. Le monde venoit en foule chez lui, il ven-

vendoit ce qu'il vouloit, & l'argent sembloit ne rien coûter à ceux qui venoient acheter. Comme ses marchandises regardoient les femmes aussi-bien que les hommes, les unes y venoient par curiosité, & les autres par admiration; & Tiphane charmé de voir si bien réussir son dessein, s'affermit dans la résolution de le continuer jusqu'à sa mort. C'étoit un homme entier dans ses sentimens, d'un genie borné, qui ne se gouvernoit que par son caprice, & que l'interêt dominoit. On juge aisément ce qu'une fille raisonnable devoit souffrir avec un pere d'un pareil caractere. Cependant Isabelle depuis la mort de sa mere, jusqu'à l'âge de dix-neuf ans qu'elle avoit alors, ne s'étoit pas extrêmement impatientée de son sort: ce qui lui faisoit le plus de peine, étoit d'être contrainte à paroître à toute heure dans une boutique, ou dans un magasin, aux yeux des differentes personnes que sa beauté y attiroit bien plus que l'envie d'acheter, & d'être incessamment exposée

aux discours des uns & des autres; elle n'avoit pas été élevée dans cette intention par sa mere, & la noblesse de ses sentimens ne s'accommodoit point avec tout ce qu'il falloit faire pour conserver les interêts de Tiphane.

Elle lui en avoit quelquefois parlé avec respect, en le priant de prendre quelqu'un qui s'entendît mieux qu'elle à sa Profession, & de la laisser libre de se retirer dans son appartement; mais elle n'avoit pû rien obtenir: des gens étrangers dans sa maison lui auroient coûté de l'argent, & ne lui auroient pas procuré ce qu'elle lui apportoit, & cela lui suffisoit pour n'en rien faire. Tandis qu'il pensoit de la sorte, & qu'Isabelle commençoit à pénétrer ses vûës, ses charmes qui ne faisoient qu'augmenter firent paroître nombre de partis avantageux. Tiphane les recevoit tous également bien, donnant de l'espoir aux uns & sa parole aux autres; mais quand les choses venoient au point de se terminer, il faisoit si bien que

tout

tout étoit rompu. Une pareille conduite éclaircit entierement Isabelle des intentions de son pere ; & quoique son cœur ne se fût déclaré pour aucun de ceux qui s'étoient presentés, & que la raison seule eût décidé de son sort, si elle en eût choisi un pour époux, elle ne laissa pas d'être touchée de se voir la victime de l'avarice de Tiphane. Toute la Ville la plaignoit ; & comme elle étoit généralement aimée & estimée, chacun s'empressoit de lui procurer des amusemens capables de dissiper l'ennui qui la dévoroit en secret, & l'on attendoit avec impatience les jours où sa maison n'avoit pas besoin de sa présence pour la mettre des parties de plaisirs qu'on inventoit.

Ainsi, tandis que Tiphane s'occupoit à visiter son coffre-fort, & qu'il supputoit ce que les mois & les ans lui avoient vallu de plus ou de moins, Isabelle brilloit au milieu de ce qu'il y avoit de considérable dans la Province, par ses manieres nobles, aisées, & les aimables talens dont elle étoit ornée :

elle danſoit, chantoit & joüoit de pluſieurs inſtrumens avec autant de goût que de délicateſſe, ce qui la rendoit l'ame de toutes les compagnies. Un jour qu'elle étoit chez une des principales Dames de la Ville, qui ſe nommoit Arſimene, où l'aſſemblée étoit nombreuſe en femmes ; la converſation étant tombée ſur la ſatisfaction que les peres doivent avoir lorſqu'ils ont des enfans dignes de leur tendreſſe, Arſimene prenant la parole, & regardant Iſabelle qu'elle aimoit tendrement : Pour vous, ma chere Iſabelle, lui dit elle en ſoûriant, vous avez ſi bien fait connoître à Tiphane de quel prix eſt une fille de votre mérite, qu'il a juré de n'en faire part à perſonne, & je prévois que malgré le pouvoir de vos charmes on ſera forcé d'étouffer tous les feux qu'ils font naître. Je ne crois pas, lui répondit cette belle fille en rougiſſant, en avoir beaucoup allumé ; mais ſi cela pouvoit arriver, je ſerois la premiere à m'oppoſer à leur progres, pour ne pas expoſer celui

qui

qui m'en auroit trouvée digne, à des refus certains. Ce discours ayant donné occasion à chacun de la compagnie de dire son sentiment, on blâma hautement Tiphane de sa maniere d'agir, & de toute l'assemblée il n'y eut que la seule Isabelle qui chercha à l'excuser : l'esprit & la sagesse qu'elle fit voir en cette occasion charmerent de telle sorte une Dame de la compagnie, intime amie d'Arsimene, qu'elle ne put s'empêcher de dire qu'elle souhaiteroit que son fils fût assez heureux pour plaire à l'aimable Isabelle, & qu'alors elle ne seroit pas embarrassée de tromper l'avarice de Tiphane. Cette idée ayant frappé Arsimene, elle jetta les yeux sur son ami, & s'étant fait un signe d'intelligence, elle demanda à la fille de Tiphane si elle entreroit dans ce complot en cas que le Cavalier méritât sa tendresse.

Comme cette conversation se faisoit en plaisantant, Isabelle répondit sur le même ton, qu'elle feroit tout ce qu'on voudroit, pourvû

qu'on n'exigeât rien d'elle qui fût contraire à sa gloire ni au respect qu'elle devoit à son pere. Sur cette parole il fut résolu qu'on lui feroit voir le Comte de Mirolle, (c'étoit le nom du Cavalier ;) mais que ce feroit de façon qu'ils ne se pourroient connoître ni l'un ni l'autre à cette premiere entrevûë, afin que nulle considération ne les contraignît à cacher leurs sentimens. Arsimene & Madame de Mirolle ayant fait faire serment aux Dames qui étoient presentes de leur garder le secret, on assura la belle Isalle qu'elle ne feroit pas long-tems sans voir le Cavalier, & quelques personnes étant entrées on changea d'entretien. Cette aimable fille qui n'avoit pris qu'en badinant tout ce qui s'étoit dit, n'y songea plus sitôt qu'on eut cessé, & se retira chez elle avec aussi peu d'inquiétude qu'elle en étoit sortie. Il n'en fut pas ainsi de Madame de Mirolle & d'Arsimene : l'envie de faire réussir ce qu'elles avoient imaginé les occupa toute la soirée ; elles souperent même

même enſemble, pour avoir la liberté d'en parler à cœur ouvert.

Madame de Mirolle étoit veuve; ſon époux l'avoit laiſſée avec de grands biens, & un fils unique qu'elle aimoit avec une paſſion extrême, mais qui lui donnoit autant de chagrin par ſa façon de penſer, que de ſatisfaction par le mérite éclatant qu'il avoit reçu du Ciel. C'étoit un garçon de vingt-quatre ans, fait au tour, auſſi beau qu'un homme le doit être pour n'avoir rien de fade & d'efféminé: ſon eſprit étoit orné des ſciences les plus néceſſaires à la ſocieté; il l'avoit fin, vif & pénétrant: la Muſique étoit ſa paſſion dominante; mais quoiqu'il eût la voix belle & qu'il chantât bien, l'inſtrumentale étoit ce qui flattoit ſon goût: auſſi s'en acquittoit-il dans la perfection. A l'âge de dix-ſept ou dix-huit ans, l'amour l'avoit ſurpris en faveur d'une perſonne qu'il en avoit crû digne; les premieres paſſions ſont toujour les plus violentes, la raiſon

ne

ne les accompagnant que rarement : la sienne avoit pris un tel empire sur lui, qu'il en étoit devenu méconnoissable. Le parti n'étant pas avantageux du côté des biens, & ne plaisant point au Comte de Mirolle son pere qui vivoit encore, le peu d'espoir qu'il avoit d'être heureux l'avoit fait tomber dans une mélancolie qui mit sa vie en danger.

Il étoit trop cher à sa famille pour qu'on négligeât de le secourir. Le Comte & la Comtesse qui sçavoient son mal s'étoient déterminés au mariage qu'il souhaitoit, dans la crainte de le perdre, aimant mieux lui sacrifier leurs volontés que de l'en rendre la victime. Ainsi le jeune Mirolle touchoit au moment d'être heureux, lorsqu'une aventure fatale à la gloire de l'objet de sa flamme lui avoit fait connoître qu'il avoit un rival, & qu'on ne le désiroit pour époux que pour cacher des foiblesses que l'himen seul autorise. Cette triste découverte l'avoit mis au desespoir, cependant il n'avoit

voit pas balancé à préferer l'honneur à l'amour; & ſçachant qu'il eſt bien plus aiſé de trouver une femme que de réparer une réputation fletrie, il avoit rompu ſans heſiter, des nœuds dont l'eſtime ne pouvoit jamais être la compagne: mais en briſant ſes chaînes, il ſe propoſa de n'en porter de ſa vie, & de fuïr l'himenée autant qu'il le pourroit ſans bleſſer ſa ſoumiſſion aux ordres du Comte & de la Comteſſe; & pour diſſiper entierement les reſtes d'une ardeur ſi mal récompenſée, il ſe livra ſans reſerve à ſon panchant pour les Sciences & les Arts, & ſe propoſa d'être ſi bien en garde ſur ſon cœur, que nulle beauté ne pourroit déſormais triompher de ſa liberté. Le Comte & la Comteſſe de Mirolle avoient été très-contans de lui voir prendre ſon parti de la ſorte; mais lorſqu'ils s'apperçurent que cette aventure avoit produit dans ſon ame un dégoût général pour tout ce qui s'appelle attachement, leur joïe avoit diminué de beaucoup. Pluſieurs alliances

ces convenables s'étoient preſentées, ſans que le jeune Comte eût jamais voulu entendre parler d'aucunes. Tantôt il alleguoit pour ſes raiſons ſa jeuneſſe qui lui faiſoit enviſager avec frayeur les embarras du ménage; tantôt il repréſentoit à ſon pere qu'il ne ſeroit pas honorable pour lui de ſe marier avant que d'avoir pris un établiſſement par quelques charges dignes de lui; & lorſqu'il s'étoit vû preſſé de façon à ne pouvoir preſque plus s'en défendre, il lui avoit avoüé qu'il lui étoit impoſſible d'imaginer aucun bonheur dans un himen formé par la ſeule raiſon, qu'il ſentoit que ce lien ne lui ſeroit ſupportable que lorſque l'amour s'en mêleroit, mais qu'après ce qu'il lui étoit arrivé, ne pouvant compter ſur la fidelité d'une femme, & n'étant pas aſſez prévenu de lui-même pour ſe flatter d'être aimé comme il le voudroit de celle qui recevroit ſa foi, il étoit réſolu de vivre libre, & d'attendre que l'âge ou la pratique du monde l'eût rendu moins déli-

délicat sur cet article, pour former un pareil engagement.

Que cependant malgré sa répugnance, il étoit prêt à la vaincre pour lui prouver son respect & son obéissance; mais qu'il le supplioit de songer que c'étoit vouloir le rendre éternellement malheureux que de l'obliger à se marier. Le Comte qui le connoissoit & qui ne pouvoit douter de la sincerité de ses sentimens, l'aimant trop pour le contraindre, cessa de le persécuter & mourut sans avoir eu la satisfaction de le faire changer. La Comtesse depuis cette mort avoit plusieurs fois tenté d'y parvenir avec aussi peu de succès; & quoique ce fils eût toutes les perfections qui rendent un homme aimable, la crainte de le perdre sans avoir d'héritiers, & de voir éteindre en lui son nom & sa famille, lui causoit autant de douleur que si elle eût eu véritablement sujet de s'en plaindre.

Comme elle ne sortoit point de ce chagrin, la vûë d'Isabelle lui avoit donné l'espoir de vaincre l'in-

l'indifférence de ſon fils. Il étoit abſent depuis un an, & devoit revenir au commencement du Carnaval où l'on étoit prêt d'entrer; il n'avoit jamais vû la fille de Tiphane, & ne la connoiſſoit de nom que très-imparfaitement. Pour la Comteſſe elle n'ignoroit ni ſes biens ni la ſageſſe de ſa conduite, Arſimene l'en ayant ſouvent entretenuë en plaignant cette belle perſonne d'avoir un pere ſi déraiſonnable; & la converſation qu'elles avoient euë enſemble venoit de la déterminer à ſe ſervir de cette aimable objet pour faire un dernier effort ſur le cœur de ſon fils.

Ce fut donc dans cette penſée qu'elle étoit reſtée à ſouper chez Arſimene; & lorſqu'elles furent ſeules, la Comteſſe lui ayant déclaré qu'elle vouloit tout employer pour rendre le Comte amoureux d'Iſabelle & la lui faire épouſer, Arſimene qui n'avoit pas eu de peine à concevoir ſon idée, & qui aimoit la fille de Tiphane comme ſi elle eût été la ſienne, approuva

ſa

ſa réſolution & la fortifia de tout ſon pouvoir; mais le caractere de Tiphane les embarraſſoit autant que celui du Comte. Il étoit dangereux de rendre l'une amoureux pour l'expoſer au refus de l'autre; une pareille diſgrace lui remettant devant les yeux celle de ſa premiere paſſion, on couroit, riſque de le ſi bien dégoûter du mariage qu'il n'y auroit plus aucun moyen de l'en faire revenir. Enfin après bien des réflexions, elles conclurent qu'il falloit d'abord commencer par l'entrevûë de Mirolle & d'Iſabelle, & que ſi l'amour s'emparoit de leurs cœurs, comme il leur ſeroit aiſé de s'en appercevoir, Iſabelle n'ayant rien de caché pour Arſimene, & le Comte étant incapable de diſſimuler avec ſa mere, elles ſongeroient alors aux biais qu'il faudroit prendre pour n'être pas la duppe de Tiphane, & le contraindre à donner ſa fille; & comme le retour du Comte & le Carnaval approchoient, elles réſolurent que ce ſeroit au Bal qu'Iſabelle & lui ſe verroient, & que ce

ſe-

ſeroit chez Arſimene que ſe feroit l'aſſemblée. Les choſes ayant été réglées de la ſorte, elles ſe ſéparerent très-impatientes de voir l'effet de leur projet, & pour que perſonne n'y mît obſtacle, elles prierent dès le lendemain les Dames qui avoient été témoins l'apreſdinée de leur converſation avec Iſabelle, & qui devoient être auſſi du Bal, de ne rien découvrir au Comte de leur deſſein. Perſonne n'aimoit Tiphane, tout le monde eſtimoit Iſabelle, & chacun ſe faiſant un divertiſſement de cette aventure, le ſecret ne pouvoit manquer d'être bien obſervé. Enfin le Comte arriva, ſa mere & ſes amis le reçurent avec une joïe qui prouvoit aiſément combien il étoit cheri des uns & des autres; & comme il ne préceda le Carnaval que de deux jours, la Comteſſe ne voulant pas lui donner le tems de ſe beaucoup manifeſter dans la Ville, elle pria Arſimene d'ouvrir dès le lendemain chez elle les plaiſirs de cette ſaiſon.

Elle y conſentit & ne manqua pas

pas d'y inviter Iſabelle ; cette jeune perſonne charmée de quitter ſes triſtes occupations pour quelques jours, ſe rendit de très-bonne heure chez Arſimene, voulant la conſulter ſur la maniere dont elle ſe déguiſeroit. Cette Dame à qui la Comteſſe avoit dit que ſon fils ſeroit en Egyptien, mais qu'il ignoroit qu'elle en fût inſtruite, s'imaginant qu'il y auroit une augmentation de divertiſſement pour ceux qui ſçavoient leur deſſein de faire mettre Iſabelle en Egyptienne, frappée de cette idée elle lui propoſa pluſieurs déguiſemens ridicules pour l'en dégoûter, & vint enſuite à celui qu'elle déſiroit. Iſabelle n'heſita pas à le préferer ; tout ſembloit l'y engager. Sa taille fine & déliée, ſes cheveux noirs, gais & bouclés, & la ſarabande qu'elle danſoit en perfection, lui faiſant juger qu'elle rempliroit ce caractere avec honneur, elle s'y arrêta. Auſſi-tôt que cela fut décidé, Arſimene envoya chez le plus fameux Loüeur d'habits pour avoir ce qu'elle vouloit ; &

le hazard en ayant fait trouver un tel qu'il le falloit, elle en fit tous les frais, & le fit garnir de quantité de perles & de diamans. Isabelle qui cherchoit à surprendre l'Assemblée, ne se montra point de la journée au monde qui vint chez Arsimene; enfermée avec les femmes de cette Dame, qui travailloient à rendre son habillement aussi superbe que galant, elle ne parut que lorsque le Bal fut commencé.

La Comtesse qui, comme intime amie d'Arsimene, faisoit les honneurs de sa maison conjointement avec elle, fut seule du secret du déguisement de la fille de Tiphane; elle la vit même habiller, & la trouva si belle dans cet ajustement, qu'elle ne douta point que son fils ne tombât dans le piége qu'on alloit lui tendre. Enfin le Bal s'ouvrit: l'Assemblée étoit nombreuse & brillante, tous les Masques singuliers & superbes; & déja les yeux s'étoient attachés sur plusieurs, dignes d'attention, lorsqu'ils en furent détournés par l'arrivée de

de deux Masques qui fixerent tous les regards : c'étoit nos Egyptiens. Mais ce qu'il y eut de plaisant & d'extraordinaire, c'est qu'ils entrerent en même tems par deux côtés opposés dans la salle du Bal, en suivant la cadence de leur tambour de basque avec autant de justesse que s'ils s'étoient concertés, & qu'ils furent tellement surpris de se voir seuls sous le même déguisement, qu'ils s'arrêterent au milieu du Bal vis-à-vis l'un de l'autre dans un égal étonnement de leur magnificence, de la noblesse de leur air & de la conformité de leur habillement.

Ceux qui n'étoient pas du secret de la Comtesse s'étoient d'abord imaginés, en les voyant entrer, qu'ils se connoissoient & que l'aventure étoit prémeditée ; mais la surprise qu'ils témoignerent en se regardant, les ayant dissuadés, la curiosité s'empara de tous les esprits ; & chacun paroissant s'interesser à ce qui s'alloit passer, les acclamations que les deux beaux Masques avoient excitées, cesse-

rent tout-à-coup, le silence leur succeda, & le seul bruit de la simphonie se faisoit entendre, lorsque le Comte de Mirolle revenu de son étonnement, salua respectueusement Isabelle ; & s'approchant d'elle avec un air rempli de graces : Je ne croyois pas, lui dit-il en prenant la voix dont on se parle au Bal, trouver ici personne de ma Nation ; j'y venois pour dire la bonne aventure, mais la mienne me paroît si belle, que je ne pense plus à celle des autres.

Je suis dans une pareille surprise, lui répondit-elle du même ton, mais je vous avoüe mon ignorance, je n'entends rien à prédire l'avenir, & je ne suis ici que pour danser & me divertir. Il n'est pas difficile, lui repliqua-t-il, de vous faire deviner ce qui doit arriver à tous ceux qui sont ici ; & sans leur regarder dans la main, vous pouvez hardiment leur dire que de libres qu'ils y sont entrés, ils en sortiront vos esclaves.

Comme il achevoit ces mots, Arsimene & la Comtesse les ayant fait

fait prier de s'approcher d'elles, ils furent obligés d'interrompre cette conversation pour leur obéir. Ces Dames feignant de ne les pouvoir connoître, leur demanderent en grace de se démasquer. Le Comte s'en défendit, sous prétexte qu'il avoit de fortes raisons pour se cacher. Pour moi, dit Isabelle, l'amour propre me force seule à ne me pas découvrir; je veux danser: si je m'en acquitte bien, je me démasquerai avec gloire; & si je n'ai pas le bonheur de plaire, j'aurai du-moins la consolation de n'être pas connuë en gardant mon masque.

Dansez donc promptement, belle Egyptienne, lui dit la Comtesse; je suis si persuadée que vous nous allez charmer, que je ne doute point que nous ne sçachions bien-tôt qui vous êtes. Isabelle qui plaisantoit toujours, y consentit à condition que l'Egyptien danseroit avec elle. Comme il ne demandoit pas mieux, il ne se fit point prier; & chacun leur ayant cédé la place avec plaisir, ils dan-

ſerent au ſon du tambourin d'une maniere ſi vive, ſi noble, & d'une ſi parfaite juſteſſe, qu'ils enleverent tous les ſuffrages. Mais s'ils enchanterent l'Aſſemblée, ils ſe charmerent encore davantage l'un & l'autre. Iſabelle trouvoit des graces dans l'Egyptien qu'elle n'avoit jamais vuës à perſonne, & le Comte regardoit l'Egyptienne avec une admiration qui tenoit de l'extaſe. Leur danſe ne fut pas plutôt finie, que toutes les voix s'éleverent pour leur prodiguer les loüanges qu'ils méritoient & les prier de recommencer. Iſabelle qui s'étoit apperçuë du plaiſir que le Comte avoit pris en denſant avec elle, lui propoſa une ſarabande à deux, qui étoit fort en vogue en ce tems-là. Il y conſentit; & quoiqu'elle fût d'une très-difficile execution, ils s'en acquitterent ſi parfaitement, & leurs pas ſçurent ſi bien exprimer ce qu'ils commençoient à ſentir l'un pour l'autre, que la ſalle fut une heure à ne retentir que de cris d'admiration & que de battemens de mains.

Le

Le Comte de Mirolle étoit lui-même si surpris de ce qu'il voyoit, & craignoit de telle sorte de ne pouvoir défendre sa liberté des graces de l'Egyptienne, qu'il faisoit des vœux secrets pour que les traits de son visage fussent assez difformes pour détruire l'impression qu'elle commençoit à faire sur lui. Tandis qu'il pensoit ainsi, la fille de Tiphane n'étoit pas moins occupée de lui, qu'il apprehendoit de l'être d'elle. Un vif desir de lui plaire s'étoit emparé de son cœur; & la pénetration de son esprit l'ayant persuadée qu'il y avoit quelque mystere caché sous cette aventure, elle s'étoit alors souvenuë de sa conversation avec la Comtesse; & certains signes qu'elle apperçut entre Arsimene & cette Dame l'ayant convaincuë d'une partie de la verité, elle ne douta point que l'Egyptien ne fût le Comte de Mirolle, & le trouvant trop aimable pour négliger une pareille conquête, elle ne voulut rien épargner de ce qui pouvoit assurer son triomphe.

Dans cette reſo'ution elle avoit mis en uſage tout ce que l'art de la danſe a de plus délicat & de plus expreſſif, dans la ſarabande qu'elle venoit d'executer. Les applaudiſſemens de l'Aſſemblée & les mouvemens d'admiration de l'Egyptien lui faiſant connoître que ſon deſſein réuſſiſſoit, elle ſe débaraſſa de la foule de ceux qui les entouroient & fut ſe placer auprès d'Arſimene. Cette Dame qui, comme je l'ai dit, l'aimoit tendrement, ne put ſe refuſer la ſatisfaction de l'embraſſer en lui donnant mille loüanges. Je ne ſçai, Madame, lui dit Iſabelle en riant, ſi je dois vous croire ſincere en cette occaſion; la tromperie que vous m'avez faite, me donne lieu d'en douter. Je l'avoüe, lui répondit Arſimene, mais je ne puis m'en repentir, & je tire un bon augure de vos préſentimens. La Comteſſe qui les écoutoit, s'étant mêlée à cet entretien: Charmante Egyptienne, lui dit-elle, achevez votre ouvrage; & puiſque votre cœur vous a découvert la condition de l'Egyptien,

tien, faites enſorte que le ſien ne vous échape pas. Je connois ſon caractere: il eſt ennemi de la flatterie & de la diſſimulation; toutes ſes actions nous ont inſtruites de la ſituation de ſon ame, & je ſuis perſuadée qu'il ne tiendra bientôt qu'à vous de me rendre la plus heureuſe de toutes les meres.

La Comteſſe parloit ſi ſérieuſement, qu'Iſabelle ceſſant de badiner lui répondit avec ſageſſe, que s'étant imaginée qu'elle n'avoit eû deſſein que de ſe divertir, elle s'étoit fait un honneur de contribuer à ſes plaiſirs, mais qu'elle la ſupplioit de ménager ſa gloire, & de ne la pas engager dans des démarches qui ne pourroient tourner qu'à ſa confuſion, ſi elles ne ſe terminoient pas comme elle paroiſſoit le deſirer. Madame de Mirolle l'embraſſa, & lui fit ſerment que ſi le Comte étoit aſſez inſenſible pour refuſer ſon cœur à tant de charmes, il ne ſçauroit jamais l'idée qu'elles avoient euë, ni la plus petite partie des ſentimens qu'il lui auroit inſpirés.

A peine achevoit-elle cette promesse, que le Comte s'approcha d'elle ; & jugeant qu'elle connoissoit la belle Egyptienne, puisqu'elle lui parloit si familierement, il se pancha à son oreille, & sans déguiser sa voix : De grace, Madame lui dit-il, ne me découvrez pas, & me dites quelle est cette charmante personne Quoi ! c'est vous, Comte ! lui repliqua sa mere en feignant de l'avoir méconnu.

Vous mériteriez que je vous refusasse la satisfaction que vous desirez, pour vous punir de m'avoir fait un secret de votre déguisement; mais je suis bonne, & veux bien vous dire que ce beau masque cache encore plus de charmes qu'il n'a fait voir de graces & d'agrémens; que c'est la plus belle & la plus sage fille de la Province, mais si fort ennemie de l'amour & de l'himen, que je ne sçache que vous qui puissiez lui être comparé ; & je ne puis m'étonner de la conformité que le hazard a mis dans votre déguisement, sçachant celle de vos sentimens : elle est intime

amie.

amie d'Arſimene, & n'eſt venuë ici qu'à ſa priere.

Mais, Madame, reprit le Comte que ce diſcours piquoit de curioſité, vous ne me dites point ſon nom. Qu'importe? dit la Comteſſe, cela vous doit être indifferent; & ſe tournant vers Arſimene ſans lui donner le tems de lui répondre, elle la pria tout haut de faire démaſquer ſon amie ſous prétexte qu'elle devoit être incommodée de la chaleur. Arſimene qui comprit ſon deſſein, dit que l'Egyptienne ne voulant être connuë de perſonne, elle étoit d'avis de paſſer dans ſon cabinet afin d'y prendre des rafraîchiſſemens, ſans être ſuivie des autres Maſques. A ces mots, prenant Iſabelle d'une main & la Comteſſe de l'autre, elles ſortirent de la ſalle du Bal. Le Comte irrité de ce que ſa mere ne lui diſoit rien, les ſuivit, & entra avec elles dans le cabinet. Arſimene qui l'examinoit avec attention, le voyant derriere elle: Paſſez, beau Maſque, lui dit-elle, vous nous

avez fait trop de plaiſir pour n'être pas admis à cette partie.

Iſabelle qui ne faiſoit pas ſemblant d'écouter ce qu'on diſoit, ne fut pas plutôt entrée, qu'elle ôta ſon maſque, & ſe tournant du côté de la Comteſſe qui lui faiſoit les plus tendres careſſes, offrit aux yeux du Comte, qui étoit vis-à-vis d'elle, l'éclatante beauté qui la rendoit l'objet de l'amour & de l'étonnement de tous ceux qui la connoiſſoient. Le jeune Mirolle s'attendoit ſi peu à trouver tant d'attraits à la fois, qu'il s'écria avec tranſport qu'il étoit perdu, & reſta après ces mots comme immobile, les yeux fixement attachés ſur Iſabelle, qui malgré le contentement ſecret qu'elle reſſentoit de l'effet de ſes charmes, ne put s'empêcher d'en rougir. Pour Arſimene & la Comteſſe, elles étoient dans une joïe inexprimable, & par leurs ris & leurs queſtions ambiguës elles jetterent le Comte dans un trouble dont il fut long-tems ſans pouvoir revenir. Cependant s'étant remis,

&

& ne pouvant plus être maître de cacher ce qui se passoit dans son cœur, il se démasqua ; & s'approchant d'Isabelle : Je vois bien, lui dit-il, qu'on a juré ma défaite, & que ce seroit en vain que je chercherois à m'en défendre ; mais pour me venger de mon vainqueur, je lui déclare en presence d'Arsimene & de ma mere, que je l'adore, & que mon amour aussi violent que prompt me suivra jusqu'au tombeau.

Je mériterois sans doute un aveu si précipité, lui répondit Isabelle en souriant, si j'étois entrée dans quelque complot contre vous ; mais je vous proteste que mon innocence n'a rien à se reprocher, & je crois que vous seriez mieux vengé en gardant le silence. La fille de Tiphane avoit des graces si particulieres en parlant, & ses regards avoient quelque chose de si touchant, que le Comte plus enchanté que jamais, avoüa très-sérieusement qu'il étoit le plus amoureux de tous les hommes. Cependant Isabelle, Arsimene &

la Comteſſe tournerent toujours la converſation ſur le ton de galanterie ; & Madame de Mirolle ayant preſenté le Comte à Iſabelle, il ſe fit entre ces deux nouveaux Amans un entretien dans lequel ils connurent qu'ils avoient autant d'eſprit que de charmes. Le Comte ne quitta plus la belle Egyptienne ; la Comteſſe & ſon amie les ayant fait rentrer dans le Bal, ils y brillerent en mille façons differentes, & le plaiſir qu'on prenoit à les voir auroit fait durer l'Aſſemblée juſqu'au lendemain, ſi Arſimene ne les eût emmenés avec la Comteſſe & les Dames de leur ſecret, pour faire honneur au feſtin qu'elle leur avoit fait préparer.

Le repas fut des plus agréables, par la diſpoſition des eſprits. L'amour du Comte qui s'augmentoit à chaque inſtant, le rendoit d'une humeur ſi charmante, qu'Iſabelle ne put ſe diſpenſer d'avoüer à ſon ami avant que de s'en ſéparer, qu'elle ſe trouveroit, trop heureuſe ſi d'une aventure purement galante elle en formoit une réelle & ſolide.

solide. La Comtesse, qui la conduisit chez elle, lui parla si positivement sur le dessein qu'elle avoit de lui donner son fils pour époux, que ne pouvant douter de sa sincerité, elle lui en témoigna sa reconnoissance, & lui promit de la rendre maîtresse absolue de sa destinée.

Le Comte de Mirolle, qui étoit resté avec Arsimène, la conjura avec tant d'instance de lui faire connoître celle qui venoit de triompher de toutes ses resolutions, qu'elle se crut obligée de le satisfaire : mais sçachant que souvent les difficultés animent l'amour, elle ne lui cacha rien de celles qu'il trouveroit dans la recherche d'Isabelle ; en ajoutant que cette belle fille ne voulant exposer personne aux ridicules manieres de son pere, avoit entierement renoncé au mariage. Ce discours produisit tout l'effet qu'elle en avoit esperé. Le Comte irrité des obstacles, sans en être rebuté, passa le reste de la nuit à rêver aux moyens de les surmon-

ter : plusieurs s'offrirent à son esprit ; mais n'osant s'y arrêter avant que de sçavoir les intentions de la Comtesse & les sentimens d'Isabelle, il resolut de s'en instruire afin d'agir avec plus d'assurance. L'amour l'avoit véritablement vaincu, & par sa violence & sa promptitude sembloit vouloir réparer le tems qu'il avoit perdu ; Isabelle l'avoit frappé de ces traits imprévus sur lesquels la raison n'a plus de pouvoir. Le Comte qui pour venir au Bal ne s'étoit pas armé de sa philosophie ordinaire, se trouvant sans défense, s'étoit aussi rendu sans resistance ; & jugeant qu'Arsimene, dont la vertu étoit generalement connuë, ne donnoit pas le titre d'amie à la fille de Tiphane sans qu'elle en fût digne, sa passion s'étoit aussi-tôt tournée du côté de l'himen.

Mais la Comtesse l'inquiétoit. Comme on ne lui avoit jamais proposé que des partis d'une condition égale à la sienne, il craignoit que Madame de Mirolle ne s'opposât à l'alliance d'Isabelle, quoi-

quoique sa famille fût une des meilleures d'entre la Bourgeoisie. Cependant ne voulant rien négliger pour la persuader, & se flattant que l'envie qu'elle avoit de le voir marier la feroit passer par-dessus bien des choses, il ne songea plus qu'à l'instruire de ses sentimens. En effet, il ne fut pas plutôt jour chez elle, qu'il se rendit à son appartement. La Comtesse lui demanda d'abord comment il se trouvoit de son aventure de la nuit.

Elle m'a tellement plû, Madame, lui dit-il, que je viens vous prier d'engager Isabelle à la continuer. Isabelle, lui répondit la Comtesse d'un air sérieux, a bien voulu se prêter un moment à cette galanterie, mais elle trouveroit sans doute très-mauvais que nous la prissions pour le but de nos divertissemens, & je la considére trop pour en agir de la sorte: Ce n'est pas mon dessein, Madame, reprit le Comte, les sentimens qu'elle a fait naître dans mon cœur me la font regarder avec autant de considération que vous;

& si je songe à continuer notre aventure, ce n'est qu'en formant des liens qui la rendent aussi respectable qu'elle nous a paru aimable & singuliere. En un mot, Madame, continua-t-il, je suis éperduëment amoureux d'Isabelle: vous désirez depuis long-tems que je subisse le joug de l'himenée, & je viens vous annoncer que je suis prêt de vous obéïr si vous m'ordonnez de l'épouser. Madame de Mirolle charmée de cette nouvelle, mais qui vouloit en être plus sûre, lui répondit froidement que cet amour lui paroissoit trop prompt pour devoir s'y livrer dans le moment; qu'elle désiroit extrêmement qu'il se mariât, mais qu'elle souhaiteroit que ce fût avec une personne de condition; qu'Isabelle étoit sage, belle, riche & pleine d'esprit, que cependant malgré cela elle ne croyoit pas qu'elle lui convînt. Le Comte qui s'enflammoit à mesure que les difficultés croissoient, lui repliqua que sa passion, quoique l'ouvrage d'un moment, n'en étoit pas moins

ſolide ; que la raiſon même lui conſeilloit d'en ſuivre les mouvemens, puiſque la fille de Tiphane poſſedoit, de ſon propre aveu, toutes les qualités qu'il déſiroit dans une épouſe ; que ſa beauté feroit le plaiſir de ſes yeux, ſa ſageſſe la ſûreté de ſa fidelité, & ſon eſprit le bonheur de ſa vie ; qu'un mari ne tenant rien de la naiſſance de ſa femme, & lui donnant au-contraire tous les avantages de la ſienne, il en avoit aſſez pour réparer celle d'Iſabelle ; qu'il étoit inſtruit par Arſimene que cette charmante fille avoit des parentes mariées à des perſonnes d'auſſi bonne Maiſon que la ſienne, & qu'enfin il la ſupplioit de conſentir à cet himen, ou de recevoir le ſerment qu'il lui faiſoit de ne ſe jamais marier.

Le Comte parloit avec tant de feu, que ſa mere ne doutant plus que ce ne fût du fond du cœur, lui avoüa tout le myſtere, en l'aſſûrant qu'elle ne pourroit ni vivre ni mourir contente qu'après avoir vû cette union. Le Comte tranſporté

porté de joïe se jetta à ses pieds pour la remercier, & lui demander ce qu'il falloit faire pour hâter sa félicité. Madame de Mirolle l'instruisit alors du caractere de Tiphane, & que pour parvenir à ce qu'ils souhaitoient il étoit absolument nécessaire d'employer la ruse ou l'artifice.

L'Amant d'Isabelle ne laissa pas d'être embarrassé dans la conduite qu'il devoit tenir : cependant il proposa plusieurs expédiens à la Comtesse, qui ne pouvant se déterminer, conclut qu'il falloit aller prendre conseil d'Arsimene. En effet, ils monterent en carosse & s'y rendirent. Cette Dame se doutant de ce qui les amenoit, sourit en les voyant entrer ; mais la Comtesse prenant la parole : Ma chere Arsimene, lui dit-elle, la chose est sérieuse, l'amour s'est vengé, & nous venons vous demander du secours. Ce commencement donna occasion à plusieurs railleries délicates, auxquelles le Comte répondit avec autant d'esprit que de vivacité, & la conversation n'avoit pas

pas encore pris d'arrangement, lorſqu'Iſabelle entra : ſa preſence la fit changer de forme, les Dames quitterent le badinage pour la recevoir ; & le Comte ſentit à ſa vûë qu'elle ſçavoit auſſi-bien imprimer le reſpect, que faire naître l'amour. Cette belle fille rougit en le voyant, & s'adreſſant à la Comteſſe avec une modeſtie charmante, lui dit qu'elle venoit dans le deſſein de s'excuſer près d'elle des libertés qu'elle avoit priſes la veille. Madame de Mirolle l'embraſſa en lui répondant que ſes actions étoient toujours ſi ſages, qu'elle ne devoit jamais chercher à les excuſer. Le Comte qui brûloit de l'entretenir s'approcha d'elle en ce moment ; & ſe mettant à ſes pieds : Pour moi, lui dit-il, charmante Iſabelle, je ne juſtifierai ni ce que je dis ni ce que je fis hier, & conſervant aujourd'hui ſans aucun déguiſement les ſentimens que je vous déclarai ſous le maſque, je vous répete aujourd'hui que je vous adore, que je ne puis être heureux ſans vous, & que je n'attends

tends que votre arrêt pour assurer ma félicité ou me donner la mort. Ma chere Isabelle, dit alors la Comtesse, rien n'est plus vrai, mon fils ne pouvoit faire un choix qui me fût plus agréable; vous sçavez que je n'ai pas attendu que vous l'eussiez charmé pour vous le témoigner: terminez donc son incertitude & la mienne, en nous permettant d'agir pour vous obtenir de Tiphane. Je suis trop pénétrée de l'honneur que vous me faites, Madame, lui répondit-elle, pour ne vous en pas marquer ma reconnoissance par ma sincerité: je n'ose me flatter de pouvoir faire le bonheur du Comte; mais puisqu'il faut l'avoüer, je ne vous cacherai point que je souhaiterois ardemment en être digne. Les beaux yeux noirs d'Isabelle regarderent si tendrement le jeune Mirole en ce moment, que cet amant passionné, transporté d'amour & de joïe, ne put s'exprimer de long-tems par des paroles.

Il tenoit les mains d'Isabelle & celles de la Comtesse, & les baisoit alter-

alternativement avec une ardeur qui prouvoit aiſément celle dont il étoit embraſé : mais la Comteſſe qui vouloit en profiter, le contraignit à ſe calmer pour ſonger ſérieuſement aux moyens de faire ce mariage. L'amour ne trouve rien d'impoſſible, celui du Comte animé par la vûë d'Iſabelle en imagina un ſur le champ, dont le ſuccès lui parut infaillible ; mais craignant que cette belle fille ne s'y oppoſât, il la pria de permetre qu'il ne le déclarât qu'à la Comteſſe. Iſabelle y conſentit, perſuadée que cette Dame n'approuveroit rien qui fût contraire à ſon devoir ; & pour lui laiſſer la liberté de s'expliquer, elle paſſa dans le cabinet d'Aiſimene. Le Comte qui ne vouloit pas être long-tems éloigné d'elle, ſe dépêcha d'inſtruire ſa mere & ſon amie de ce qu'il venoit de projetter : elles en furent enchantées ; & chacune ayant donné ſon avis pour que rien ne fût oublié, on conclut que le Comte travailleroit dès le lendemain à l'exécution Tout étant reglé,

reglé, on rappella Iſabelle, qui demanda en ſouriant ſi on lui donneroit un rôle à joüer plus difficile que celui d'Egyptienne.

Non, lui répondit la Comteſſe, nous n'exigeons de vous que d'avoir la complaiſance de ne pas quitter d'un ſeul inſtant, demain & le jour ſuivant, le magaſin de Tiphane, & de ne rien dire, quelque choſe que vous entendiez ou que vous voyiez. Cette belle fille s'y engagea, à condition que cela ne tendroit à aucune choſe qui portât préjudice à ſon pere & à ſa réputation. Le Comte le lui jura, auſſi-bien que ſa mere & ſon amie; & l'idée d'un bonheur prochain ayant mis ces quatre perſonnes dans une ſituation d'eſprit des plus agréables, elles paſſerent enſemble le reſte de la journée.

La plûpart des Dames qui ſçavoient le premier complot, s'étant renduë chez Arſimene, on leur découvrit l'expedient dont le jeune Mirolle devoit ſe ſervir pour obtenir Iſabelle: elles le trouverent des plus plaiſans, & ſe propoſerent

ſerent d'être de la ſcene qui ne devoit paſſer le ſur-lendeman. Iſabelle fit ſon poſſible pour obliger le Comte à la mettre du ſecret, mais il tint ferme, dans l'apprehenſion que la moindre indiſcretion ne rompît toutes ſes meſures. Enfin l'apreſdinée s'étant écoulée avec une égale ſatisfaction, Iſabelle & le Comte de Mirolle ſe ſéparerent, toujours plus enchantés l'un de l'autre, dans la douce eſperance d'être bien-tôt unis pour jamais.

La nuit ne ſe paſſa pas ſi tranquilement du côté d'Iſabelle que de celui de ſon amant. Inquiéte de ce qu'on avoit projetté & du myſtere qu'on lui faiſoit, elle ne put goûter aucun repos: cependant réſoluë à tenir ſa promeſſe, elle ſe rendit dans le magaſin attendant avec impatience quelle ſeroit la fin de ſon aventure. Fort peu de tems après qu'elle y fut entrée, le Comte de Mirolle arriva à ſa porte dans un équipage magnifique, & montant dans le magaſin ſe fit déployer pluſieurs étoffes,

fes, en demanda le prix à Tiphane, & les paya ſans marchander. Tiphane qui n'étoit pas accoutumé à tant de nobleſſe, fâché d'avoir dit un prix un peu trop juſte, lui en montra de plus riches encore, & vouloit lui perſuader de les prendre, lorſque le Comte jettant les yeux de tous côtés. Un magaſin auſſi rempli que celui ci, lui dit-il, coûte-t'il beaucoup? Tiphane répondit auſſi-tôt, que le ſien lui tenoit lieu de vingt mille francs. Et combien doit-il vous rapporter de profit. lui répartit le Comte? Alors Tiphane prenant la plume ſupputa ſur ſon regiſtre; enſuite de quoi il lui répondit que tous frais faits, il falloit qu'il eût dix mille francs bons. Le Comte rêva un inſtant en examinant toutes les étiquettes des marchandiſes dont le magaſin étoit rempli; puis regardant Tiphane d'un air myſterieux, il le pria de paſſer dans une ſalle qui étoit vis-à-vis. Le pere d'Iſabelle étonné de tant de queſtions, fit ce qu'il voulut, très-inquiet de ſçavoir quel en ſeroit le réſultat.

Quand

Quand le jeune Mirolle fut seul avec lui: je ne sçai mon cher Tiphane, lui dit-il en lui touchant dans la main, si je suis connu de vous; mais pour moi, je vous connois fort & je vous estime beaucoup : je me nomme le Comte de Mirolle, & je crois que ce nom vous suffit pour être instruit que ma Maison est une des plus opulentes de la Province. Tiphane qui véritablement n'ignoroit pas cette verité, quoiqu'il n'eut jamais vû le Comte, lui repliqua qu'il en étoit assuré. Ce que je vous dis, reprit Mirolle, n'est pas pour me faire valloir, mais pour que vous ne soyez point surpris de la proposition que j'ai à vous faire. Vous dites que votre magasin tel qu'il est presentement, tant en dépense qu'en profit, est un effet de trente mille livres : je vous en donne quarante dès aujourd'hui, à condition que vous n'ôterez rien de ce que j'y vois presentement, & que vous me livrerez tout ce qui est dedans. La Comtesse de Mirolle ma mere a

des raisons importantes pour faire un pareil achat, & m'a chargé de cette commission: j'ai parcouru plusieurs magasins, mais je n'en ai point trouvé de mieux rempli que le vôtre; ainsi voyez à vous résoudre, & si l'avantage que je vous fais vous contente nous envoirons chercher mon Notaire, & nous passerons sur le champ le contrat de vente & d'achat, & demain à huit heures du matin je vous apporterai les quarante mille livres en espeçes sonnantes, & j'enleverai tout ce qui est presentement dans votre magasin.

On ne peut exprimer la surprise de Tiphane à ces discours, il prit le Comte pour un fou; mais ne jugeant pas à propos qu'un autre profitat de sa folie, il ne balança point à consentir à cette affaire, d'autant plus avantageuse pour lui selon sa pensée, qu'il avoit mis un prix exhorbitant à ses marchandises, & que la proposition du Comte lui faisoit gagner en un moment ce qu'il n'avoit pas amassé en quatre ou cinq ans de tems: ainsi

ainſi il répondit ſans heſiter, qu'il étoit prêt à ſigner le marché, comptant qu'avec cet argent il regarniroit ſon magaſin, & feroit encore de nouveaux profits.

Le Comte qui ne vouloit pas lui laiſſer le tems de la réflexion, envoya ſon caroſſe au Notaire chez lequel la Comteſſe étoit allée pour le prévenir ſur les termes & les clauſes qu'elle vouloit qu'il mît dans le contrat, en cas que ſon fils l'envoyât chercher, ſans pourtant lui rien découvrir du fond principal de l'affaire. Elle en ſortoit juſtement quand le carroſſe arriva; le Notaire monta dedans, & ne fut pas plutôt chez Tiphane, que le Comte l'inſtruiſit de ſa propoſition & du conſentement qu'on y donnoit, en le priant de dreſſer à l'inſtant la minute du contrat, & d'y bien ſpécifier en termes clairs & ſans équivoque, que Tiphane lui livroit tout ce qui étoit alors dans ſon magaſin ſans en rien détourner, pour la ſomme de quarante mille francs qu'il s'engageoit de

lui compter le lendemain à huit heures du matin.

Le Notaire prit la plume, & travailla à ce qu'on exigeoit de son ministere. Cependant Isabelle qui entendoit tout ce colloque du magasin, & qui n'avoit osé dire un seul mot, malgré toute sa pénétration ne pouvant concevoir à quel dessein le Comte faisoit une semblable dépense, étoit dans une inquiétude extrême, & cherchoit vainement à découvrir ce mystere: mais elle fut encore plus étonnée lorsque le Notaire, après avoir écrit quelque tems, demanda à Tiphane s'il avoit des enfans majeurs. Tiphane répondit qu'il n'avoit qu'une fille qui touchoit à peine à sa vingtiéme année. Cela étant de la sorte, reprit le Notaire, elle pourroit un jour revenir contre cette vente; & pour prevenir tout inconvenient, & que M. le Comte & vous ayiez toutes vos sûretés, il faut stipuler que les quarante mille livres seront employées pour sa dot en cas qu'elle se marie. Cet article n'est pas nécessaire, repli-

qua

qua promptement Tiphane; Isabelle ne veut point se marier, & je dois être maître de mon bien. Le Notaire lui répondit qu'il ne pouvoit vendre son magasin sans cette clause, & qu'il étoit inutile qu'il continuât d'écrire. Le Comte feignant de vouloir ses sûretés, parla sur le même ton; & l'avaricieux Tiphane ébloui par l'appas du gain, au desespoir de cet accroc, y cherchoit un accommodement, quand le Notaire qui voyoit son chagrin, lui dit qu'il s'étonnoit de la difficulté qu'il faisoit, puisqu'étant maître de sa fille cela ne l'engageoit à rien.

Ce peu de mots ayant remis le calme dans son cœur, il fit véritablement réflexion que dans le dessein qu'il avoit formé de ne jamais marier Isabelle, les quarante mille francs ne pouvoient lui échapper, & que lorsqu'elle seroit en âge de faire valoir ses droits, il en auroit toujours assez profité pour lui en ceder une partie s'il ne pouvoit la lui disputer. Flatté de cette idée, & la médiocrité de

ſon génie ne lui permettant pas de pénétrer plus avant, il fit continuer les écritures, au grand contentement du Comte de Mirolle qui commençoit à trembler pour la réuſſite de ſon projet. Enfin, la minute achevée, Tiphane & le Comte ſignerent & la firent porter à Iſabelle pour en faire autant. Cette belle fille qui craignoit qu'on ne lui imputât d'avoir contribué à tromper ſon pere, ne s'en voulut acquitter que par ſon ordre, ce qu'il fit d'un air impérieux & rude, qui donna au Comte un nouveau ſujet de ſatisfaction de pouvoir le punir de ſa dureté. Lorſque tout fut dans les regles, l'Amant d'Iſabelle s'adreſſant à Tiphane, le pria de ſonger qu'il falloit qu'il trouvât le lendemain ſon magaſin dans le même état qu'il le laiſſoit; en l'aſſurant que de ſon côté il ne manqueroit à rien de ce qu'il avoit promis, & le quitta très-ſatisfait d'un commencement ſi favorable à ſes vœux.

Lorſqu'il fût parti, Tiphane redit mot à mot à ſa fille tout ce qui s'étoit paſſé, & plaiſanta beaucoup

coup sur le fol achat du Comte, dont il le croyoit entierement la duppe. Mais l'aimable Isabelle qui jugeoit autrement de son intention, & qui par les instances que la Comtesse lui en avoit faites, étoit obligée de rester dans le magasin, quoiqu'elle n'y fût plus nécessaire puisqu'il étoit vendu, n'entra point dans la joïe de son pere, & ne s'occupa qu'à pénetrer quelle fin pourroit avoir cette aventure. Cependant ne voulant pas détruire elle-même son bonheur en manquant à ce qu'on avoit exigé d'elle, elle ne quitta point ce lieu, sous prétexte que comme il falloit y passer incessamment pour entrer dans la salle, elle devoit avoir attention que rien ne fût détourné. Elle y reçut même ses visites ; & plusieurs personnes qui venoient pour acheter, & qu'elle renvoya, l'y virent comme à l'ordinaire.

Pour Tiphane, rempli de ce qu'il venoit de faire, il le fut apprendre à tous ses amis & ses parens, rapportant fidelement à chacun jusqu'aux moindres cir-

conſtances, & devant qu'il fût nuit la moitié de la Ville fut inſtruite que le Comte de Mirolle avoit acheté quarante mille francs le magaſin de Tiphane; mais comme en ſe racontant cette affaire, chacun répetoit les paroles du Comte, il n'y eut perſonne qui ne ſe doutât qu'elles renfermoient quelque myſtere; & cette penſée excitant la curioſité des Dames amies de la Comteſſe, elles voulurent être témoins de l'enlevement des marchandiſes de Tiphane. En effet, dès les ſept heures du matin elles entourerent ſa maiſon. Iſabelle n'avoit pû dormir de la nuit, & ſe rendit dans le magaſin à l'heure marquée. A peine y fut-elle entrée, qu'elle vit arriver l'équipage du Comte, ſuivi d'un chariot; la Comteſſe étoit dans ſon caroſſe avec lui & le Notaire: ils entrerent tous trois dans la ſalle après avoir ſaluée Iſabelle.

Ils y trouverent Tiphane, qui les attendoit avec autant d'impatience qu'ils en avoient de terminer promptement l'aventure. Le No-

Notaire lut le Contrat à haute voix ; enſuite de quoi le Comte fit apporter les quarante mille francs, qui ne furent pas plutôt comptés & mis entre les mains de Tiphane, que la Comteſſe rentra dans le magaſin ; & s'adreſſant à ſon fils : Comte, lui dit-elle, je vous laiſſe le ſoin de faire enlever tout ceci pour moi. Je ne me charge que de cette marchandiſe, dit-elle en prenant Iſabelle par la main, c'eſt de votre marché ce que j'eſtime le mieux. Iſabelle qui connut alors de quoi il étoit queſtion, & qui ne s'attendoit nullement à ce dénouëment, ne put s'empêcher d'en rire. Pour Tiphane, croyant que la Comteſſe plaiſantoit, il voulut parler ſur le même ton ; mais le Comte le regardant très-ſérieuſement : Madame ne badine point, lui dit-il ; la charmante Iſabelle eſt le principal objet de notre marché. Je vous ai acheté tout ce qui étoit dans votre magaſin, vous vous y êtes engagé, Iſabelle y étoit ; ainſi elle m'appartient comme tout le reſte.

Oüi, reprit la Comteſſe, elle eſt à moi & j'en fais ma bru. Tiphane extrêmement ſurpris, & ne ſçachant que répondre, demanda raiſon au Notaire de ce qu'il entendoit. Rien n'eſt plus certain, lui dit-il, que vous avez vendu votre magaſin tel qu'il étoit, & qu'Iſabelle n'en étant point ſortie eſt compriſe avec le reſte; vous l'avez ſigné, il n'y a plus à s'en défendre. L'avare Tiphane qui comprit en ce moment qu'il avoit été joüé, & qu'en lui ôtant ſa fille on alloit auſſi lui ravir non-ſeulement ſes quarante mille francs, mais encore toutes ſes marchandiſes, entra en fureur; la diſpute s'échauffa, & les Dames étant entrées pour voir cette ſcene, la rendirent des plus cruelles à Tiphane par leurs éclats de rire. Mais enfin, lorſque la Comteſſe eut aſſez joüe de ſa peine: Tiphane, lui dit-elle, votre fille & mon fils ſont deſtinés l'un pour l'autre, ils s'aiment. Si je vous l'avois demandée, vous l'auriez refuſée; la vente que vous venez de faire nous en rend les maî-

maîtres, sans que vous puissiez l'empêcher. Mais pour vous prouver que nous n'avons rien fait que dans le dessein de vous corriger de votre avarice, consentez de bonne grace à son mariage, gardez vos marchandises, donnez les quarante mille francs pour sa dot, & nous ne vous demandons rien de plus de votre vivant.

Tous ceux qui étoient presens trouverent ce procedé si généreux, que chacun s'empressa de conseiller à Tiphane de se tirer d'embarras en acceptant sa proposition. Cependant la perte des quarante mille francs, qui lui tenoit au cœur, le faisoit balancer, quand l'amoureux Comte qui s'apperçut qu'Isabelle souffroit extrêmement de la honte de son pere, s'approcha de lui; & l'embrassant avec tendresse: Mon cher Tiphane, lui dit-il, pardonnez cette tromperie à l'amour; accordez-moi votre charmante fille, & gardez votre magasin & votre argent. Cet article appaisa tout, Tiphane se calma; & confus de son empor-

tement & des genéreuſes manieres du Comte, il lui fit excuſe, demanda pardon à la Comteſſe, embraſſa ſa fille, & conſentit au mariage, qui ſe fit peu de jours après avec tant de magnificence, que Tiphane malgré ſon avarice ſe piqua d'honneur, & renvoya à la jeune Comteſſe le lendemain de la cerémonie les quarante mille francs, comme étant un bien qui ne lui appartenoit pas. Mais cette aventure fit tant de bruit, qu'il fut obligé de ſe retirer & d'abandonner une profeſſion que la ſeule avidité du gain lui faiſoit aimer. Pour les jeunes Epoux, l'Amour prit ſoin d'aſſurer leur félicité, & leur fit ſouvent benir cette Vente indiſcréte.

FIDERY.

EMPEREUR DU JAPON.

XXXIV. NOUVELLE.

QUOIQUE le Japon ne soit qu'une Isle, & qu'elle ne paroisse recommandable que par la beauté des porcelaines qui en viennent, elle ne laisse pas d'être un Royaume considérable, & d'avoir eu des évenemens & des révolutions dignes d'attention. Elle a même excité plusieurs fois l'envie des Empereurs de la Chine, qui prétendant être seuls à porter ce grand titre, ont fait des efforts superflus pour l'ôter à celui du Japon,

& pour se le rendre tributaire ainsi que le Roy de Corée. Mais les Monarques du Japon ont toujours si bien maintenu leur puissance, que malgré celle de la Chine ils se sont conservé le titre d'Empereurs, & n'ont jamais voulu se soumettre au tribut.

Les Japonois sont Idolâtres, fiers, braves, & tiennent assez des Chinois pour la finesse de l'esprit. On les accuse d'aimer la médisance, parce qu'ils font ce qu'ils peuvent pour detruire la bonne opinion qu'on peut avoir de leurs voisins ; mais cela n'est produit que par leur orgueil, qui les porte à vouloir primer sur toutes les Nations.

Le Peuple est cruel & grossier, mais les personnes de distinction sont gracieuses & civiles : ils aiment le faste & la magnificence ; du-moins les choses étoient-elles ainsi dans le siécle de l'évenement que je vais rapporter, & je crois que cette inclination est de celles qui augmentent, au lieu de dégenerer ; la vanité étant, pour le mal-

malheur des hommes, ce qui regne le plus long-tems dans leur cœur.

Quoi qu'il en soit, en 1518, Taïcko Empereur du Japon, se sentant proche de la mort, & n'ayant pour successeur qu'un fils âgé de six ans, fit assembler les Grands de son Royaume, à la tête desquels étoit son frere, nommé Ongoscio, auquel il donna la régence de l'Empire & la tutelle du jeune Empereur; & en presence des Grands, il lui fit signer de son sang un Acte par lequel il promettoit de remettre l'Empire à son neveu, sitôt qu'il seroit en âge d'en prendre les rênes. L'autenticité du serment ayant assuré Taïcko de son execution, il mourut, laissant Ongoscio maître du Trône & de l'Empereur. Il gouverna l'un & l'autre pendant huit ans avec assez d'integrité pour faire croire aux peuples que son serment seroit inviolable; on en fut même certain, en voyant le jeune Taïcko épouser à quatorze ans la Princesse sa fille, qui étoit du même âge; & comme il ne fal-

falloit plus qu'un an pour qu'il regnât par lui-même, & que ſes belles qualités donnoient de grandes eſperances, on attendoit cet inſtant avec impatience, lorſque Ongoſcio fit éclater la ſecrette ambition qui le dominoit, par la plus noire de toutes les perfidies.

En effet Taïko ne fut pas plutôt entré dans ſon tems de majorité, que ſon oncle le fit empriſonner avec l'Imperatrice ſon épouſe, qui étoit groſſe ; & le déclarant incapable de regner, s'empara du Trône, en ſe rendant maître de Méaco Ville Capitale du Japon, dans laquelle il fit redouter ſa puiſſance par les cruautés inoüies qu'il exerça ſur ceux qui vouloient maintenir le droit inconteſtable du jeune Empereur, & qui prétendirent remontrer à cet uſurpateur l'énormité de ſon crime. La ſurpriſe des Grands & des petits à cet évenement imprévu, fut favorable à Ongoſcio, qui profitant de l'abattement qu'elle leur cauſoit, s'affermit de telle ſorte ſur le Trône par ſes intrigues & ſes cruautés, que

la crainte fit pour lui dans les cœurs tout ce que l'amour les auroit obligé de faire pour leur légitime Empereur.

Cependant, malgré l'engourdissement où les peuples paroissoient être tombés, le malheur du jeune Taïcko toucha de telle sorte quelques vieux Ministres, qu'ils resolurent entr'eux de tout employer pour lui rendre la liberté; mais ne voulant pas y travailler qu'ils ne fussent en état de le mettre à la tête d'une nombreuse Armée, ils agirent avec tant de prudence & de succès, qu'ils firent entrer dans leur parti les Provinces les plus considérables, & leverent une Armée capable de tenir tête à Ongoscio. Lorsqu'elle fut prête à s'assembler, ils excitérent la haine des peuples contre Ongoscio, en renouvellant dans leur esprit l'injuste traitement qu'il avoit fait au légitime Empereur, sans même avoir eu aucun égard pour sa propre fille, qui prête à mettre au jour un heritier de l'Empire souffroit toutes sortes d'indignités dans une af-

affreuſe priſon. Ces diſcours, que les Emiſſaires des Miniſtres bien intentionnés répetoient ſans ceſſe, firent tout l'effet qu'ils en eſperoient, ſur-tous à Méaco, dans laquelle étoit la priſon du jeune Taïcko & de ſon épouſe. Ongoſcio qui faiſoit ſa reſidence dans la Ville de Jedo, enyvré du plaiſir de regner, ignoroit les murmures qui ſe faiſoient contre lui, perſonne n'étant aſſez de ſes amis pour l'en avertir. Ceux du parti de Taïcko voyant qu'ils n'avoient rien à craindre de ce côté; acheverent leur ouvrage en briſant les portes de ſa priſon, dont ils maſſacrerent les Gardes; & l'ayant enlevé avec l'Imperatrice, ils les conduiſirent dans la Ville d'Oſacha, ſous les murs de laquelle ſon Armée s'aſſembla auſſi-tôt qu'elle le ſçut en liberté.

Le jeune Empereur, extrêmement ſenſible au zele de ſes Sujets, crut ne pouvoir mieux le reconnoître, qu'en ſe mettant à leur tête pour obliger Ongoſcio à lui rendre l'Empire: mais plus humain que ſon

ſon oncle, & ne voulant pas l'attaquer ſans avoir employé les voyes de la douceur, il conſentit que l'Imperatrice fit une tentative près de lui pour eſſayer de le faire rentrer dans ſon devoir ; eſperant que l'eſprit, la douceur & l'état de cette Princeſſe qui étoit des plus aimables, toucheroient ſon cœur & le feroient ſouvenir de ſon ſerment. Mais Ongoſcio qui s'étoit réveillé de ſon aſſoupiſſement à la premiere nouvelle de l'évaſion de ſon neveu, outré de rage & de deſeſpoir d'un évenement qui lui faiſoit connoître la haine des Japonois, jura de s'en venger ; & refuſant de voir ſa fille, il lui fit dire qu'il ne reconnoiſſoit plus en elle que la femme de ſon plus mortel ennemi, & qu'il la traiteroit de la même maniere. Des paroles ſi dures animerent Taïcko d'un nouveau deſir de vengeance, & ſçachant qu'Ongoſcio marchoit en perſonne à la tête de ſes Troupes pour l'aſſiéger dans Oſacha ; il en ſortit avec les ſienne, & vint au-devant de l'uſurpateur, auquel

il

il donna la bataille. La mêlée fut vive & sanglante, & la victoire disputée avec une égale ardeur : mais malgré le zele des Troupes de Taïcko & la valeur de ce Prince, le sort des armes se déclara pour l'usurpateur, qui tailla son Armée en piéces, & le poursuivit jusqu'aux portes d'Osacha, dans laquelle le Prince & le débris de son Armée rentrerent en tumulte.

Cependant l'entrée en fut si bien disputée au vainqueur, qu'il fut contraint de l'assiéger dans les formes. La défaite de Taïcko mit l'Imperatrice dans un état si violent, qu'elle fit voir la lumiere à l'enfant qu'elle portoit, avant le terme prescrit par la nature; mais les soins de ceux qui l'entouroient empêchant que cet accident devînt funeste à l'un & à l'autre, Taïcko eut la consolation de se voir un fils, & d'être assuré de la vie de son épouse. La perte de la bataille fut oubliée à l'instant de la naissance du Prince, qui fut nommé Fidery Taïcko. La joïe fut universelle dans toute la Ville; le

le Peuple la célebra de mille façons differentes, & la fit éclater avec tant de transport par ſes cris & ſes acclamations, qu'ils parvinrent juſques au camp d'Ongoſcio, qui bien-loin d'être touché de cette nouvelle, n'en devint que plus furieux & que plus animé à la perte de cette royale famille.

Pour cet effet il redoubla ſes efforts, & fit donner tant d'aſſauts à la Ville, qu'il s'en rendit enfin le maître, après trois mois de ſiége & des pertes conſidérables. Le malheureux Taïcko ne ſçachant plus comment éviter la fureur du Tiran, s'étoit retiré dans ſon Palais avec ſa femme, ſon fils & les Principaux de ceux de ſon parti, & s'y fortifia de ſorte qu'il falloit encore de rudes combats pour s'en emparer. Cependant la crainte l'ayant ſaiſi pour le jeune Fidery & pour l'Imperatrice, il voulut obliger cette Princeſſe à fuir avec ſon fils auprès du Roy de Corée; mais la fille d'Ongoſcio, moins effrayée de la cruauté de ſon pere que du péril de ſon époux, ne put conſentir

tir à l'abandonner, & jura de vivre & de mourir avec lui; & tout ce que l'on gagna sur son esprit, fut de laisser fuir le jeune Prince dans les bras de sa nourrice, sous la conduite d'un vieux Guerrier nommé Chinao, qui promit sur sa tête de le mener en sûreté dans le Royaume de Corée. Comme il n'y avoit point à prendre de meilleur parti dans l'extrêmité où l'on étoit réduit, Taïcko content d'arracher le Prince à la barbarie de l'usurpateur, se confia entierement à Chinao, qui par mille preuves d'une inviolable fidélité étoit à l'abri de tous les soupçons; ensuite de quoi il se prépara à se défendre jusqu'au dernier soupir, contre son implacable ennemi. Le peu de monde qui l'avoit suivi, & qui s'étoit renfermé dans le Palais avec lui, étoit dans la même resolution, & se battit avec tant de valeur, que ce Prince eût sans doute triomphé de tout autre que d'Ongoscio. Mais ce barbare ennuyé de la resistance qu'une poignée d'hommes avoit le courage de faire contre une Armée

mée entiere & victorieuſe, imagina une maniere de perdre ſon Empereur & tant de braves gens, dont lui ſeul étoit capable.

Il fit abattre une quantité prodigieuſe d'arbres des Forêts voiſines, en fit entourer le Palais, & les ayant entre laſſés de toutes ſortes de matieres combuſtibles, il y fit mettre le feu, qui en moins de trois heures réduiſit en cendres le Palais & tous ceux qui étoient enfermés, ſans que les cris de ces braves malheureux le touchaſſent de la moindre pitié, ni que la nature & le ſang ſe révoltaſſent en lui, du ſort affreux de ſa propre fille, qui fut conſumée avec Taïcko par cet horrible embrâſement. Une ſi terrible expedition l'ayant non-ſeulement délivré de ſon ennemi, mais encore d'une bonne partie de ceux qu'il avoit à craindre, il revint à Jedo, & continua de regner à l'abri du crime & de la violence. Les peuples intimidés par la vengeance qu'il avoit exercée au Palais d'Oſacha, n'oſerent plus rien entreprendre; & croyant que

que toute la famille royale avoit péri dans l'incendie, ils s'accommoderent au tems, & subirent les loix d'Ongoscio sans murmurer.

Le perfide ne joüit pas longtems du fruit de ses crimes; une douloureuse & funeste maladie l'attaqua deux ans après la mort de Taïcko, & le contraignit à quitter l'Empire & la vie dans des tourmens peu differens de ceux qu'il avoit fait souffrir à tant d'innocens. Comme on ignoroit à Méaco que le Prince Fidery étoit vivant, & qu'il ne restoit qu'une Princesse descendante des premiers Empereurs; mais d'une autre branche, qui par ses intrigues pendant le mal d'Ongoscio s'étoit assurée du suffrage des peuples, elle fut reconnuë & couronnée Reine d'une voix unanime, après la mort du Tiran. Cette Princesse étoit veuve, encore jeune & belle; son époux l'avoit laissée grosse dans le même tems de la captivité de la jeune Imperatrice, & n'avoit mis au jour cet unique fruit de son himen que quinze jours après l'embrâssement du

du Palais d'Oſacha. C'étoit une Princeſſe qui par la ſurprenante beauté qu'elle fit éclater dès l'âge de deux ans qu'elle avoit alors, étoit l'admiration des Japonois & l'objet des eſperances de ſa mere. La nouvelle Imperatrice ſe nommoit Euxica, & la jeune Princeſſe ſa fille, Oſonchine. Euxica n'avoit pour tout défaut qu'une ambition ſans bornes; du reſte elle poſſedoit les vertus néceſſaires pour être digne du Trône: ſon ame étoit grande, ſes ſentimens relevés: ſon cœur ne panchoit pas du côté de la Barbarie, mais il ne s'en éloignoit pas quand il s'agiſſoit de ſe conſerver l'autorité ſuprême : elle vouloit regner, & dédaignoit tous ceux qui prétendoient à ſon alliance, & qui n'avoient pas une Couronne à joindre à la ſienne.

Ce qui lui fit refuſer conſtamment de prendre un époux parmi ſes Sujets, quoique les Etats l'en ſollicitaſſent puiſſamment ; mais prétextant ſes refus de ce qu'elle

n'avoit pas besoin de se remarier pour donner des heritiers à l'Empire, puisqu'elle avoit une fille qui par les plus heureuses dispositions faisoit esperer une Reine des plus parfaites, elle sçut se maintenir indépendante & libre d'engagement; & le tems ayant fait connoître aux Japonois qu'ils ne pouvoient esperer un regne plus doux que le sien, par la sagesse avec laquelle elle les gouvernoit ils la laissèrent en repos sur cet article.

Euxica débarrassée des importunités de ses Sujets, s'appliqua entierement à les rendre heureux en faisant regner l'abondance & la paix dans ses Etats. Pour y parvenir, elle se maintient en bonne intelligence avec les Rois ses voisins, leur envoya des Ambassadeurs pour leur demander leur amitié, & pour établir un commerce solide entre les Peuples. Tout lui réussit; & les desordres du regne d'Ongoscio avoient si fort fatigué les autres Potentats, qu'ils

qu'ils ne balancerent point à lui accorder même au-delà de ce qu'elle souhaitoit.

Plusieurs années s'écoulerent de la sorte, pendant lesquelles la belle Osonchine devint une des plus parfaites Princesses de ce Continent. Elle surpassoit sa mere en beauté, & ses vertus étoient sans aucun mêlange; son ambition étoit sage, moderée, & ne servoit qu'à lui donner des pensées dignes de son rang, mais sans orgueil & sans fierté: elle avoit le cœur tendre, compatissent, & capable des plus hautes entreprises; elle aimoit la justice, & la rendoit même à ceux qu'elle avoit quelquefois sujet de craindre ou de haïr. Elle détestoit la cruauté, & la vie des hommes lui paroissoit si respectable, qu'elle disoit souvent qu'elle ne concevoit pas comment on pouvoit faire la guerre sans des raisons très-importantes, puisque ce qui en revenoit de plus certain, étoit la mort de plusieurs milliers d'hommes, & que cette perte qui se faisoit en un moment, ne pouvoit être ré-

parée qu'à la longueur des tems, dont la meilleure partie de ceux qui reſtoient ne pouvoient ſe flatter de joüir. Elle étoit généreuſe, humaine, affable, & toujours prête à proteger les malheureux.

On juge aiſément combien un ſemblable caractere la rendoit précieuſe aux Japonois ; les Grands ne la regardoient qu'avec admiration, & le peuple idolâtre que comme une divinité qu'il devoit adorer. Auſſi lorſqu'elle vouloit bien ſe faire voir en public, ſoit en allant aux Temples ou pour ſe rendre à quelques maiſons de plaiſance, le peuple ſe mettoit à genoux, joignoit les mains & faiſoit retentir l'air de mille cris de joïe ; & ce fut au milieu des bénédictions des Grands & des petits qu'elle parvint à ſa ſeiziéme année, qu'elle prouva par les rares qualités qu'elle fit éclater, qu'elle ſurpaſſoit de beaucoup les eſperances qu'elle avoit données dans ſon enfance. Mais ſi tant de vertus & de beautés la rendoient l'amour de l'Empire, elles firent naître une violente

te jalousie dans le cœur de l'Imperatrice sa mere ; cette Princesse ne put voir les perfections d'Osonchine, & l'effet qu'elles produisoient dans l'esprit de ses Sujets, sans craindre qu'on ne la lui preferât & que l'on exigeât d'elle de lui donner un époux capable de regner, & de lui ravir un Trône qu'elle sentoit bien ne devoir qu'aux révolutions arrivées dans l'Etat par la perte des légitimes Successeurs. Cette idée qui la troubloit à mesure que la Princesse augmentoit en rares qualités, la fit résoudre à l'éloigner en lui donnant pour époux quelque Roy qui ne pût prétendre à sa succession. Celui de Corée lui paroissant être digne de ce choix, elle y arrêta sa pensée, & se proposa de trouver les moyens de l'engager à lui demander la Princesse.

Mais tandis que son ambition & sa jalousie cherchoient à ravir aux Japonois une Souveraine qui faisoit déja toute leur esperance, la Providence lui destinoit un sort bien different. Le Roy de Corée

chez lequel Chinao avoit conduit le jeune Prince du Japon, l'avoit reçu avec une joïe & des entrailles de pere ; la confiance qu'on lui marquoit en le faisant le dépositaire d'un tresor si précieux, toucha vivement son cœur ; & croyant ne la pouvoir mériter qu'en prenant un soin particulier de Fidery, & qu'en le mettant à l'abri des périls qui le menaçoient ; il assura Chinao de son amitié, de sa protection envers & contre tous, & lui jura non seulement d'élever le Prince, comme s'il eût été son fils, de le cacher aux yeux de ses ennemis, mais encore de le rétablir sur le Trône de ses peres à la premiere occasion favorable qui s'en presenteroit. Un accueil si tendre consola le sage Chinao de la triste nécessité où il se trouvoit de vivre exilé de sa patrie ; & le Roy de Corée voulant lui prouver la sincerité de ses promesses, publia dans sa Cour que l'Empereur de la Chine, auprès duquel il faisoit élever un Prince de son sang qui devoit lui succeder, le lui avoit renvoyé

pour

pour lui témoigner sa confiance & son estime, & fit passer le jeune Fidery pour ce Prince, lui donnant le titre d'héritier de sa Couronne, & lui faisant rendre tous les honneurs attachés à cette prétention. Chinao & deux autres habiles Coréens, & d'un rang distigué, furent nommés pour avoir soin de son éducation dès qu'il seroit sorti d'entre les bras des femmes. Comme les peuples suivent assez volontiers les mouvemens de leur Souverain quand il ne leur offre rien de préjudiciable à leurs interêts, le jeune Fidery fut d'abord regardé des Coréens avec amour; & sans approfondir la verité, ni même sans en douter, ils se laisserent conduire au panchant qui porte naturellement nos cœurs à cherir ceux qui nous doivent commander.

Le Roy de Corée voyant si bien réussir son innocent artifice, le confirma par toutes les marques de tendresse qu'il donnoit chaque jour au jeune Prince. La funeste catastrophe de l'Empereur Taïcko

& de l'Imperatrice sa mere augmentant encore la pitié de ce Monarque, & le désir qu'il sentoit de rendre leur fils plus heureux, il ne négligea rien pour y parvenir; mais comme il ne le faisoit passer pour son neveu que pour l'élever autentiquement, sans que l'usurpateur Ongoscio en pût prendre aucun soupçon, il dépêcha un homme fidele à l'Empereur de la Chine pour l'instruire de la verité, & le prier d'approuver le stratagême dont il se servoit pour sauver le légitime Empereur du Japon de la fureur de son ennemi. Le Monarque Chinois charmé de la générosité de son Tributaire, lui manda que bien-loin de blâmer une si belle action, il y donneroit les mains en cachant avec soin le véritable Prince de Corée, qui étant nourri dans le fond de son Palais ne paroîtroit ce qu'il étoit, que lorsque le jeune Fidery pourroit être reconnu sans danger. Toutes ces mesures étant prises, le Roy de Corée ne songea plus qu'à rendre Fidery digne de l'Empire

qui

qui lui étoit destiné. Ce Monarque en lui faisant prendre la qualité de son neveu, lui en avoit aussi donné le nom. Ainsi jusqu'à l'âge de dix-huit ans, au lieu de Fidery, il porta celui de Zieky héritier du Royaume de Corée.

Ce Prince étoit encore si jeune à la mort d'Ongoscio, & l'avenement de la Princesse Euxica avoit été si prompt, que le Roy de Corée ne jugea pas à propos de déclarer sa naissance, & de faire valoir ses droits à l'Empire, craignant que sa minorité ne l'entrainât dans les périls qu'on avoit voulu lui faire éviter; & se flattant que les Japonois se lasseroient du gouvernement d'une femme, & qu'il arriveroit quelque révolution dont il pourroit profiter avantageusement pour Fidery, il laissa couler les premieres années de son enfance, sans paroître s'interesser à ce qui se passoit au Japon; il fit même plusieurs Traités d'alliance & de commerce avec Euxica, dans le dessein de se conserver les moyens d'y donner une libre entrée au jeune Prince, & de l'inf-

truire des sentimens des peuples, lorsqu'il seroit question de leur apprendre que Fidery n'avoit pas été enveloppé dans le malheur de son pere. Cependant, tandis qu'il raisonnoit de la sorte, le Prince avançoit en âge, & faisoit voir des qualités & des vertus si rares, qu'on ne pouvoit lui refuser l'admiration qu'elles méritoient. Les Coréens qui croyoient qu'il seroit leur maître, portoient leur tendresse pour lui jusqu'à l'adoration, & le généreux Roy de la Corée gémissoit en secret de n'avoir pas une fille à donner à ce Prince pour lui mettre sa Couronne sur la tête.

Jamais un si bel homme n'avoit paru dans ces contrées, jamais Prince n'avoit fait briller tant de graces à la fois. Adroit dans tous les exercices du corps, il surpassoit les plus experts : son esprit étoit vif, éclairé, pénétrant ; il s'étoit adonné à toutes les sciences des Chinois, dans lesquelles il faisoit des progrès surprenans. Il avoit l'ame tendre, bienfaisante, & s'étoit formé une délicatesse de sentimens

mens qui le rendoit extrêmement difficile dans le choix de ceux qu'il vouloit aimer : mais lorſque ſon cœur s'étoit une fois déclaré en faveur de quelqu'un, rien au monde n'étoit capable de le faire changer ; l'inconſtance & l'ingratitude lui paroiſſoient des vices affreux, & ſon mépris étoit ſans bornes pour ceux qui en étoient atteints ou convaincus.

Fidery tel que je le dépeins avoit pris un tel empire ſur l'ame du Roy de Corée, que ce Monarque ne pouvoit paſſer un ſeul jour ſans le voir ; & ſa raiſon lui parut ſi fort avancée dès l'âge de quatorze ans, qu'il ne faiſoit rien d'important ſans le conſulter. Enfin, lorſqu'il fut ſur ſa quinziéme année, le Roy de Corée voyant que la Reine d'Euxica ſe maintenoit, & qu'il faudroit peut être répandre beaucoup de ſang pour faire reconnoître Fidery, & ne voulant pas lui laiſſer ignorer ſa véritable naiſſance, il la lui déclara ; & paſſant legerement ſur ce qu'il avoit fait pour lui, il lui fit connoître qu'il étoit

de sa gloire & de son interêt de gagner le cœur des Japonois, ajoutant qu'il ne doutoit point qu'il ne s'en rendît maître aussitôt qu'il le verroient; & que pour leur donner cette satisfaction, il étoit d'avis qu'il partît pour le Japon, toujours sous le nom de Zieky son neveu, qui vouloit aller admirer en personne le sage gouvernement de l'Imperatrice, & prendre de ses leçons pour regner sur les Coréens; qu'il lui donneroit un équipage digne de son rang, & le feroit accompagner par Chinao, qui entreroit secretement dans Méaco sa Capitale, s'y feroit reconnoître & sonderoit les Grands & le Peuple sur son retour, & les sentimens qu'ils conservoient pour la mémoire de Taïcko; & que selon ce qu'ils lui manderoient, il agiroit puissamment pour le faire monter au Trône, lui promettant une Armée considérable pour l'aider à soutenir ses droits. Fidery plus sensible aux obligation qu'il avoit à ce Monarque, qu'à la nouvelle grandeur qu'il lui annonçoit, se

jetta

jetta à ſes pieds pénétré de la plus vive reconnoiſſance, en lui jurant qu'il avoit bien moins de joïe d'être né preſomptif héritier de l'Empire du Japon, que de chagrin d'apprendre qu'il ne lui appartenoit par aucun des nœuds du ſang & de la nature; que l'ayant toujours crû ſon oncle, il l'avoit reſpecté comme ſon Roy, aimé comme ſon pere, & s'étoit fait une douce habitude de lui obéir; qu'il devoit juger que cet amour ne pouvoit qu'augmenter en le reconnoiſſant pour ſon bienfaicteur; que non-ſeulement il n'oubliroit jamais les ſervices qu'il lui avoit rendus & ceux qu'il vouloit lui rendre, mais qu'il chercheroit tous les moyens de s'en acquitter, ſi le Ciel le mettoit un jour en état de ſuivre les mouvemens de ſon cœur.

Ce jeune Prince avoit des graces ſi touchantes en parlant de la ſorte, que le Roy de Corée ne put retenir ſes larmes : il l'embraſſa tendrement, & le conjura d'être perſuadé qu'il ſe croiroit ſuffiſamment récompenſé de ſes ſoins, s'il

avoit le bonheur de le voir paisible poſſeſſeur de l'Empire du Japon. Enſuite lui ayant détaillé les malheurs de ſa famille & la ſituation preſente de ſes Etats, Fidery témoigna une vive douleur du ſort de l'Empereur ſon pere & de l'Imperatrice ſa mere, & un regret ſenſible que la mort eût enlevé a ſa vengeance le barbare Ongoſcio; mais conçevant par le récit du Roy de Corée, que les Japonois étoient ou paroiſſoient trop contens du gouvernement d'Euxica pour eſperer de la chaſſer du Trône de vive force, & que ſon parti devoit être puiſſant, il pria ce Monarque de permettre qu'il fût *incognitò* dans le Japon, & qu'il n'y parût que comme un des Grands de ſa Cour que le deſir de voyager conduiſoit à celle d'Euxica, afin qu'en imprimant moins de reſpect pour lui aux Japonois par l'apparence d'une naiſſance ordinaire, il pût mieux attirer leur confiance & découvrir leurs ſentimens; étant certain que s'il ſe montroit en grand Prince, ils ſe-

roient

roient beaucoup plus reſervés dans leurs diſcours & dans leurs actions, & craindroit de donner connoiſſance de leurs ſecrets à un homme qui devant regner ſur un peuple voiſin pourroit le ſacrifier au reſſentiment de leur Souveraine. Ce raiſonnement parut très-ſenſé au vieux Zieky ; mais ne voulant pas décider une choſe de cette importance ſans l'avis de ſon Conſeil ſecret, il le fit aſſembler, & lui propoſa l'affaire dont il s'agiſſoit, en lui déclarant l'intention dans laquelle il étoit d'employer toutes ſes forces pour faire remonter Fidery ſur le Trône de ſes peres. Les Miniſtres Coréens approuverent cette réſolution, & jugerent que le Prince penſoit ſolidement en voulant connoître ſes Sujets avant que d'en être connu ; mais que pour éviter tous les inconveniens qui pouvoient arriver, les vaiſſeaux du Roy de Corée cotoyeroient ſans ceſſe les côtes du Japon, & ſeroient munis de troupes ſuffiſantes pour ſecourir le Prince en cas de beſoin ; que pluſieurs Seigneurs Coréens

s'y

s'y rendroient comme lui *incognitó*, & se tiendroient toujours à portée de recevoir ses ordres ou les avis de Chinao, & tous conclurent que Fidery devoit faire en-sorte de pratiquer les Grands & les petits sans se découvrir à pas un, & que l'on agiroit alors selon qu'il auroit pénétré les sentimens de ses Sujets. Le jeune Fidery, à qui la connoissance de ce qu'il étoit, donnoit un extrême desir d'aller au Japon, & de voir celle qui rempliſſoit sa place, consentit sans peine à ce qu'on exigeoit de lui. Un mouvement de curiosité sur ce qu'on publioit déja de la Princesse Osonchine le rendit encore plus empressé de partir; & comme il ne cachoit rien de ses plus secrettes pensées au Roy de Corée, il lui avoüa que cette Princesse étoit la principale cause de l'envie qu'il avoit de n'être point connu, craignant que le moindre soupçon de sa naissance ne le privât du plaisir de la voir.

Le vieux Zieky, dont l'ame étoit véritablement généreuse, avoit dès long-

long-tems imaginé que l'union d'Oſonchine avec le Prince ſeroit un ſur moyen de lui rendre l'Empire ſans répandre de ſang; mais ne voulant pas qu'il crût qu'il ſongeoit à cette alliance pour ſe diſpenſer de le ſervir par d'autres voyes, & d'ailleurs ignorant quels ſeroient les ſentimens d'Euxica en apprenant qu'il étoit vivant, il ne lui en avoient rien témoigné: mais lorſqu'il vit que ce jeune Prince ſembloit aller au-devant de ce qu'il déſiroit, il n'héſita pas à lui dire qu'il ſeroit à ſouhaiter que cette union ſervît à le rétablir dans ſes Etats; que cependant il lui conſeilloit de ne rien faire avec précipitation; qu'on parloit beaucoup des vertus & de la beauté de la Princeſſe Oſonchine, mais que l'Imperatrice étant d'une ambition demeſurée, il étoit à craindre qu'elle ne conſentît pas à un himen qui lui raviroit l'autorité ſuprême.

Fidery dont le cœur ignoroit encore le pouvoir de l'amour, & qui ne ſe ſentoit que de la curioſité, aſſura le Roy de Corée qu'il

ne

ne se conduiroit que par ses avis & ne suivroit que ses volontés ; ainsi toutes choses étant réglées, & les Seigneurs qui devoient l'accompagner ayant été nommés, il partit le prémier, seulement, suivi de Chinao & d'un jeune Coréen en qui il avoit une parfaite confiance ; & s'étant embarqués comme de simples particuliers sur un vaisseau Japonois qui revenoit de la Chine, & reprenoit la route de cette Isle, ils y arriverent sans aucun accident. Le nom de Zieky étant assez commun parmi les Coréens, il ne voulut point le changer, d'autant plus qu'il avoit été résolu dans le Conseil du Roy de Corée que le Prince se déclareroit son neveu, en cas que l'on cherchât à vouloir le connoître particulierement.

Fidery laissant à Chinao les soins importans, pour satisfaire l'impatience qu'il avoit de voir l'Imperatrice & la Princesse, prit le chemin de la Ville de Jedo où la Cour faisoit sa résidence, tandis que ce fidele Japonois se rendit à Méaco dans

dans le deſſein de voir quel effet y produiroit ſa preſence, & d'y pénétrer les ſentimens du peuple. Cependant Fidery ne trouva pas d'abord à Jedo autant de facilité qu'il s'en étoit flatté de contenter ſa curioſité ; aucun Etranger ne pouvoit entrer dans le Palais de l'Imperatrice ſans un ordre exprès de ſa main, & la Princeſſe ſortoit ſi rarement, qu'il étoit preſqu'impoſſible de la voir ; la jalouſie d'Euxica qui commençoit alors, ne lui permettant pas de s'offrir aux yeux de ſes Sujets autant qu'elle l'auroit ſouhaité ; cette ambitieuſe Princeſſe craignant qu'on ne prît pour ſa fille des ſentimens contraires à ſon autorité. Mais bien-loin que ces difficultés rebutaſſent le Prince du Japon, elles ne firent que l'animer davantage dans ſon projet, & lui donnerent même des mouvemens de haine contre l'Imperatrice, & d'une tendre pitié pour le ſort d'Oſonchine, dont il ne fut pas le maître. Cependant quoiqu'il ne negligeât rien pour parvenir à la voir, & que tout ce qu'on

qu'on en disoit augmentât son impatience, le Ciel qui vouloit le faire connoître à la Princesse d'une maniere extraordinaire le força malgré lui d'attendre que l'occasion s'en présentât. Les Japonois superstitieux comme tous les Idolâtres, avoient coutume d'offrir tous les huit ans un sacrifice à leurs Dieux; la cerémonie s'en faisoit sur les bords de la Mer, l'Empereur où le présomptif héritier de l'Empire présentoit la victime au Grand-Prêtre, qui l'immoloit aux yeux du Peuple & de la Cour, qui ne manquoient jamais d'y paroître avec magnificence; celui qui présentoit la victime, devoit en jetter les entrailles de sa propre main le plus avant dans la Mer qu'il lui étoit possible: si la vague rapportoit ces entrailles sur la gréve, les Japonois les prenoient pour un bon augure; & si elles alloient à fond sans que rien en reparût sur le rivage, ils croyoient leurs Dieux irrités, & que quelque grand malheur menaçoit la famille Imperiale. L'Imperatrice Eu-

Euxica avoit déja fait une fois cette cérémonie depuis son avenement au Trône; & comme elle touchoit à la seiziéme année de son regne, le jour du sacrifice qui s'approchoit aussi, fut le moment où Fidery se prépara à joüir d'une vûë si long-tems desirée.

Mais tandis qu'il comptoit tous les instans qui devoient le conduire à celui du sacrifice, Chinao n'étoit pas oisif à Méaco où son arrivée avoit donné autant de joïe que de surprise : les uns le croyant mort au siége d'Osocha, & les autres qu'il avoit péri dans l'embrâsement du Palais. Cependant malgré cette idée & près de seize ans d'absence, personne ne l'avoit méconnu ; & comme il étoit un des plus grands Seigneurs du Japon, les personnes de distinction, même des plus en crédit auprès de l'Imperatrice, s'empresserent de le voir, de lui faire un accueil favorable, & d'apprendre de sa bouche par quel heureux destin il étoit échappé aux fureurs d'Ongoscio. Le sage Guerrier qui s'étoit

s'étoit attendu à ſes queſtions, répondit que l'Empereur Taïcko l'ayant envoyé dans la Chine pour demander du ſecours au Monarque Chinois, il n'avoit pû y arriver qu'avec beaucoup de difficultés, ce qui avoit été cauſe qu'en entrant dans Pekin il avoit appris par divers couriers du Roy de Corée à l'Empereur de la Chine la triſte deſtinée du légitime Souverain du Japon & de ſa famille; que cette nouvelle l'avoit tellement ſaiſi, qu'il en avoit été malade près d'un an; au bout duquel ayant ſçû qu'Ongoſcio regnoit ſans nulle oppoſition, il avoit formé le deſſein de s'établir à Pekin, renonçant ſans peine à ſa patrie, puiſqu'elle étoit gouvernée par un Prince dont le nom ſeul le faiſoit frémir d'horreur: qu'après quelques années de ſéjour, ſon oiſiveté l'ayant ennuyé & l'amour des armes ne s'étant pas éteint dans ſon cœur, il avoit offert ſes ſervices à l'Empereur de la Chine contre les Tartares, qui lui faiſoient toujours une cruelle guerre; ces peuples ne per-

perdant point l'espoir de s'emparer de cette belle Monarchie : que l'Empereur Chinois lui avoit donné le commandement d'un corps de troupes assez considérable, avec lesquelles il avoit acquis quelque gloire ; mais que dans une des dernieres batailles gagnées par les Tartares, ayant eu le malheur d'être dangereusement bleſſé & fait prisonnier, il avoit été conduit dans la Tartarie ; qu'il y avoit été traité avec considération, quoique gardé très-étroitement : mais enfin qu'ayant fait instruire le Grand-Kam, qui n'étoit point Chinois, que le Japon étoit sa patrie, & qu'il désiroit y retourner, on lui avoit rendu la liberté, & qu'avec des peines incroyables il avoit abordé dans les Etats du Roy de Corée : qu'il s'étoit fait connoître à ce Monarque, sçachant qu'il étoit ami des Japonois : qu'il l'avoit retenu à sa Cour depuis près de dix ans ; mais que ne voulant pas mourir sans revoir sa Patrie, il avoit profité de la curiosité de plusieurs jeunes Seigneurs Coréens, qui s'étoient em-

embarqués pour le Japon dans le dessein de venir admirer de près le gouvernement de l'Imperatrice Euxica, & qu'il étoit arrivé à Méaco sans nul accident.

Cette rélation n'ayant rien qui ne parût naturelle, qui que ce soit ne soupçonna la verité; & comme Chinao ne faisoit voir nul empressement à se mêler des affaires de l'Etat, cette indifference lui acquit la confiance de tous les Ministres, qui ne cherchant qu'à le consulter, attendu sa longue experience, l'instruisoient insensiblement de leurs plus secrettes pensées, qui lui firent bientôt connoître qu'on commençoit à s'ennuyer du gouvernement d'une femme; qu'on regretoit plus que jamais le sang de Taïcko; que les Japonois auroient volontiers donné du leur pour en avoir un héritier, & que tout ce qui les attachoit à Euxica étoit l'esperance de voir marier la Princesse Osonchine avec un Prince digne de les commander. L'adroit Chinao charmé de trouver des dispositions si favorables dans

dans les cœurs, les maintient par toutes les raiſons qu'il en jugea capables, laiſſant même échapper quelque doute ſur la mort du jeune Prince comme n'en ayant pas été témoin; & par cette feinte incertitude, en faiſant naître une véritable dans les eſprits, il entendoit ſouvent ſouhaiter que le jeune Fidery fût vivant; & lorſque ces ſortes de converſations commençoient à s'échauffer, il y mettoit un frein en rapportant ce qu'on lui avoit dit de la mort du Prince, & voyoit avec un plaiſir ſecret que chacun verſoit des pleurs aux foibles preuves qu'il en vouloit donner. Ce fidele Sujet mandoit exactement toutes ces choſes à Fidery, qui les faiſoit ſçavoir au Roy de Corée avec la même ponctualité. Cependant l'Impératrice ayant été informée que Chinao, fameux Guerrier du tems de Taïcko, étoit de retour au Japon après ſeize ans de travaux & d'abſence, voulut le voir, & lui fit donner ordre de ſe rendre à la Cour.

Il obéit, & fut d'abord trouver le Prince, à qui il répeta de vive voix ce qu'il lui avoit mandé par écrit. Fidery ne parut pas insensible à la bonne volonté de ses Sujets, & remercia Chinao de son zele & de sa fidelité: mais toujours occupé du desir de voir Osonchine, il le pria de faire ensorte qu'il l'accompagnât à l'audience de l'Imperatrice. Le vieux Japonois pour le satisfaire, engagea celui qui devoit faire signer à Euxica sa permission d'entrer au Palais, d'y mettre deux hommes de sa suite. L'heure ayant été indiquée pour cette entrevûë, Fidery n'oublia rien de ce qui pouvoit relever ses graces naturelles; & suivi de son confident, il accompagna Chinao avec un trouble dont la cause lui étoit inconnuë, mais qui ne put le détourner de se satisfaire. Euxica reçut Chinao avec de grandes marques de considération; & l'ayant prié de lui compter ses aventures, elle lui témoigna beaucoup de sensibilité sur tout ce qui lui étoit arrivé, lui disant obligeament qu'elle

se

ſe félicitoit elle-même de ce que l'envie de revoir ſa Patrie lui avoit pris ſous ſon regne; qu'il ne lui appartenoit pas de blâmer les actions de ſon prédeceſſeur, mais qu'elle feroit enſorte de lui faire oublier ce qu'elles avoient eu de cruel.

Chinao avoit trop de politique pour ne pas pénetrer celle de l'Imperatrice dans le favorable accueil qu'il en recevoit, & qu'il ne le devoit qu'à la crainte que lui donnoit un homme dont le rang & les anciens amis pouvoient lui être d'une forte utilité, ou très-préjudiciable, dans l'occaſion; mais cachant ce qu'il en penſoit, il lui répondit avec toutes les marques du plus profond reſpect & du zele le plus ſincere. Tandis qu'il lui parloit, l'Imperatrice attachant ſes regards ſur le Prince, ne put s'empêcher de montrer quelque ſurpriſe, n'ayant jamais vû perſonne dont l'air, la majeſté & la phiſionomie euſſent tant de charmes. Chinao qui s'en apperçut,

prit la parole ; & faiſant ſigne à Fidery de s'approcher : L'ardent deſir, Madame, lui dit-il, de rendre mes reſpects à votre Majeſté, & la joïe de me voir à ſes pieds, m'ont fait oublier de lui preſenter le jeune Zieky parent & favori du Roy de Corée, dont il porte le nom, étant du Sang Royal, qui charmé de la haute réputation de l'auguſte Euxica, n'eſt ſorti de ſa Patrie que pour la venir admirer ; mais comme il veut être *incognito*, j'eſpere qu'il me pardonnera ma faute en faveur de ma diſcrétion. A ces mots Fidery s'étant avancé, mît un genou en terre devant cette Princeſſe pour baiſer le bas de ſa robe. Mais lui tendant la main, elle l'en empêcha ; & le faiſant relever : Il eſt bien difficile de ſe cacher, lui dit-elle en le regardant attentivement, lorſqu'on porte ſi bien imprimé ſur ſon front le caractere de ſa naiſſance ; & je tiens les Coréens pour les plus heureux des Peuples de la terre, ſi tous les Princes deſtinés à leur com-

man-

mander ſont faits de cette ſorte.

Le Prince que cette gloire regarde, lui répondit Fidery, eſt fort au-deſſus de ce que votre Majeſté croit voir en moi; mais j'ai dumoins par-deſſus lui l'avantage de faire ma cour à l'illuſtre Euxica. L'Imperatrice reçut ce compliment avec plaiſir; & comme elle avoit ſes vûës en gracieuſant les Coréens, elle donna ordre que les entrées du Palais fuſſent libres dorenavant à ceux qui viendroient au Japon dans le deſſein de voir ſa Cour; & permettant à Chinao de ſaluer la Princeſſe & d'y mener le feint Zicky, elle les fit conduire à ſon appartement. Oſonchine qui ne tenoit rien de ſa mere que la beauté, ne put voir le venérable Chinao ſans que le triſte ſouvenir de la cataſtrophe de Taïcko, dont on lui avoit ſouvent conté l'hiſtoire, lui fiſt répandre des pleurs. Ce Guerrier que l'éclat des charmes de cette Princeſſe avoit ſaiſi d'admiration, pénetré de joïe de trouver dans ſon cœur une ſenſi-

bilité ſincere pour des Princes dont la vie l'auroit empêchée d'aſpirer au Trône, ſe jetta à ſes pieds pour lui en marquer ſa reconnoiſſance.

Tandis que Zieky, mille fois plus ſurpris que lui de tant de beauté, ſembloit en être devenu immobile, & la regardoit avec des yeux qui diſoient tout ce que ſa bouche ne pouvoit exprimer, la Princeſſe attendrie de l'action de Chinao, voulant détourner ſes regards pour cacher ſes larmes, frappée de la vûë du Prince qu'elle n'avoit point encore apperçu, les y arrêta avec le même étonnement dont il avoit été ſaiſi en la voyant. Oſonchine étoit entourée de toutes ſes Dames, qui n'ayant pas mis comme elle leur attention à Chinao, n'avoient examiné que le jeune Etranger & le trouble dont il avoit paru agité : elles étoient prêtes à le faire remarquer à la Princeſſe, lorſque ſa ſurpriſe leur impoſa ſilence & les obligea de reſpecter des mouvemens dont elle pénetrerent d'abord la cauſe.

Chinao

Chinao à leur exemple ne voulut pas interrompre la muëte converſation que ces deux jeunes merveilles ſembloient ſe tenir par leurs regards. Cependant revenus à eux-mêmes, & voyant tous les yeux attachés ſur eux, ils rougirent l'un & l'autre, mais par des motifs differens; Oſonchine, de s'être ſi long-tems oubliée à cet objet; & le Prince, d'avoir fait éclater devant tant de témoins une partie de ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. La Princeſſe à qui l'Imperatrice avoit fait dire le nom & la qualité de Zieky, fut la premiere à prendre la parole : Pardonnez, Seigneur, lui dit-elle, ſi la pitié que la vûë de Chinao a renouvellée dans mon ame pour le ſort d'une illuſtre famille, m'a fait manquer à ce que l'on vous doit. L'admirable Oſonchine, lui répondit Fidery, honore aſſez d'un ſeul de ſes regards, & doit voir tous les mortels à ſes pieds, ſoumis à ſes moindres volontés.

L'amour qui commençoit à s'em-

parer du cœur de ce Prince, lui fit prononcer ces paroles avec tant de feu, qu'Oſonchine en fut embarraſſée, & comme elle ſe ſentoit elle-même un tendre panchant pour cet aimable Etranger, craignant de découvrir ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, elle ne répondit à ce diſcours que par un regard obligeant; & changeant d'entretien en le rendant général, elle fit pluſieurs queſtions à Chinao ſur ſes voyages; & s'informant à Fidery de la Cour du Roy de Corée, elle acheva de triompher de ſa liberté par ſon eſprit, ſa douceur & la juſteſſe de ſes penſées ſur toutes choſes. Elle ne fut pas moins charmée de lui; & cette viſite les prévint de telle ſorte en faveur l'un de l'autre, qu'elle décida du reſte de leur vie. La cerémonie du Sacrifice ſe devoit faire le lendemain. La Princeſſe dit que l'Imperatrice l'avoit nommée pour offrir la victime, & demanda à Fidery s'il ne verroit pas cet acte de leur Religion. Il lui répondit que les

les Japonois n'avoient pas besoin de consulter les entrailles des animaux pour être sûrs de leur bonheur, puisque les Dieux les en avoient rendus certains en la destinant pour être leur Princesse ; qu'il se trouveroit au Sacrifice, mais qu'il n'examineroit que son cœur & la Prêtresse, pour être instruit de son sort. Cette galanterie ne parut pas déplaire à la belle Osonchine ; elle y répliqua avec délicatesse, & le Prince s'en sépara le plus amoureux de tous les hommes.

Chinao s'en apperçut, & le conjura de prendre assez d'empire sur sa passion pour ne se pas découvrir à la Princesse. Fidery l'en assura : Mais, mon cher Chinao, lui dit-il, ne croyez pas que l'ambition de regner me fasse jamais rien entreprendre contre Osonchine ; je ferai tous mes efforts pour en être aimé, employez les vôtres à rendre notre himen possible : cependant, si nous ne pouvons y parvenir, n'attendez pas que j'arme

mon bras contre l'objet que j'adore, & que je veüille obtenir par la violence ce que je ne desire que de l'amour. S'empare qui voudra du Trône ; je disputerai mes droits à toute la terre, mais je céderai tout à la divine Osonchine. Chinao surpris de cette resolution la combattit avec force : Il ne faut pas, lui dit-il, que les Princes se laissent aveugler par leurs passions : la vôtre se trouve heureusement conforme à vos interêts ; mais si la Princesse étoit assez injuste pour haïr Fidery, ou que l'Imperatrice voulût garder l'Empire à votre préjudice, la gloire doit triompher de l'amour, & vous faire souvenir que vous êtes né Souverain du Japon avant que d'être amoureux d'Osonchine, & qu'en combattant pour monter au Trône de vos peres, ce n'est pas la Princesse que vous en faites descendre, mais Euxica qui ne peut l'occuper sans crime, puisque vous êtes vivant.

Fidery concevoit bien la force de ce raisonnement, mais l'amour

plus

plus fort encore l'empêchoit de s'y soumettre. Chinao qui le connoissoit, ne voulut pas le presser davantage ; & resolu de travailler à son bonheur, & de mettre les choses en état qu'il ne pût se défendre d'achever son ouvrage, il le laissa en liberté de se livrer à ses pensées. En effet ce jeune Prince ne fut pas plutôt seul, qu'il repassa dans son esprit tout ce qu'il venoit de voir ; & ne trouvant rien dans Osonchine qui ne fût digne des sentimens qu'elle lui avoit inspirés, il s'abandonna sans reserve à la violence de son amour. La Princesse de son côté n'étoit pas moins sensible au mérite qu'il avoit fait éclater à ses yeux. Son cœur qui jusqu'alors n'avoit point eu d'objet capable de le charmer, se remplit si fortement des graces de l'Etranger, qu'elle ne pouvoit en détourner un instant son idée ; & se croyant destinée à regner, elle soupiroit en secret que ce prétendu Coréen ne fût pas Roy, ou du-moins assez près du Trône

pour y aſpirer. Ce fut de cette ſorte que ces jeunes cœurs commencerent à ſe lier pour jamais, & qu'ils paſſerent le reſte du jour & la nuit ſuivante, attendant avec une égale impatience que l'inſtant du Sacrifice leur donnât le plaiſir de ſe voir encore, la Princeſſe n'étant plus viſible juſqu'au moment de la cerémonie. Enfin l'heure en étant arrivée, le rivage fut bordé d'un peuple innombrable; & toute la Cour s'y étant renduë, l'amoureux Fidery ſe plaça de façon à voir la Princeſſe ſans en être détourné par d'autres objets.

L'Autel étoit dreſſé ſur une eſpece de langue de terre qui s'étendoit fort avant dans la Mer, & dont les bords étoient aſſez eſcarpés pour en défendre l'entrée aux flots. Le Grand-Prêtre étoit ſeul à côté de l'Autel, ſur lequel étoit le Livre des hymnes, & le Couteau ſacré qui devoit immoler la victime. L'Imperatrice & toute ſa Cour ayant pris les places qu'elles devoient occuper, on vit arri-

ver

ver la Princeſſe, vêtuë d'une toile plus blanche que la neige, du cotton le plus fin qui puiſſe ſe trouver dans les Indes: ſa robe étoit toute garnie de perles en forme de broderie; ſes cheveux noirs, gais, flotans à groſſes boucles ſur ſes épaules, ayant une couronne de perles ſur la tête; mais ſi belle en cet état, ſi remplie de graces & de majeſté, qu'il étoit impoſſible de la regarder ſans admiration. Mille cris de joïe ſe firent entendre à ſon arrivée. Elle étoit précedée des Prêtres Japonois, dont deux conduiſoient devant elle une Geniſſe blanche, qui étoit la victime qu'elle devoit preſenter. Cette Princeſſe venoit après & marchoit ſeule, ayant derriere elle une longue ſuite des principales Dames du Japon, dont quatre tenoient les coins de ſa robe. Lorſqu'elle fut à quelques pas de l'Autel & vis-à-vis le Trône de l'Imperatrice, elle ſe tourna vers elle & la ſalua profondement; puis ayant pris la victime des mains de

ſes conducteurs, elle s'avança près du Grand-Prêtre, & fit ſon offrande à l'Idole qui étoit repreſentée ſur l'Autel, en priant le Pontife de l'immoler au nom de l'Imperatrice & pour le bien de l'Etat; ce qu'il fit au ſon de pluſieurs inſtrumens à l'uſage du Païs, & au chant des Prêtres & du Peuple qui entonnerent les hymnes.

Cependant la jeune Princeſſe qui étoit à genoux, & dont la dévotion ne l'empêchoit pas de chercher des yeux le bel Etranger, les ayant détournés de deſſus la victime que l'on alloit immoler, le trouva ſi près d'elle, qu'il ne fut pas en ſon pouvoir d'éviter ſes regards; ce Prince les ayant toujours eu fixés ſur elle avec une attention qui tenoit de l'extaſe, ne ſe laſſant point d'avaler à longs traits le doux poiſon que cet objet répandoit dans ſon cœur. Oſonchine ſentit un mouvement de joïe à ſa vûë, qui lui fit connoître avec quelque honte l'interêt qu'elle commençoit à prendre en lui; mais n'étant

pas

pas maîtreſſe d'y donner des bornes, elle ne ſe refuſa point au plaiſir qu'elle trouvoit à l'examiner. Leurs yeux en ce moment ſe dirent malgré eux tout ce que l'amour a de plus tendre; & cette élegante façon de s'entretenir & de ſe communiquer leurs penſées les égara de telle ſorte, que les hymnes étoient finies & la victime immolée, ſans qu'ils s'en fuſſent apperçus.

Mais le Grand-Prêtre ayant averti la Princeſſe que les entrailles étoient prêtes, elle ſe leva avec précipitation, auſſi touchée d'être interrompuë dans ſon occupation, que confuſe de l'avoir portée ſi loin. Le Pontife lui ayant preſenté les reſtes palpitans de la victime dans une urne de l'admirable porcelaine de cette Iſle, elle les prit; & s'étant avancée ſur la pointe de la langue de terre, elle les lança avec tant de violence, que le poids du vaſe joint à l'élan qu'elle fit pour le jetter au plus loin, l'emporterent elle-même & la

la firent tomber dans la Mer aux yeux de la Cour & du Peuple, dont les cris & les clameurs à ce triſte ſpectacle ſe firent entendre de tous côtés.

SUI-

SUITE DE FIDERY. EMPEREUR DU JAPON.

XXXV. NOUVELLE.

ON juge aiſément du deſeſpoir de l'amoureux Fidery, qui n'ayant jamais ôté la vûë de deſſus la Princeſſe, avoit été le premier témoin de ce funeſte accident; mais ne perdant point de tems en regrets ſuperflus, & n'écoutant que les conſeils de l'amour, il ne balança point à la ſuivre, dans le deſſein de la ſauver ou de

de périr avec elle; & se jettant dans la Mer presqu'aussitôt qu'elle y fut tombée, il remplit les spectateurs d'étonnement & d'effroi, & fit retentir le rivage de nouveaux cris de douleur. Jamais confusion ne fut pareille à celle qui se vit alors; les hommes & les femmes déchiroient leurs vêtemens & s'arrachoient les cheveux, mais le desespoir de Chinao l'emportoit encore sur celui du genéral : il voulut plusieurs fois se percer le cœur de son poignard; & sans les Gardes de l'Imperatrice, qui par son ordre le desarmerent, il auroit terminé ses jours en ce moment.

Plusieurs Japonois à l'exemple du Prince s'étoient aussi jettés dans la Mer, pour l'aider & le secourir; les Seigneurs Coréens, qui s'étoient rendus à cette cerémonie par curiosité, ne balancerent pas à faire la même chose, & la Mer fut couverte en un instant d'un nombre infini de nâgeurs. Mais le Prince guidé par l'amour, ayant eu le bonheur d'attraper les cheveux de la Princesse, s'en étoit saisi d'une

d'une main; & nâgeant avec le bras qui lui reſtoit, en ſe prêtant de moment en moment à la volonté des flots qui l'arrêtoient ou qui le favoriſoient, il gagna le rivage, où tous les nâgeurs s'étant raſſemblés lui aiderent à prendre terre avec la Princeſſe, mais tous deux dans un état qu'on ne peut décrire: Fidery, par la crainte que ſon ſecours ne fût venu trop tard; & la belle Oſonchine, par les ombres de la mort qui ſembloient couvrir ſon viſage. L'Imperatrice & toute la Cour étant accouruës, on commença par employer les remedes ordinaires en pareille occaſion, pour faire rendre à la Princeſſe l'eau qu'elle avoit avalée. On y réuſſit; & ce ſoulagement l'ayant tirée de ſon évanoüiſſement & fait connoître qu'elle ne couroit plus aucun riſque, la joïe ſucceda aux pleurs, & fit retentir l'air des loüanges & des benédictions que toutes les voix réunies enſemble donnoient au jeune Etranger; & quoique tant d'allegreſſes augmentaſſent la jalouſie de l'Imperatrice

en

en voyant l'amour des peuples pour sa fille, comme son ambition n'attaquoit pas la tendresse maternelle, & qu'elle n'avoit pû s'empêcher d'être vivement touchée de sa perte, elle mêla sa joïe à celle de ses Sujets, & témoigna au Prince l'excès de sa reconnoissance par mille marques d'estime & de considération.

Pour lui, comme il n'avoit point caché son desespoir, il ne deguisa point sa satisfaction, & ses transports au retour des esprits d'Osonchine éclaterent de façon à ne laisser ignorer son amour à personne. On conduisit la Princesse au Palais, & Fidery ne la quitta que lorsqu'elle fut portée dans son appartement, quoique Chinao le voulut faire retirer pour prendre un repos dont il avoit autant de besoin que la Princesse. Cependant la vive douleur du vieux Guerrier Japonois au moment que le Prince s'étoit élancé dans la Mer, fit naître des soupçons differens dans les esprits; l'Imperatrice ne douta point que cet Etranger ne fût un

Prince plus considérable que Chinao ne lui avoit dit, & qu'il ne prit un interêt pressant à ce qui le touchoit. Les Grands & les Ministres du Japon porterent plus loin leurs idées ; & rassemblant dans leur imagination tous les discours que ce Guerrier leur avoit tenus touchant l'incertitude de la mort du Prince Fidery, ils crurent que l'Etranger pouvoit bien être le fils de leur Empereur.

D'autre côté, le Peuple à qui l'accident de la Princesse avoit donné le tems, ainsi que l'occasion, d'examiner & de connoître celui qui l'avoit sauvée des bras de la mort, l'avoit trouvé si rempli de charmes, que ses graces personnelles jointes au service qu'il venoit de rendre à l'Etat en lui conservant une vie si chere, il prit un amour pour lui pareil à celui qu'il avoit pour la Princesse, & il disoit hautement que l'Etranger étoit seul digne d'être son époux, & que sa main & la Couronne devoient être le prix de ce qu'il avoit fait pour elle. Ces discours, qui se faisoient

ſoient juſques dans le Palais, firent réſoudre Euxica de ſçavoir la véritable condition de celui qui les cauſoit. Pour cet effet, lorſqu'elle eut vûë mettre la Princeſſe au lit, elle fit dire à Chinao de ſe rendre près d'elle. Cet habile politique ſe douta d'abord du ſujet de cet entretien, & ſe préparant à le terminer à l'avantage de ſon Maître, il l'inſtruiſit de ce qu'il alloit répondre à l'Imperatrice, afin qu'il agît de concert avec lui, & fut au Palais. On l'introduiſit auſſitôt dans le cabinet d'Euxica: elle étoit ſeule; & paroiſſoit enſevelie dans une profonde rêverie; mais lorſqu'elle vit le Japonois, prenant un viſage riant: Chinao, lui dit-elle, je vous ai fait venir ici pour vous reprocher votre tromperie; le Prince Coréen que vous m'avez preſenté vous eſt trop cher, pour n'être qu'un parent & que le favori du Roy de Corée: votre deſeſpoir vous a trahi, & je veux ſçavoir la verité. Chinao qui s'attendoit à ce diſcours, y répondit ſans heſiter: Il eſt vrai, Madame, lui dit il, que j'ai

j'ai déguiſé à votre Majeſté une partie de ce qui regarde ce Prince; mais j'oſe me flatter qu'elle me pardonnera, quand elle ſçaura par quels motifs j'ai crû devoir en agir de la ſorte.

Cet aimable Etranger dans lequel votre Majeſté a ſi bien reconnu hier l'éclat d'une haute naiſſance, eſt le preſomptif héritier du Royaume de Corée, neveu du vieux Zieky, qui l'ayant élevé pour lui ſucceder, l'aime d'une tendreſſe paternelle, qui ſe trouve d'autant mieux fondée que le jeune Prince poſſede les vertus les plus rares, & qu'il eſt l'amour & l'eſpoir des Coréens. L'Empereur de la Chine l'ayant renvoyé à Zieky pour marque de ſa confiance, ce Monarque près duquel j'étois alors m'honora du ſoin de ſon éducation; je n'ai rien oublié pour en faire un grand Prince, & ſur-tout pour lui inſpirer le deſir de conſerver une éternelle paix avec les Japonois. Mes vœux ont réuſſi au-delà même de mes eſperances. Le jeune Zieky n'a pas eu

plu-

plutot l'âge de raiſon, qu'ayant entendu vanter les grandes qualités de votre Majeſté & l'éclatante beauté de la Princeſſe, il n'a point eu de repos qu'il n'ait fait conſentir le Roy de Corée à le laiſſer joüir du bonheur de vous voir. Ce Monarque a long-tems éludé à le ſatisfaire : mais enfin voyant que ce deſir croiſſoit avec lui, & ſçachant celui que j'avois de retourner dans ma Patrie, il a bien voulu me confier la conduite du Prince, voulant qu'il ne parût à votre Cour qu'*incognitò*, pour éviter l'embarras de la nombreuſe ſuite qui auroit dû l'accompagner en marchant ſelon la grandeur de ſon rang.

Jugez, Madame, continua l'artificieux Guerrier, quel auroit été ma douleur de la perte d'un Prince ſi précieux à ſes Sujets, confié à mes ſoins & ſi digne de mon attachement. Il ſe tut après ces mots; & l'Imperatrice extrêmement contente de cette nouvelle, loin de le blâmer de ſa diſcrétion, lui dit qu'elle l'en eſtimoit davantage, & qu'étant

tant sûre qu'un secret étoit inviolable avec lui, elle lui en découvriroit un autre en échange du sien, quand la Princesse seroit rétablie de son accident; cependant, ajoûta-t-elle, le service que le Prince de Corée vient de nous rendre, ne me permet pas de le traiter en simple particulier; outre les honneurs dûs à son rang, je lui dois ceux qu'exige la reconnoissance. Ainsi, brave Chinao, préparez-le à venir demain habiter ce Palais, ainsi qu'à recevoir les respects de toute ma Cour.

Chinao, charmé d'avoir si bien réussi dans son dessein, lui rendit graces de ses bontés, & fut rejoindre le Prince pour l'instruire de cet entretien: Fidery n'en eut pas moins de joïe que lui, les honneurs qu'on vouloit lui faire l'approchant de l'unique objet de toutes ses pensées. Ce qu'il avoit remarqué de favorable dans les yeux d'Osonchine lui donnant un flatteur espoir, il n'auroit presque point doûté de son bonheur, si la crainte de n'être aimé que parce

qu'on ne connoiſſoit pas ſa véritable naiſſance, ne ſe fût pas emparée de ſon eſprit. L'Imperatrice, diſoit-il à Chinao, me cherit, parce qu'elle me croit Zicky héritier du Roy de Corée; la Princeſſe ne s'imaginant point avoir ſujet de me haïr, ne me trouve pas indigne de ſes bontés; mais lorſque l'une & l'autre ſçauront qui je ſuis, toutes ces faveurs diſparoîtront, & je ne ſerai plus pour elle qu'un objet d'horreur.

Il eſt vrai, lui répondit Chinao, que l'ambitieuſe Euxica ne verra point avec tranquilité la perte d'un Empire qu'elle ſe croit acquis par tant d'années de poſſeſſion; mais je me trompe fort, ou la Princeſſe penſera differemment. Toutes ſes actions m'ont prouvé le panchant de ſon cœur à vous aimer; & ſa pitié généreuſe ſur le ſort de l'Empereur Taïcko, me perſuade qu'elle apprendra avec joïe que le fils de ce Monarque eſt le Prince qu'elle a trouvé digne de ſa tendreſſe. Quel plus glorieux choix pourroit-elle faire, & par quel autre

tre degré peut-elle monter au Trône? Mais, Seigneur, continua-t-il, ne troublez point de si douces esperances par des malheurs incertains, faites-vous aimer comme Prince de Corée, & laissez-moi conduire le reste; sçachons quel est le secret qu'Euxica veut me déclarer; assurez-vous du cœur d'Osonchine, profitez de l'estime de sa mere, & soyez persuadé que je n'épargnerai rien pour votre félicité.

De si fortes assurances ayant remis le calme dans l'esprit du Prince, il se reposa entierement sur la prudence du Japonois, & ne s'occupa plus que de son amour. La charmante Osonchine de son côté, parfaitement revenuë de son accident, ayant appris plus particulierement l'obligation qu'elle avoit à l'Etranger, & le péril dans lequel il s'étoit volontairement précipité pour lui sauver la vie, ne douta point qu'un mouvement plus fort que la raison ne l'eût porté à cette action; elle avoit trop bien entendu le langage de ses yeux

pour méconnoître la source d'un pareil service ; & son cœur déja disposé à la plus tendre estime, passa bientôt, à l'abri de la reconnoissance, au plus parfait amour. Envain voulut-elle se flatter du contraire, envain s'efforça-t-elle de donner d'autres noms au panchant qui l'entraînoit, il lui fut impossible de se cacher que la plus impétueuse des passions avoit triomphé de sa liberté. Elle en rougit, & cherchoit à la combattre lorsque l'Imperatrice lui vint annoncer que ce n'étoit point à un simple descendant des Rois de Corée qu'elle devoit sa vie, mais au presomptif héritier de ce Royaume, que le desir de la voir avoit attiré dans ses Etats. Ce titre glorieux diminuant en quelque sorte la honte de sa défaite, acheva la victoire du Prince; & s'applaudissant en secret du choix de son cœur, elle ne put s'empêcher de témoigner à l'Imperatrice combien elle étoit sensible à cet éclatant service.

Euxica qui ne cherchoit qu'à l'éloigner du Japon, & qui trouvoit dans

dans le Prince de Corée tout ce qu'elle desiroit dans l'époux de sa fille, soit pour son bonheur particulier, soit pour satisfaire l'ambition qui la dévoroit, les Rois de Corée ne pouvant être Empereurs du Japon par l'adroite politique de ceux de la Chine qui les tiennent toujours en bride lorsqu'ils veulent étendre trop loin leur puissance, lui vanta le mérite de Zieky d'une maniere si conforme à ses sentimens secrets, qu'elle se livra sans reserve à l'innocente flamme dont elle commençoit à brûler.

Il sembloit que toutes choses étoient de concert pour favoriser ces deux illustres Amans. Le Prince dès le lendemain vint voir l'Imperatrice, qui le reçut en Roy, & le conduisit elle-même à l'appartement d'Osonchine, qui sous prétexte de gratitude lui fit le plus tendre accueil. L'amoureux Fidery y repondit avec tant de feu, que les Princesses furent assurées plus que jamais de la réussite de leurs intentions. Enfin le Prince ayant été installé dans le Palais, tous les

Seigneurs Coréens se rendirent près de lui, afin de mieux persuader la Cour qu'ils le regardoient comme leur maître. Cependant l'Impératrice remplie de son projet, & voulant employer Chinao auprès du Roy de Corée pour le pressentir sur l'union qu'elle méditoit, ne tarda pas à lui découvrir son secret, qui n'étoit autre chose que l'envie qu'elle avoit de donner Osonchine au Prince de Corée.

Chinao qui crut avoir trouvé par-là un moyen assuré de rendre Fidery maître de la Couronne, reçut cette ouverture avec une joie inconcevable, & ne balança point à dire à l'Impératrice que le Roy de Corée ne souhaitoit rien plus fortement que cette alliance; mais qu'il avoit voulu voir si le Prince & la Princesse se conviendroient l'un à l'autre, avant que de la lui faire demander par ses Ambassadeurs. Euxica qui ne cherchoit qu'à précipiter le départ de sa fille, dit qu'il n'étoit pas nécessaire d'affecter des cérémonies qui traînoient les affaires en

en longueur ; que le Miniſtre qu'elle avoit à la Cour du Roy de Corée l'inſtruiroit de ſes intentions, & que celui de ce Monarque qui reſidoit alors au Japon lui feroit ſçavoir les ſiennes, & qu'en attendant il pouvoit aſſurer le Prince qu'il ne tiendroit pas à elle que ſa fille lui donnât la main. Chinao s'étant chargé de cette commiſſion avec plaiſir, il fut réſolu que l'Imperatrice feroit part à ſon Conſeil de ſes réſolutions, & que le Miniſtre du Roy de Corée feroit la demande de la Princeſſe en preſence de toute la Cour. Le vieux Chinao qui ſe flattoit de toucher au moment qu'il avoit tant deſiré, courut annoncer cette heureuſe nouvelle à Fidery, tandis que l'Imperatrice apprenoit à la Princeſſe le ſort qu'elle lui préparoit. Il eſt aiſé de s'imaginer avec quelle ſatisfaction ils recurent un ſemblable bonheur : l'admirable Oſonchine, qui n'enviſageoit dans cet himen que la douce félicité d'être unie pour jamais au ſeul homme qu'elle eût

trouvé digne d'elle, en fit mille tendres remercimens à l'ambitieuse Euxica; & le passionné Fidery ne pouvant retenir ses transports, se rendit presque aussi-tôt dans l'appartement de la Princesse, où l'Imperatrice étoit encore; il se jetta d'abord à ses pieds, & par ses discours sans suite & sans arrangement, lui fit assez connoître l'excès de son amour.

Osonchine que la presence d'Euxica rendoit moins hardie, y répondit avec retenuë, mais avec un air de satisfaction qui donna lieu de ne pas douter de sa tendresse. L'Imperatrice parut charmée de les voir si bien répondre à ses desirs, & les quitta pour se rendre au Conseil où cette grande affaire se devoit décider entierement. Les jeunes Amans n'ayant plus rien qui les contraignît, se découvrirent alors leurs plus secrettes pensées; & par une mutuelle déclaration des sentimens qu'ils avoient pris l'un pour l'autre dès leur premiere vûë, ils serrerent si parfaitement leur chaîne qu'ils la rendirent éter-

éternelle. Mais tandis qu'ils paſſoient de ſi doux momens, le Conſeil s'oppoſoit fortement à leur félicité ; les Miniſtres qui dès longtems avoient pénétré l'ambition d'Euxica & la jalouſie qu'elle avoit conçuë contre la Princeſſe, perſuadée qu'elle propoſoit cet himen bien moins par tendreſſe pour elle, que dans le deſſein de lui faire perdre ſes droits à l'Empire du Japon, commencerent par lui repreſenter que le Rois de Corée ne pouvant prétendre à cette Couronne, ce ſeroit en exclure Oſonchine que de la donner au Prince Zieky ; Que les Japonois, adorateurs de leur Princeſſe, ne ſouffriroient point une union qui la leur enleveroit pour jamais ; Que le Prince de Corée étoit véritablement digne de la poſſeder, que le ſervice éclatant qu'il venoit de lui rendre ſembloit même la lui avoir acquiſe à juſte titre ; mais que pour ſatisfaire à la fois ſon amour, la reconnoiſſance des Japonois & les deſirs de l'Imperatrice, il falloit qu'il renonçât à la Couronne de

Corée, que le vieux Zicky se nommât un autre successeur, que l'Empereur de la Chine y donnât son consentement, & que le jeune Prince fût déclaré Prince du Japon, & presomptif héritier de l'Empire.

Ces propositions qui n'étoient nullement du goût de l'Imperatrice, ne voulant point donner à sa fille un époux qui la fist descendre du Trône, jugeant qu'on l'y forceroit aussitôt l'himen achevé, lui donnerent une douleur d'autant plus vive qu'elles lui prouvoient l'attachement du peuple pour Osonchine. Comme elle avoit ses créatures dans le Conseil, l'affaire fût disputée avec chaleur de part & d'autre; mais les raisons de ceux qui parloient pour les interêts de la Princesse ne pouvant être confonduës par celles que l'Imperatrice y opposoit, l'Assemblée se sépara sans avoir rien décidé. Cette Princesse outrée des obstacles qu'elle trouvoit à ses desseins, en porta la nouvelle à sa fille avec toutes les marques du courroux le plus

plus violent contre ſes Miniſtres. Oſonchine qui ne s'attendoit pas à de telles difficultés, & qui croyoit que ſa mere agiſſoit de bonne foi, fût vivement touchée de ſe voir auſſi loin de ſon bonheur qu'elle s'en étoit cruë près. Le ſeul Zieky parut être tranquile, & dit hautement que s'il falloit renoncer à toutes les Couronnes de la terre pour poſſeder Oſonchine, il lui ſacrifiroit ſans peine ſon ambition, mais que n'étant pas juſte qu'il lui ravît ſes droits à l'Empire du Japon, il les ſoutiendroit au péril de ſa vie plutôt que de les lui faire perdre.

Ce diſcours qui ſe rapportoit en quelque ſorte au ſentiment du Conſeil, déplut à l'Imperatrice, & la fit repentir d'avoir été ſi prompte dans ſon choix, le Prince l'ayant prononcé avec un air de grandeur & de fierté qui lui donna tout lieu de craindre qu'il n'eût deſſein d'épouſer ſa fille pour s'emparer de l'autorité ſuprême. Elle diſſimula cependant le trouble de ſon ame, & prétexta ſon chagrin ſur l'injuſtice qu'elle trouvoit à lui faire

abandonner ſes droits au Royaume de Corée, pour ſatisfaire le caprice des peuples, ajoûtant qu'il falloit trouver des expediens pour concilier les eſprits, & qu'elle feroit enſorte d'y parvenir. La Princeſſe qui ſçavoit que l'Empire du Japon valloit bien celui de Corée, & qui ne doutoit point que Zieky n'y renonçât volontiers pour elle, & l'y voyant réſolu, ne pouvoit comprendre pourquoi l'Imperatrice qui paroiſſoit approuver leur amour, ne ſe rendoit pas à l'avis de ſon Conſeil. D'un autre côté, Chinao craignant que tant de mouvemens differens n'apportaſſent trop de retardemens à ſes projets, ſe réſolut de découvrir ſon ſecret aux principaux Miniſtres, qui ſoupçonnant déja quelque choſe de la verité le preſſoient chaque jour d'avoir plus de confiance en eux, & lui firent entendre qu'ils n'avoient appuyé ſur la renonciation du Prince au Royaume de Corée, que parce qu'ils ſe doutoient qu'il n'étoit pas né pour y regner. De telles avences ayant per-

perſuadé Chinao qu'il ne riſquoit rien à leur faire connoître Fidery, il fit avertir le Roy de Corée de tout ce qui ſe paſſoit, pour qu'il tînt ſes troupes prêtes à tout événement ; & lorſqu'il fut aſſuré que les vaiſſeaux de ce Monarque étoient à portée de lui donner du ſecours en cas de beſoin, il s'ouvrit entierement au Chef du Conſeil, qui de tous les Miniſtres étoit le plus fortement attaché à la mémoire de Taïcko ; & lui annonçant la véritable naiſſance du Prince & les intentions du Roy de Corée, il lui fit compendre que la ruſe dont ils s'étoient ſervis, n'étant que pour n'en pas venir aux armes, & tromper l'ambition d'Euxica ſans répandre du ſang, il étoit de l'interêt des Japonois de conclure au plus vîte un himen qui rétabliſſoit ſur le Trône le légitime héritier, & mettoit la Couronne ſur la tête d'une Princeſſe qu'ils adoroient ; Qu'il étoit ſûr que ſi Fidery ſe faiſoit reconnoître avant cette union, le parti de l'Imperatrice qui ne laiſſoit pas

d'être puiſſant auroit recours à la violence, & forceroit le Prince à prendre les armes contre un Peuple qu'il vouloit ménager, & contre la mere de celle dont il recherchoit l'alliance ; Que cette extrêmité ne pouvoit mettre qu'un trouble funeſte dans toute la Nation, & que pour éviter des malheurs inévitables en pareille occaſion, il n'y avoit point d'autre moyen que de tromper l'Imperatrice, en lui laiſſant toujours croire qu'elle ne donnoit ſa fille qu'au Prince de Corée.

Le Miniſtre au comble de la joïe en apprenant que le fils de ſon Empereur étoit vivant, & qu'il pouvoit contribuer à lui rendre l'Empire, goûta toutes les raiſons de Chinao, & lui promit d'agir ſi fortement, que les obſtacles ſeroient levés au premier Conſeil, en le conjurant d'apporter ſes ſoins pour que les preuves de la naiſſance du Prince fuſſent inconteſtables : comme il les avoit en mains, & que c'étoit encore un ſecret entre le Roy de Corée & lui, dont ils n'avoient

pas

pas même voulu instruire le Prince dans la crainte que cela ne le portât à se découvrir avant le tems, il assura le Chef du Conseil que Fidery seroit généralement reconnu pour ce qu'il étoit, lorsqu'il le jugeroit à propos. Ces deux fidéles Sujets s'étant séparés de la sorte, ils ne s'occuperent plus qu'à mettre les choses en état d'obliger l'Imperatrice à consentir que le faux Zieky fût déclaré Prince du Japon, tandis qu'ils y travailloient avec application en mettant le Peuple de leur parti.

Le Grand-Prêtre & son Clergé frappés d'une crainte superstitieuse par l'aventure du sacrifice, & de n'avoir rien apperçu sur le rivage des entrailles de la victime, intimidés des malheurs qu'ils croyoient leur être annoncés par cet accident, ayant appris que l'Imperatrice alloit livrer la Princesse au neveu du Roy de Corée, coururent au Palais, & menacerent Euxica des plus étranges évenemens ; que le sacrifice ayant été offert [illegible] son nom, la chûte d'Oloncnine pre-

fa-

ſageoit la ſienne, & n'heſiterent point à lui dire qu'elle perdroit l'Empire & peut-être la vie ſi elle perſiſtoit à vouloir éloigner la Princeſſe ; & comme il eſt des ſecrets difficiles à cacher long-tems, un bruit ſourd s'étant élevé que Taïcko avoit laiſſé un fils, & qu'il n'avoit point péri dans l'embrâſement d'Oſocha, ils l'aſſurerent que cet eſpoir qui ſe gliſſoit dans l'eſprit du Peuple, étoit un commencement du péril qui le menaçoit. L'Imperatrice bien plus effrayée du nom de Fidery, que des prédictions de ſes Prêtres, leur promit de ne rien précipiter, & qu'elle prendoit de ſi juſtes meſures, qu'elle préviendroit les accidens qu'ils lui faiſoient enviſager. Tous ces bruits & ces murmures la rempliſſant d'inquiétude, elle fit aſſembler ſon Conſeil ſecret, compoſé de tous ceux en qui elle avoit le plus de confiance, & leur demanda leurs avis ſur ce qu'elle devoit faire pour ſe conſerver l'Empire.

Les ſentimens furent long-tems partagés ; mais enfin il fut conclu que

que l'Imperatrice ayant la force en main devoit agir avec une pleine autorité, & que le plus grand malheur qui lui pût arriver étant la vie du Prince Fidery, elle ne pouvoit trop tôt étouffer le bruit qui s'en répandoit, & que pour y mieux réuſſir & ſe rendre le Peuple favorable, il falloit qu'elle publiât que le mariage de la Princeſſe étoit rompu, qu'elle priât Zicky de retourner dans ſes Etats, & qu'elle déclarât qu'elle donneroit Oſonchine à celui qui lui livreroit le prétendu Prince du Japon; que cet eſpoir ne manqueroit pas d'animer les Japonois à le chercher, ou d'impoſer ſilence à ceux qui ſe ſervoient de ce prétexte pour ſe rebeller contre elle.

Euxica n'aimoit pas le ſang, comme je l'ai dit; mais la ſuprême puiſſance ayant des charmes pour elle au-deſſus de toutes les conſiderations, perſuadée d'ailleurs qu'il lui ſeroit impoſſible de ſe la conſerver ſi le Prince étoit vivant, ne balança point à le ſacrifier à ſon ambition. Cependant ayant porté

les

les choſes trop loin avec le Roy de Corée pour ne pas craindre ſon reſſentiment en renvoyant le Prince ſans nul ménagement, ſur-tout après le ſervice qu'il avoit rendu à la Princeſſe, elle prit le parti de lui mander ce qui ſe paſſoit, & que n'étant pas juſte que le jeune Zieky renonçât à l'héritage de ſes peres pour entrer dans ſon alliance, elle le prioit de le rappeller près de lui; qu'il ſe répandoit même des bruits ſur un fils de Taïcko; qu'il devoit l'y engager au plutôt, dans la crainte que les Japonois ne priſſent cette occaſion de l'attaquer comme voulant envahir l'Empire au preſomptif héritier; que pour elle, étant perſuadée que ce n'étoit qu'un fantôme qu'on faiſoit revivre pour l'intimider, elle alloit mettre ſa tête à prix, & que lorſque le trouble ſeroit appaiſé, ils prendroient enſemble de nouvelles meſures pour le mariage du Prince, en cas qu'il fût toujours dans les mêmes ſentimens, n'ayant rien plus à cœur que de ſe

ſe maintenir avec lui dans une parfaite intelligence.

Enſuite de quoi ayant déclaré au Prince & à la Princeſſe qu'il ſe trouvoit trop d'oppoſitions à leur union pour les pouvoir ſurmonter dans le tems preſent, elle leur fit entendre qu'elle avoit changé de penſée. Ce fut un égal coup de foudre pour ces deux Amans, Oſonchine n'eut recours qu'aux larmes: mais le feint Zieky qui ſçavoit les ſecrettes intentions d'Euxica, lui répondit avec fermeté qu'il ne partiroit point de ſa Cour ſans emporter le titre d'époux de la Princeſſe, qu'elle la lui avoit promiſe, que ſa parole devoit être inviolable; que les oppoſitions étoient levées, puiſqu'il vouloit bien renoncer à la Couronne de Corée; qu'il pénétroit les motifs de ſon changement, mais qu'il l'avertiſſoit qu'il étoit de ſes interêts de ne pas irriter un Prince qui pouvoit s'unir avec ſon plus grand ennemi, & la faire deſcendre d'un Trône pour lequel elle vou-

vouloit sacrifier jusqu'à sa propre fille.

L'Imperatrice irritée d'un discours si hardi, lui répliqua sur le même ton, que sa fille étant sa Sujette comme une autre, elle ne la donneroit jamais à celui qui voudroit lui ravir son sang; & que s'il étoit vrai que l'ennemi dont il parloit voyoit le jour, Osonchine seroit la récompense de celui qui le lui livreroit mort ou vivant. Vos Peuples, lui répondit froidement le Prince, gardent un souvenir trop tendre de Taïcko, pour immoler son fils à votre ambition: aucun d'eux n'attenteroit impunément à sa vie, quand même je serois seul à la défendre; mais si vous voulez me promettre autentiquement la Princesse, je m'engage à chercher Fidery, & de vous le livrer aux dépens de ma propre vie. Euxica qui ne pouvoit croire encore que ce Prince n'eût pas péri, ne voulut rien assûrer à Zieky, & se contenta de lui défendre l'entrée de l'appartement d'Osonchine.

Le

Le seul respect qu'il avoit pour la Princesse, l'empêcha de témoigner à l'Imperatrice l'excès de son indignation ; & ne voulant pas s'expliquer plus vivement sans avoir consulté Chinao, il subit cet arrêt sans daigner y répondre. Toutes ces altercations mirent la Cour & la Ville dans une confusion surprenante. Ceux du parti du Prince vouloient qu'il se fît connoître ; le Peuple amateur de la nouveauté disoit qu'il ne souffriroit point qu'Osonchine fût le prix du sang de son légitime Souverain, qu'il valoit bien mieux qu'il l'épousât, & que le Prince Coréen retournât dans ses Etats. Chinao qui vouloit éviter la guerre, travailloit de tout son pouvoir à faire entendre sourdement que le Prince de Corée & celui du Japon étoient une même chose : les Ministres créatures d'Osonchine, qui étoient les mêmes dont Ongoscio s'étoit servi dans ses cruautés, craignant la punition de leurs crimes si Fidery montoit au Trône, employoient toute leur autorité pour assu-

assurer sa mort, & ne négligeoient rien cependant pour découvrir la verité. Le Prince brûlant d'amour & du desir de se venger d'Euxica, vouloit se mettre à la tête des Troupes du Roy de Corée, prêtes à faire leur descente au Japon, & conquerir son Royaume & la Princesse à la pointe de son épée.

D'un autre côté, Osonchine instruite qu'on vouloit lui faire épouser celui qui livreroit Fidery, & que son Amant s'y étoit offert, touchée jusques au fond du cœur qu'il eût montré des sentimens si peu genéreux, passoit les jours & les nuits à se plaindre également du Prince & de l'Imperatrice; trouvant l'un aussi coupable de consentir à cet attentat, que l'autre l'étoit de le proposer: cependant la crainte d'être le prix d'un pareil sacrifice, la faisant passer par-dessus tous les obstacles qui l'empêchoient de voir Zieky, elle fit si bien qu'elle gagna celle de ses femmes qui pouvoit seule le faire entrer sans risques dans son ap-

appartement. Cette Dame qui blâmoit en secret l'injustice de l'Imperatrice, & qui aimant tendrement Osonchine auroit desiré de la voir unie au Prince pour lequel elle avoit prise une forte estime, accepta avec plaisir la proposition qu'elle lui fit de leur faciliter une entrevûë, & lui promit que la journée du lendemain ne se passeroit pas sans lui donner cette satisfaction. En effet Axima (tel étoit le nom de cette Dame) ayant trouvé moyen de faire dire au Prince qu'elle avoit des choses importantes à lui communiquer, & qu'il se trouvât le soir sans aucune suite dans les jardins qui touchoient à l'appartement de la Princesse, il n'hesita pas à s'y rendre. Mais quelle agréable surprise de l'y voir arriver elle-même avec sa confidente ! Il se jetta à ses pieds pour lui rendre graces de cette faveur, & lui jurer une éternelle fidélité malgré les obstacles qu'on mettoit à son bonheur, quand Osonchine interrompant ses transports : Une autre que moi, Seigneur, lui dit-elle,

elle, ne douteroit point de votre amour, puiſque vous en donnez des preuves ſi peu communes, en voulant même ternir votre gloire par un attentat pour obtenir ma main; mais je vous avoüe que cet excès de votre paſſion eſt bien plus capable de vous ôter ma tendreſſe, que de m'aſſurer de la votre.

Ne croyez pas, continua-t-elle, que j'enfraigne les ordres de l'Imperatrice pour animer votre eſperance, & que cette entrevûë ſoit un effet des foibleſſes attachées à l'amour. Non, vous ne la devez qu'à la reſolution que j'ai priſe de vous bannir de mon ſouvenir. Partez, Seigneur; ne troublez plus cet Empire par d'inutiles prétentions, puiſque je me donnerai plutôt la mort que d'être la récompenſe de celle du Prince du Japon, & que mon ſort me paroîtroit mille fois plus affreux encore, s'il falloit que Zieky ne m'obtînt qu'à ce prix.

La jeune Princeſſe paroiſſoit ſi vivement touchée en prononçant ces paroles, elle étoit ſi belle dans ſa

ſa douleur, & la généroſité de ſes ſentimens éclatoit ſi parfaitement en cette occaſion, que Fidery pouvoit à peine contenir ſa joïe Cependant voulant joüir du plaiſir que lui donnoit l'inquiétude dont elle paroiſſoit agitée en faveur du Prince du Japon : Quoi ! Madame, lui dit-il, vous me ſacrifiez à Fidery ? ſa vie vous eſt plus chere que celle de Zieky ? vous craignez d'être la récompenſe de ſa mort, & vous n'apprehendez point d'être cauſe de la mienne ? Et lorſque pour ſatisfaire la haine d'Euxica, vous aſſurer l'Empire & m'unir à vous pour jamais, je m'expoſe peut-être aux plus cruels malheurs en cherchant à perdre ce Prince, c'eſt lui que vous plaignez ? c'eſt lui qui vous arrache des larmes, & c'eſt moi que vous déteſtez? Ah ! Madame, continua-t-il en affectant toutes les marques de deſeſpoir, que je m'étois trompé en me flattant de n'être pas haï ! & que le ſort de Fidery eſt glorieux, puiſqu'il vous inſpire des

ſentimens au-deſſus même de l'amour!

La pitié ſeule, reprit promptement Oſonchine, m'intereſſe pour ce Prince: je ne le connois point, je ne l'ai jamais vû, j'ignore même s'il eſt vrai qu'il voye encore le jour; mais je ſçai que s'il eſt vivant, la Couronne du Japon ne peut lui être diſputée ſans injuſtice; qu'on ne peut attaquer ſa vie ni le livrer à l'Imperatrice, ſans commettre un crime auſſi grand que celui d'Ongoſcio; que le Trône m'eſt odieux, s'il faut y monter par des forfaits; & que plutôt que d'y ſouſcrire, je ſacrifierai amour, fidelité, mouvemens de la nature, & même ma propre vie.

Ah, trop admirable Princeſſe! s'écria Fidery en lui embraſſant les genoux & ne pouvant plus ſe contraindre, mon bonheur paſſe mes eſperances; non, mon amour ſeul peut égaler ma félicité. Adorable Oſonchine, conſervez à Fidery cette pitié genéreuſe; joignez-y même

même la tendresse, je n'en murmurerai point; ce Prince m'est plus précieux que vous ne pensez: ne craignez pas que j'attaque ses jours tant qu'ils vous inspireront de pareils mouvemens: ma vie est trop attachée à la sienne pour la vouloir détruire: votre seule inimitié me forceroit à lui percer le sein; mais puisque votre cœur s'intéresse pour lui, j'ose vous protester que toute la terre ensemble armée contre lui ne peut l'empêcher de monter au Trône, de vous y placer à ses côtés, & de me rendre le plus fortuné Prince de l'univers en possédant l'adorable Osonchine.

Ce discours surprit de telle sorte la Princesse par les contrariétés qu'il lui paroissoit renfermer, qu'elle fut long-tems sans pouvoir y répondre; & ne concevant pas qu'elle pût être Impératrice du Japon, épouser Zieky & voir regner Fidery, elle ne sçavoit où porter ses idées, & si les paroles du Prince n'avoient point quelqu'interprétation contraire à sa gloire. Mais en-

ſin voulant s'éclaircir & pénetrer ce myſtere : Si la vie de Fidery vous eſt ſi chere, quelle raiſon, Seigneur, lui dit-elle, vous a porté à promettre ſa tête à l'Imperatrice ; Avez-vous eu deſſein d'éprouver ſi j'étois aſſez barbare pour vouloir être le prix d'un homicide? Non, Princeſſe, interrompit-il; l'amour m'a trop bien éclairé ſur vos vertus pour douter de vos ſentimens, & je n'ai rien promis à Euxica que je ne ſois en état d'executer: je lui livrerai Fidery ſans qu'il ſoit en danger de périr, à la tête de tous ſes Sujets, reſolu de prendre les rênes de l'Empire, de vous en faire la Souveraine, & d'aſſurer ma félicité par le don de votre foy. Il ne peut regner ſans moi, je ne puis être votre époux ſans lui. Votre pitié pour lui devient une preuve de votre tendreſſe pour moi; vous ne pouvez le plaindre ſans m'aimer, ni me bannir de votre cœur ſans le perdre à jamais. Je ne vous en dis pas aſſez, belle Princeſſe, pour vous raſſurer, mais je n'en dis encore

core que trop dans l'état où je suis.

Osonchine avoit commencé cet entretien debout, & l'avoit continué de même jusqu'à ce moment; mais entrevoyant à ce discours une partie de la verité, un si grand tremblement la saisit, qu'elle fut contrainte de se laisser tomber sur un des siéges de verdure qui bordoient l'allée qu'elle avoit choisie pour cette entrevûë; & regardant le Prince attentivement: Je ne m'étonne plus, lui dit-elle avec tendresse, de mes craintes pour Fidery, ni de la peine que je sentois à me priver du Prince de Corée: mais helas! mes allarmes n'en sont pas moins vives; elles augmentent à mesure que je vous parle. Cher Prince, continua-t-elle en lui tendant la main, assurez celui du Japon que je le reconnoîtrai avec joïe pour mon Empereur; engagez-le à lui faire respecter Euxica: surtout n'entreprenez rien qui puisse mettre en danger des jours où les miens sont attachés; conservez-moi cette fidelité si souvent attestée, & ne doutez point

de celle d'Osonchine. Si j'avois soupçonné ce fatal mystere, je ne vous aurois pas exposé à vous rendre ici. Sortez, Prince; dissipez le trouble où je suis; pardonnez mon imprudence, & soyez certain des vœux ardens que je vais faire pour la réussite de vos desseins.

La frayeur & l'amour étoient si bien peints dans les yeux de cette Princesse, que Fidery n'osa les mettre plus long-tems à l'épreuve, & fut contraint de la quitter pour la tranquiliser, après lui avoir juré que le Prince du Japon auroit pour Euxica les attentions d'un fils respectueux, & qu'elle ne devoit rien augmenter ni pour l'un ni pour l'autre. Axima eut soin de le faire sortir de ce lieu aussi secretement qu'il y étoit entré; & la belle Osonchine le sçachant en sûreté, rentra dans son appartement, le cœur rempli de joïe, d'amour, de crainte & d'esperance. Il étoit si different pour la gloire d'épouser l'Empereur du Japon ou le Prince de Corée, qu'elle ne put être insensible à ce nouveau degré de grandeur,

puis-

puiſqu'elle le pouvoit poſſeder ſans crime, Fidery & Zieky étant la même choſe. Elle ne pouvoit ſe laſſer d'admirer que la Providence eût garanti ce Prince pour en faire ſon époux, & qu'elle l'eût conduit dans ſes propres Etats pour ſauver la vie & ſe faire aimer de celle qu'on vouloit rendre la récompenſe de ſa mort ; mais joignant à ces réflexions celles du péril qu'il couroit par l'indiſcréte promeſſe de l'Imperatrice, elle trembloit qu'il ne fut découvert, & depuis cet inſtant ſon appartement ne s'ouvrit point de fois qu'elle ne pâlît d'effroi d'apprendre la perte de ce Prince.

Tandis qu'elle paſſoit les jours & les nuits dans ces continuelles allarmes, les Miniſtres qui favoriſoient le juſte parti, ayant reſolu d'obliger Euxica de conclure l'himen de la Princeſſe, la preſſoient à chaque Conſeil de faire déclarer Zieky Prince du Japon. Mais l'ambitieuſe Imperatrice qui ſe flattoit que le Roy de Corée craindroit une guerre avec les Japonois, &

qu'il rappelleroit ce Prince d'autant plus promptement qu'il étoit probable qu'il apprehenderoit Fidery, leur répondoit qu'elle ne pouvoit rien décider qu'elle n'eût appris la verité du sort de ce Prince; que s'il étoit vivant, elle devoit plutôt songer à quitter l'Empire qu'à marier sa fille, ajoutant qu'il étoit bien douloureux pour elle qu'après avoir gouverné près de dix-sept ans avec gloire, elle se vît obligée par ses propres Sujets à descendre du Trône pour y placer un Etranger, ou bien un imposteur que quelques mal-intentionnés vouloient peut-être faire passer pour le fils de Taïcko; qu'elle n'auroit pas plutôt déclaré Zieky Prince du Japon, que le Peuple amateur de la nouveauté voudroit qu'il fût Empereur, & qu'une honteuse chûte seroit la récompense de ses travaux, de son amour pour ses Sujets & de sa tendresse pour Osonchine. Les Japonois qui pénetroient toutes ses pensées par ces discours artificieux, agissoient avec la même politique, en

en l'assurant de leur fidelité, & qu'ils ne souffriroient jamais qu'on lui ravît l'Autorité suprême sans avoir de fortes preuves sur Fidery; & que le plus sûr moyen de faire tête à ce nouvel ennemi, étoit d'achever l'himen de la Princesse, puisque par-là elle engageroit son époux à lui disputer la Couronne; que le Peuple ne connoissant point le fils de Taïcko, & chérissant Osonchine, ne balanceroit pas à préferer ses interêts aux siens, en se voyant un Empereur dans celui qu'elle auroit épousé.

L'Imperatrice n'ayant rien à répondre à de si fortes raisons, & voulant toujours éluder, avoit enfin déclaré qu'elle attendoit des nouvelles de la Corée, & qu'aussitôt qu'elle auroit appris les intentions du vieux Zieky, elle les instruiroit des siennes. Comme le Palais étoit fermé aux Grands de même qu'aux Particuliers, & que l'on ignoroit qu'il y eût de l'altercation entre le Prince & l'Imperatrice, la plus considerable partie de la Cour croyoit qu'ils ne fai-

ſoient rien que de concert ; mais les Miniſtres inſtruits du ſecret, redoutant quelque trahiſon de la part d'Euxica, l'obligerent à ſouffrir que tous les Seigneurs Coréens fiſſent la garde à l'appartement du Prince, ſous prétexte que ceux qui diſoient Fidery vivant, ne trâmaſſent quelque choſe contre lui.

Mais ce qu'il y eut de plus ſurprenant au milieu de tant de ſentimens oppoſés, de murmures, de projets & de complots differens, fut que Chinao ſe conſerva l'eſtime des uns & des autres, & que l'Imperatrice ne le ſoupçonna jamais d'avoir part à tous ces mouvemens. En effet cet habile Japonois ſçut ſi bien ménager les eſprits, qu'il amenoit inſenſiblement à ſon but ceux mêmes qui paroiſſoient les plus contraires à Fidery. Les Gens de guerre qui le regardoient avec vénération, lui étoient dévoüés ; & préparés par ſes diſcours à quelqu'extraordinaire évenement, lui avoient juré ſolemnellement de le ſoutenir dans tout ce qu'il entreprendroit. De ſon côté, l'amoureux

Fidery

Fidery n'oubliant rien pour s'attirer les cœur des peuples, affectoit de sortir souvent du Palais entouré de ses Gardes, superbement vêtu; il faisoit éclater avec art toutes les graces qu'il avoit reçuës de la nature, & ne paroissoit jamais sans laisser après lui des marques de sa liberalité; ce qui mettoit les Japonois dans la balance, en ne sçachant s'ils devoient lui préferer un Prince dont ils ignoroient les inclinations, quoiqu'il fût leur légitime Souverain. Les choses étoient en cet état, lorsque Chinao reçut avis que les Troupes du Roy de Corée n'attendoient que les ordres de Fidery pour faire leur descente; & que ce Monarque lui fit part de sa réponse à l'Imperatrice, en le laissant le maître de conduire le reste selon sa prudence. Comme il ne falloit pas traîner cette affaire en longueur, il jugea qu'il étoit tems d'apprendre au Prince de quelle sorte il pourroit prouver aux Japonois qu'il étoit leur Empereur, sans qu'ils en pussent douter un moment.

C'étoit depuis long-tems la seule inquiétude de Fidery, mais dont on n'avoit pas voulu le tirer, dans la crainte que l'amour ou l'ambition ne lui fist déclarer trop tôt sa naissance, & pour être toujours en état de la faire passer pour un autre en cas que les cœurs ne lui fussent pas favorables. C'étoit une loy indispensable en ce tems-là parmi ces peuples, de marquer au bras droit les heritiers de la Couronne aussitôt qu'ils étoient nés, ce qui se faisoit par l'expression d'une herbe dont le jus ne s'effaçoit jamais, avec lequel on imprimoit au Prince le nom qui lui étoit imposé, celui de l'endroit de sa naissance, & le tems qu'il étoit né; ensuite de quoi on induisoit ce qu'on venoit d'écrire, d'une liqueur dont la propriété étoit de voiler si parfaitement ce qu'on avoit écrit, qu'on n'en appercevoit aucune trace; & lorsqu'on vouloit que cette marque fût visible, on prenoit un flambeau que l'on passoit plusieurs fois près du bras, ce qui faisant fondre la liqueur découvroit sans nul

nul obſtacle les caracteres qui y étoient imprimés : mais cette cerémonie ne ſe faiſoit jamais qu'à l'avenement du Prince à la Couronne, ou dans quelqu'occaſion importante à la Nation, où pourlors il découvroit ſon bras devant tout le Peuple aſſemblé, afin de l'obliger à le reconnoître pour ſon Souverain, ou le faire ſouvenir de ſon devoir envers lui. Fidery n'ignoroit pas cet uſage ; mais ne croyant pas qu'on l'eût pratiqué à ſon égard, le Roy de Corée & Chinao lui ayant dit que le tems & la ſituation des affaires en avoient empêché Taïcko, il en avoit ſouvent témoigné ſon chagrin au vieux Guerrier, dans l'apprehenſion qu'on ne le prît pour un impoſteur quand il ſeroit queſtion de le faire reconnoître ; & ce n'avoit été que cette crainte qui l'avoit obligée de parler à la Princeſſe à mots ambigus & ſans rien affirmer.

Mais Chinao voyant que le moment s'approchoit où cette preuve ſeroit néceſſaire, l'en inſtruiſit pour

qu'il s'en servît à propos, en le suppliant de lui pardonner de le lui avoir caché si long-tems, son interêt l'ayant contraint d'en agir ainsi. Le Prince l'embrassa, & persuadé de son zele le pria de regler l'occasion où cette marque devoit être visible aux Japonois. Ils conclurent qu'il ne falloit la découvrir qu'à la cerémonie de son Mariage avec la Princesse, si l'Imperatrice se resolvoit à le faire, ou bien à la tête des Troupes, si l'on voyoit qu'elle cherchât encore des détours pour l'éluder.

Cette Princesse n'étoit pas en état de s'y opposer plus long-tems; elle venoit de recevoir la réponse du Roy de Corée, qui lui marquoit qu'il ne pouvoit douter que Fidery ne fût vivant; que ce Prince étoit en sa puissance, & qu'il s'en serviroit selon qu'elle en useroit avec le jeune Zieky; que si elle lui faisoit épouser Osonchine, il lui livreroit Fidery, le lui promettant foy de Roy; mais que si cet himen ne se faisoit pas au plutôt, il mettroit ce Prince à la tête d'une Armée

mée formidable, qui fondroit sur le Royaume du Japon pour se venger de son manque de parole & pour le rétablir sur le Trône de ses peres.

Euxica intimidée par ces menaces, & ne sçachant quel parti prendre, assembla son Conseil secret; & ne déguisant rien de ses pensées, se flattant que tous ceux de cette Assemblée lui étoient dévoüés, elle leur ordonna de parler sincerement. Mais la plûpart de ces Ministres étant gagnés par les presens journaliers du prétendu Prince de Corée, esperant trouver en lui un secours certain contre celui du Japon, ne balancerent point à lui conseiller de se maintenir en paix avec son Allié, & de profiter de l'offre qu'il lui faisoit de lui livrer Fidery, puisqu'elle conserveroit bien mieux la suprême Autorité avec son gendre, qu'elle ne pourroit le faire avec un Prince qui ne la regarderoit que comme une usurpatrice. Il y eut plusieurs raisons alleguées pour & contre; mais enfin la crainte & l'ambition l'ayant emporté, il fut décidé que

la

la Princeſſe Oſonchine épouſeroit Zieky ; qu'il ſeroit déclaré Prince du Japon, & qu'avant toutes choſes le Miniſtre du Roy de Corée jureroit au nom de ſon Maître qu'il remettroit Fidery entre les mains de l'Imperatrice, auſſi-tôt qu'il auroit été informé que le mariage étoit fait ; que ce ſerment ſe feroit en ſecret, afin que ceux qui ſeroient du parti contraire ne puſſent s'oppoſer à ſon execution.

L'Imperatrice perſuadée qu'elle n'avoit pas à balancer entre l'Etranger que l'himen de ſa fille lui rendroit ſoumis, & le preſomptif héritier qui pouvoit la chaſſer du Trône, ſe rendit à cette déciſion ; & le grand Conſeil s'étant aſſemblé, elle y déclara qu'elle conſentoit à l'union de la Princeſſe avec Zieky, & qu'il fût reconnu ſon ſucceſſeur. Toutes les voix s'étant réunies en faveur de cette reſolution, malgré ce que put dire le Grand-Prêtre qui ſoutenoit que ce mariage alloit attirer des malheurs inévitables ſur la tête d'Euxica, les Miniſtres la déterminerent

rent à n'en point changer. En effet, dès le même jour ayant mandé le Prince, elle le pria d'oublier ce qui s'étoit passé, & de recevoir la main d'Osonchine pour gage de sa reconnoissance & de son amitié.

Ce Prince, à qui ce nom suffisoit pour être appaisé sur le champ, lui répondit en homme sur qui l'amour avoit plus d'empire que la colere, & lui rendit autant de graces que s'il eût eu lieu de ne pas douter de sa sincerité. Elle le conduisit chez la Princesse, où toute la Cour s'étoit renduë par son ordre. Cette visite ne fut que de cerémonie, & de toute la journée il fut impossible à ces deux Amans de s'entretenir en particulier; mais leurs yeux sçurent si bien réparer cette gêne, qu'ils n'eurent pas besoin d'interpréte pour s'instruire de leurs sentimens. Le lendemain le Ministre du Roy de Corée fit la demande de la Princesse en plein Conseil pour le Prince qui étoit à la Cour d'Euxica, ayant eu l'adresse de si bien tour-

tourner ſon diſcours qu'il ne le nomma jamais autrement. Elle lui fut accordée à l'inſtant. Alors on fit entrer le feint Zieky pour être preſent au ſerment du Miniſtre, qui jura au nom du Roy de Corée de livrer Fidery à l'imperatrice auſſitôt l'himen du Prince achevé ; mais ce qui donna le plus d'eſperance à cette Princeſſe, fut celui de l'Amant d'Oſonchine, qui lui promit la même choſe ſur ſa tête. Après cela l'Imperatrice ayant ordonné ſelon la coutume, que le mariage de la Princeſſe fût annoncé au Peuple pour le ſur-lendemain, afin qu'il ſe préparât à cette cerémonie, les Héros le publierent par toute la Ville. Chinao, dont le zele vigilant n'avoit rien oublié pour rendre cet inſtant mémorable, dépêcha à l'heure un courier pour la Ville de Méaco, qui s'étant mis dans une barque legere fut avertir la flotte du Roy de Corée, qui ayant le vent favorable, arriva à la rade de cette Ville la nuit du lendemain, où les Troupes firent leur deſcente ſans nulle oppoſi-

tions ;

tions ; les Japonois s'imaginant que les choſes avoient été réglées de la ſorte avec l'Imperatrice.

D'un autre côté, les Troupes gagnées par Chinao ayant joint les Coréens, ils marcherent toute la nuit en bon ordre, & ſe rendirent à Jedo au moment que l'Imperatrice, le Prince & la Princeſſe ſortoient du Palais, ſuivis d'une nombreuſe Cour pour ſe rendre dans une vaſte place où ſe devoit faire la cerémonie à la vûë de tout le peuple. Au milieu de cette place étoit dreſſé un grand Autel élevé de terre de trente marches, ſur lequel étoit repreſenté l'Himen au milieu de la Paix & de la Concorde : un nombre infini de flambleaux de cire blanche l'éclairoient de tous côtés. Chinao fit entourer la place par tous ſes gens de guerre armés du ſabre, du poignard, le carquois ſur l'épaule & l'arc à la main prêt à tirer. Le Grand-Prêtre étoit debout ſur l'Autel, attendant les nouveaux époux qui lui furent conduits d'un côté par l'Imperatrice menant la

Prin

Princeſſe, & de l'autre par le Miniſtre de la Corée qui menoit le Prince, qui ſe mirent à genoux aux pieds du Pontife; lequel après leur avoir fait une aſſez longue énumeration des obligations d'un pareil engagement, les unit l'un & l'autre à jamais, ce qui ne fut pas plutôt achevé, que mille voix s'éleverent en criant: Vive à jamais heureux Fidery notre légitime Empereur! Ce terrible nom ayant glacé d'effroi le cœur de l'Imperatrice, elle ſe préparoit à parler, lorſque le Prince ayant impoſé ſilence par un ſigne convenu entre Chinao & lui, monta ſur le plus haut dégré de l'Autel; & ſe découvrant le bras, il prit un flambeau, le paſſa pluſieurs fois deſſus, & s'étant enſuite tourné vers le Peuple, le bras levé en l'air pour qu'on y vît les caracteres qui y étoient imprimés: Peuples, s'écria-t-il, Miniſtres du Japon, braves Guerriers, & vous jeune Princeſſe à qui un nœud ſacré me lie, je me ſuis engagé, ainſi que le Roy de Corée, de livrer à l'Imperatrice

Fi-

Fidery fils de Taïcko votre légitime Souverain : Soyez témoins de l'exécution de mes ſerment, en reconnoiſſant en moi ce Prince échappé à la fureur du barbare Ongoſcio; liſez-en ſur mon bras les illuſtres marques & les aſſurances qu'il ne s'armera jamais que pour votre défenſe : Et vous, Madame, continua-t-il en s'adreſſant à Euxica; perdez une injuſte crainte; voyez à vos pieds Fidery ſoumis, & plutôt prêt à perdre la vie que de vous ravir l'Empire; regnez, mais ſoyez ma mere, puiſque vous l'êtes de cette Princeſſe.

A peine eut-il achevé ces mots, que toutes les voix ſe réunirent pour crier une ſeconde fois: Vive Fidery le légitime Empereur du Japon. L'Imperatrice, qui comme la plus proche du Prince, liſoit ſur ſon bras ſans nul obſtacle, *Fidery fils de Taïcko né au Palais d'Oſocha*, étoit ſi troublée de ce qu'elle voyoit & de ce qu'elle entendoit, qu'elle ne put prononcer une parole. Oſonchine, quoiqu'elle s'attenſ-

tendît à quelque chose de semblable, n'étoit pas dans une situation plus tranquile, ne pouvant s'empêcher de craindre pour les jours de Fidery. L'immobilité d'Euxica donnant une entiere liberté aux Grands & au Peuple, les premiers monterent sur l'Autel pour baiser ce bras redoutable, & l'autre s'approchoit en foule pour tâcher d'en voir les caracteres; mais tous avec des transports de joïe qui paroissoient dans leurs moindres actions. Les Troupes s'étant avancées du même moment, & montrant par leur contenance guerriere qu'elles étoient prêtes à fondre sur ceux qui s'oppoferoient à Fidery, il n'y eut personne qui osât paroître mécontent de cet extraordinaire évenement. La seule Euxica, remplie de crainte & d'étonnement, soupiroit au fond de son cœur de rage & de desespoir; mais la vûë de tant de gens armés lui faisant connoître qu'elle n'étoit pas la plus forte, elle se détermina au seul parti qu'elle avoit à prendre.

En effet, s'efforçant de remettre

la tranquilité sur son visage, elle s'avança vers le Prince ; & lui tendant la main : Fidery, lui dit-elle, j'avoüe que je vous ai redouté comme mon rival dans la possession de cet Empire : mais étant devenu mon gendre, je me rends à la tendresse que ce lien m'inspire, & cede à ce nom si doux, ainsi qu'à vos vertus, un Trône dont vos armes ne m'auroient jamais fait descendre qu'en m'arrachant la vie : Oüi, Peuple, continua-t-elle en haussant la voix, voilà votre Prince, respectez-le comme votre Empereur, & le cherissez comme époux d'Osonchine. Mille instrumens guerriers se firent entendre lorsqu'elle eut cessé de parler, & le Grand-Prêtre ayant assuré que c'étoit là l'évenement prédit par l'aventure du Sacrifice, ajoûta qu'il falloit en rendre graces aux Dieux, & faire succeder les réjoüissances aux allarmes. Tandis qu'il parloit, la belle Osonchine embrassoit les genoux d'Euxica, en la priant de croire qu'elle avoit ignoré les desseins de Fidery, &

la conjurant de l'aimer comme ſon fils.

La fiere Imperatrice déguiſant ſa douleur, la releva; & feignant d'ajoûter foi à ſes paroles, l'embraſſa avec mille apparences d'une ſincere affection; & la tenant d'une main & le Prince de l'autre, deſcendit de l'Autel aux acclamations de toute l'Aſſemblée, qui les conduiſit au Palais en les accablant de benédictions. Mais elle ne fut pas plutôt retirée dans ſon appartement, qu'elle déclara qu'elle ne vouloit plus voir ſa fille ni ſon gendre, & qu'elle ne prenoit plus aucune part au Gouvernement. Le genéreux Fidery employa vainement tous ſes efforts pour la faire changer de ſentiment, elle fut inflexible à ſes prieres & aux larmes de ſa fille; & s'étant enfermée avec ſes femmes, elle s'abandonna de telle ſorte à ſon deſeſpoir, qu'une ardente fiévre la ſaiſit & la mit au tombeau en moins de huit jours.

Le nouvel Empereur fut vivement touché de n'avoir pû la ſauver,

ver, & l'affliction d'Oſonchine n'eût point de bornes, quoique ceux qui avoient le plus aimé Euxica lui fiſſent entendre que cette mort étoit un coup du Ciel pour ſon bonheur & celui de ſon époux, étant aiſé de voir quel ſort elle leur auroit préparé ſi elle eût vêcu, puiſque ſon deſeſpoir avoit été aſſez violent pour lui ôter la vie. La belle & ſage Imperatrice ſentoit bien la force de ce raiſonnement, mais ſa douleur n'en paroiſſoit pas moins grande; elle ne put trouver de conſolation que dans les tendres ſoins de Fidery, qui par mille éclatantes vertus devint l'amour de ſes Sujets, l'admiration de ſes voiſins, & le plus grand Empereur qui eût gouverné cette Nation. Il récompenſa royalement les Troupes du Roy de Corée, auquel il marqua ſa gratitude par une longue & durable amitié, l'ayant liée même avec le vrai Zieky dont il avoit ſi longtems porté le nom. Le fidele Chinao reçut auſſi des marques eſſentiels de ſa reconnoiſſance; & ſi

l'exemple de l'Imperatrice Euxica prouva aux Japonois ce que peut l'ambition sur le cœur des mortels, le regne de Fidery & d'Osonchine leur fit encore mieux sentir la difference que les Peuples doivent faire entre les Princes qui en travaillant pour leur gloire établissent celle de leurs Sujets, & ceux qui ne font rien que pour eux-mêmes. Mais le malheur de ces Nations est de n'être guidés par aucune lumiere de la véritable Religion : aveuglement qui leur fait également cherir le vice & la vertu.

LES

LES ETRENNES

XXXVI. NOUVELLE.

UNe Dame d'une haute naiſſance, que je nommerai Eudoxe, reſtée veuve avec des biens conſidérables, & un fils unique âgé de quatre ans, s'étoit retirée dans une Terre qu'elle avoit aſſez près de Lyon, ſur les bords du Rône. Comme ſa qualité exigeoit les reſpects de toute la Province, elle eut d'abord une nombreuſe Cour; mais quoiqu'elle fût genéreuſe, remplie de mérite, & qu'elle reçût ſon monde avec grace, ſon humeur ſérieuſe la portant à préferer la ſolitude à l'embarras que cauſent ſouvent les

grandes compagnies, elle eut l'art, ſans rebuter perſonne, de ſe faire une ſociété choiſie à peu près de ſon caractere, & de ſe dégager de tous ceux qui ne lui convenoient pas, ne voulant s'occuper que de l'éducation de ſon fils, qu'elle aimoit avec cette paſſion que l'on ne manque jamais d'avoir pour le ſeul fruit qui reſte d'un époux cheri. Eudoxe avoit adoré le ſien, elle l'avoit amérement pleuré; & quoiqu'elle ne pleurât plus, elle ne ſe conſoloit point de ſa perte: ſon fils pouvoit ſeul diſſiper ſa mélancolie, & ſes plus doux momens étoient ceux qu'elle paſſoit à le tenir dans ſes bras.

Les amis qu'elle avoit choiſis pour partager ſa ſolitude, ſe conformant à ſon inclination, la ſecondoient ſouvent en faiſant leurs plaiſirs des manieres enfantines de Clidanor, c'étoit le nom de ce jeune Seigneur. Cependant cette complaiſance n'étoit point l'effet d'une lâche adulation, Clidanor s'attirant les cœurs de tous ceux qui l'approchoient. Il étoit le plus

bel

bel enfant qu'on eût jamais vû: ſon eſprit, qui ne tenoit rien de la foibleſſe de ſon âge, lui fourniſſoit à chaque inſtant des réponſes qui donnoient de l'admiration, & tout en lui promettoit un Cavalier parfait. Il avoit un Précepteur, un Gouverneur, & un Valet-de-Chambre, qui en étoient idolâtres; mais bien-loin que cet amour general & les loüanges qu'on lui donnoit gâtaſſent cet excellent naturel, ils ne faiſoient que l'augmenter, en lui inſpirant toujours un nouveau deſir de les mériter.

Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'un pareil enfant fiſt les délices d'une mere tendre, & le charme de ſes amis. Un jour qu'Eudoxe & quelques Dames qu'elle mettoit de toutes ſes parties étoient allé ſe promener ſur les bords du fleuve pour divertir le jeune Clidanor, elles apperçurent de loin quelque choſe de fort brillant qui flottoit ſur l'eau: la curioſité les rendant attentives, elles cherchoient à deviner ce que c'étoit, lorſqu'elles entendirent crier plu-

ſieurs Mariniers qui s'avertiſſoient les uns & les autres pour aller au plus vîte à ce qu'elles voyoient. Eudoxe qui étoit compatiſſante, comprenant à leur langage que c'étoit quelqu'un qui ſe noyoit, excita par quelque liberalité ceux qui étoient les plus proches à partir à l'inſtant pour l'aller ſecourir. Sa generoſité faiſant plus d'effet que la piété ſur ces ames mercenaires, ils conduiſirent leur barque au-devant de ce que le courant rapide du fleuve leur amenoit naturellement ; & pluſieurs bras s'étant avancés pour s'en ſaiſir, ils le tirerent à eux, & virent avec la derniere ſurpriſe que c'étoit un berceau d'oſier ayant une eſpece de pavillon d'un ſatin des Indes blanc & or, dans lequel étoit une fille d'environ dix-huit mois, ſuperbement enmaillotée avec des langes brodés en or & en argent d'une magnificence extrême, mais de qui l'étonnante beauté ébloüiſſoit encore davantage que l'éclat de ſon vêtement.

Tous groſſiers qu'étoient les Mari-

Mariniers, ils furent saisis d'admition à cet objet, & jugeant que le pavillon de satin, enflé du vent qui étoit favorable, avoit servi de voiles à cet extraordinaire vaisseau ils joignoient les mains & faisoient des acclamations dont le rivage retentissoit, & qui redoubloient l'envie qu'Eudoxe avoit de voir ce qui les causoit. Ils ne tarderent pas à la satisfaire; & n'osant toucher à l'enfant qui leur sourioit innocemment en se joüant avec plusieurs bijoux qui étoient à ses côtés, ils poserent le berceau dans la barque, & ramerent au plus vîte pour porter ce tresor à la genereuse Eudoxe, qui faisant avancer son équipage du côté du port, descendit de carrosse avec sa compagnie pour se trouver au débarquement. Son étonnement ne fut pas moins grand que celui des Mariniers; mais la compassion s'y étant jointe, son ame qui sentoit si bien les mouvemens de la nature en faveur de Clidanor, lui faisant connoître quel devoit être le desespoir de ceux qui avoient

perdu cette belle petite créature & qui la croyoient engloutie sous les eaux, lui fit aussi former le dessein de lui servir de mere, & d'en prendre autant de soin que de son fils. Cette resolution qui convenoit à son rang, à son bien & à sa piété fut applaudie de tous ceux qui étoient avec elle; & cette Dame ayant recompensé les Mariniers de façon à ne leur rien faire regretter des bijoux & des vêtemens de l'enfant, elle la prit dans ses bras, se saisit de tout ce qui étoit dans la mane, ainsi que du pavillon, & remontant en carosse se rendit à son Château, le cœur rempli de joïe d'avoir sauvé la vie à cette petite innocente, qu'elle ne pouvoit se lasser de regarder & d'admirer. Elle serra soigneusement tout ce qui lui appartenoit; & ne doutant point qu'elle ne fût sortie de parens nobles ou très-riches par la magnificence de ses hardes, elle voulut les conserver afin de s'en servir à la reconnoissance de ce qu'elle étoit, si le tems lui en pouvoit donner quelque éclair-

cisse-

ciſſement; & n'ayant rien trouvé ſur elle qui pût déclarer ſon nom, elle lui donna celui de *Cecile*, la mit entre les mains d'une bonne nourrice dans ſon Château avec des femmes pour en avoir ſoin, & n'épargna rien enfin pour qu'elle fût nourrie & élevée en fille de qualité. Cependant pour n'avoir rien à ſe reprocher, elle fit courir ſon aventure de tous côtés aux environs, dans l'eſpoir qu'en voulant reclamer l'enfant, on l'inſtruiſit de ſa naiſſance & de la cauſe de ſon naufrage; mais le profond ſilence qui ſe fit ſur cet accident l'ayant laiſſée maîtreſſe abſoluë de ſon ſort, elle ne ſongea plus qu'à donner un libre cours à ſa charité & à la tendreſſe qu'elle ſe ſentoit pour cette petite Inconnuë, qui s'augmentoit chaque jour par les nouveaux charmes qu'elle y découvroit.

En effet, elle devenoit ſi belle à meſure qu'elle prenoit des forces, qu'Eudoxe en l'admirant ne ſe laſſoit point de dire que la Providence la lui avoit envoyée pour

l'humilier, & diminuer l'orgueil dont elle auroit été peut-être atteinte d'avoir un fils tel que Clidanor ; en lui prouvant par cette charmante créature, qu'elle n'étoit pas la seule mere qui eût mis au jour des miracles de la nature. L'éducation de ces deux aimables enfans la rendit encore plus solitaire; & jugeant que la beauté de Cecile seroit aussi surprenante que sa navigation, elle se proposa de la rendre aussi parfaite du côté des mœurs de l'esprit, qu'elle promettoit l'être de celui du corps. Et voulant dérober ce tresor à la curiosité de ceux qui pouvoient mettre obstacle à son dessein en formant des desirs contraires à sa vertu, elle se sequestra plus que jamais du grand monde. Cecile élevée avec Clidanor, ne fut pas plutôt en âge d'avoir des Maîtres, qu'elle lui en donna de toutes façons ; & si le Cavalier causoit l'admiration des siens, ceux de Cecile n'en avoient pas moins : l'un & l'autre devinrent dans peu si parfaits, qu'ils ne prenoient plus l'étude que comme

comme un amuſement. Lorſqu'ils furent en état de réfléxion, Eudoxe les inſtruiſit de ce qui lui étoit arrivé, afin que Cecile au milieu de ſon bonheur conſervât pour elle la reconnoiſſance qu'elle lui devoit, & que Clidanor ne crût pas qu'elle avoit deſſein de faire partager ſes biens à une Etrangere.

Mais ils étoient bien éloignés l'un & l'autre d'avoir des ſentimens ingrats ou mercenaires. Cecile avoit douze ans, & Clidanor quinze, quand ils apprirent cette nouvelle. Les noms de frere & de ſœur, qu'ils s'étoient toujours donnés, avoient mis juſqu'alors des bornes à ce qu'ils penſoient l'un de l'autre; mais quand ils ſçurent que le ſang ne les uniſſoit en rien, & que le ſeul mérite qui s'étoit découvert réciproquement, avoit fait naître dans leur cœur la tendreſſe dont ils étoient animés, une douce joïe s'empara de leurs ames. Cecile rendit mille actions de graces à la vertueuſe Eudoxe des biens qu'elle lui faiſoit; & quoiqu'elle fut tou-

chée de l'incertitude de sa naissance, ce qu'elle sentoit en secret pour Clidanor la lui fit préferer sans peine à l'honneur d'être sa sœur. Pour lui, que trois années de plus rendoient aussi plus sçavant sur ses mouvemens, charmé de n'être point son frere, il ne déguisa point à sa mere que Cecile ne lui étant rien, ne lui en devenoit que plus chere, & que loin de s'opposer à tout ce qu'elle faisoit pour elle, il la conjuroit d'en faire encore davantage, cette admirable Inconnuë lui étant plus précieuse que la vie.

Eudoxe ne laissa pas d'être surprise de démêler dans la franchise & l'innocence de leurs discours une passion formée, & d'autant plus difficile à détruire, qu'elle ne pouvoit encore leur en découvrir les conséquences. Un jeune homme de quinze ans peut aisément prendre de l'amour, mais il n'est guére assez raisonnable pour concevoir ce qu'on peut lui dire pour en arrêter les progrès; & c'est un article bien délicat à toucher avec une

une fille de douze ans, que de lui apprendre le danger qu'elle court en aimant, puiſque c'eſt ſouvent démêler le cahos qu'elle ne peut encore débroüiller, & donner l'eſſort à ſes paſſions enchaînées, pour ainſi dire, par l'innocence & la pudeur, plutôt que d'en faire triompher.

Eudoxe connut toutes ces difficultés, & fut long-tems à ſçavoir ſi elle n'auroit pas lieu de ſe repentir d'avoir élevé dans ſon ſein un objet ſi dangereux, & d'avoir contribué à le rendre ſi digne de l'attachement de ſon fils. Cependant après bien des réflexions, comme elle ne penſoit pas comme un autre, elle ſe reſolut de ne leur rien dire, de voir le cours de cette inclination, de ne la combattre ni de ne la favoriſer, mais de ſi bien cimenter la vertu dans l'ame de Cecile, & la gloire dans celle de ſon fils, qu'elle les rendît incapable de manquer à l'une & à l'autre, & de les unir à jamais plutôt que de les rendre malheureux. Il eſt certain, diſoit-elle à

une Dame en qui elle avoit une extrême confiance, que Cecile n'eſt point née d'un ſang obſcur; des gens d'une naiſſance ordinaire, quelque riches qu'ils ſoient, ne donnent point à leurs enfans les magnificences dont celle-ci étoit entourée. Tous ſes joüets ſont d'or, & garnis de petits brillans; quoique ces ornemens ne ſoient pas d'un prix immenſe, ils ne laiſſent pas d'être aſſez conſidérables pour dénoter que ce ne ſont point de ſimples Particuliers qui font de telles dépenſes. Indépendemment de ce témoignage, cette jeune perſonne a quelque choſe de ſi noble dans l'eſprit & les ſentimens, & tant de majeſté regne dans ſes moindres actions, que je ne puis m'imaginer qu'elle ſoit d'une médiocre origine: cependant quoi qu'il en puiſſe être, que m'importe que mon fils l'épouſe plutôt qu'une autre, ſi ſa vertu l'en rend plus digne? Son rang lui ſuffit, ſa fortune n'a pas beſoin d'augmentation: S'il aime Cecile, tous ces avantages lui deviendront à charge

ge si je m'oppose à son amour ; je le rendrai malheureux, & je n'aurai sauvé Cecile que pour en faire la victime de l'interêt ou de l'ambition. Non, continuoit elle, il ne sera pas dit que je me sois servie du pouvoir que la nature me donne sur l'un, & de l'autorité que les bienfaits m'ont fait prendre sur l'autre, pour en abuser. Cependant je ne veux rien précipiter ; ils sont tous deux si jeunes, que j'ai tout le tems de la réflexion & de voir si cet amour sera de ceux qu'on ne peut éteindre. Clidanor doit bien tôt suivre les traces de ses ancêtres dans les périls de la guerre, l'absence & les occupations militaires lui donneront peut-être d'autres pensées, Cecile avancera en âge & sera plus capable d'écouter mes leçons sur cet article.

C'étoit de la sorte qu'Eudoxe découvroit à son amie la maniere dont elle prétendoit se conduire avec ces enfans, tandis qu'enchantés l'un de l'autre ils s'abandonnoient sans reserve au plaisir de se voir sans cesse, & de se pouvoir dire

dire ſans crime qu'ils s'aimoient d'une tendreſſe extrême. Une partie de ce que la ſage Eudoxe avoit prévu arriva. Cecile qui commençoit à gouter ſes inſtructions, devint plus reſervée à meſure qu'elle avançoit en âge ; & quoique ſa paſſion pour Clidanor ne fiſt qu'augmenter, elle ſçut ſi bien la renfermer dans ſon cœur qu'il falloit avoir autant d'experience & de pénetration qu'Eudoxe pour s'en appercevoir. Cette belle fille ſe diſant en ſecret tout ce qu'une autre auroit pû lui dire, ſe repreſentant les obligations qu'elle avoit à la mere de Clidanor, ſa naiſſance inconnuë, & par conſéquent le peu d'apparence qu'il y avoit qu'il l'épouſât jamais, ſe ſervant de toute ſa vertu pour mettre des bornes à ſa tendreſſe, & voulant en impoſer de ſemblables à ſon Amant, ceſſa tout d'une coup de vivre avec lui dans la familiarité que leur enfance avoit permiſe, & s'efforça de lui faire comprendre par toutes ſes actions qu'elle ne le regardoit plus qu'avec le reſpect dû à ſa qualité,

lité, & la reconnoiſſance qu'exigeoient les bienfaits qu'elle recevoit de ſa mere.

Une conduite ſi differente de la premiere allarma Clidanor : ſon amour étoit venu à ſon dernier degré de perfection ; il aimoit avec ardeur, il s'étoit flatté de l'être ; & la ſageſſe dont ſa paſſion étoit accompagnée, lui perſuadant que Cecile ne pouvoit s'en offenſer, il n'attribua ſon changement qu'à la diminution de ſa tendreſſe, & malgré la ſuperiorité & l'étenduë de ſon genie il ne put comprendre qu'on ceſſât de dire qu'on aimoit ſans avoir véritablement ceſſé d'aimer. Mais de quoi ſert l'eſprit dans des occaſions dont le cœur ſeul diſpoſe ?

Pour achever de l'accabler, il fallut partir pour ſe mettre à la tête d'un Régiment qui portoit ſon nom, & ſe montrer digne de le commander en s'éloignant de la charmante Cecile. Ce n'eſt pas que la gloire ne touchat vivement ſon ame, & qu'il ne vît avec joïe le moment d'en acquerir ; mais quit-

quitter l'objet de sa flamme, incertain de ses sentimens, lui causoit une inquiétude qu'il ne pouvoit même cacher aux yeux d'Eudoxe. Cette Dame à qui rien n'échappoit, vit avec une extrême satisfaction la sagesse de Cecile & l'effort qu'elle se faisoit; & pour l'adoucir en quelque sorte, elle redoubloit ses carresses & la combloit chaque jour de nouveaux presents.

Cependant le départ de Clidanor approchoit sans qu'il eût pû parvenir à l'entretenir en secret, cette aimable fille affectant de ne plus quitter Eudoxe, & prenant soin d'éviter d'être seule avec lui Mais qu'elle payoit cher cette contrainte d'autant plus cruelle qu'elle étoit prête à le perdre, & que cette absence lui déchiroit le cœur de mille façons differentes! La guerre étoit allumée, le Régiment de Clidanor devoit marcher; & la crainte des dangers qu'il alloit courir se joignant aux rigueurs de l'absence, elle, passoit des nuits à répandre des larmes, & les jours

à se plaindre de son sort qui la forçoit d'aimer un homme qui ne lui étoit pas destiné, & qui cependant étoit le seul qu'elle pût trouver aimable. Il étoit impossible que tant d'agitations n'apportassent quelque changement sur son visage : une langueur touchante s'y faisoit remarquer au milieu de la gêne qu'elle s'imposoit pour paroître tranquile ; l'amoureux Clidanor la traitoit de froideur & d'indifference, mais Eudoxe ne s'y trompoit point & ne l'attribuoit qu'à sa véritable cause ; & comme elle voyoit avec joïe que cette belle fille avoit encore plus de sagesse que de tendresse pour son fils, elle l'en estima davantage & s'affermit dans ses premieres resolutions : elle y fut même confirmée par une conversation dont le hazard la rendit témoin, sans que les deux Amans s'en apperçussent.

Clidanor étoit à la veille de son départ ; & desesperé de ne pouvoir parler à Cecile, il ne sortoit presque plus de l'appartement de sa mere pour en saisir l'occasion. Elle s'y

s'y presenta naturellement malgré Cecile. Eudoxe ayant des lettres de conséquence à écrire, passa dans son cabinet; l'Amante de Clidanor voulut l'y suivre, mais elle l'en empêcha en lui faisant signe de rester.

Clidanor ne se vit pas plutôt en liberté de s'expliquer: Quoi! dit-il à Cecile en s'approchant d'elle, chercher à me fuir jusqu'au moment même d'une absence qui peut devenir éternelle? Hé! Cecile, continua-t-il avec toutes les marques de la plus vive douleur, que sont devenuës vos premieres années, & que vous a fait le malheureux Clidanor depuis que la raison éclaire son amour? Plus passionné que jamais, vous a-t'il manqué de respect? Ses yeux (car c'est le seul langage que vous, n'avez pû lui interdire) vous ont-ils rien fait entendre qui pût vous offenser? Cruelle Cecile, je vous adore; & vous me haïssez.

Eudoxe qui avoit oublié quelque chose, venoit en ce moment pour le prendre; mais ayant enten-

tendu les dernieres paroles de ſon fils, elle s'arrêta; & ſe tenant à l'abri d'une large & haute portiere qui la cachoit entierement, elle voulut écouter la réponſe de Cecile & la concluſion de cet entretien.

Cette belle fille extrêmement touchée du diſcours de Clidanor, ce fuſe de n'avoir pû l'éviter comme à l'ordinaire, & combattuë par la crainte d'en trop dire ou de le deſeſperer, fut quelque tems les yeux baiſſés & dans un morne ſilence. Clidanor outré de ce qu'elle ne lui répondoit ſeulement pas, ſe jetta à ſes pieds & lui jura qu'il n'en ſortiroit point qu'il n'eût appris ſon ſort, quand même Eudoxe viendroit l'y ſurprendre. Cecile qui s'étoit remiſe de ſon trouble, & que les tranſports de Clidanor acheverent de reſoudre à le conſoler, le regardant tendrement: Les ſentimens de mon cœur, lui dit-elle, ne me font point craindre la preſence de la vertueuſe Eudoxe, & ce n'eſt pas la confuſion qu'ils m'inſpirent, qui me fait balancer à les déclarer: Non, je ne puis

puis rougir en avoüant que Clidanor m'eſt plus cher que la vie ; que je l'ai aimé dès le berceau, & que ma tendreſſe me ſuivra juſqu'au tombeau ; mais je crains que cet innocent aveu n'augmente en lui un amour que le devoir & la raiſon lui commandent d'étouffer. Oüi, Seigneur, continua-t-elle, il ſeroit inutile de vous déguiſer ce qui ſe paſſe pour vous dans mon ame ; je vous ai dit trop ſouvent dans mon enfance que je vous aimois, pour eſperer que vous croyiez que quelques années de plus m'ayent fait changer : Helas ! elles n'ont contribué qu'à me mieux inſtruire du prix de votre cœur, mais en même tems elles m'ont fait connoître qu'il ne doit pas être à moi ; qu'étant inconnuë, ſans parens & ſans fortune, & ne devant le jour qu'aux bontés de la généreuſe Eudoxe, je n'y puis prétendre ſans me rendre indigne de tant de bienfaits. Quels juſtes reproches n'auroit-elle pas à me faire, ſi je payois ſes tendres ſoins de l'orgueil d'aſpirer à ſon fils, de nourrir une

flam-

flamme qui peut devenir contraire à l'obéiſſance qu'elle en attend ! Voilà, Seigneur, les ſeules raiſons qui m'ont portée à vous fuir; je voulois vous cacher mes ſentimens pour vous obliger à détruire les vôtres, & je vous proteſte que ſans votre départ vous les ignoreriez encore: mais en me repreſentant qu'un long eſpace de terre va me ſéparer de vous, que vous ne me retrouverez peut-être plus ici à votre retour, & que même l'abſence peut m'arracher de votre ſouvenir, & qu'il eſt de mon devoir de le ſouhaiter, je n'ai pû me refuſer la conſolation de vous dire pour la derniere fois tout ce que vous vouliez entendre pour la vôtre.

Cecile s'énonçoit avec tant de grace & de modeſtie, ſa franchiſe étoit accompagnée d'un ſi grand air de pudeur, que Clidanor charmé de l'écouter n'avoit oſé l'interrompre, même dans les endroits de ſon diſcours qui lui étoient les moins favorables ; mais lorſqu'elle eut ceſſé de parler, donnant un

libre cours à l'excès de sa joïe : Ah ! charmante Cecile, s'écria-t-il, vous m'aimez, & cela me suffit pour être heureux : Ne cherchez point à troubler ma félicité par de vaines considérations ; toute inconnuë que vous êtes, votre beauté, votre esprit & votre vertu vous mettent au-dessus de toutes les femmes de la terre : si ma mere ne vous connoissoit pas aussi parfaite, elle ne vous auroit point aimée comme sa fille ; ce doux nom qu'elle vous donne sans cesse est un presage de celui que vous aurez un jour. Eudoxe a trop de tendresse pour moi pour vouloir me faire mourir, en me refusant ma chere Cecile ; oüi, mes respects, mon obéissance & mon aveugle soumission à toutes ses volontés me font esperer de l'obtenir de sa main : conservez-moi seulement votre cœur, & laissons conduire le reste à cette Providence dont nos jours sont une si forte preuve.

Il est vrai, lui répliqua-t-elle avec douceur, qu'après un tel exemple on peut attendre de grands miracles,

cles, & j'avoüe que celui dont vous osez vous flatter, feroit tout le bonheur de ma vie; mais il est des choses si peu vrai-semblables, qu'on ne doit jamais y compter; & comme cette Providence ne peut être excitée que par la sagesse & la pureté des intentions, nous devons tout employer pour ne rien faire qui soit contraire à de telles maximes; & nous ne pouvons y parvenir, vous, qu'en vous conservant libre d'attachement pour suivre sans peine les ordres d'une mere vertueuse, & moi, ceux de ma bienfaitrice. Clidanor alloit répondre; mais Eudoxe jugeant qu'elle en avoit assez entendu pour être sûre du fond de leurs cœurs, l'en empêcha par le bruit qu'elle affecta de faire en rentrant près d'eux: elle se contraignit si bien, qu'ils n'eurent aucun soupçon de la verité. Clidanor lui parut un peu déconcerté de ce que sa presence troubloit son entretien; mais une douce serénité regnoit sur le visage de Cecile, & la candeur de son ame répandoit dans ses regards

une modeſte aſſurance qui témoignoit aiſément qu'elle n'avoit rien à ſe reprocher.

Clidanor devoit partir le lendemain. Eudoxe prit ce prétexte pour redoubler ſes amitiés; & les partagerent avec Cecile, elle lui dit que cette belle fille ſeroit ſon unique conſolation pendant ſon abſence, & lui promit qu'il ſeroit l'objet de tous leurs entretiens. Mais comme ce départ ne pouvoit manquer de la toucher, les larmes dont ſa tendreſſe accompagnoit ſes paroles, excitant celles des deux jeunes Amans qui ſe contraignoient depuis long-tems, ils y donnerent un libre cours; & ces trois perſonnes unies par des liens differens, s'entendirent ſi parfaitement ſans s'expliquer que par leurs pleurs, qu'il ſembloit qu'ils ne faiſoient qu'une même ame. Eudoxe au milieu de ces deux enfans mille fois plus beaux que l'Amour, l'un âgé de dix-huit ans & l'autre de ſeize, les embraſſant tour à tour & les regardant avec admiration, formoit un ſpectacle

ſi touchant, qu'il faudroit pouvoir inventer des termes nouveaux pour le bien exprimer. La tendre Cecile n'y put tenir ; & ſe ſentant trop foible pour ne pas découvrir la cauſe de ſa douleur, elle s'arracha des bras d'Eudoxe & ſe retira dans ſon appartement dans l'état du monde le plus triſte. L'amoureux Clidanor profitant de ſa fuite & des tendreſſes de ſa mere : Madame, lui dit-il en lui baiſant les mains & les baignant de ſes larmes, conſervez-moi vos bontés, n'abandonnez jamais la charmante Cecile ; ſa vertu, ſon attachement pour vous, la rendent digne de tous vos ſoins. Elevés enſemble, mon cœur.....

Mon fils, interrompit Eudoxe qui ne vouloit pas qu'il s'expliquât plus clairement, ſoyez tranquile ſur cet article ; Cecile m'eſt plus chere que vous ne penſez, & je vous promets que vous la retrouverez avec moi à votre retour. Faites votre devoir, rempliſſez ceux que le ſang dont vous ſortez exigent de vous, & comptez ſur

une mere qui vous aime plus que l'air qu'elle respire. Ces paroles lui faisant croire qu'elle avoit compris les siennes, il lui rendit mille graces sans en dire davantage; & cet entretien ayant été interrompu par des visites, la journée se passa sans pouvoir le renoüer. Et l'aimable Cecile ne voulant plus s'exposer aux yeux de son Amant, dans la crainte de paroître trop sensible à l'adieu qu'il devoit faire le soir à sa mere, étant obligé de partir au point du jour, elle feignit d'être indisposée, & se mit au lit pour ne s'y pas trouver. Eudoxe qui se doutoit du motif de cette indisposition, ne voulut pas la contraindre, & Clidanor qui ne la pénétroit pas moins, n'osa s'en plaindre: il embrassa Eudoxe, le cœur extrêmement serré; & recommandant Cecile à tous ses gens, il partit le plus amoureux de tous les hommes. L'heure du reveil d'Eudoxe ayant sonné, Cecile se rendit près d'elle comme à son ordinaire, mais dans un si grand abattement, qu'elle en eut pitié; & comme l'absence de

son

ſon fils la laiſſoit en liberté d'agir plus ouvertement avec elle, & que ſon deſſein étoit formé, elle ne fut pas plutôt habilliée, qu'Eudoxe la faiſant paſſer dans ſon cabinet, elle s'y renferma, & l'ayant fait aſſeoir:

Ma chere Cecile, lui dit-elle, je m'imagine que vous ſçavez combien je vous aime; & dans cette penſée j'eſpere que vous ne me refuſerez pas de m'ouvrir votre cœur: je ne ſuis point votre mere, mais je ſuis votre amie; c'eſt un titre que je me ſuis juſtement acquis dès le moment que vous êtes tombée entre mes mains; cependant j'y veux encore joindre celui de votre confidente, vous n'en pouvez avoir de plus tendre ni de plus diſcrete: Ne craignez donc point de me parler ſincerement, & de m'avoüer que Clidanor vous aime, & qu'il ne vous eſt pas indifferent. Cecile qui dès le commencement de ce diſcours avoit été ſaiſie de crainte, n'en put entendre la fin avec tranquilité: ſes yeux ſe remplirent de larmes; & tombant comme éperduë aux

genoux d'Eudoxe : Ah ! Madame, lui dit-elle, quel secret avez-vous découvert, & que je me sens coupable ! Mais quelque criminelle que je sois, je n'aggraverai point ma faute par une lâche dissimulation ; & si ma sincerité peut en obtenir le pardon, je me tiendrai trop heureuse de vous avoir avoüé l'innocente tendresse de deux cœurs unis dès leur enfance ; je ne chercherai pas même à me justifier en vous détaillant les combats que j'ai rendus contre moi-même pour vaincre mon fatal panchant ; ce récit seroit inutile, puisque tous mes efforts n'ont pas été capables d'en triompher. Ma chere Cecile, interrompit Eudoxe en la relevant & la pressant dans ses bras, ce n'est point en Juge impitoyable que je vous ai demandé l'aveu de vos sentimens ; sechez des pleurs qui m'offensent, puisqu'elles prouvent que vous avez plus de crainte que de confiance. Répandons des larmes, ma chere fille, continua-t-elle en la rassurant par ses caresses, j'y consens ; mais que ce ne soit

que

que pour nous plaindre de la triſte néceſſité de nous ſéparer de tout ce qui nous eſt cher.

Croyez-vous que je ſois aſſez injuſte pour vous faire un crime d'aimer mon fils, & que je blâme les ſentimens qu'il a pour vous: Non, Cecile, apprenez aujourd'hui à me mieux connoître; la nature ne peut me diſpenſer d'avoüer qu'il n'eſt guére de Cavalier plus aimable que Clidanor, & je ſuis trop équitable pour ne pas convenir que vous êtes une fille admirable: je ne vous parlerois pas de la ſorte, ſi je ne ſçavois bien mieux que vous tout ce que vous vallez. J'ai vû naître votre amour, je ne l'ai point favoriſé, mais je ne m'y ſuis pas oppoſée: ſure de votre ſageſſe, j'ai voulu voir ſi l'âge n'apporteroit point quelque changement dans vos cœurs, ſans y avoir contribué par trop de ſévérité ou trop de condeſcendance.

Alors elle lui compta de quelle ſorte elle avoit entendu leur converſation, & combien elle avoit été charmée de ſes ſentimens. Jugez

donc à presente des miens, ajoûta-t-elle, & si je ne mérite pas d'être votre amie.

Des paroles si tendres donnerent à Cecile autant d'étonnement que de joïe: son bonheur lui parut si grand, qu'elle avoit peine à le croire; mais enfin persuadée de la franchise d'Eudoxe: Plus vous me montrez de bontés, Madame, lui dit-elle, & plus je m'accuse d'ingratitude; je voudrois, pour les reconnoître, arracher Clidanor de mon cœur; il me semble que le sien est un vol que je vous fait & dont je devrois me punir. Non, ma fille, lui répondit Eudoxe, les droits d'une mere sur le cœur de ses enfans sont limités; tôt ou tard il faut que mon fils disposé du sien, heureuse si vous en êtes toujours maîtresse; cependant je ne veux point nourrir votre tendresse, ni chercher à l'éteindre, non pour mes interêts, mais uniquement pour les vôtres.

Mon fils vous aime, Cecile; mais il peut cesser de vous aimer, l'homme le plus amoureux devient incon-

conſtant; j'ai formé le deſſein de vous unir à lui, mais je n'en ai point de le contraindre; & mon projet n'eſt fondé que ſur ſa fidélité. Si l'abſence, la gloire & l'ambition ne vous effacent point de ſon cœur, il ſera votre époux; mais s'il ceſſe de vous aimer, il n'eſt plus pour vous. Quelle douleur n'aurois-je pas alors de ne le pouvoir rendre heureux ſans cauſer votre infortune? Faites donc enſorte, ma chere Cecile, de vous préparer à tout; que la ſageſſe maîtriſe toujours votre inclination, ne vous flattez d'aucun eſpoir qui puiſſe l'augmenter, & ne vous formez point auſſi des obſtacles capables de troubler votre repos; ſurtout laiſſez-moi le ſoin de votre ſort, & cachez à mon fils notre intelligence ſur cet article, votre bonheur dépend de ce myſtere; il ne vous ſera pas rigoureux, puiſque je l'adoucirai de tout mon pouvoir, & que vous devez être certaine que j'aurai bien plus de joïe de vous unir à Clidanor, que de le voir l'époux d'une perſonne dont

le caractere ne me sera pas connu comme le vôtre. Enfin, ma chere Cecile, confiez-vous à mon amitié, celui qui vous a garanti du naufrage, & qui vous a conduit dans mes bras, m'inspire sans doute ce que j'ai dessein de faire; & rien ne pouvant réussir que par sa volonté, il vous sera toujours plus avantageux de vous y abandonner, que de vous inquiéter de votre destinée.

Je veux éprouver l'obéissance de mon fils pour moi, & son amour pour vous: ce projet est bien délicat, mais j'espere l'executer à notre commune satisfaction si vous me gardez le secret. Cecile avoit trop d'esprit, de sagesse & d'interêt à ménager Eudoxe, pour ne se pas soumettre à ce qu'elle desiroit; elle lui promit non-seulement une discrétion à toute épreuve, mais encore de ne lui rien cacher de ses sentimens & de ceux de Clidanor. Cette conversation acheva dans le cœur de Cecile ce que la reconnoissance avoit commencée: elle prit un renouvellement de ten-

tendresse pour Eudoxe, qui la lui rendit plus chere que si elle eût été sa mere. Assurées l'une de l'autre, elles n'eurent plus que les mêmes pensées, les mêmes intentions & les mêmes desirs; une mutuelle confiance cimentant leur union. Cecile devint plus maîtresse qu'Eudoxe dans son Château, & cette Dame ne faisoit plus rien sans consulter Cecile. Ce qu'elles avoient promis à Clidanor s'executoit ponctuellement chaque jour, il étoit le sujet de toutes leurs conversations, l'objet de leurs réflexions, & le premier principe de toutes leurs actions.

Tandis qu'elles vivoient de la sorte, que Cecile augmentoit en beauté, & que sa tendresse prenoit de nouvelles forces, Clidanor faisoit l'admiration de l'Armée; il s'y distingua par plusieurs actions de valeur qui lui acquirent l'estime des Generaux & l'amour des soldats: & l'image de Cecile qui le suivoit par-tout, ne l'empêcha pas de donner à la gloire tout ce qu'il étoit obligé de dérober à l'amour.

Animé du desir de faire voler son nom jusques dans la solitude de sa mere, & d'en remplir les Nouvelles publiques pour qu'il fût indispensable à l'une & à l'autre de parler de lui, & de le trouver digne de leur amour, il fit des choses si surprenantes, qu'on ne l'appelloit plus que le jeune Héros.

Cependant au milieu des loüanges qu'il recevoit de tous côtés, sans orgueil & sans fierté, il conservoit une modestie sur lui-même qui se répandoit jusques dans les Lettres qu'il écrivoit à Eudoxe, ne lui mandant jamais rien de ce qui le regardoit personnellement au sujet de la guerre, ne l'entretenant que de son respect & de son attachement pour elle, du plaisir qu'il se faisoit de la revoir & de joüir du bonheur de rétrouver avec elle la charmante Cecile, qu'il nommoit sa sœur pour avoir une entiere liberté de découvrir une partie de ce qu'il sentoit pour elle sous le voile de la fraternité. La pénétrante Eudoxe qui voyoit briller l'amour au-travers de cette inno-

innocente ruſe, en marqua une joïe ſincere à la tendre Cecile qui craignoit à chaque inſtant d'apprendre qu'elle ne regnoit plus ſur un cœur qui faiſoit toute ſa félicité. Plus Clidanor ſe couvroit de gloire, & plus il lui devenoit cher ; elle ne déguiſoit aucune de ſes penſées à la ſage Eudoxe, qui l'aidant de ſes leçons & de ſes conſeils, la ſecouroit ſelon qu'elle voyoit qu'elle en avoit beſoin. Enfin, c'étoit une épouſe qu'elle élevoit à ſon fils ; & comme elle y trouvoit tout ce qui eſt néceſſaire pour faire une femme parfaite & rendre un homme heureux, elle beniſſoit mille fois le jour, ſon choix & l'amour de ſon fils. Les choſes étoient en cet état, lorſque les approches de l'hyver leur annoncerent ſon retour. Ce fidele Amant en quittant l'Armée. fut obligé de ſe rendre à la Cour, où les loüanges d'un grand Monarque mirent le comble à ſa gloire. Ce Prince à qui rien n'échappoit de ce qui ſe faiſoit dans ſon Royaume, ayant appris l'aventure d'Eudoxe

aux bords du Rône, voulant la sçavoir plus positivement, la fit conter à Clidanor à son souper; il y avoit un monde infini en hommes & en femmes, que le desir de voir le Roy y rassembloit toutes les fois qu'il vouloit bien se montrer en public.

L'Amant de Cecile charmé d'avoir une si belle occasion de parler de l'objet de sa flamme, en fit le récit avec une grace dont son auguste auditoire fut enchantée; mais lorsqu'il vint à peindre Cecile telle qu'il l'avoit laissée depuis près d'un an. Il se servit de termes si fort expressifs, de couleurs si vives, & fit si bien éclater le feu dont il brûloit, que le Monarque qui se connoissoit en sentimens ne put s'empêcher de sourire plusieurs fois, & que personne ne douta de son amour. Mais le Roy qui sçavoit obliger d'une maniere toujours nouvelle & digne d'un grand Prince, le regardant d'un visage riant: Clidanor, lui dit-il, je vous donne permission d'aller voir votre mere. Le jeune Guerrier qui sen-

sentit la force de ces paroles, rougit & répondit en se baissant profondement qu'il en profiteroit dès le lendemain, puisque Sa Majesté l'ordonnoit. En effet, il prit la poste, & le sixiéme jour il arriva au Château d'Eudoxe. On juge aisément de la joie que donna son retour : sa mere qui l'adoroit, le reçut avec transport ; mais Cecile instruite par Eudoxe ne témoigna sa satisfaction qu'avec beaucoup de reserve, & seulement pour montrer qu'elle prenoit part à la sienne.

Un semblable accueil ne suffisoit pas à la bouillante ardeur de Clidanor, il en fut accablé comme d'un coup de foudre ; & lorsque les prémiers empressement de sa mere furent ralentis, s'étant retiré dans son appartement sous prétexte de prendre un peu de repos, il s'abandonna à toute la douleur que venoit de lui causer la froideur de Cecile. Il l'avoit trouvée si considérablement embellie & d'un air si noble, que son amour en étoit au point de tout hazarder pour l'unir à lui ; mais son indifference

lo

le desesperoit. Cependant après s'être bien tourmenté, se flattant que la pudeur pouvoit l'avoir obligée à se contraindre, il se resolut de déclarer sa passion à Eudoxe dès le jour suivant, & de tout employer pour en obtenir l'aveu ; il passa la nuit dans l'agitation d'un homme qui flotte entre la crainte & l'esperance; il respectoit sa mere, il se seroit sacrifié pour elle ; mais il adoroit Cecile, & l'idée seule du refus le faisoit trembler. Enfin, sitôt qu'il crut pouvoir entrer chez Eudoxe, il s'y rendit, & se préparoit à pénétrer jusqu'à son cabinet, lorsque ses femmes lui dirent qu'elle s'y étoit enfermée avec une Dame qui ne faisoit que d'arriver, & qu'elles avoient ordre de renvoyer tout le monde : il demanda où étoit Cecile, & lui ayant répondu qu'elle étoit seule dans son appartement, il la fit prier de permettre qu'il y montât ; comme elle ne pouvoit honnêtement se dispenser de lui accorder cette grace, elle y consentit. Elle ne faisoit que de sortir d'avec Eudoxe ; & la conver-

verſation que venoit de ſe faire entre cette Dame, la nouvelle venuë & elle, l'avoit intereſſée trop vivement pour qu'il n'y parût pas. Quelques larmes dont ſes yeux étoient encore humides lorſque Clidanor entra, lui faiſant oublier tous les reproches qu'il venoit lui faire, ne ſçachant pas encore que la joïe pouvoit occaſionner les pleurs auſſi-bien que la douleur:

Que vois-je, s'écria-t-il en l'abordant, qu'avez-vous, adorable Cecile, quel ſujet fait couler vos larmes? Helas! je venois me plaindre de celles que votre indifference m'a fait répandre cette nuit, mais je ne puis plus ſonger à moi quand il s'agit du repos de tout ce que j'adore. Je ne me pardonnerois jamais, Seigneur, lui dit-elle, d'avoir troublé le vôtre; la froideur que vous me reprochez n'en doit point être le motif, puiſque je vous proteſte que je ſuis toujours la même, & que je vous revois couvert de gloire & comblé d'honneur avec autant de joïe que j'eus de douleur à votre départ: que cette

assurance vous suffise, & n'en exigez pas davantage d'une fille qui ne doit vous regarder qu'avec respect.

Du respect, interrompit-il! Ah! Cecile, sont-ce là les termes dont vous devez user avec moi? de quel outrage accompagnez-vous l'espoir dont vous me flattez? Ce n'est qu'à vous que le respect est dû, & le mien égale mon amour; mais, belle Cecile, finissons une contestation où vous n'auriez pas la victoire, & me rendez le plus heureux de tous les hommes en approuvant le dessein que j'ai formé de vous demander à Eudoxe. Je ne suis pas assez ennemie de moi-même, reprit-elle d'un air modeste, pour refuser de vous donner ma main, si cet honneur partoit du consentement d'Eudoxe; mais, Seigneur, c'est en vain que vous l'espérez; pourroit-elle avec justice me préferer aux illustres alliances où vous avez droit de pretendre? Une fille sans nom, presque tombée des nuës, échappée des eaux, ne tenant rien que de ses bienfaits, est-elle digne

digne de Clidanor: non, Seigneur, jamais Eudoxe ne consentira à cet himen; & moi-même malgré toute ma tendresse, aimant votre gloire comme je fais, j'aurois de la peine à m'y resoudre; & je suis si persuadée que l'inconnuë Cecile ne peut être à vous, que je viens de conjurer Eudoxe de mettre le comble à ses bontés en me faisant Religieuse, le monde m'étant odieux, n'y pouvant être unie à ce que j'aime. Les larmes dont vous vous êtes apperçu étoient une suite de notre entretien; Eudoxe n'a pas eu le tems de me répondre, l'arrivée de la Comtesse de Romans, Dame des plus qualifiée du Dauphiné, l'en a empêchée: mais j'ai lû dans ses yeux qu'elle ne desapprouvoit pas mon dessein. Après cela, Seigneur, faites ce que vous voudrez: je vous aime, je n'aimerai jamais que vous; mais la seule volonté d'Eudoxe reglera ma conduite, & quoiqu'il en arrive, je mourrai plutôt que de lui déplaire & de lui désobéir.

Quel

Quel mêlange de tendreſſe & de cruauté, s'écria Clidanor! Peut-on aimer véritablement & ſe préparer avec tant de tranquilité à la ſéparation de ce qu'on aime! Ah! Cecile, un amour ſi rempli de raiſon n'eſt guére ardent, mais j'empêcherai votre fatal deſſein; Eudoxe m'aime, je vais lui découvrir tous les replis de mon ame, & lorſqu'elle y verra mon bonheur en vous épouſant, ou ma mort ne vous poſſedant pas, je ne crois pas ſon choix incertain. Il ſort en achevant ces mots, ſans donner à Cecile le tems de lui répondre; & deſcendant dans l'appartement de ſa mere, & ſçachant qu'elle étoit ſeule dans ſon cabinet, il y entra. On étoit ſur la fin de Décembre, il faiſoit extrêmement froid, Eudoxe étoit auprès du feu; & voyant ſon fils dans la glace qui ornoit la cheminée: Venez, Clidanor, lui dit-elle, j'ai de ſuperbes Etrennes à vous annoncer.

Le viſage riant dont elle accompagna ce diſcours, faiſant croire à cet

cet Amant passionné qu'il ne pouvoit prendre un tems plus favorable, il se mit à genoux devant elle; & lui baisant la main: Je suis si fort accoutumé à vos presents, Madame, lui dit-il, que vos bontés ne me surprennent plus, & qu'elles me donnent même la hardiesse de vous demander de nouvelles graces. Il faudroit, lui répondit-elle, qu'elles fussent bien difficiles pour ne vous les pas accorder; de quoi s'agit-il? Du plus violent amour qui fut jamais, reprit-il, & de m'unir à l'objet qui l'a fait naître: Oüi, Madame, il n'est plus tems de vous déguiser que j'adore Cecile, que cette passion a commencé dès mon enfance, qu'elle s'est accruë avec l'âge, & que je ne puis me séparer d'elle sans mourir. Je sçai toutes les raisons que vous allez m'opposer, ajoûta-t-il en s'appercevant qu'elle prenoit un air extrêmement sérieux, je me les suis dites mille fois moi-même; Cecile, la trop scrupuleuse Cecile vient encore de me les repeter; je n'ignore point

point auſſi qu'elle vous a priée de la mettre au Convent; mais malgré tout cela je meurs ſi je ne l'obtient de votre conſentement. Clidanor, lui répondit Eudoxe avec gravité, vous me faites une demande qui me perce le cœur, je ne m'y attendois pas: je ſuis ſenſible à votre peine, mais il m'eſt impoſſible de vous ſatisfaire. Impoſſible! s'écria-t-il douloureuſement.

Oüi reprit Eudoxe, indépendemment des motifs que vous ne voulez pas que je vous repreſente & qui ſeuls m'en empêcheroient, je viens de reſoudre votre himen avec l'unique heritiere du Comte de Romans. C'eſt une des plus grandes Maiſons du Dauphiné, & cinq cens mille francs de dot ſont aſſez conſidérables pour ne les pas dédaigner. La Comteſſe de Romans qui vient d'arriver ici pour terminer elle-même cette affaire, a reçu ma parole; & comme elle eſt munie de la procuration de ſon époux que ſes incommodités re-

retiennent au lit depuis nombre d'années, nous avons resolu que ce mariage se feroit la nuit du dernier de ce mois au premier du Janvier. Victoire de Romans sa fille est à Lyon chez une de ses amies, & viendra dans trois ou quatre jours vous donner sa foy & recevoir la vôtre : la cerémonie s'en fera dans ma Chapelle ; la Comtesse est partie pour Lyon, & s'est chargée d'avoir les permissions qui nous sont nécessaires, & ce sont les Etrennes dont je vous parlois tout-à-l'heure. A l'égard de Cecile, je connois aussi-bien que vous ce qu'elle mérite ; je ne m'étonne pas non plus que vous ayiez eu pour elle quelque tendresse. Belle, jeune, élevée avec vous, il étoit naturel que votre cœur en devînt épris ; mais il l'est encore davantage que vous fassiez céder un amour frivole à la solidité d'un établissement qui vous convient de toutes façons. Malgré les charmes séduisans de Cecile, elle n'a rien à disputer avec la fille du

du Comte Romans: Inconnuë, sans bien, sans famille, & dans la plus triste des situations si je l'abandonnois, que peut-elle comparer à la naissance, au rang & à la fortune de Victoire? Et de quelle honte vous couvririez-vous, si vous écoutiez une passion de jeune homme au préjudice de la raison; Cecile veut être Religieuse, c'est le meilleur parti qu'elle puisse prendre, & je lui ferai tant de bien, qu'elle n'aura point à se plaindre de son sort.

Eudoxe auroit encore parlé longtems, si Clidanor ne l'eût interrompuë. Il étoit resté à ses pieds, la tête baissée sur ses genoux, la bouche appuyée sur ses mains, ne marquant être vivant que par les larmes dont il les arrosoit, & les fréquens soupirs qui sortoient du plus profond de son cœur; enfin s'efforçant de donner passage à sa voix: Quoi, Madame, lui dit-il, vous êtes resoluë à m'ôter la vie; & ce fils que vous avez tant aimé, va recevoir la mort de votre propre main?

In-

Ingrat, lui répliqu-t'elle, eſt-ce donc pour vous ravir le jour que je cherche à vous rendre heureux? Ah! Clidanor, j'attendois autre choſe de votre obéiſſance, & plus de reconnoiſſance de mes ſoins: je me ſuis ſacrifiée pour vous; votre éducation & le deſir de vous conſerver les grands biens que mon alliance a répandus dans votre Maiſon, m'ont fait oublier jeuneſſe, plaiſirs, agrémens, Cour brillante & nouvel himen; j'ai tout quitté, tout mépriſé par amour pour vous, & pour vous rendre digne du ſang dont vous ſortez; & pour prix de ma tendreſſe vous m'accuſez de vous donner la mort. Cecile l'emporte ſur moi dans votre cœur; vous vous révoltez contre mes volontés, & voulez vous-même me percer le ſein en me deſobéiſſant.

A ces mots Eudoxe mit un mouchoir ſur ſes yeux, & ſe pancha dans ſon fauteüil comme une perſonne deſeſperée. Clidanor la craignoit; elle avoit pris un empire ſur lui, dont l'âge n'avoit pû

le soustraire ; avec cela il l'aimoit & la consideroit extrêmement : sa douleur & ses reproches le toucherent, & l'amour & la nature firent en ce moment un si cruel combat dans son ame, qu'il ne put répondre. Eudoxe paroissant outrée de son silence : Hé bien, reprit-elle d'une voix ferme, puisque vous ne vous rendez pas à ce que j'ai fait pour vous, & que mes bontés ne peuvent rien sur votre cœur, je vais abandonner Cecile à son mauvais sort, la faire sortir du Château, & la bannir pour jamais de ma presence. Cette cruelle menace effraya si fort Clidanor, que croyant déja voir Cecile dans la plus terrible misere, il se détermina tout-d'un-coup : Arrêtez, Madame, arrêtez, lui dit-il ; l'innocente Cecile ne doit pas être la victime d'une colere que je mérite seul. Faites tout ce que vous voudrez du malheureux Clidanor, mais n'abandonnez pas Cecile ; si vos bontés pour elle dépendent du sacrifice que vous exigez de mon obéissance, je suis prêt d'y souscrire. Helas ! qu'el-

qu'elle soit heureuse, c'est tout ce que je desire.

Elle le sera, reprit Eudoxe en s'adoucissant, si vous m'obéissez. Clidanor qui sçavoit que cette belle fille ne pouvoit rien attendre que de la générosité de sa mere, lui promit tout ce qu'elle vouloit, à condition qu'elle ne le forceroit point à voir la fille du Comte de Romans que le jour de son mariage, que Cecile ne partiroit pour le Convent que la veille de cette triste cerémonie, & qu'il pourroit l'entretenir, sans lui déplaire, jusqu'à ce fatal moment. Eudoxe parut balancer, & ne se rendre à ces propositions que par un excès de complaisance dont elle le pria de lui tenir compte: Ce n'est pas, continua-t-elle, que je craigne que Cecile vous détourne de votre devoir; je suis assurée de sa sagesse, & je ne vous accorde même ce que vous demandez, que dans la certitude où je suis qu'elle vous déterminera à faire ce que je souhaite avec moins de répugnance, & qu'en

vous consolant elle vous rendra raisonnable. Ensuite elle lui recommanda que sa passion ne vînt point à la connoissance de la Comtesse, & de se contraindre assez devant elle, pour qu'elle ne s'apperçût de rien; ajoutant qu'elle prévoyoit que sa fille ne pourroit arriver que le même jour de son mariage, étant convalescente d'une assez grande maladie, lui faisant entendre qu'elle sortoit de la petite verole.

Quel objet pour l'Amant de Cecile! Il en soupira de rage, & sortit d'avec Eudoxe pénetré de desespoir; il courut à l'appartement de cette belle fille & lui conta ce qui venoit de se passer, avec les marques d'une si prodigieuse douleur, qu'elle ne put retenir ses larmes. Mais voulant achever l'ouvrage d'Eudoxe, en l'obligeant d'épouser Victoire sans regret: Je sçavois tout cela, lui dit-elle, on m'avoit tout appris dès ce matin; mais j'ai voulu vous laisser agir, dans la crainte que vous ne crussiez que je m'opposois

à

à votre ſatisfaction : je n'ai demandé le Convent qu'après avoir été inſtruite de votre mariage ; cependant, Seigneur, il faut nous ſoumettre l'un & l'autre à cet arrêt. Si votre deſobéiſſance n'entraînoit que moi dans le malheur, je ne l'enviſagerois pas avec tant d'effroi ; mais lorſque je me repreſente qu'elle offenſeroit mortellement la meilleure de toutes les meres, qui ne s'occupe que de votre fortune, qui ne cherche que votre repos & votre gloire, je ne puis ſouffrir que vous lui reſiſtiez. Peut-être ſerez-vous plus heureux que vous ne penſez avec la fille du Comte de Romans : pour moi, je vous l'avoüe, les avantages que je trouve dans cette union pour le reſte de vos jours, m'ôtent toute l'inquiétude qui pouvoit troubler les miens ; & de la façon dont je penſe, je vous proteſte que vous ne pouvez me donner une plus forte preuve de votre amour, qu'en épouſant Victoire. Calmez donc ces tranſports, moderez cette vive douleur ; le cœur me dit que ces

Etrennes que vous nommez fatales, vous seront plus agréables que vous ne vous l'imaginez.

Ah, qu'il est aisé de parler de la sorte, lui répondit-il, quand on aime avec si peu d'ardeur! Qu'il est facile de faire briller l'esprit lorsque le cœur est libre! Ah! Cecile, Cecile, vous ne m'avez jamais aimé, puisque vous me verrez tranquilement entre les bras d'une autre. Juste Ciel! ajouta-t-il, avec quelle difference j'aurois agi en pareille occasion: Mon rival eût mille fois péri de ma main avant que de posseder Cecile, & toute la terre ensemble ne m'auroit pas obligé de la voir le partage d'un autre. Il est vrai, reprit-elle, que je ne me sens point attaquée de ces violents mouvemens contre ma rivale; mais, Seigneur, son bonheur ne m'en est pas moins sensible, & je vous jure que je me fais de cruels efforts pour vous cacher tout ce qui se passe dans mon cœur. Ce fut dans de pareils entretiens que Clidanor vit écouler le tems qui l'approchoit de celui

lui de son mariage, dont Eudoxe lui parloit sans cesse.

Enfin la Comtesse arriva le 30. du mois, avec tout ce qui étoit nécessaire pour que l'Aumônier d'Eudoxe fît la cerémonie, & elle annonça sa fille pour le lendemain. Clidanor fut contraint de saluer cette Dame comme un homme qui devoit être son gendre; mais ce fut avec une tristesse extrême répanduë sur toute sa personne, & ne la regardant seulement pas en lui parlant. La Comtesse feignit de ne s'en point appercevoir & lui fit mille tendres caresses; elle avoit amené un Notaire avec elle, le Contrat étoit fait en bonne forme; elle dit que Victoire l'avoit signé, on le presenta à Eudoxe, elle signa, & le triste Clidanor prit la plume en soupirant, & mit son nom sans sçavoir ce qu'il faisoit.

Ensuite de quoi la Comtesse de Romans prenant la parole & s'adressant à Eudoxe: Je suis charmée, Madame, lui dit-elle de la nouvelle que j'ai à vous apprendre, Il est déclaré que Victoire ne sera

point marquée de la petite verole; elle eſt encore un peu rouge, mais ce ne ſera rien : cependant accoutumée à s'entendre dire qu'elle eſt belle, & ne voulant pas ſe montrer en cet état, elle a fait tout ce qu'elle a pû pour m'obliger à retarder ſon himen. Il ne falloit pas la contraindre, répondit auſſitôt Clidanor; je me ſerois aiſément conformé à ſa volonté. Je le crois, reprit la Comteſſe en ſoûriant, mais vous vous marirez aux flambeaux, cela pâlit, & de plus je ſuis certaine qu'elle ſe cachera le viſage de façon que vous aurez bien de la peine à la voir; c'eſt le premier abord qui frappe: vous paſſerez la nuit avec elle, & le lendemain vous y ſerez accoutumé.

Cette converſation augmentoit encore la répugnance de Clidanor; il s'efforçoit pour n'y pas répliquer mille choſes piquantes qui lui venoient dans la penſée, mais ſa douleur le ſuffoquoit de ſorte, qu'il ne pouvoit prononcer un ſeul mot lorſqu'il vouloit parler. Cette cruelle ſituation le força de quitter

ces-

ces Dames. Le jour suivant, s'étant rendu près de Cecile, il la trouva qui paroissoit se préparer à partir. Cette vûë acheva de l'accabler; il dit & fit des choses qui marquoient si bien son desespoir, que l'aimable Cecile en fut effrayée : cependant se servant de l'absolu pouvoir qu'elle avoit sur lui, elle parvint à le calmer; & tantôt en l'assurant qu'elle l'aimeroit toujours, & tantôt en lui reprochant sa foiblesse, elle le conduisit insensiblement dans le chemin de la raison. Mais, lui dit-il, ne me sera t'il plus permis de vous voir ? ne pourrois je aller puiser dans la douceur de votre entretien cette heureuse sagesse qui vous fait regarder d'un œil tranquile la plus touchante des situations ? Je ne refuserai jamais de vous voir, lui répondit-elle tendrement, & je consens qu'accordant votre devoir & votre amour, vous soyiez toujours fidele à Cecile en vivant avec Victoire. Si je vous serai fidele ? interrompit-il; n'en doutez point. Vous me forcez ma mere & vous à la plus terrible de

toutes les actions ; mais n'importe, mon parti eſt pris, & cette Victoire à laquelle on me livre malgré moi n'aura pas la joïe de ſe glorifier du ſacrifice qu'on veut lui faire ; & ce ſera la femme du monde la moins heureuſe, ſi les tendreſſes d'un époux ſont néceſſaires à ſa félicité.

Vous changerez de langage, lui dit Cecile, quand vous l'aurez vûë; je l'eſpere du-moins pour votre repos & pour le mien, puiſque je ne pourrois vivre contente & vous voir mener une vie languiſſante, Comme elle achevoit de parler, on vint lui dire qu'Eudoxe la demandoit ; elle prit congé de Clidanor, qui ſe doutant qu'elle alloit partir, eut des peines incroyables à la quitter, & Cecile eut encore des combats à rendre. Mais à force de lui répeter qu'il cauſeroit ſon malheur & la perdroit ſans reſſource, s'ils ne plioient l'un & l'autre ſous le poids qui vouloit les abattre, elle le contraignit à la laiſſer aller; & l'ayant embraſſée pour la premiere & derniere fois, il fut ſe renfermer dans ſon appartement

dans

dans un deſeſpoir difficile a décrire. On l'y laiſſa juſqu'à l'heure du ſouper, ſans paroître s'informer de lui ; mais à ce moment Eudoxe l'étant allé trouver elle-même, elle lui parla avec tant de bonté, & lui fit ſi bien voir la néceſſité de vaincre ce qu'elle appelloit foibleſſe, en lui donnant une ſatisfaction dont elle diſoit que ſa vie dépendoit, qu'il ſe laiſſa conduire.

Il étoit dix heures du ſoir quand ils ſe rendirent dans le ſallon où l'on avoit ſervi. Clidanor n'y voyant point celle qui devoit l'arracher à Cecile, ni cette aimable fille, comprit qu'elle étoit partie, & que l'autre n'étoit pas arrivée, & dans ſon cœur il fit mille vœux ſecrets pour qu'elle n'arrivât point. On ſe mit à table, Eudoxe & la Comteſſe paroiſſant fort en peine du retardement de Victoire. Les meilleures amies d'Eudoxe étoient de ce repas, & chacune diſoit ſon ſentiment ſur ce ſujet, ſans que Clidanor ouvrît la bouche. Onze heures ſonnerent & minuit les ſuivit ſans que perſonne parût. On vint dire

que tout étoit prêt dans la Chapelle ; on se leva de table ; Eudoxe fit passer son fils dans son appartement, & l'obligea d'y changer d'habit pour en prendre un des plus superbes qu'elle lui avoit fait préparer. Tout cela se fit dans le silence, Clidanor étant comme éperdu & ne paroissant agir que machinalement. A peine achevoit-on de l'habiller, qu'on entendit un grand bruit, & qu'on vint ensuite avertir Eudoxe que la fille de la Comtesse venoit d'arriver ; elles entrerent dans ce moment. Victoire de Romans étoit vêtuë d'une robe de velours bleu, brodée d'argent, la juppe de même, & quantité de diamans mêlés dans la broderie. Elle paroissoit faite à peindre, d'un grand air & d'un port majestueux, mais pour son visage ni sa coëffure on n'en pouvoit rien voir ; une épaisse coëffe de velours abattuë sur ses yeux, & noüée sous le menton, le cachoit entierement.

Eudoxe l'embrassa avec tendresse & la presenta à Clidanor, qui la salua de loin & sans rien dire.

re. Victoire en fit de même ; & la Comteſſe ayant dit qu'il étoit tems, les deux meres conduiſirent leurs enfans dans la Chapelle, où l'Aumônier les attendoit. La cerémonie ſe fit, & le grand Oüi ſe prononça de part & d'autre, mais ſi foiblement qu'à peine l'entendit-on ; Clidanor détournant toujours ſes regards pour ne point voir Victoire, & cette jeune perſonne ne montrant nulle envie de l'y obliger, ayant toujours eu ſa coëffe bien baiſſée, & la tenant ſans ceſſe tantôt d'une main & tantôt de l'autre pour l'empêcher de s'ouvrir. Au ſortir de la Chapelle on conduiſit la nouvelle Mariée dans l'appartement qui lui étoit préparé ; & la Comteſſe ayant témoigné qu'il falloit abreger toutes les façons qui ſont en uſage en ces occaſions, parce que ſa fille étoit fatiguée, on ſe mit en devoir de la deshabiller. Clidanor ſortit & ſe rendit dans une chambre à côté, où preſque malgré lui on en fit autant. Il n'avoit plus qu'à ſe coucher, quand on vint lui dire que Madame étoit

au lit & qu'il falloit rentrer. Ce moment lui coûta plus que tout le reſte ; mais comme il avoit formé ſon plan, il repaſſa dans l'appartement de Victoire. Les rideaux du lit étoient fermés, les flambeaux ſur des girandoles en face du pied, grand feu, & la Comteſſe avec Eudoxe, qui le voyant arriver ſe leverent ; & lui montrant un coffre-fort orné de beaucoup de dorure : Voilà vos Etrennes, mon fils, lui dirent-elles ; mais, ajouta Eudoxe, quelque conſidérables qu'elles ſoient, elles ne peuvent être comparables au preſent que nous vous faiſons de la plus charmante femme du monde : joüiſſez de votre bonheur & vous préparez à nous en remercier. En achevant ces mots elles lui ſouhaiterent le bon ſoir, & le laiſſerent en liberté. Le malheureux Clidanor ne ſe vit bas plutôt ſeul, que paſſant à la ruëlle du lit & ſe jettant dans un fauteüil :

C'eſt avec regret, Madame, dit-il à ſon épouſe, que je vais vous faire un cruel aveu ; mais ma deſti-

née

née plus cruelle encore m'y contraint. J'aimois un objet adorable avant qu'on m'eût seulement parlé de vous, on me l'a arraché pour vous donner ma foi ; mon cœur ne peut être à deux ; il a suivi Cecile dans sa retraite, Cecile est seule maîtresse de mon ame, je l'aimerai & je lui ferai fidele jusqu'au tombeau ; vous seriez Venus même, que vous ne me feriez pas changer : si vos sentimens sont délicats, vous ne devez rien désirer d'un homme dont le cœur n'animeroit aucune de ses actions. Ne trouvez donc pas étrange, si pour vous épargner une pareille offense, je passe dans mon appartement & vous laisse dans le vôtre : on a voulu vous donner mon nom, portez-le, j'y consens ; mais n'en exigez pas davantage d'un homme qui meurt de honte d'être forcé de vous parler de la sorte, & d'amour pour un autre. Il se levoit en achevant ces mots pour s'en aller, lorsqu'on lui répondit d'une voix touchante : Hélas ! je ne m'oppose point à vos volontés, je n'en aurai ja-

jamais que pour vous obéir. Clidanor eut à peine entendu ces paroles qu'il courut tout transporté aux flambeaux, &, les prenant promptement, vint avec empressement regarder celle qui les avoit prononcées; & reconnoissant Cecile superbement parée & belle comme un ange: O Ciel! s'écria-t-il, en croirai-je mes yeux? Sa joïe & son étonnement furent si grands, qu'il fut sur le point de laisser tomber les flambeaux. Oüi, mon cher Clidanor, lui dit alors cette belle personne, Victoire & Cecile sont une même chose.

Rien n'est plus vrai, dirent à la fois Eudoxe & la Comtesse en faisant de grands éclats de rire, qui s'étoient cachées dans un cabinet d'où elles avoient tout entendu, & qui parurent au même moment: Voyez continua Eudoxe, si vous voulez encore la laisser dans son appartement & vous retirer dans le vôtre: Ah! grand Dieu, reprit Clidanor quel excès de félicité! A ces mots, ne pouvant être maître de lui-même, il embrassa Cecile,

cile, se jetta aux pied de sa mere, & demanda cent fois pardon à la Comtesse de toutes les impolitesses qu'il lui avoit faites, & fit enfin toutes les actions d'un homme transporté de joïe, d'amour & de surprise. Tandis que ces deux tendres meres l'accabloient de caresses, on levoit la charmante Victoire, qui parut aux yeux de son époux dans un deshabillé superbe, & si extraordinairement belle qu'il en fut saisi d'admiration; il en étoit si fort enchanté, qu'il sembloit qu'il n'avoit pas assez de ses yeux pour la contempler, & qu'il n'entendoit rien d'une agréable simphonie dont tout le Château retentit en ce moment. Et lorsque ses oreille en furent frappées, il en parut fâché: il vouloit que le monde se retirât, & rester seul avec cet objet charmant; mais Eudoxe qui comprit sa pensée, lui dit en plaisantant que pour le punir du compliment qu'il avoit fait à Victoire, il falloit qu'il entendît son histoire. Il lui importoit peu alors de sçavoir son origine, & comment Cecile étoit

deve-

devenuë en un instant la fille du Comte de Romans : mais cette belle personne l'en sollicita si tendrement, qu'il se mit en état d'écouter la Comtesse qui prit aussitôt la parole.

Mon récit ne sera pas long, lui dit-elle, j'en laisserai le détail à Victoire qui en est instruite ainsi qu'Eudoxe, & je vous apprendrai promptement que le Comte de Romans & moi étant Habitans de Vienne en Dauphiné, & n'ayant eu qu'une fille pour fruit de notre himen au bout de dix ans de mariage, nous la fîmes nourrir sous nos yeux. Elle venoit à merveille & nous avions lieu d'esperer qu'elle franchiroit les accidens ordinaires à cet âge, lorsque sa nourrice mourut : nous nous resolûmes à sevrer l'enfant, mais elle ne voulut jamais rien prendre. La crainte de la voir déperir nous fit chercher une autre nourrice, la petite ne voulut prendre le lait d'aucune de celles qu'on lui presenta : enfin, une femme m'en amena une, au sein duquel Victoire s'attacha si fortement

ment qu'il fallut la lui donner; elle étoit de Lyon, & arrivée à Vienne pour quelqu'affaire, mais elle ne vouloit pas y rester, & nous dit franchement qu'elle ne nourriroit point notre enfant, si nous ne la laissions retourner à Lyon. Il fallut donc y consentir malgré la peine que cela nous faisoit; mais comme les deux Provinces ne sont pas fort éloignées l'une de l'autre, je me consolai dans la pensée que j'irois souvent voir ma fille. Le Comte de Romans voulut qu'elle prit le Rône pour être moins incommodée; nous les vîmes embarquer par le plus beau tems du monde, & nous comptions avoir des nouvelles de leur arrivée au moment que nous apprîmes leur naufrage. Jugez de notre desespoir: on fit aller toutes les barques pour en trouver les tristes débris, mais on n'apperçut rien qui pût moderer notre douleur, & trop assurés de la perte de Victoire, nous ne fîmes point de perquisitions. Nous avons passé dix-sept ans de la sorte, lorsqu'il y a trois mois que je fus obligée d'aller

d'aller à la Cour ſolliciter une affaire qui regarde mon époux, & que ſes infirmités l'empêchoient de pourſuivre lui-même.

Je partis de Vienne avec ſa procuration générale pour tout ce que je voudrois faire; & j'arrivai à la Cour. Après bien des longueurs, ayant obtenu ce que je deſirois, je me préparois à partir, lorſque des Dames m'engagérent d'aller au ſouper du Roy. Ce fut le même jour où vous lui contâtes l'aventure de Cecile: je vous écoutai avec toute l'attention poſſible; & trouvant un extrême rapport dans votre deſcription du pavillon & des bijoux de cet enfant avec ceux de Victoire, ſaiſie de joïe, de crainte & d'eſperance, je montai en chaiſe de poſte au ſortir du ſouper du Roy, reſoluë de venir ici, & de m'inſtruire avec la ſage Eudoxe d'une verité qui m'étoit de cette importance. J'arrivai quelques heures avant vous, & j'entretins Eudoxe, à laquelle je n'eus pas plutôt nommé toutes les bagatelles qui étoient dans la mâne de

ma

ma fille, en lui détaillant jusqu'à la forme de son habillement, qu'elle courut à un cabinet de la Chine, duquel elle tira cet ajustement enfantin que je reconnus entierement. Jamais satisfaction ne fut comparable à la mienne; & pour comble de félicité Eudoxe ayant fait venir Cecile, me presenta dans ma chere Victoire la vivante image de son pere, & une fille bien plus dignement élevée que nous ne l'aurions pû faire. Cette reconnoissance nous tira bien des larmes à toutes trois; mais cette occupation nous étoit si douce, que nous ne pûmes l'interrompre qu'à la nouvelle de votre arrivée. Eudoxe me pria de ne point paroître devant vous, & me donna un appartement très-reculé du vôtre, recommandant à tous ses gens un profond secret. Ils lui ont obéi ponctuellement; on vous reçut avec la joïe & la tendresse que vous méritez, sans vous rien declarer de la naissance de Cecile.

Lorsque vous futes retiré, la ver-

teuse

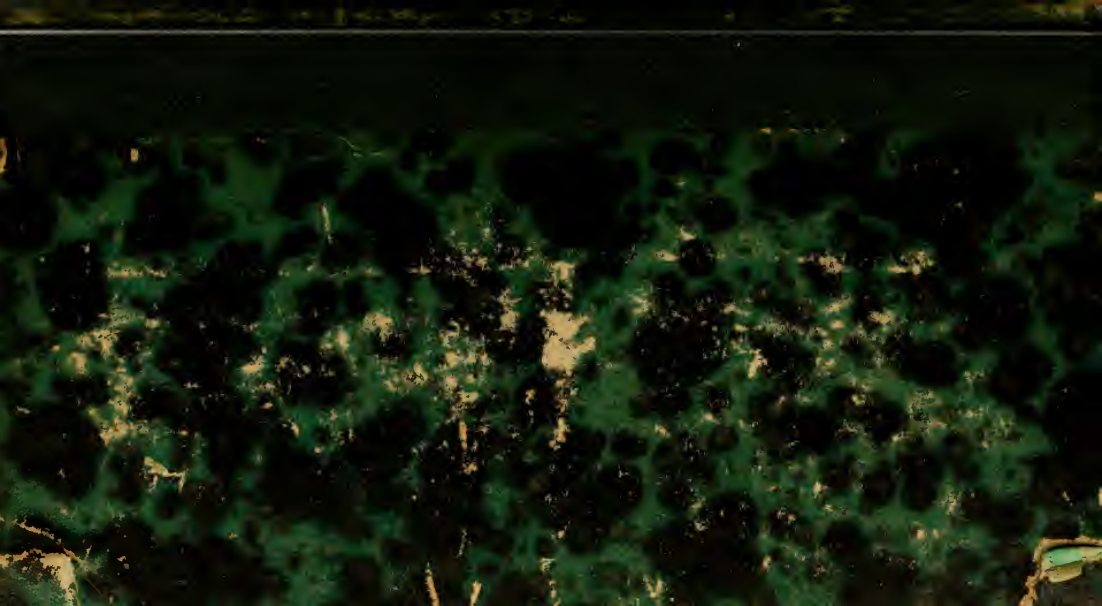
tueuſe Eudoxe me vint trouver, & m'inſtruiſit avec ſa genéreuſe franchiſe de votre amour pour ma fille, de ſa tendreſſe pour vous, & du deſſein qu'elle avoit formé de vous la faire épouſer malgré le myſtere de ſon origine. Elle rendra juſtice de vous dire que je n'ai pas heſité à lui donner mon conſentement, me ſentant trop reconnoiſſante de ſes ſoins, de ſes bontés & de ſes liberalités envers ma fille, pour ne la pas laiſſer maîtreſſe d'en diſpoſer. Nous annoncâmes cette nouvelle a Victoire, qui ne nous en parut pas fâchée; mais Eudoxe voulant éprouver à la fois votre obéiſſance & votre amour, & vous faire acheter le bonheur que le Ciel vous deſtinoit, de concert avec Victoire elle s'eſt ſervie des ruſes qui vous ont trompé. Comme nous étions perſuadées qu'il ſe paſſeroit une plaiſante ſcene à votre coucher, nous nous ſommes cachées pour en être témoins: le diſcours que vous avez tenu à votre épouſe, nous a penſé faire éclater; mais nous étant contraintes,

nous

nous n'avons voulu paroître qu'après que vous l'avez reconnuë. Voilà, vaillant Clidanor, continua-t-elle, l'éclairciſſement de cette aventure dans laquelle Victoire a parfaitement rempli le perſonnage que nous lui avions preſcrit, quoiqu'elle ait extrêmement ſouffert de l'état dans lequel elle vous réduiſoit.

Ce récit qui prouvoit à Clidanor la tendreſſe de ſa mere, celle de ſa charmante femme, & la réalité de ſa félicité, lui rendit entierement ſa premiere gayeté, & la converſation animée par la joïe générale devint des plus enjouée. Tous les amis d'Eudoxe qui avoient été invités à ce mariage, & qu'on amuſoit pendant ce tems au bal qu'elle donnoit dans un grand ſallon aſſez reculé de cet appartement, étant entrés, il ſe dit mille choſes plaiſantes de part & d'autre ſur les Etrennes de ces deux tendres Amans. Mais Clidanor impatient de ſe voir libre, pria ſi ſérieuſement la Compagnie d'aller danſer, qu'on ne voulut pas le faire lan-

languir davantage, chacun se retira, & le premier jour de l'An fut celébré dans le Château d'Eudoxe de cent façons differentes.

Les heureux Epoux y passerent quinze jours dans des fêtes continuelles; ensuite de quoi ils partirent avec Eudoxe & la Comtesse pour se rendre à Vienne, où les Lettres des uns & des autres avoient appris au Comte de Romans le bonheur de sa fille. Ce venérable vieillard se sentit renaître à l'arrivée d'une fille & d'un gendre qui ne pouvoient être comparés que l'un à l'autre. Ils resterent jusqu'au printems dans le Dauphiné; & profitant de la belle saison, Clidanor conduisit son aimable épouse à la Cour, où sa sagesse la fit autant admirer que sa rare beauté. Son aventure y faisoit grand bruit & les graces de cette aimable femme rendirent bien des cœur jaloux des Etrennes de Clidanor.

Fin du Tome VI.